

DE VERTOT

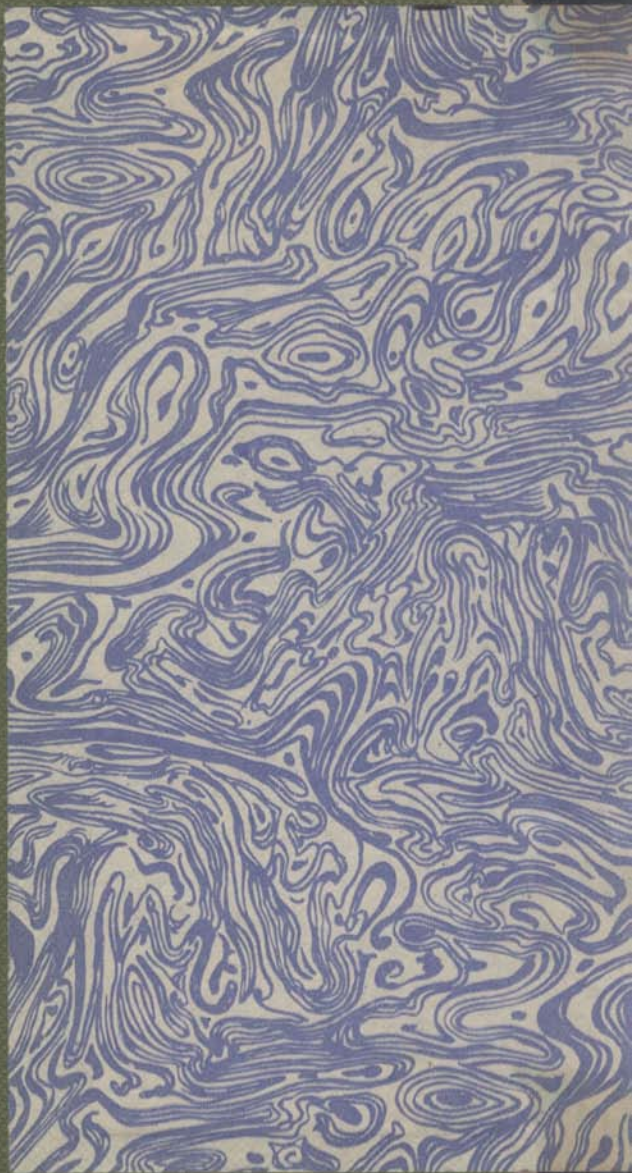
ISTOIRE

S CHEVALIERS

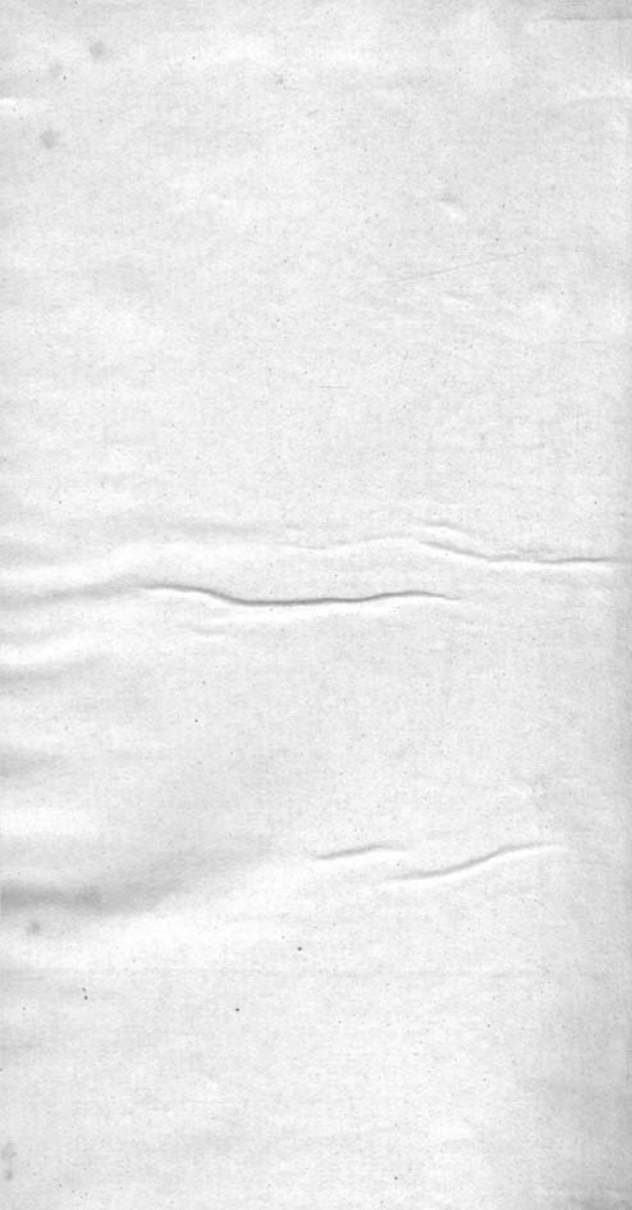
MALTHE

OMO IV

V-292







6



HISTOIRE
DES CHEVALIERS
DE MALTHE.

TOME QUATRIÈME.

1725

HISTOIRE

DES CHEVALIERS

DE MALTHE.

TOME QUATRIÈME.

V-292

HISTOIRE

DES

CHEVALIERS HOSPITALIERS

DE

S. JEAN DE JÉRUSALEM,

APPELLÉS DEPUIS

CHEVALIERS DE RHODES,

ET AUJOURD'HUI

CHEVALIERS DE MALTHE;

*Par M. l'Abbé DE VERTOT,
de l'Académie des Belles-Lettres.*

Nouvelle Edition, augmentée des Statuts de l'Ordre,
& des noms des Chevaliers.

R. 34251

548045

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, quai des Augustins,
à l'Occasion.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



HISTOIRE

CHEVALIERS HOSPITALIERS

DE SAINT-JEAN DE JERUSALEM

ET DE RHODES

ET AUCOURD'HUI

CHEVALIERS DE MALTHE

PAR M. L'ABBÉ DE VERTOT

NOUVELLE ÉDITION, augmentée des statuts de l'Ordre
et des noms des Chevaliers.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

M. DCC. LXXVII

chez la Citoyenne & Foyatier, Palais National



HISTOIRE
DES
CHEVALIERS HOSPITALIERS
DE
S. JEAN DE JÉRUSALEM,
APPELLÉS DEPUIS
CHEVALIERS DE RHODES,
ET AUJOURD'HUI
CHEVALIERS DE MALTHE.

LIVRE DIXIÈME.

LE grand-mâitre n'eut pas plutôt donné les ordres nécessaires pour la défense de l'île de Malthe, qu'il passa à celle du Goze : il la parcourut, & visita les endroits où les corsaires pouvoient faire quelques descentes ; ordonna des retranchemens , fit entrer dans le château plusieurs pieces d'artillerie, & des munitions de guerre & de bouche ; laissa dans cette place une compagnie d'infanterie : & après avoir

VILLIERS
DE L'ISLE
ADAM.

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

Fazellius, de
rebus siculis,
l. 1.

Bosio, t. 3,
l. 5.

exhorté les habitans à conserver une fidélité inviolable à l'ordre, il repassa à Malthe, & étendit aussi-tôt ses vues & ses soins sur Tripoli, cette ville d'Afrique dont on a vu que l'ordre avoit eu tant de peine à se charger, à cause qu'elle étoit éloignée & sans défense.

Nous avons dit que le chevalier Sanguesse y avoit été établi pour gouverneur par les commissaires, qui au nom de l'ordre en prirent possession. Le grand-maître en lui envoyant de nouveaux secours, le confirma dans cet emploi. On ne pouvoit guère le remettre en de meilleures mains; c'étoit un ancien chevalier qui s'étoit signalé au dernier siège de Rhodes par plusieurs actions de valeur, & qui combattant sous les ordres du grand-maître pendant un siège si long & si meurtrier, avoit acquis l'art de conserver les places qui lui seroient confiées. Ce commandeur se trouvant resserré dans Tripoli par d'autres villes voisines, & par des bourgades toutes habitées par des infideles, & par des peuples autrefois sujets des rois de Tunis, envoyoit souvent contre ces Africains & sur leur territoire différens partis pour ravager la campagne.

Parmi ces villes occupées par des mahométans, Gienzor & Tachiora ou Tachore s'étoient soustraites depuis quelques années de la domination des rois de Tunis: la garnison de Tripoli faisoit souvent des prisonniers & du butin jusqu'aux portes de ces places. Les habitans de Gienzor fatigués par les entreprises continuelles de ces incommodes voisins,

traiterent avec eux ; & moyennant certaine contribution dont on convint , Sanguelle, du consentement du grand-maître, leur accorda la paix, & étendit de ce côté-là la liberté du commerce.

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

Le seigneur de Tachore, plus puissant que ceux de Gienzor, & maître d'un bon port, ne voulut point entendre parler de tribut. Le territoire de ce cheue ou seigneur de Tachore, du côté de Tripoli, consistoit dans une grande plaine qui s'étendoit à quatre lieues de cette ville vers le levant. Cette grande campagne étoit remplie de villages qui fournissoient à leur seigneur un assez grand nombre de cavaliers & d'arquebusiers fort braves, & dont le principal exercice étoit de voler. Ils en vinrent aux mains avec les Maltois : chaque parti dressoit des embûches à ses voisins. Tout cela se passa d'abord avec assez peu de perte de part & d'autre, si on en excepte la mort du chevalier de Harlai, de la langue de France, qu'un excès de courage & trop peu de précaution fit périr avec la troupe qu'il commandoit, dans une embuscade des Tachorizains.

1531.

Nous ne nous serions pas arrêtés à ces courses ordinaires entre des peuples voisins, & de différente religion, si ces petites guerres n'en avoient causé dans la suite de bien plus importantes, & dans lesquelles nous verrons que les armes des chevaliers de saint Jean ne furent pas moins utiles aux princes chrétiens dans cette troisième partie du monde, qu'elles

l'avoient été dans l'Asie, pendant le séjour que la religion avoit fait d'abord dans la Palestine, & ensuite dans l'île de Rhodes.

Il y avoit déjà quelque tems que des guerres civiles s'étant élevées dans les états d'Alger & de Tunis, les Turcs Ottomans, ou plutôt des corsaires, sous leur nom, pour profiter de ces divisions, s'étoient emparés de plusieurs places situées le long des côtes de Barbarie. Plusieurs chevaliers, & ceux mêmes qui avoient témoigné le plus d'éloignement pour se charger de la défense de Tripoli, proposèrent alors au grand-maître de porter de ce côté-là tout l'effort des armes de la religion. Ils lui représentèrent que l'ordre ne pourroit jamais conserver une place aussi foible que Tripoli & sur-tout sans territoire, à moins de la couvrir par de nouvelles conquêtes, & par une étendue de pays qui pût fournir à la subsistance de la garnison. Ce projet n'étoit pas sans fondement; mais outre que le grand-maître, avant que de s'engager dans cette guerre, étoit bien aise de laisser affoiblir ces infidèles & se ruiner réciproquement, il étoit d'ailleurs actuellement occupé par un dessein formé depuis long-tems, & dont il espéroit que sa religion pourroit tirer un avantage plus considérable.

Modon attiroit alors toute son attention; c'étoit l'unique objet de ses desirs; & tout ce qui pouvoit l'approcher de Rhodes paroissoit à ses yeux comme une autre Rhodes même, ou du moins comme un moyen qui pourroit

un jour lui en faciliter la conquête. Ainsi avant que de fixer absolument sa résidence dans l'île de Malthe, & avant que d'engager son ordre dans les dépenses nécessaires pour mettre hors d'insulte cette île ouverte de tous côtés, il résolut à la faveur des intelligences qu'il avoit dans Modon, de tâcher de surprendre cette place.

Dans cette vue il prit à la solde de la religion un bon nombre de soldats qui venoient de servir au siège de Florence, que le pape & l'empereur avoient entrepris de concert, & où ces deux princes avoient rétabli l'autorité des Médicis. Le chevalier Salviati, parent de ce pontife, & prieur de Rome, par ordre du grand-maître, amena ces troupes à Malthe sur six galeres bien armées, dont il y en avoit trois à l'ordre. Le vice-roi de Sicile avoit prêté la quatrième, & Jacques Grimaldi, seigneur Génois, & grand homme de mer, en avoit loué deux autres qui lui appartenoient, moyennant mille écus par mois; & on étoit convenu qu'il les commanderoit en personne, tant que dureroit cette expédition.

Le grand-maître ne pouvant quitter Malthe, dont sa présence faisoit la principale force, nomma pour général de l'entreprise le prieur de Rome, & le chevalier de Boniface, baillif de Manosque, devoit avoir le commandement de la flotte pendant que le général seroit à terre, & attaché à l'attaque de Modon. Des brigantins de différentes grandeurs, chargés de troupes & de munitions de guerre, devoient



accompagner les galeres ; & on confia deux vaisseaux marchands , chargés de planches , & destinés pour l'exécution de l'entreprise , à Jean Scandali , chrétien Grec de l'île de Zante , & fils d'un des deux renégats dont nous avons parlé dans le livre précédent , & à Janni Necolo , aussi chrétien Grec , tous deux connus à Modon par le commerce fréquent qu'ils y faisoient.

Outre un grand nombre de chevaliers qui s'embarquerent pour cette expédition , le vicomte de Cigale , fameux armateur , & frere du cardinal de ce nom , offrit ses services au grand-maître ; & il joignit la flotte de l'ordre avec deux galeres bien armées , qui lui appartenoient , & qu'il commanda en personne.

Avant que cet armement sortit des ports , on tint plusieurs conseils au sujet de l'exécution de cette entreprise ; & après différens projets , le grand-maître s'arrêta à celui-ci : que les galeres , brigantins , grips & autres petits navires se tiendroient cachés le long des côtes de la petite île de Sapienza , située vis-à-vis Modon ; que sur le soir & proche de la nuit , on feroit avancer deux navires marchands , chargés en apparence de bois & de planches , mais sous lesquelles il y auroit un bon nombre de chevaliers & de braves soldats cachés ; que le jeune Scandali , sous prétexte de demander pratique , & de concert avec son pere , se rendroit au pied de la tour du mole , qui étoit environ à cinq cens pas de la place , & qu'il s'en empareroit ; que le compagnon du jeune

Scandali se présenteroit d'un autre côté à l'entrée du port ; & qu'après avoir essuyé pour la forme la visite de Quir Calojan , l'autre renégat, directeur de la douane, il se retireroit à la faveur de la nuit dans sa maison ; que le lendemain à l'ouverture de la porte , les troupes qui étoient cachées dans ces deux brigantins, se joindroient pour s'emparer de cette porte ; qu'on tireroit aussi-tôt un coup de canon pour en donner avis au général, qui à l'instant partiroit de l'île de Sapienza, débarqueroit ses troupes, & se jetteroit dans la place par la porte qui auroit été surprise.

VILLIERS
DE L'ISLE
ADAM.

Le prieur de Rome, qui étoit chargé de cette expédition, partit du port de Malthe le 17 août ; & après avoir vogué heureusement pendant quelques jours, il ne voulut arriver que de nuit à l'île de Sapienza. Il cacha sa petite flotte dans la cale de l'île la plus couverte ; & après avoir désarboré ses galeres, il envoya à Modon Stralicopule & Marquet, ces deux Rhodiens dont nous avons parlé, afin de reconnoître si les deux renégats n'avoient point changé de disposition, & s'ils étoient toujours maîtres de leurs postes, & en état de tenir leur parole. Les deux Rhodiens déguisés en marchands, entrèrent dans Modon, virent les deux Grecs renégats : & les ayant trouvés fermes, inébranlables, & même dans l'impatience de se signaler dans l'exécution de cette entreprise, ils les engagerent à passer avec eux dans l'île de Sapienza, pour en conférer avec le prieur de Rome. Ce général

1531.

les reçut bien; & après leur avoir confirmé de la part du grand-maître les promesses d'une magnifique récompense, que les deux Rhodiens leur avoient faites, il leur proposa différentes difficultés, auxquelles ils satisfirent pleinement. Ils ajoutèrent que tout consistoit dans la diligence & la promptitude de l'exécution, & pour y déterminer Salviati, ils lui représenterent que l'ordre n'avoit manqué l'entreprise sur Rhodes, que par sa lenteur & son trop de précaution. Mais ce général craignant une double intelligence, & que ces deux Grecs, après avoir renoncé à la foi, ne fissent pas scrupule de le trahir & de le livrer aux Turcs, il exigea d'eux avant que de s'engager plus avant, qu'ils conduisissent à Modon le commandeur Sciatese, Romain, le chevalier de Broc, François, de la langue de Provence, & le seigneur Jacques Grimaldi, afin qu'étant sur les lieux, ils pussent tous trois reconnoître s'il y avoit sûreté dans cette entreprise, & convenir ensuite des dernières mesures pour le débarquement des troupes, & l'attaque de la place.

Ces deux renégats, avec les chevaliers déguisés en marchands, aborderent sur le soir au port de Modon, comme s'ils fussent revenus pour les affaires de leur commerce, de l'île de Sapienza. Scandali le pere, qui commandoit dans la tour du mole, sous prétexte d'y donner à souper à ces prétendus marchands, leur fit voir la facilité qu'il avoit de les en rendre maîtres; & dans la même

vûe, ils furent coucher chez l'autre renégat, qui logeoit proche de la porte de la ville, & dont comme douanier, il avoit les entrées libres. Les chevaliers parurent contens de la disposition où ils voyoient ces deux Grecs : & le fils de Scandali, chrétien, comme nous avons dit, & qui n'avoit pas voulu imiter son pere dans son apostasie, les ramena le lendemain à Sapienza.

Les chevaliers à leur retour déclarerent au général qu'ils croyoient que ces deux renégats marchoit de bon piéd dans cette affaire ; mais qu'après tout on ne pouvoit prendre trop de précaution avec des traîtres ; qu'ils trouvoient même de grandes difficultés dans l'exécution de cette entreprise ; que quoique Scandali commandât dans la tour du mole, les janissaires qui y étoient de garde, au premier mouvement qu'il feroit, prendroient les armes contre lui ; que sur le bruit inévitable dans ces occasions, & sur l'avis qu'en recevroit le gouverneur de Modon, il feroit fermer aussi-tôt les portes de la ville, & que la garnison & les habitans feroient bientôt en état de repousser ceux qui les attaqueroient. Ces difficultés, & même celles qu'en pareilles occasions on ne peut presque jamais prévoir, balançoient dans l'esprit du général le desir qu'il avoit de tenter cette entreprise. Le jeune Scandali ayant pénétré une partie des soupçons du général, lui dit que son pere ne l'avoit fait venir de Zante, & ne lui avoit commu-

niqué le secret de ce dessein, que dans la vue de l'offrir & de le lui remettre pour ôtage de sa fidélité, & qu'il étoit prêt de rester dans sa galere; qu'à l'égard des janissaires qui étoient en petit nombre dans la tour du mole, son pere sauroit bien les éloigner sous différens prétextes, & qu'il avoit même résolu de les faire boire, & de les enyvrer pour les mettre hors d'état de s'opposer à l'entrée des chevaliers dans la tour; d'ailleurs que le dessein de son pere & de son associé, n'avoit jamais été d'emporter cette place à force ouverte; qu'on n'y réussiroit que par surprise; qu'il craignoit seulement que la facilité qui paroissoit dans l'exécution, n'eût fait naître la défiance du général. Enfin ce jeune homme plein de zele & de courage, leur montra cette conquête par des endroits si aisés & si brillans, que tout le conseil résolut de ne pas différer davantage; & on renvoya le jeune Scandali à son pere, pour l'assurer que le soir même on tenteroit l'entreprise.

Dans cette vue, le général fit embarquer plusieurs chevaliers, & un bon nombre de soldats sur deux felouques; & on les cacha sous des planches, dont ces deux petits bâtimens paroissoient chargés, & qui étoient destinés à faciliter le débarquement des troupes qui étoient sur les galeres. Stefi Marquet, le Rhodien dont le commandeur Bosio s'étoit servi si utilement pour former le premier plan de cette conjuration, étoit sur le premier brigantin, qu'on appelloit en ce tems-là un

grips. Il se rendit sur le soir à l'entrée du port. Cajolan qui en avoit la garde en qualité de grand douanier, feignant de ne le pas connoître, monta dans ce navire; & après l'avoir visité pour la forme, & pour ne se pas rendre suspect, il en fit son rapport au gouverneur, comme d'un petit navire chargé de planches, qu'un marchand venoit vendre, dit-il, à des ouvriers de la ville: le gouverneur lui permit de le laisser entrer. Ceux qui étoient cachés dans cette felouque, déguisés en matelots, à la faveur des ténèbres, & sous prétexte d'être obligés de partir le lendemain de grand matin, mirent à bord ces planches, & des pieces de bois dont ils formerent une espee de pont vis-à-vis la porte de la ville qu'on vouloit surprendre, pour faciliter le débarquement des troupes qui étoient sur les galeres; & ils se retirèrent ensuite dans la maison du renégat, où ils passerent le reste de la nuit.

Le jeune Scandali qui étoit dans l'autre felouque, vint presque en même-tems donner fond à la pointe de la tour; & comme son pere y commandoit, & que lui-même y venoit souvent de l'île de Zante où il demouroit, les janissaires de la tour avec lesquels il étoit familier, le reçurent sans difficulté, & il entra dans cette tour avec huit autres Grecs déguisés en Turcs, qui en parloient la langue avec facilité, & qui se disoient soldats des garnisons de Lepante & de Patras. Son pere, suivant qu'on en étoit convenu, dispersa par différentes commissions

quelques-uns des gardes, & il invita à souper ceux qui restoient. Dans la chaleur du repas, on leur présenta d'un excellent vin Grec, que son fils, disoit-il, lui avoit apporté dans sa felouque. Les véritables Turcs, d'autant plus friands de cette liqueur, qu'elle leur étoit défendue par la loi, en burent avec excès : ils furent bientôt yvres ; & à la faveur d'un assoupissement qui suit ordinairement l'ivresse, les chrétiens Grecs déguisés en janissaires, introduisirent dans la tour les chevaliers & leurs soldats, qui étoient restés cachés dans le brigantin. Ils couperent la gorge aux Turcs, en lièrent d'autres, se rendirent maîtres de la tour ; & tout cela se passa dans le silence de la nuit, sans bruit, & sans que le gouverneur, qui étoit logé à cinq cens pas de la tour, en eût aucune connoissance.

D'un autre côté le renégat Calojan, à la pointe du jour, & à l'ouverture de la porte, s'y présenta avec quelques chevaliers déguisés en matelots, & qui avoient passé la nuit dans sa maison : ils s'arrêterent à la porte pour donner le tems au reste des soldats qui étoient cachés dans les deux grips, de s'avancer. Ces deux troupes se joignirent : ils étoient environ trois cens hommes. A leur approche, les prétendus matelots qui étoient à l'entrée de la porte, mirent l'épée à la main, chargerent les gardes, en tuerent quelques-uns, & le gros de la troupe étant survenu, se saisit de la porte, & crut la ville prise. On tira

aussi-tôt un coup de canon pour signal, & pour donner avis au général qu'il s'avançât en diligence avec ses galeres. En l'attendant, les troupes chrétiennes, au lieu de marcher droit au château où le gouverneur étoit retiré, après avoir laissé seulement un corps-de-garde à la porte de la ville, se jetterent dans les premières maisons, & les plus proches de la porte, pour les piller : on y commit toutes les violences ordinaires en pareilles occasions, dans des places surprises ou emportées d'assaut & l'épée à la main. Les habitans, pour éviter la première fureur du soldat, se refugierent dans le château : le gouverneur leur fit prendre les armes, & ayant reconnu le petit nombre des chrétiens, & que la plupart s'étoient même séparés pour piller, il sortit à la tête de sa garnison & des habitans, chargea brusquement ces pillards qui étoient dispersés, & en tua d'abord plusieurs. Un péril commun les réunit ; ils se rallierent, firent ferme, & en attendant l'arrivée des galeres, tâcherent de se maintenir dans les différens postes qu'ils occupoient. On se battoit de part & d'autre avec une égale fureur ; les chevaliers qui perdoient à tous momens les plus braves de la troupe, se désespéroient de ne point voir arriver le secours ; mais ils ne savoient pas qu'un vent violent & contraire avoit empêché le général d'entendre le bruit du canon : & ce ne fut que sur le midi, & par une barque que le jeune Scandali dépêcha, qu'il apprit que les chevaliers étoient dans la ville, & aux mains avec

VILLIER
DE L'ISLE
ADAM.



la garnison du château. Il se rendit aussi-tôt dans la place, & avec toute la diligence que put faire la chiourme de ses galeres, il débarqua sans obstacle. Après que selon l'ordre de la guerre il eut laissé quelques troupes commandées par le chevalier d'Humieres, à la garde des galeres, & dans la tour du mole, il s'avança à la tête du corps qu'il commandoit, joignit ceux qui étoient aux mains avec le gouverneur & sa garnison: autant par sa valeur, que par le nombre supérieur de ses soldats, il l'obligea bientôt de se renfermer dans le château. Comme il n'y avoit pas moyen de l'y forcer sans artillerie, il en envoya chercher sur les galeres: mais pendant tout le tems qu'on mit à faire venir du canon, il arriva du secours au gouverneur. Ce commandant n'avoit pas plutôt vu la premiere troupe des chevaliers dans la place, qu'il avoit dépêché des couriers dans les villes voisines, & au gouverneur de la province, pour lui faire part de la descente & de l'attaque des chrétiens. Heureusement pour le gouverneur du château, le sangiac de la province étoit à la tête d'un corps considérable de troupes, que par ordre de Soliman il devoit conduire incessamment sur les frontieres de Hongrie, où le grand-seigneur faisoit alors la guerre. Le sangiac qui n'étoit pas campé loin de Modon, aux premieres nouvelles qu'il eut de l'entreprise des chevaliers, fit partir quelques compagnies de cavalerie, qui se rendirent avec une extrême diligence à Modon, & qui furent introduites dans le château

par une porte qui donnoit dans la campagne, pendant que le général des Turcs avançoit lui-même à la tête de six mille hommes d'infanterie. Le gouverneur de la place ayant fait mettre pied à terre à ces cavaliers, pour engager l'action, sortit à leur tête, & chargea les chevaliers avec toute sa garnison. Quoique le prier de Rome s'aperçût bien qu'il étoit venu du secours aux infidèles, il ne laissa pas de soutenir leur attaque avec beaucoup de courage; & après leur avoir tué les plus braves de leurs cavaliers, & fait plusieurs prisonniers, il força les autres à chercher leur salut derrière les fortifications du château. Cependant ayant appris de ses prisonniers que le sangiac arrivoit infailliblement à Modon avant le soleil couché, & n'ayant pas de troupes en assez grand nombre pour lui résister & assiéger la place dans les formes; comme il n'avoit compté pour le succès de ses desseins, que sur l'avantage d'une surprise, il se vit réduit malgré lui & avec beaucoup de chagrin à la nécessité de se rembarquer.

Mais avant que de faire sonner la retraite, il fit bloquer la porte du château par un bon retranchement, & il abandonna la ville entière au pillage. Les plus riches maisons devinrent alors la proie du soldat: les chevaliers mêmes & les principaux officiers prirent part à une occupation plus utile qu'honorable. On ne peut exprimer les richesses qu'ils enleverent dans cette ville. Ce qui fut encore plus fâcheux pour les habitans, c'est que les chrétiens

transporterent dans leurs galeres & dans leurs vaisseaux plus de huit cens femmes ou filles, qu'ils firent prisonnières & esclaves. Parmi ces dames de Modon, le hasard fit tomber entre les mains du vicomte de Cigale une jeune Turque d'une rare beauté : après l'avoir conduite à Messine, & l'avoir fait baptiser, il en fit sa femme, & en eut un fils appelé Scipion Cicala, que différentes aventures conduisirent à Constantinople, & qui après avoir pris le turban, parvint par sa valeur au commandement des armées, & vengea depuis les Turcs du sac de Modon. Un peu avant le soleil couché, les chevaliers abandonnerent cette ville ; tout se rembarqua sans obstacle & sans perte, si on ne compte pour une perte très-considérable les frais de cet armement, dont la religion ne fut pas dédommée par le pillage, qui ne tourna qu'au profit des particuliers.

Le grand-maître, par le retour des galeres, n'apprit qu'avec douleur le mauvais succès de cette entreprise ; mais comme son courage fut toujours au-dessus des accidens de la fortune, il jugea dès-lors que la providence vouloit que son ordre se fixât dans Malthe ; & il ne songea plus qu'à fortifier cette île, & à la mettre à couvert des insultes & des incursions des corsaires.

Pendant qu'il étoit occupé par des soins si dignes d'un souverain, il s'éleva un nouveau sujet d'exercer sa patience & sa fermeté. Balthasar Valtkirk, évêque de Malthe, étant mort, c'étoit à l'empereur à nommer celui

qui devoit remplir cette dignité; & la religion, suivant le traité fait avec ce prince, lui devoit proposer trois ecclésiastiques, dont un au moins devoit être au choix de l'ordre, en le prenant parmi les sujets de l'empereur. Le grand-maître & le conseil présentèrent au vice-roi de Sicile, frere Pontus Laurencin, de la langue d'Auvergne, frere Thomas Bosio, Italien, & vice-chancelier de l'ordre, & frere Dominique Cubelle, de la langue d'Aragon, & vassal de l'empereur. Le grand-maître, pour récompenser dans la personne de Thomas Bosio, le rare mérite & les services importans que le commandeur son frere avoit rendus à l'ordre, eût été bien aise que le choix de l'empereur eût tombé sur Bosio. Il fit part au pape de ses vues. Ce pontife, dont le commandeur avoit été pendant sa vie un des camériers secrets, & qui conservoit chèrement la mémoire de ses services, en écrivit à ce prince. Non-seulement il en parla à son ambassadeur comme d'une chose qui lui seroit agréable; il ordonna encore au seigneur Salviati son parent, & pere du prieur de Rome, d'en écrire de sa part au cardinal Campegge, qui résidoit alors auprès de l'empereur en qualité de légat à *latere*, pour qu'il pressât sans relâche cette nomination. L'empereur reçut agréablement les offices du saint pere, & il lui fit dire par son ambassadeur qui résidoit à Rome, qu'il lui donneroit dans peu de tems la satisfaction qu'il souhaitoit au sujet de l'évêché de Malthe. Mais ce prince qui ne

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

disposoit de ses graces qu'avec une extrême circonspection, soit pour en tirer d'autres du pape, ou qu'il n'eût pas le tems de vaquer à cette affaire, différa la nomination de Bosio; & ce ne fut qu'après avoir engagé le pape & la religion de saint Jean dans une ligue contre les Turcs, qu'il déclara publiquement la nomination à l'évêché de Malthe en faveur de Thomas Bosio: il en remit l'acte entre les mains de l'ambassadeur de la religion, qui résidoit auprès de lui.

Ce ministre qui favoit combien cette nomination feroit plaisir au grand-maître, lui envoya cet acte par un courier exprès. Le grand-maître le reçut avec une joie sensible, qu'il partagea avec le nouvel élu, auquel il annonça les premieres nouvelles de sa dignité. Tous les chevaliers qui étoient alors dans l'île, en féliciterent l'un & l'autre: & le sacerdoce & l'empire ayant également concouru dans cette élection, on regarda cette affaire comme heureusement finie. Le grand-maître pour y mettre le sceau & la derniere main, voulut que Bosio allât lui-même prendre ses bulles, & se faire sacrer à Rome. Il le fit accompagner par un ambassadeur extraordinaire, qu'il dépêcha au pape, pour le remercier de la continuation de ses bontés envers l'ordre; & cet ambassadeur étoit chargé de présenter en même-tems l'élu à sa sainteté.

L'un & l'autre étant arrivés à Rome, demanderent & obtinrent une audience du pape. L'ambassadeur en lui présentant Bosio, lui dit

qu'il étoit chargé de la part du grand-maître & du conseil, de le remercier de ses bons offices auprès de l'empereur, & d'avoir engagé ce prince à préférer Bosio à un de ses sujets. Mais quelle fut la surprise de ce ministre & de celui qui l'accompagnoit, lorsqu'il entendit ces paroles sortir de la bouche de ce pontife : que l'église de Malthe étoit déjà pourvue d'un pasteur ; qu'il avoit nommé lui-même à cet évêché le cardinal Chinucci ; qu'il n'avoit pu donner des marques plus éclatantes de son affection constante envers l'ordre, qu'en mettant dans cette place un des plus dignes sujets de l'église, & un cardinal d'un aussi grand mérite ; que cette éminence alloit envoyer à Malthe un grand-vicaire pour prendre possession en son nom de cette dignité, & qu'il espéroit qu'il n'y trouveroit pas d'obstacle ni d'opposition.

Quoique l'ambassadeur fût comme assommé par un discours si peu attendu, il ne laissa pas de lui répondre qu'il trouveroit toujours dans le grand-maître & dans le conseil une parfaite soumission à ses ordres ; mais que cette affaire regardoit uniquement l'empereur, & la manière dont il prendroit un changement si surprenant. « C'est à nous, *repartit le pape* » *en haussant sa voix*, & non pas à Charles, » à pourvoir cette église, depuis que la propriété de cette île a passé à d'autres mains ». Et là-dessus il congédia l'ambassadeur & Bosio, qui se retirèrent pénétrés de chagrins, & couverts de confusion.

Le grand-maître n'en fut pas moins surpris & affligé. Il ne manquoit plus, pour ainsi dire, à sa constance que cette dernière épreuve : il la soutint avec sa fermeté ordinaire, & pour se démêler d'une affaire aussi délicate, & ne se pas trouver entre deux puissances, qu'il avoit également intérêt de ménager, il jugea à propos, avant que de faire aucun mouvement, de voir le parti que prendroit l'empereur. Il n'en pouvoit pas prendre lui-même un plus judicieux. Charles-Quint qui trouva sa dignité blessée par l'entreprise du pape, fit son affaire de celle de Bosio. Ce prince, quoique si concerté dans toutes ses paroles, ne put s'empêcher de faire éclater son ressentiment. Sangro, un de ses historiens, prétend que dans les premiers mouvemens de son indignation & de sa colere, il lui échappa de dire qu'il ne s'étoit jamais fié à ce pape, parce qu'il avoit observé que dans toutes ses actions il y avoit toujours quelque finesse cachée ; & que ce prince ajouta que pour cette fois il avouoit à sa honte, qu'il y avoit été trompé, pour ne s'être pas assez défié des manières vives & empressées en apparence dont il avoit sollicité lui-même la nomination de Bosio. Apparemment que le chagrin de se voir la dupe du pape dans un art où il se croyoit infiniment supérieur à ce pontife, arracha des plaintes si ameres de Charles-Quint. Mais quoi qu'il en dît, & peut-être pour soulager son ressentiment, il paroît par tous les historiens, que les offices du pape avoient d'abord

été très-sinceres. Son changement ne fut point l'effet d'un dessein prémédité; mais on prétend que ce pontife ne voulut supplanter l'empereur, que pour se venger du retardement qu'il avoit apporté à la nomination de Bosio, & que dans le chagrin que cela lui donnoit, il n'avoit pu s'empêcher de dire à ce sujet, & en s'en plaignant à quelques cardinaux: « Que quand un souverain pontife s'abaissoit jusqu'à prier, ses prieres & ses offices devoient être reçus comme des commandemens ».

D'autres soutiennent que sans chercher dans ce changement un raffinement de vengeance, dont il n'étoit pas trop capable, il avoit fait réflexion, que dans la considération & le crédit que la plûpart des chevaliers avoient dans toutes les cours de l'Europe, & sur-tout dans ce degré de puissance où cet ordre militaire s'étoit élevé, il ne convenoit point aux intérêts du saint siège, que l'empereur & les rois de Sicile ses successeurs conservassent sur l'évêché de Malthe le droit de patronage, qui donnoit au titulaire l'entrée dans le conseil, & même la premiere place après le grand-maître; qu'un évêque habile & intrigant, dans les troubles dont l'Italie étoit souvent agitée, pourroit engager les chevaliers dans des partis opposés à ceux des papes; en un mot, qu'on ne devoit point souffrir qu'un ordre religieux toujours armé, voisin de l'Italie, & qui avoit à son commandement des troupes & des flottes, dépendît d'une autre puissance que de celle du saint siège.

Quoi qu'il en soit de ce motif, qui ne faisoit pas d'avoir sa solidité, & quelques instances que l'empereur fît pour obliger le pape à se désister de la nomination du cardinal Ghinucci, ce pontife en conservant les dehors d'une bonne intelligence avec Charles-Quint, fut toujours inébranlable sur cet article : & ce qui pourroit faire croire que sa fermeté ne venoit point de son ressentiment, c'est qu'étant à l'extrémité, & dans ces momens précieux qui décident de l'éternité, & où toutes les passions disparaissent, il fit appeller le cardinal Caraffa, qu'il connoissoit pour très-attaché aux intérêts du saint siège ; & il le chargea de représenter à son successeur qu'il étoit obligé en conscience de maintenir hautement la nomination qu'il avoit faite de Ghinucci. Mais comme les dernières intentions des souverains les plus absolus sont presque toujours ensevelies dans leurs tombeaux, Paul III, qui succéda depuis à Clément VII, ayant reçu des lettres très-pressantes de la part de l'empereur, & voulant d'ailleurs pour ses intérêts particuliers en faveur de sa famille ménager un prince si puissant, il résolut de lui donner satisfaction. L'affaire fut mise en négociation ; il se trouva des tempéramens pour concilier les intérêts des deux concurrens. Bosio après trois ans de poursuites & de dépenses infinies à la cour de Rome, & à la suite de l'empereur, obtint enfin ses bulles, mais à condition de payer au cardinal une pension de neuf mille livres par an : & l'empereur qui croyoit qu'il y alloit de

sa gloire, que celui auquel il avoit procuré l'évêché, en jouit dans toute son étendue, pour le dédommager de la pension, lui donna en Sicile une abbaye de pareille valeur.

VILLIER
DE L'ISLE
ADAM.

Quoique cette affaire n'ait été terminée que sous le pontificat de Paul III, nous avons cru pour la satisfaction du lecteur, en devoir anticiper la conclusion, & afin de n'être pas obligés de revenir au même fait par des digressions qui embarrassent souvent le fil de la narration.

Cependant la fermeté que Clément avoit fait paroître à maintenir la nomination du cardinal Ghinucci, n'avoit rien diminué de son zele contre les infideles. Il joignit un bon nombre de ses galeres à la flotte de l'empereur : & sur un bref très-pressant qu'il en écrivit au grand-maître, ce prince de son côté mit aussitôt en mer la grande caraque, les galeres & les vaisseaux de la religion. On peut dire que pour ces armemens l'ordre n'avoit pas besoin des exhortations de ce pontife : les chevaliers par l'esprit de leur institut, & par reconnoissance pour Charles - Quint, lui fournirent toujours de puissans secours quand il s'agissoit de faire la guerre aux infideles. Il ne se passa guère d'actions, comme nous l'allons voir, soit en Asie, soit en Afrique, où on ne vit briller dans les armées de l'empereur les étendards de saint Jean.

Cette escadre joignit le 8 d'août la flotte de l'empereur commandée par le fameux André Doria, prince de Melphe. Celle des

Turcs composée de soixante & dix voiles étoit alors dans le golfe de Larta ou de la Preverse. Doria faisant route, trouva auprès de Zante soixante galeres Vénitiennes, & il proposa au noble Vincent Cappello qui en étoit général, de joindre leurs flottes, de forcer Gallipoli, & de porter leurs armes jusqu'à Constantinople, qu'ils trouveroient dénuée de sa garnison ordinaire, parce que Soliman l'en avoit tirée pour fortifier l'armée qu'il commandoit en personne sur les frontières de Hongrie. Mais les Vénitiens qui ménageoient les Turcs avec tant d'égards, qu'ils en souffroient souvent des insultes, sans oser les repousser, se dispenserent de prendre part à cette entreprise, sous prétexte qu'ils avoient promis au grand-seigneur de demeurer neutres en cette guerre.

La flotte chrétienne se trouvant alors entre l'île de Sapienza & Modon, on proposa de s'attacher à cette dernière place, & d'en former le siège. C'étoit le sentiment du prier de Rome & des chevaliers qui auroient été bien aises de tenter à force ouverte la conquête d'une place qu'ils avoient manqué de surprendre l'année précédente. Mais les soldats qui n'avoient guère d'autre solde que le butin qu'ils pouvoient faire, témoignèrent beaucoup de répugnance pour cette entreprise, & ils disoient assez hautement, qu'ils n'exposeroient pas leurs vies à l'attaque d'une place aussi forte, & où les chevaliers l'année précédente n'avoient rien laissé qui

pût

pût dédommager les victorieux de leurs fatigues. Le conseil de guerre se crut obligé de dissimuler des discours, qu'on auroit punis, si ces soldats eussent été payés exactement : & l'on se détermina à faire le siège de Coron, place alors bien moins fortifiée, & qui n'étoit éloignée de Modon, que de douze milles par terre.

Coron ou Coroné, autrefois *Cheronée*, patrie de Plutarque, aussi grand philosophe, que fameux historien, se trouve à la gauche du cap Gallo, de la figure d'un triangle scalene ou à côtés inégaux : un des angles regarde un rocher escarpé ; les deux autres sont vus du golfe de Coron, qui sert presque de port à la tour. Mais ces angles ne sont pas battus par les eaux de la mer, & l'on peut en les côtoyant faire facilement le tour de cette forteresse, laquelle étoit revêtue d'une muraille à l'antique & assez foible, mais flanquée de six tours d'ancienne structure.

Doria en ayant reconnu la situation, après avoir débarqué ses troupes, fit avancer les galeres : il les plaça derriere les vaisseaux de haut bord, & sur-tout la grande caraque de la religion, qui tirant par-dessus les galeres, abattit la plûpart des défenses de cette place. Toute l'artillerie de ces vaisseaux, & deux batteries qu'on avoit dressées à terre, ayant fait une large breche, le comte de Sarno, & Mendoze, mestre de camp d'un régiment Espagnol, furent commandés pour monter à l'assaut : ils s'y porterent avec beaucoup de

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

valeur ; mais ils ne trouverent pas moins de courage dans les Turcs, qui leur tuerent trois cens soldats, plusieurs officiers, & en blessèrent un plus grand nombre. Les prieurs de Rome & d'Auvergne, qui avançaient pour les soutenir, prirent leurs places ; ils étoient fortis l'un & l'autre de la grande caraque, à la tête de deux cens chevaliers, & de cinq cens hommes à la solde de la religion. Ce second assaut ne fut pas moins meurtrier que le premier : malheureusement pour les attaquans, les échelles ne se trouverent pas de longueur proportionnée à la hauteur des murailles ; il fallut que les chevaliers, pour gagner le haut de la brèche, tâchassent de s'accrocher à la muraille & qu'ils grimpassent des mains & des pieds.

Dans une situation si violente, ils se trouverent exposés au feu de la mousqueterie, aux coups d'arbalètes ; & les pierres, les feux d'artifice, & les huiles bouillantes ne leur furent pas épargnés. Il en périt un grand nombre par ces différentes armes ; mais comme ils étoient résolus de se faire tous tuer au pied des murailles, plutôt que d'abandonner l'attaque, après avoir invoqué le nom de saint Jean, qui étoit leur cri de guerre, ils se poussèrent avec tant de fureur, qu'en se soutenant les uns les autres, ils s'éleverent jusques sur la breche, s'en rendirent les maîtres, & y arborerent le grand étendard de la religion.

Les armées de terre & de mer ne virent ce signal de la victoire qu'avec de grands cris de

joie. Ce bruit fit croire aux assiégés, que les chrétiens étoient maîtres de la place : ceux des habitans qui étoient encore retranchés en différens quartiers de la ville, & la garnison du château, arborerent le drapeau blanc. La capitulation fut bientôt signée ; les Turcs naturels avec leurs maisons furent conservés, & on abandonna celle des juifs au pillage. Doria fut ensuite assiéger Patras, dont il se rendit maître, pendant que les galeres de la religion s'emparèrent du château d'Ardinel, & d'autres forts situés le long de la côte, & qu'ils emportèrent sans trouver beaucoup de résistance. Après cette expédition, & l'hiver approchant, les différentes escadres dont la flotte chrétienne étoit composée, se séparèrent, & se retirèrent dans leurs ports.

L'année suivante, les Turcs qui n'aimoient pas à demeurer sur leur perte, firent un puissant armement pour recouvrer Coron, & si-tôt qu'on put tenir la mer, un fameux corsaire, appelé le Maure, par ordre de Soliman, vint avec quatre grandes galeres bloquer cette place, pendant qu'un autre général Turc l'assiégeoit par terre.

Doria instruit de leurs desseins, se mit aussi-tôt en mer, & il fut joint par les galeres du pape & de la religion, commandées par le prieur de Rome. La flotte chrétienne s'avança en bonne ordonnance contre les infideles. Les soldats demandoient la bataille avec de grands cris : mais Doria, quoiqu'aussi brave soldat que grand capitaine, soit par prudence, ou

pour se perpétuer dans le commandement, évitoit les combats décisifs ; & il disoit ordinairement, qu'il n'aimoit pas à se trouver dans des occasions où la fortune avoit souvent plus de part que la conduite des généraux. Son unique dessein étoit de jeter du secours dans la place, & ensuite se retirer. Dans cette vue il mit à la tête de sa flotte la grande caraque de Malthe, d'où comme d'un fort & d'une citadelle, il battoit en ruine les Turcs : & il avoit donné ordre à des capitaines particuliers, à la faveur du feu & de la fumée du canon, de faire couler dans la place des barques chargées de soldats & de munitions. Mais ce dessein fut si mal exécuté, que ces petits vaisseaux furent tout-à-coup enveloppés par des galeres des Turcs. Les chrétiens ayant pris l'épouvante, les uns se rejettent dans le gros de l'armée ; d'autres qui avoient débarqué, croient échapper plus aisément à la fureur des infideles, en rentrant dans leurs esquifs : mais ils y entrèrent en si grand nombre, & avec tant de précipitation, qu'ils coulerent à fond, & avancerent leur mort en la voulant éviter.

Les Turcs devenus maîtres d'une partie du convoi, attaquèrent ensuite les grands vaisseaux. Tout combat, tout se mêle : les galeres attaquent les galeres, les navires se joignent aux navires. Doria d'un côté, & le prier de Rome de l'autre, viennent au secours des plus pressés : leur présence anime les soldats, & rétablit l'ordre dans la flotte.

La fortune change bientôt de parti ; les chrétiens recouvrent leurs petits vaisseaux, en prennent plusieurs aux Turcs ; & même ces infideles s'étant jettés, le sabre à la main, dans un vaisseau de la religion, & étant déjà maîtres du premier pont, il survint un autre vaisseau de Malthe, qui dégagea le vaisseau de la religion, & fit prisonniers les assaillans, qui se virent chargés des chaînes qu'ils destinoient pour ces chevaliers. Enfin, cette forêt de mâts s'éclaircit peu à peu ; le bruit diminua par la mort des uns, & la fuite des autres. Doria victorieux ravitaille Coron, se remet à la voile, poursuit les infideles, & va chercher de nouvelles occasions d'acquérir de la gloire.

L'escadre de la religion rappelée par le grand-maître, se détacha alors du corps de la flotte chrétienne, & rentra dans ses ports. Malthe & Tripoli, & les côtes de Naples & de Sicile, étoient également menacées par Barberouffe, chef des corsaires de Barbarie, qui avec quatre-vingt-deux galeres, couroit ces mers & portoit de tous côtés la terreur & l'épouvante, sans qu'on fût encore où la foudre alloit tomber. Comme l'ancienne ville de Malthe étoit peu fortifiée, que le bourg, résidence des chevaliers, étoit commandé de différens endroits, & que le couvent n'avoit pour toute retraite que le château Saint-Ange, le conseil étoit d'avis qu'on y laisât seulement trois cens chevaliers pour le défendre ; que le grand-maître se retirât en Sicile, & qu'il y transportât le couvent, les



reliques, les ornemens des églises, les titres & le trésor de la religion. Mais ce généreux vieillard rejeta courageusement cet avis: « Je » n'ai jamais, *leur dit-il*, fui devant les » ennemis de la croix; & pour conserver les » restes d'une vie languissante, on ne me » verra point donner un si mauvais exemple » à mes religieux ». Il envoya aussi-tôt cent chevaliers avec quelques compagnies d'infanterie dans la ville, qu'on appelloit la cité notable; & autant que le tems le put permettre, on éleva à la hâte quelques ouvrages avancés autour du bourg. Tous les habitans de l'île, par ordre du grand-maître, prirent les armes; & pour pourvoir à la sûreté des reliques & des titres de la religion, il les fit passer en Sicile, où ce précieux dépôt fut conservé avec soin. Après de si sages précautions, il attendit avec fermeté l'arrivée des Barbares; mais leur général prit une autre route: il retourna en Afrique, & fit éclater des desseins dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Le grand-maître, aussi attentif à la conservation de la discipline régulière, qu'à la défense de son état, profita de cet intervalle que lui donnoient les infideles pour convoquer un chapitre général. Depuis la perte de Rhodes, & pendant huit années, que la religion sans résidence fixe avoit erré en différens endroits, il s'étoit introduit plusieurs abus, auxquels il jugea à propos de remédier. Les chevaliers, en abordant à Malthe,

s'étoient logés séparément, & comme ils avoient pu, en différens quartiers du bourg, & même de l'île, contre l'usage de l'ordre, & contre ce qui s'étoit pratiqué à Rhodes, où il y avoit un endroit de la ville appellé *Collachio*, uniquement destiné pour le logement des chevaliers, sans que les séculiers y pussent habiter. Le grand-maître, de concert avec le chapitre, rétablit à Malthe un règlement si sage, & tous les chevaliers furent obligés de se venir loger auprès de lui, & pour ainsi dire, sous les yeux d'un supérieur aussi exact & aussi vigilant. Ce fut par le même esprit de religion, qu'on proscrivit les habillemens trop riches & éloignés de la simplicité & de la modestie si convenables à des religieux; & on porta la sévérité de ce règlement contre tout ce qui avoit le moindre air d'une vaine distinction, jusqu'à interdire aux commandeurs qui étoient grands-croix, de porter hors de l'île de Malthe la marque de leur dignité; & il ne leur fut permis de s'en parer que le jour qu'ils partoient de leurs pays & de leurs commanderies, pour se rendre à la capitale de l'ordre.

De ces réglemens particuliers, on passa aux affaires les plus importantes du gouvernement. Le chapitre en corps se fit représenter le traité fait avec l'empereur touchant l'établissement de la religion dans l'île de Malthe, & il le confirma par un acte solennel. On admit les appels du conseil ordinaire au conseil complet, c'est-à-dire, dans lequel on faisoit entrer,

outre les grands-croix, deux chevaliers des plus anciens de chaque langue; mais il fut statué que l'appel de ce dernier conseil n'auroit point d'effet suspensif, & que les sentences qui émaneroient de ce tribunal, seroient exécutées par provision seulement, nonobstant l'appel au chapitre général.

Comme la religion étoit engagée à faire de grandes dépenses; qu'elle entretenoit six à sept galeres sans les vaisseaux de haut bord & les brigantins; qu'elle tenoit à sa solde des troupes dans les îles de Malthe, de Goze & à Tripoli; qu'il falloit nourrir le peuple réfugié de Rhodes, bâtir une église & une infirmerie: le chapitre jugea à propos d'augmenter les responsions sur les commanderies de l'ordre, & on supplia le grand-maître dont on connoissoit le parfait désintéressement, de vouloir bien continuer le soin qu'il prenoit de l'administration des finances.

Ce fut par ce dernier règlement que se termina le chapitre, dont l'assemblée n'auroit pu être que très-utile à la religion, si sur la fin ou peu après, il n'étoit survenu un désordre où quelques langues prirent part, en vinrent aux mains, & causerent un tumulte & un scandale qui affligea sensiblement le grand-maître & tout le corps de la religion.

Le sujet de cette querelle vint d'un différend particulier, qui s'émut entre un gentilhomme Florentin & séculier, domestique du prier de Rome, & un jeune chevalier

François, neveu du commandeur Servier, de la langue de Provence. Ils se battirent, & le chevalier François fut tué. L'oncle du mort, qui prétendoit que le Florentin avoit usé de supercherie dans ce combat, se fit accompagner de ses amis, le chercha, & l'ayant rencontré aussi accompagné d'autres gentilshommes pensionnaires du prier, les chargea, en blessa plusieurs, & les obligea de s'enfuir, & de chercher leur salut & un asyle dans le palais de leur patron.

Ce seigneur puissamment riche, parent, d'autres disent même neveu du pape & général de ses galeres & de celles de la religion, avoit jusqu'à soixante gentilshommes séculiers, & plusieurs chevaliers Italiens attachés à sa personne. Ils s'armerent aussi-tôt, & sortirent pour venger leur compatriote; & sans distinguer les langues de France, ils chargerent avec fureur tous les François qu'ils rencontrerent. Ils en tuerent quelques-uns, en blessèrent plusieurs, & d'une querelle particuliere firent une guerre ouverte & déclarée entre les deux nations. Les chevaliers des langues d'Auvergne & de France, surpris & irrités de cette insulte, se joignirent à celle de Provence. Toute la nation se réunit & s'assembla chez le chevalier de Bleville, pour tirer raison de cet attentat. Mais avant que de porter plus loin leur ressentiment, cette assemblée particuliere envoya des députés au grand-maître pour lui demander justice. Le grand-maître fit part de leurs plaintes au

prieur de Rome, & lui ordonna de punir les coupables.

Salviati fier de son alliance avec le pape régnant, & qui se regardoit comme un autre grand-maître, se contenta pour toute satisfaction de faire mettre aux arrêts sur sa capitane les plus criminels de ses gentilshommes; & il fit dire aux langues offensées, qu'après qu'il auroit examiné cette affaire, il leur rendroit justice. Ce procédé hautain, peu convenable dans une si noble république, dont tous les membres se croyoient égaux, irrita de nouveau les chevaliers François. La réponse du prieur leur parut une pure illusion, & faite pour éluder leurs justes plaintes; & ils regarderent l'arrêt des criminels moins comme une prison, que comme un moyen dont ce prieur se servoit pour les soustraire à l'autorité des loix, & à la juridiction du conseil & des juges de la religion. Ainsi sans consulter eux-mêmes ni les loix, ni les devoirs de véritables religieux, ils sortent bien armés, se jettent dans la galere du prieur, s'en rendent maîtres, & pleins de fureur & de ressentiment, poignent quatre des gentilshommes du prieur qui étoient aux arrêts, & qui avoient tué ou blessé leurs camarades: & fiers du honteux honneur d'une vengeance si indigne de leur profession, après cette sanglante exécution, ils sortirent comme en triomphe de la capitane, & se retirèrent dans leurs auberges.

Le prieur outré du massacre de ses gentils-

hommes, appelle auprès de lui tous les chevaliers de la langue d'Italie, & par ses émissaires il met encore dans ses intérêts les deux langues d'Espagne, Aragon & Castille, qui se déclarent pour lui, & viennent en armes à son secours. Les François qui ne s'étoient pas séparés, étant avertis de cette ligue, sortent de nouveau de leurs auberges, & vont chercher leurs ennemis jusques dans la maison du prieur: ils sont reçus à coups de mousquets, & ils y répondent par un feu qui n'étoit pas inférieur. Jamais pareille discorde n'étoit arrivée dans l'ordre depuis sa fondation: un tumulte affreux regnoit dans ce quartier de la ville. En vain le grand-maître leur envoya ordre de se retirer: il n'y avoit plus de subordination ni d'obéissance: la discorde regnoit dans tous les quartiers de la ville: chaque parti ne prenoit ordre que de sa fureur & de son emportement. On continuoit à tirer de tous côtés, & le prieur ayant fait venir de ses galères quelques pieces d'artillerie, les François amenèrent de leur côté un canon qu'ils braquerent contre la porte de son palais, pour la mettre en pieces. La nuit qui survint augmenta encore le désordre & la confusion.

Le grand-maître plein de douleur de voir ses chevaliers aux mains les uns contre les autres, voulut sortir, & essayer si le respect de sa présence ne contiendrait pas les mutins. Mais le conseil dans la crainte que ce vénérable vieillard pendant la nuit, & au milieu

d'un si terrible tumulte, ne reçût quelque blessure, le conjura de rester dans son palais, & on envoya à sa place, & à la tête de la garnison du château, le bailli de Manosque, ancien chevalier, révééré dans l'un & l'autre parti par sa sagesse, encore plus que par sa dignité. Ce seigneur mêlant adroitement de justes reproches à des manières pleines de douceur, se fit écouter par les plus emportés, & il les obligea à la fin à mettre les armes bas. Chacun se retira de son côté; la nuit calma cette fureur, & le jour vit naître la honte & le repentir. Mais le grand-maître ne crut pas devoir laisser sans punition les auteurs d'un tumulte de si dangereux exemple: il en priva douze de l'habit; & si nous en croyons Bosio, on en jetta dans la mer quelques-uns des plus opiniâtres, qui ne vouloient pas reconnoître leur faute, & capables d'en commettre de nouvelles, & de rallumer la sédition.

Quelque juste que fût ce châtement, le grand-maître conçut une égale douleur du crime & de sa punition. Il en tomba malade, & il se reprochoit comme le plus grand de ses malheurs de n'avoir survécu à la perte de Rhodes, que pour être le triste témoin de la violence & de la rebellion de ses religieux. La crainte d'un avenir encore plus fâcheux, l'orgueil de ces chevaliers, déguisé sous le nom de courage, le luxe & la mollesse de quelques autres, fruits malheureux de passions plus criminelles, qui malgré son exemple &

la sévérité de ses ordonnances, s'étoient déjà introduites dans l'ordre : tout cela jetta ce grand homme dans une sombre mélancolie. Il ne fit plus que traîner les restes d'une vie languissante ; & les fâcheuses nouvelles qu'il recevoit continuellement d'Angleterre, dont il prévoyoit des suites funestes pour son ordre, le conduisirent insensiblement au tombeau.

Henri VIII, comme nous l'avons dit dans le neuvième livre, regnoit dans cette île. Ce prince avec dispense du pape Jules II, avoit épousé Catherine d'Aragon, veuve d'Artus, prince de Galles son frere aîné ; & il avoit passé dix-huit ans avec la reine son épouse dans une union réciproque, lorsqu'une passion déréglée pour une jeune Angloise, lui fit naître des scrupules sur la validité de son mariage : & comme s'il eût pris dans les agitations de l'amour des inquiétudes de conscience, il s'en fit du moins un prétexte pour justifier son divorce avec la reine. Le peu d'agrémens de cette princesse, & les charmes trop dangereux d'Anne de Boulen, lui persuaderent aisément qu'il y avoit des abus dans sa dispense : il étoit roi, il ne manqua ni de courtisans serviles, ni de savans mercenaires qui le flatterent dans son erreur.

L'affaire avoit été portée à Rome & au tribunal du pape. Le refus constant que fit Clément VII d'approuver les prétextes de son divorce, révolta ce prince impérieux & passionné contre l'autorité du saint siège. Ne pouvant obtenir la grace qu'il sollicitoit avec

tant d'empressement, il résolut de s'en passer, & il crut que pour parvenir à ses fins, le plus court chemin étoit d'abolir dans ses états l'autorité des souverains pontifes. Il fit plus : de concert avec le parlement, qu'il avoit eu l'adresse d'intéresser dans cette affaire, il se revêtit lui-même de cette puissance spirituelle ; & il n'eut point de honte de se faire déclarer par un acte solennel chef de l'église anglicane, pour n'être pas obligé de se soumettre au jugement du chef visible de l'église universelle, qui refusoit de séparer ce que Dieu avoit uni.

Ce prince autrefois si sage & si éclairé, & pour lors furieux dans sa passion, persécutoit cruellement ceux de ses sujets qui refusoient d'adorer la chimere de sa suprématie. Prélats, ecclésiastiques, religieux, séculiers, perdirent la vie pour n'avoir pas voulu souscrire au double divorce qu'il venoit de faire avec l'église catholique, & avec Catherine d'Aragon son épouse légitime. Le crime de leze-majesté, qui sous les mauvais princes est souvent le crime des innocens, suppléoit aux prétextes qui manquoient pour les faire périr. Le parlement que Henri avoit eu l'habileté de rendre le ministre de ses passions, proscrivit l'illustre Polus encore plus distingué par sa piété & une profonde érudition, que par sa naissance royale qu'il tiroit du duc de Clarence frere d'Edouard IV.

Le roi d'Angleterre avoit recherché avec empressement son approbation ; & il avoit

voulut l'obliger d'écrire en faveur de ses erreurs. Ni les promesses, ni les menaces de ce prince ne l'ébranlerent point: il lui représenta avec beaucoup de fermeté l'injustice de ses nouvelles prétentions. Ce prince qui auroit bien voulu avoir la réputation d'aimer la vérité, & la satisfaction de ne l'entendre jamais, ne lui put pardonner cette liberté. Polus pour se soustraire à son ressentiment, se retira à Rome: le pape le prit sous sa protection, & honora le sacré college par sa promotion à la dignité de cardinal.

Henri lui fit un crime de ce titre éminent: il mit sa tête à prix, & on prétend qu'il auroit été assassiné par des bandits aux gages du roi d'Angleterre, si le pape qui révérait les grandes qualités du cardinal Anglois ne lui eût donné des gardes pour veiller à sa conservation. La disgrâce de Polus fut funeste à toute sa maison: Marguerite Plantagenet, comtesse de Salisbury sa mere; Henri Polus de Montaignu son frere; Henri de Courtenay, marquis d'Excester son cousin, accusés d'avoir entretenu quelque correspondance avec le nouveau cardinal, perdirent la vie sur un échaffaud. Le roi toujours excessif dans sa vengeance, en étendit les effets jusques sur le jeune Courtenay, fils de Henri. A la vérité, il eut honte de faire mourir un enfant, mais il le fit conduire à la tour, & il l'ensevelit dans une prison, de peur qu'il n'entreprît un jour de venger la mort de son pere.

Au milieu de tant de supplices, les protestans, quoique rebelles au saint siége, n'en

étoient pas mieux traités. Henri, ennemi de toutes les nouveautés dont il n'étoit pas auteur, par une cruauté bizarre, & qui n'avoit point d'exemple, faisoit brûler les hérétiques, & pendre les catholiques qui osoient adhérer publiquement au saint siége. La plûpart des courtisans incertains de la religion du prince, n'en avoient plus d'autre que sa volonté. Catholiques & protestans, on cachoit sa religion comme un crime; il n'y avoit que la rebellion contre l'autorité du saint siége, qu'on pût faire paroître impunément; c'étoit l'idole de la cour, & le seul moyen de s'y maintenir. Le roi, pour se venger des religieux qui persévéroient dans l'obéissance dûe au saint siége, en abandonna les biens en proie à ses courtisans: mais ces mêmes biens, si injustement acquis, les précipiterent insensiblement du schisme dans l'hérésie. Plusieurs, sous le regne d'Edouard son fils, pour s'épargner une restitution nécessaire, embrasserent les opinions de Luther & de Calvin; & l'opinion la plus utile leur parut à la fin la véritable.

Les commandeurs & les chevaliers de Malthe, dévoués d'une maniere particuliere au saint siége, & qui reconnoissoient le pape pour leur premier supérieur, ne furent pas exempts de cette persécution. Mais comme cet ordre, composé en partie de la premiere noblesse, étoit puissant dans le royaume, & que le prieur de Saint-Jean de Londres avoit même séance dans le parlement en qualité de premier baron d'Angleterre, il différa leur

proscription, & la suppression entiere de l'ordre, jusqu'à ce qu'il l'eût fait autoriser, comme il fit depuis, par un acte du parlement. Cependant il n'y eut guère de persécutions indirectes, qu'il ne leur fît essuyer. La plupart, sous différens prétextes, furent arrêtés : ou du moins on saisit les biens de leurs commanderies. Ceux qui purent échapper à la malice & la dureté de ses ministres, & qui prévoyoit les suites funestes du schisme, abandonnerent tous leurs biens, & se retirerent à Malthe. On les voyoit arriver sans aucun fonds assuré pour leur subsistance. Le grand-maître, comme un bon pere, y pourvut avec une charité infinie, & tâchoit de les consoler. Il n'avoit pas moins besoin lui-même de consolation. Cette persécution d'un roi chrétien envers un ordre qui avoit si bien mérité de toute la chrétienté, mit le comble à cette suite de disgraces qu'il avoit éprouvées dans la grande-maîtrise. Il n'y put résister plus long-tems : il tomba malade : une fièvre violente eut bientôt consumé le peu de vie qui lui restoit, & il expira dans les bras de ses chers chevaliers, le 21 d'août 1534, âgé de 70 ans ; prince recommandable par sa rare valeur, par sa fermeté héroïque, & par la sagesse & la douceur de son gouvernement ; vertus qu'il posséda dans un degré éminent, & qu'on tâcha depuis de représenter, par ce peu de mots qui furent gravés sur son tombeau :

C'EST ICI QUE REPOSE LA VERTU
VICTORIEUSE DE LA FORTUNE.

PIERRE
DU PONT.

Frere PIERRE DU PONT, d'une illustre maison dans le comté d'Ast, issu des anciens seigneurs de Lombriacs, & de Gasalgros en Piémont, & bailli de Sainte-Euphemie dans la Calabre, succéda à Villiers de l'Isle-Adam. Il étoit alors dans son bailliage, & son mérite & ses vertus firent seuls sa recommandation. C'étoit un ancien chevalier, grave, austere dans ses mœurs, zélé observateur de la discipline réguliere : & son élection justifie que si par le malheur des tems il s'étoit introduit quelque relâchement dans la pratique des statuts, cependant dans les affaires importantes, & sur-tout quand il s'agissoit du choix d'un grand-maître, tous les chevaliers ne consultoient alors que leur conscience, & que le mérite seul emportoit tous les suffrages.

1534.

Bosio, l. 3.

Thomas Bosio, élu évêque de Malthe, fut envoyé par le conseil au grand-maître pour lui porter l'acte de son élection. Il n'en apprit les nouvelles que les larmes aux yeux, & il vouloit se dispenser d'accepter une si grande dignité : mais de fâcheuses nouvelles qu'il reçut par un nouveau courier, le déterminèrent, & hâterent son départ.

On lui avoit dépêché le chevalier Gesvalle pour lui donner avis des révolutions qui venoient d'arriver en Afrique. & dans le royaume de Tunis, dont Airadin Barberouffe s'étoit rendu maître, & que ce corsaire redoutable menaçoit Tripoli d'un siège. Le nouveau grand-maître s'embarqua aussi-tôt, & se rendit le 10 de novembre à Malthe. Ses premiers

soins furent de faire passer un puissant secours à Tripoli : mais quand on y auroit transporté toutes les forces de l'ordre, quelque braves que fussent les chevaliers, ils n'étoient pas capables avec quatre ou cinq galeres de résister à Barberouffe, maître de deux états aussi puissans qu'Alger & Tunis, & qui d'ailleurs en qualité de bacha de la mer, & de grand-amiral de Soliman, avoit sous ses ordres cent galeres, & plus de deux cens vaisseaux de différentes grandeurs. Il étoit frere de Horruc ou d'Horace Barberouffe, tous deux fameux par leur fortune & par leur valeur.

Bosto, l. 6

Ces deux corsaires, quoique nés dans la lie du peuple de la ville de Metellin, n'avoient rien de la bassesse de leur naissance. Dès leur premiere jeunesse, & si-tôt qu'ils purent porter les armes, ils firent éclater leur courage & leur ambition, & coururent ensemble les mers sur un seul brigantin, qui faisoit toute leur fortune.

Une valeur si déterminée, d'heureux succès, des prises considérables, augmentèrent leur réputation & leurs forces. Ils acheterent ou firent construire des vaisseaux & des galeres, formerent une petite flotte, & attirerent depuis sous leurs enseignes, d'autres pirates qui les reconnurent pour leurs chefs & leurs généraux. L'ambition & les richesses ne séparèrent point les deux freres. Horruc plus âgé qu'Airadin avoit à la vérité le principal commandement ; mais ce dernier en son absence, n'avoit pas moins d'autorité : également

braves, également cruels, corsaires déterminés, & qui se disoient amis de la mer, & ennemis de tous ceux qui navigeoient sur cet élément, ils attaquoient indifféremment les musulmans comme les chrétiens; & en faisant le métier de voleurs & de corsaires, ils apprirent insensiblement celui de conquérans.

Il ne manquoit à leur fortune qu'un port dont ils fussent les maîtres, pour y retirer leurs prises. La guerre qui s'éleva entre Selim Eutemi, prince d'Alger, & son frere, leur en fit naître l'occasion. Ils se déclarerent pour un de ces princes, & les accablerent tous deux. Horruc reçu dans Alger en qualité d'allié, s'en rendit maître, il fit étrangler Eutemi qui l'avoit appelé à son secours; ses troupes le proclamerent roi d'Alger; & pour mettre sa conquête sous une puissante protection, il en fit hommage à Soliman, empereur des Turcs, & se fit son tributaire. Il prit depuis les villes de Cercelle & de Bugie, conquit le royaume de Tremisen, dont Alger faisoit autrefois partie, & remporta plusieurs avantages sur les Espagnols qui avoient pris la défense du roi de Tremisen, leur vassal. Mais comme les armes sont journalieres, il se vit assiégé dans la capitale de ce royaume; & après une défense opiniâtre, l'artillerie des Espagnols ayant réduit les fortifications de cette place en poudre, ne pouvant ni tenir plus longtemps, ni se résoudre à capituler, il tâcha de s'échapper avec ses trésors par un conduit souterrain qui aboutissoit dans la campagne. Le

marquis de Gomare, gouverneur d'Oran, qui commandoit au siège, averti de sa fuite, le poursuivit vivement.

PIERRE
DU PONT.

Barberouffe, pour retarder la poursuite des Espagnols, & pour avoir le tems de gagner les déserts, répandoit d'espace en espace de l'or, de l'argent & des étoffes précieuses. Mais rien ne put arrêter les chrétiens; ils l'attaquerent au passage de la riviere de Huenda; il fallut en venir aux mains. Barberouffe fit ferme: son courage augmenta par le désespoir de ne point échapper à ses ennemis; & la vue d'un péril inévitable lui en fit perdre la crainte. Il se jette avec fureur au milieu des chrétiens, & tue de sa main plusieurs officiers: mais après tout, comme la partie n'étoit pas égale, le plus grand nombre prévalut, & Horruc enveloppé de tous côtés, périt avec quinze cens hommes qui l'accompagnoient dans sa retraite, & qui furent taillés en pieces. Son frere Airadin, avec le nom de Barberouffe, prit le titre de roi d'Alger; il s'associa depuis avec deux fameux pirates qu'il fit ses lieutenans. L'un nommé comme lui Airadin, Caramanien de naissance, & que sa fureur & sa cruauté avoient fait nommer *Chasse-Diables*; l'autre corsaire, juif renégat, de la ville de Smyrne, étoit connu sous le nom de Turc de *Sinna*. Ces trois corsaires étoient la terreur de toutes les côtes chrétiennes, & tenoient, pour ainsi dire, la mer Méditerranée sous leur empire. Chasse-Diables, non content des prises continuelles qu'il faisoit en mer,



PIERRE
DU PONT.

voulut, à l'exemple de Barberouffe, & peut-être pour se soustraire à sa dépendance, se faire un établissement particulier. Il surprit Tachiora dont nous avons parlé au commencement de ce livre, se rendit maître de la place, fit entrer son escadre dans le port, & il eut la vanité de se faire proclamer roi de cette ville.

Bosto, l. 6.

Mais pour demeurer toujours uni en apparence avec Barberouffe, en lui donnant avis de sa nouvelle conquête, il lui en rendit hommage, & protesta de ne se détacher jamais de ses intérêts. Barberouffe, quoiqu'indigné de l'ambition de son lieutenant, crut devoir dissimuler une injure qu'il ne pouvoit venger sans s'affoiblir. Il reçut l'hommage de Chasse-Diables, le félicita sur sa conquête; & ce corsaire n'ayant rien à craindre du côté d'Alger, fit des courses sur le territoire de Tripoli. La guerre s'alluma entre les chevaliers & ce nouveau prince: il leur enleva deux brigantins qui appartenoient à la religion; obligea ceux de Gienzor ses voisins à rompre l'alliance & le traité qu'ils avoient fait avec Tripoli: & pour tenir les chevaliers comme investis dans cette place, malgré tous leurs efforts, il fit construire à la portée du canon une tour, ou un château, appelée depuis *la tour d'Alcaide*, qui découvroit tout ce qui entroit dans le port de Tripoli, ou qui en sortoit.

Muley Hascen, prince Maure, roi de Tunis, qui redoutoit l'ambition & le voisinage

de ce Turc, fit une alliance particulière contre lui avec le gouvernement de Tripoli; & avant que ce corsaire pût s'affermir dans sa nouvelle conquête, il résolut de l'en chasser. Dans cette vue, il mit sur pied un corps assez considérable de troupes, la plupart composées des Arabes de la campagne, & avec un train d'artillerie que les chevaliers de Tripoli lui fournirent, il assiégea Tachiora. Mais, soit par la valeur & le courage de Chasse-Diables, soit manque de capacité dans les généraux de Hascen, ce prince fut obligé de lever le siège, & d'employer depuis à sa propre défense des troupes qu'il n'avoit levées que pour attaquer ses ennemis.

Hascen dont nous parlons, étoit fils de Muley Mahomet, qui de plusieurs de ses femmes avoit eu trente-quatre enfans. Quoique Muley fût le dernier, à ce qu'on prétend, ou du moins des plus jeunes, sa mere, qui apparemment étoit alors la sultane favorite, eut assez de pouvoir sur l'esprit de Mahomet pour en tirer une déclaration en faveur de son fils, par laquelle il le désignoit pour son successeur. Cette femme ambitieuse, pour l'empêcher de varier, le fit aussi-tôt empoisonner. Ce crime fut le premier degré par lequel Hascen s'éleva sur le trône; & pour s'y maintenir, il fit mourir ou aveugler la plupart de ses freres & de ses neveux. Arraschid, qui étoit un de ses aînés, lui échappa: ce prince se réfugia à Alger, & implora la protection du corsaire Barberousse, qui pour profiter de ces divi-

PIERRE
DUPONT.

sions, le reçut bien. Il lui promit même un puissant secours: mais il lui fit comprendre en même-tems, qu'étant officier & vassal du grand-seigneur, il ne pourroit pas s'engager sans sa permission dans cette entreprise: ajoutant que s'il vouloit venir avec lui à Constantinople, il ne doutoit pas que ce grand prince, & tout le divan, n'approuvassent une guerre si juste, & dont il se chargeoit de faire voir à sa hauteffe les avantages & les facilités.

Le prince Maure, qui n'avoit pas d'autre ressource, s'abandonna à ses conseils. Barberousse, qui avoit ses vues particulieres, le conduisit à Constantinople; & quand ils furent arrivés, il prévint le grand-seigneur; & dans une audience secrette, le perfide corsaire lui représenta qu'à la faveur du parti & des intelligences qu'Arraschid avoit dans Tunis, il seroit aisé de s'emparer de cette ville & de tout le royaume, & de l'annexer ensuite à ses états. Soliman avide de gloire, & d'étendre les bornes de son empire, goûta ces raisons: par ses ordres, on travailla dans tous les ports à un armement extraordinaire: on vit bientôt en mer quatre-vingt-dix galeres & plus de deux cens navires chargés de munitions de guerre & de troupes de débarquement. Le grand-seigneur caressa Arraschid, qui, à la vue d'une armée si redoutable, se flattoit de rentrer dans Tunis comme en triomphe. Mais quand il fut question de s'embarquer, Soliman le fit arrêter dans le ferrail; & cela s'exécuta avec tant de

de secret, que quand on mit à la voile, toute la flotte crut que ce prince infortuné étoit sur la capitane, & dans la galere du général.

Ce corsaire étant parti de Conitantinople, pour cacher ses desseins au roi de Tunis, fit voile du côté de l'Italie, ravagea les côtes de la Pouille & de la Calabre, répandit la terreur de ses armes dans Naples & Gayette; & après avoir pillé les bourgs & les villages, fait esclaves un nombre infini d'habitans, & laissé par-tout de tristes marques de sa fureur, il passa par le Phare de Messine, exerça les mêmes cruautés le long des côtes de Sicile, s'approcha du cap de Passaro; comme s'il eût eu dessein d'y faire une descente, & tourna ensuite tout court du côté de l'Afrique. Il aborda proche de la Goulette, & fit publier qu'il ramenoit Arraschid. Pour se concilier la garnison du fort, il le fit saluer par une décharge de son artillerie, mais sans boulets; & ayant envoyé un officier dans la place demander au gouverneur pour qui il tenoit: « Nous sommes serviteurs des événemens, » répondit l'aga, & nous conserverons la place pour le parti qui prévaudra, & pour celui de ces princes qui demeurera roi de Tunis ».

Barberouffe qui n'ignoroit pas l'importance de cette place, la clef du royaume, lui fit représenter que le grand-seigneur l'avoit envoyé pour placer sur le trône de Tunis le légitime héritier; qu'il avoit ordre d'attaquer & de faire périr tous ceux qui s'y opposeroient;

qu'il pouvoit juger par ses propres yeux des forces de ce prince, & s'il étoit en état d'y résister. Celui qui étoit chargé de cette négociation, la conduisit si adroitement, & sut mêler si à propos les promesses avec les menaces, que le gouverneur, peut-être séduit encore par des sommes considérables, livra sa place au corsaire, qui après y avoir laissé une forte garnison, se rendit aux portes de Tunis. Cette ville, la capitale du royaume du même nom, est située sur la côte de Barbarie, au septentrion de l'Afrique, entre Tripoli & Alger, à la pointe du golfe de la Goulette, & à deux milles de la mer Méditerranée: de-là se découvroient les ruines de la fameuse Carthage.

On comptoit en ce tems-là plus de vingt mille maisons dans la ville de Tunis, le peuple à proportion y étoit nombreux; mais elle n'avoit que de simples murailles sans fortifications; & comme cette place étoit commandée de plusieurs endroits du côté de l'occident, toute sa force ne consistoit que dans le château & dans le nombre des habitans.

A l'approche de l'armée de Barberouffe, & sur les bruits qu'on répandoit que le prince Arraschid étoit à la tête des Turcs, le peuple toujours avide, & souvent la dupe du changement de maître, s'émut & prit les armes. Hascen qui craignoit d'en être abandonné, fortit du château, tâcha d'appaiser la sédition, remontra aux plus mutins la fidélité qu'ils lui avoient jurée; & pour les gagner, descendit

jusqu'aux prieres les plus basses. Mais soit aversion pour son gouvernement, ou compassion pour Arraschid, parce qu'il étoit malheureux, le peuple rejetta avec de grands cris, & même avec mépris, les remontrances & les prieres du roi : & ce prince craignant qu'on attentât à sa vie, ou qu'on ne le livrât à son ennemi, sortit sur le champ de la ville, sans même rentrer dans le château, & sans emporter avec lui ses trésors.

Marmol, dans sa description de l'Afrique, rapporte que ce prince lui avoit avoué, que dans l'agitation & le trouble que lui causoient l'approche des ennemis, & la révolte de ses sujets, en descendant du château dans la ville, il avoit oublié une bourse de velours rouge, où il y avoit deux cens diamans d'une grosseur & d'une valeur inestimables. Il ne fut pas plutôt sorti de Tunis, que les habitans en ouvrirent les portes à ses ennemis. Barberouffe y entra aussi-tôt à la tête de neuf mille Turcs, & se rendit maître du château & des principaux postes de la ville. Les habitans l'avoient reçu d'abord avec de grands témoignages de joie ; mais voyant qu'Arraschid ne paroissoit point, on commença à se défier du corsaire, quoiqu'il dît que le prince étoit resté malade sur sa galere : & la fourberie ayant enfin été découverte, les habitans, au lieu de prêter serment de fidélité à Soliman, comme il les en pressoit, détestèrent hautement la perfidie du corsaire, prirent les armes, chargerent ses troupes pour les obliger de sortir de leur ville. Mais ils

avoient affaire à un capitaine qui savoit faire la guerre, & qui avoit prévu cette révolution. Barberouffe, pour contenir le peuple, fit tonner l'artillerie du château, dont il étoit le maître; & ses soldats firent une si furieuse décharge de leurs mousquets sur ces habitans, que pour faire cesser le massacre, ils furent réduits à reconnoître le grand-seigneur pour souverain, & Barberouffe pour son vice-roi.

Ce corsaire, aussi habile que brave, après s'être servi si utilement de ses armes pour réprimer le peuple, employa les caresses & les manières pleines de douceur pour gagner les principaux habitans. Par leur moyen, il fit alliance avec les Arabes de la contrée, s'empara de la plûpart des villes qui étoient plus avant dans les terres, y mit garnison, & dans le dessein d'élargir un canal pour faire un port à Tunis, & le mettre en état de recevoir les plus grands vaisseaux, il se servit des esclaves chrétiens, dont il y avoit plus de vingt mille dans cette ville: & il leur fit ouvrir le canal de la Goulette, qui entre de la mer dans le lac, sur lequel est située la ville de Tunis.

Tel étoit l'état des côtes d'Afrique & des provinces voisines de Tripoli, lorsque le grand-maître arriva à Malthe. Ce seigneur jugea bien que sans des forces supérieures, & une puissance au-dessus de celle de son ordre, les chevaliers ne pourroient pas se maintenir dans Tripoli. De tous les souverains de l'Europe, il n'y avoit que Charles-Quint que cette entreprise intéressât, & qui fût

capable de s'y opposer; il devoit craindre que le corsaire redoutable, après tant de conquêtes, ne tentât de s'emparer des royaumes de Sicile & de Naples: ce qui par la suite du tems auroit fait tomber Malthe en sa puissance. Ainsi, de l'avis du conseil, le grand-maître envoya à l'empereur en ambassade le commandeur Ponce de Léon, grand-croix, pour le solliciter de faire passer une armée en Afrique, capable de maintenir les chevaliers dans la ville de Tripoli, & d'arrêter les progrès surprénans de Barberouffe.

L'empereur reçut en même-tems & au même sujet une autre ambassade de la part de Muley Hascen, dont un renégat Génois, appelé Ximaa, son capitaine des gardes, étoit le chef. Ce renégat voyant son maître détrôné, & sans espérance de pouvoir recouvrer sa couronne, lui conseilla d'avoir recours à Charles-Quint, prince à qui Barberouffe, lui dit-il, étoit odieux, & qui se feroit un honneur de rétablir dans ses états un roi qui en avoit été dépouillé si injustement.

Hascen confia l'exécution de ce projet à celui qui en étoit l'auteur; le Génois se rendit à Madrid, eut audience de l'empereur, qui craignant pour ses royaumes de Naples & de Sicile, écouta favorablement l'un & l'autre ambassadeur. L'affaire fut mise en délibération dans le conseil; & après qu'elle eut été examinée devant l'empereur par ses ministres & ses plus habiles généraux, on résolut de porter la guerre en Afrique, tant pour mettre

les royaumes de Naples & de Sicile à couvert des armes du roi d'Alger, que pour assurer la navigation de la mer d'Espagne en Italie, où aucun vaisseau marchand ou passager, par la crainte des corsaires, n'osoit plus paroître sans s'exposer à être enlevé.

Charles-Quint parut se conformer à cette résolution ; mais avant que d'employer la force, ce prince, le plus grand politique de son siècle, & qui tiroit souvent plus d'avantage de ses négociations secrètes que de ses armes, tâcha de gagner Barberouffe, & de le détacher des intérêts de Soliman. Il chargea de la conduite de cette intrigue un autre Génois appelé Louis Presandes, qui sous prétexte de commercer à Tunis, s'y rendit sur un vaisseau marchand que l'empereur lui avoit fourni secrètement ; il étoit chargé de lettres de créance, qui lui donnoient la qualité d'ambassadeur. Après s'être fait introduire sous un autre prétexte auprès de Barberouffe, il lui rendit ces lettres ; & suivant son instruction, il lui proposa une alliance particulière avec Charles-Quint, & lui offrit de la part de ce prince de contribuer à le rendre monarque absolu de toute l'Afrique, s'il vouloit s'engager à tenir dans la suite une si belle monarchie, & la rendre tributaire de la couronne d'Espagne. Par une seconde instruction entièrement opposée à la première, cet agent avoit ordre de s'aboucher le plus secrètement qu'il pourroit avec certains habitans de Tunis, dont on lui donna les noms, & que

l'ambassadeur de Hascen avoit dit être bien intentionnés pour son maître; de reconnoître leur disposition, de les assurer du prompt retour de ce prince à la tête d'une armée, & de les exhorter à prendre les armes en sa faveur, quand il paroîtroit aux portes de leur ville.

Mais ce ministre ayant voulu mener en même-tems deux négociations si différentes, se rendit bientôt suspect; l'intrigue fut découverte, & Barberouffe, sans s'embarrasser du droit des gens, fit étrangler l'ambassadeur. L'empereur voyant que toutes les voies de la négociation étoient fermées, se détermina à une guerre ouverte; il renvoya l'ambassadeur de Hascen à son maître, avec charge de l'assurer qu'il iroit lui-même à la tête d'une puissante armée pour le rétablir sur son trône; & il écrivit en même-tems par un exprès au grand-maître pour lui faire part de son dessein, & pour inviter les chevaliers à se joindre à lui dans une entreprise, dont par rapport à Tripoli, ils pouvoient tirer de grands avantages.

Le grand-maître ayant reçu sa lettre, & l'ayant communiquée au conseil, il fut résolu qu'on armeroit pour cette expédition autant de vaisseaux que l'ordre en pourroit fournir. La religion mit en mer quatre galeres des plus grandes & des mieux pourvues, avec dix-huit brigantins tous bien armés, sans compter la grande caraque, qui seule étoit plus redoutable, & rendit plus de service dans cette expédition, qu'une escadre entiere.

PIERRE
DU PONT.

Un nombre considérable de chevaliers s'embarquerent sur ces différens vaisseaux, & chaque chevalier menoit à sa suite deux braves soldats au lieu de domestiques. Le commandeur Aurelio Botigella, ancien officier de marine, fut nommé pour général de cette flotte particuliere, & Antoine de Grolée, bailli titulaire de Lango, devoit commander la caraque & les troupes de débarquement.

Barberouffe ne pouvant ignorer les desseins des princes chrétiens, se pourvut d'armes, de munitions & de vivres; appella auprès de lui tous les corsaires du Levant, tira d'Alger ce qu'il y avoit de troupes, & dépêcha plusieurs ambassadeurs à tous les petits rois d'Afrique pour implorer leur secours, & leur représenter que la perte de Tunis entraîneroit après elle celle de toute la Barbarie. Son argent réussit mieux que l'éloquence de ses négociateurs; & à la faveur de quelques sommes considérables qu'il envoya aux principaux chefs des Arabes, il en tira quinze mille hommes, tous gens de cheval, & qui sans s'embarasser du parti qu'ils prenoient, mettoient leur vie en commerce pour une légère solde, & faisoient de la guerre un métier mercenaire. Charles-Quint de son côté avoit assemblé une puissante flotte, composée de près de trois cens voiles, & chargée de vingt-cinq mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, outre un nombre considérable de volontaires de différentes nations, & des premières maisons de l'Europe,

qui vouloient se signaler aux yeux de ce grand empereur.

PIERRE
DU PONT

1535.

Le rendez-vous général étoit dans le port de Cagliari, ville de l'île de Sardaigne, distante seulement de soixante lieues des côtes d'Afrique. L'empereur ayant reçu les secours du pape & de l'ordre de Malthe, en partit le 13 de juin, & arriva heureusement à Porto Farina, appelée anciennement Utique, ville fameuse dans l'histoire Romaine par la mort du dernier Caton. On prétend que Barberousse, averti que l'empereur commandoit son armée en personne : « Si ce prince, dit-il » *aux officiers qui l'environnoient*, qui » jusqu'ici a presque toujours fait la guerre » par ses lieutenans, acquiert dans cette » campagne la gloire qui lui manque, il faut » nous résoudre à perdre celle que nous avons » acquise au prix de notre sang ».

Ce pirate qui ne doutoit pas que les chrétiens ne commençassent leur entreprise par l'attaque du fort de la Goulette, y avoit fait entrer six mille Turcs des plus braves de son armée. Ils étoient commandés par Chasse-Diables & par Sinan le juif, ces deux fameux corsaires dont nous avons parlé, & en qui Barberousse avoit une entière confiance. Il envoya en même-tems l'eunuque Azanaga, un autre de ses généraux, avec trente mille Maures ou Arabes, mais tous archers ou arquebusiers, & la plupart à cheval, pour harceler sans cesse les chrétiens : & comme il n'étoit pas assuré de la fidélité des habitans

Sagredo, t. 1.
p. 3.



de Tunis, il s'enferma dans cette place avec l'élite de ses troupes.

L'empereur débarqua son armée sans obstacle à une portée du canon du fort de la Goulette; ce n'étoit qu'une grosse tour carrée, mais bien flanquée, & située à douze milles de Tunis, à l'embouchure du canal par où l'eau de la mer entre dans l'étang, au bord duquel Tunis est bâtie. Ce canal est long d'un trait d'arbalète, mais si étroit, qu'une galere n'y peut passer qu'à force de rames. Barberouffe avoit fait construire un pont sur ce canal: & dans une langue de terre qui se trouvoit entre la mer & la tour de la Goulette, il fit faire un rempart qui découvroit toute la côte, & défendoit les galeres qu'il tenoit hors du canal.

Les généraux de l'empereur choisirent l'endroit qui leur parut le plus commode pour camper, & ils l'entourerent de bonnes lignes, larges, profondes, & fortifiées d'espace en espace par des redoutes. La garnison de la Goulette, pour interrompre ces travaux, faisoit de fréquentes sorties, dans lesquelles trois cens Espagnols & quatre cens Italiens furent taillés en pieces; en même-tems les cavaliers Maures & Arabes harceloient continuellement l'armée chrétienne, & venoient escarmoucher jusqu'à l'entrée du camp. Mais les fortifications en étant achevées, on commença à dresser des batteries, tant contre le fort que du côté de la campagne; & le feu en fut si terrible & si continuel, que les Turcs de

la garnison, aussi-bien que les Maures & les Arabes qui tenoient la campagne, n'osèrent plus approcher du camp de l'empereur.

Ce prince, qui jugeoit bien que la prise de cette forteresse emporteroit avec elle celle de Tunis, résolut, si-tôt que les brèches seroient trouvées assez ouvertes, d'y faire donner un assaut: on battoit la place en même-tems par terre & par-mer.

Doria, qui commandoit la flotte, faisoit avancer les galeres tour-à-tour; & après qu'un rang avoit tiré, un autre prenoit sa place pour faire ses décharges. La grande caraque de la religion étoit postée comme au siège de Coron, derriere toutes les galeres; mais par sa hauteur elle tiroit aisément par-dessus, & elle fit un feu si terrible & si continuel, qu'elle démonta toutes les pieces de la tour. Le commandeur Botigella, prieur de Pise, s'étant apperçu que le principal comite des galeres de l'ordre, de peur d'échouer contre terre, faisoit tenir les rames hors de l'eau, fut à lui l'épée à la main, & lui commandant de faire voguer sa chiourme: « Malheureux, *lui dit-il*, faut-il que pour » conserver deux ou trois carcasses de galeres, » nous manquions de faire une belle action »? Le chevalier de Conversa, habile ingénieur, se distingua par une entreprise encore plus hardie: il arma une barque longue de fauconneaux, la remplit de mousquetaires, & la poussa ensuite jusqu'au pied de la tour: de-là il tiroit contre tous les Turcs qui se présen-

toient sur les breches ; & pendant qu'il rechargeoit d'un côté, il tournoit adroitement sa barque, & présentoit l'autre côté, qui faisoit feu aussi-tôt. Par cette manœuvre, il tua un grand nombre des infideles, sans qu'il pût être offensé par l'artillerie de la tour, dont il étoit trop proche. Enfin, le feu ayant continué de tous côtés depuis minuit jusqu'à midi, l'empereur, avant que les Turcs eussent le tems de réparer les breches, & d'y faire des retranchemens, ordonna un assaut général. Les chevaliers, conformément à leur prééminence, & à la possession où ils étoient d'être toujours à la tête des attaques, furent chargés de marcher les premiers à celle qui se devoit faire du côté de la mer.

Le commandeur de Grolée, appelé autrement le bailli Passim, qui commandoit les troupes destinées au débarquement, les fit entrer dans des barques & des vaisseaux plats : mais en approchant du bord, ces esquifs se trouverent ensablés. Le chevalier Copier, de la maison d'Hieres en Dauphiné, qui portoit l'étendard de la religion, se jetta le premier dans l'eau avec son enseigne. Il fut suivi de tous les chevaliers, qui ayant de l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture, s'avancerent fièrement l'épée à la main, gagnerent le rivage, & malgré une grêle de mousquetades, monterent à l'assaut. Les Espagnols soutenus par les Italiens & les Allemands, attaquèrent un autre endroit. Par ces différentes attaques les chrétiens forcerent les breches, gagnerent

les boulevards & le haut de la tour, & s'en rendirent les maîtres, malgré la vigoureuse résistance des Turcs. Mais cette victoire coûta à la religion beaucoup de ses plus braves chevaliers, & il n'en revint presque aucun sans blessures. Comme cette tour n'avoit point de dehors, on fut aussi-tôt au corps de la place; & l'artillerie en ayant déjà ruiné toutes les fortifications, les assiégeans s'en virent les maîtres, après une heure de combat.

Chasse-Diables & Sinan le juif, voyant leur défense inutile, se jetterent dans l'étang avec la garnison: ils marcherent le long des basses par une route qu'on avoit marquée avec des pieux, gagnèrent Tunis, & d'autres s'arrêtèrent à Arradez, petite ville sur le chemin de la Goulette à Tunis. Les chrétiens les poursuivirent & en tuèrent un grand nombre. L'empereur entra dans la Goulette suivi du roi Hascen, & se tournant vers ce prince: « Voilà, *lui dit-il*, la porte ouverte par où vous rentrerez dans vos états ». On prétend qu'on trouva dans le port de cette place quatre-vingt-sept galeres, galiotes, & autres vaisseaux à rames, tous armés, outre plus de trois cens pieces de canon, la plupart de bronze, un nombre infini de mousquets, d'arbalètes, de piques & d'épées. Cette place étoit l'arsenal de Barberouffe, qu'il avoit cru jusqu'alors imprenable, & où il retiroit ses prises & son butin.

 Juillet
1535.

L'empereur ayant donné quelques jours à ses troupes pour se reposer, leur fit prendre

le chemin de Tunis, où Barberouffe s'étoit retiré. Quoique ce pirate fût peu assuré de la fidélité des Tunisiens, & encore moins de la bravoure des Arabes, cependant comme c'étoit un homme d'un grand courage, il résolut de tenter le sort des armes, d'aller au-devant des chrétiens, & de leur livrer bataille, plutôt que de s'enfermer dans une place, qui d'ailleurs étoit peu fortifiée. Mais avant que de se mettre en campagne, il tint un grand conseil de guerre; & ayant fait appeler les principaux chefs de son armée, Turcs, Maures & Arabes, il leur représenta le peu de troupes de l'empereur en comparaison des siennes; que les plus braves parmi les chrétiens avoient péri au siège de la Goulette; que les chaleurs excessives du pays, auxquelles les soldats de l'Europe n'étoient pas accoutumés, en avoient rendu malades & languissans un grand nombre; qu'ils manquoient d'eau, en sorte que la plupart mouroient de soif. Il ajouta que le camp de l'empereur étoit rempli de richesses immenses; qu'ils n'en tireroient pas moins de la rançon des prisonniers qu'ils feroient: « Enfin, leur » dit-il, je vous promets la victoire si vous » voulez vaincre: & vous trouverez dans la » défaite de vos ennemis une fortune abon- » dante, votre propre salut, & celui de vos » femmes & de vos enfans.

On ne lui répondit que par des protestations d'une fidélité inviolable: mais au travers de ces protestations, il démêla sur la plupart

des visages un air d'inquiétude & une impression de crainte, qui lui en causa beaucoup à lui-même. Comme d'ailleurs il connoissoit le caractère léger & inconstant de ces Africains, il tint la nuit un conseil secret seulement avec les Turcs attachés à sa fortune. Il leur dit qu'ils se trouvoient malheureusement engagés dans une place où ils avoient trois sortes d'ennemis dont il falloit également se défier; que les Maures souffroient impatiemment la domination des Turcs, & seroient ravis de les voir taillés en piéces; que les Arabes plus propres à faire des courses qu'à tenir fermes dans un combat, pour peu qu'il y eût de péril, se débanderoient à la vue de l'ennemi, & qu'il y avoit actuellement vingt-deux mille chrétiens esclaves, renfermés dans Tunis, qui ne manqueroient pas d'en faciliter l'entrée aux troupes de l'empereur, s'ils en pouvoient trouver l'occasion; que quoiqu'ils fussent renfermés tous les soirs dans le château, il ne falloit qu'un traître & un renégat pour leur en ouvrir les portes, & les rendre maîtres de la ville, pendant qu'ils seroient aux mains avec les chrétiens: mais que pour se tirer de cette inquiétude, il étoit résolu, avant que de sortir de la place, de faire égorger tous ces esclaves, sans pardonner à un seul.

Chasse-Diables se déclara hautement en faveur d'un sentiment si inhumain: il soutint que si on épargnoit les esclaves, ils les feroient repentir un jour de leur fausse pitié, & que dans une pareille conjoncture c'étoit pécher

PIERRE
DU PONT.

contre toutes les regles de la politique , que de conferver l'ennemi qui peut vous perdre. Mais le juif Sinan , auquel une partie de ces esclaves appartenoit , & dont ils faisoient la principale richesse , s'opposa à cet avis. Il représenta à Barberouffe , qu'une action si barbare les rendroit odieux à toutes les nations ; qu'ils aliéneroient même par-là les esprits des Tunisiens , qui avoient pris ou acheté le plus grand nombre de ces chrétiens ; que lui-même y perdrait le prix & la rançon des plus considérables dont il s'étoit rendu maître ; qu'après tout il seroit toujours assez tems d'en venir à une si cruelle précaution ; qu'il falloit réserver cette exécution pour un coup de désespoir : au lieu que s'ils battoient les troupes de l'empereur , la perte qu'ils auroient faite par la mort précipitée de leurs esclaves , empoisonneroit la joie qui suit la victoire.

Histo, t. 5,
8.

Quoique Barberouffe n'eût pas coutume de préférer un avis modéré au plus violent , l'avarice en cette occasion retint sa cruauté naturelle : il consentit de différer la mort des esclaves : mais pour assurer sa vengeance s'il étoit vaincu , il les fit charger de nouvelles chaînes , défendit qu'on les laissât sortir du cachot où ils étoient enfermés ; & il fit mettre sous ce bâtiment plusieurs tonneaux pleins de poudre à canon , pour le faire sauter quand il l'ordonneroit. Il partit ensuite à la tête de ses troupes pour aller au-devant de l'empereur , & il campa dans une plaine qui n'étoit qu'à

une lieue de Tunis : les armées furent bientôt en présence. Les historiens Espagnols , pour augmenter la gloire de Charles-Quint , prétendent qu'il n'y avoit pas moins de quatre-vingt-dix mille hommes dans l'armée de Barberouffe. On en jugera par le succès de la bataille , si on peut donner ce nom à une déroute , où de l'aveu de ces écrivains , les chrétiens ne perdirent que dix-huit soldats , & les infideles environ trois cens.

Les Arabes se présentèrent d'abord d'assez bonne grace au combat , & vinrent à la charge avec de grands cris ; mais ils n'eurent pas plutôt entendu tonner l'artillerie , essuyé les premiers coups de mousquet , que ces troupes accoutumées à ne combattre qu'en caracolant , se débanderent , s'enfuirent , & disparurent en un instant : & ce qui acheva de consterner Barberouffe , c'est que dans leur fuite , ils entraînent les Maures & les Tunisiens , qui de leur côté regagnerent la ville , avec plus d'empressement qu'ils n'en étoient sortis. Les chefs des Arabes , dans le dessein de faire leur cour à Hascen , se vanterent depuis de les avoir retenus & empêchés de combattre. Barberouffe fit sonner la retraite , rallia les fuyards , & sans leur faire aucun reproche , leur dit seulement qu'il les remettrait le lendemain aux prises avec les chrétiens.

Ce n'étoit pas son dessein. Entouré de tous côtés par des ennemis secrets ou déclarés , il ne retenoit sous les armes tant de troupes que pour couvrir sa retraite , & la pouvoir



PIERRE
DU PONT.

faire avec sûreté. Il cacha même avec soin ce projet aux Turcs qui paroissoient lui être les plus fideles ; néanmoins l'empressement de ses gens à tirer ses trésors du château, en fit soupçonner quelque chose ; & l'ordre qu'il donna ensuite de mettre le feu aux poudres qui étoient sous la prison des esclaves, ne laissa plus douter du parti qu'il avoit pris : mais les ministres ordinaires de ses cruautés ne furent pas maîtres d'exécuter une si affreuse barbarie.

Dosto, l. 3,
p. 52.

Il y avoit alors parmi ces esclaves un hospitalier-commandeur de Turin, appelé frere Paul Simeoni, que Barberouffe n'avoit jamais voulu relâcher, quelque rançon que l'ordre lui eût offerte. Nous en avons déjà parlé au sujet de l'île de Lero, que ce chevalier, à l'âge de dix-huit ans, défendit avec tant de courage contre les entreprises & les attaques des infideles. Simeoni dans cette dernière conjoncture gagna deux renégats, geoliers des esclaves : & ayant eu par leur moyen, des marteaux & des limes, il brisa ses fers, & aida à rompre ceux des compagnons de son esclavage. Ils forcerent ensuite la salle d'armes du château, s'armerent de tout ce qui tomba sous leurs mains, taillerent en pieces ce qui restoit de soldats Turcs dans le château, s'en rendirent maîtres ; & après en avoir barricadé les portes, & mis de bons corps-de-gardes dans les principaux endroits, le chevalier chef de l'entreprise monta au haut du château, & fit banniere blanche, pour avertir l'armée

François de
Medallino &
Vincent de
Cattaro Gias-
fraga.

chrétienne de venir à leur secours. Barberousse ayant été averti qu'on entendoit beaucoup de bruit dans le château, y accourut, en criant qu'on lui en ouvrît les portes : mais on ne lui répondit qu'à coups de mousquets, & par une grêle de pierres que les esclaves lui jetterent. Alors transporté de fureur, il s'écria : *Tout est perdu, puisque ces chiens sont maîtres du château & de mes trésors.* Sans s'arrêter davantage, il sortit de la ville avec Chasse-Diables, & ce qu'il put ramasser de Turcs : & avant que l'empereur pût être averti de cette révolution, il s'enfuit, & gagna la ville de Bone, bâtie proche des ruines de l'ancienne Hippone, ville célèbre par l'épiscopat de saint Augustin, ou des quatre premiers pères de l'église, & son oracle après saint Paul sur les matieres de la grace.

Simeoni ayant appris la fuite du corsaire, en fit donner avis à l'empereur, qui s'avança aussi-tôt. En entrant dans la place, le premier objet qui se présenta devant lui, fut ce chevalier, à la tête de six mille de ses compagnons d'esclavage. Charles-Quint, en l'embrassant : « Ami chevalier, *lui dit-il*, bénie soit à » jamais la courageuse résolution qui vous a » fait rompre vos chaînes, faciliter ma con- » quête, & augmenter la gloire de votre » ordre ». Simeoni comblé d'honneur, se retira sur les galeres de Malthe, & fut saluer le général & ses confreres. Mais les troupes de l'empereur & les esclaves se répandirent dans la ville, & y commirent des excès si

PIERRE
DU PONT.

affreux de toute espece, qu'il sembloit que des chrétiens voulussent renchérir sur la violence & la lubricité des peuples les plus barbares. Les malheureux habitans de l'un & de l'autre sexe éprouverent dans leurs personnes & dans celles qui leur étoient les plus cheres, des tortures, & différentes sortes de gênes pour les obliger de découvrir à leurs cruels vainqueurs les trésors cachés : quand on n'en pouvoit plus rien tirer, on les massacroit ensuite de sang froid. Les jeunes filles étoient exposées à des infamies encore plus odieuses & plus insupportables que les plus cruels supplices, & quand le soldat fut las de tuer, ou d'assouvir sa brutalité, sans aucun égard pour l'âge, le sexe, ou la naissance, il chargea de chaînes tout ce qui tomboit entre ses mains. Les personnes du sexe les mieux faites & les plus jeunes étoient arrachées d'entre les bras de leurs meres, & les officiers se les réservoient pour les faire servir à leurs infâmes plaisirs.

*B. sic, t. 3,
l. 8.*

Parmi ces esclaves infortunées se trouva une jeune fille d'une rare beauté & des premieres maisons de la ville, appelée Aysa : elle étoit tombée en partage à un officier Espagnol, qui l'amenoit dans le camp & dans sa tente. Muley Hascen qui la rencontra garrottée d'une maniere indigne de sa haute naissance, touché de compassion, & peut-être d'un sentiment encore plus vif, l'arrêta, & offrit à son patron de la racheter. La Mauresque naturellement fiere, & outrée de douleur & de colere, s'écria en lui crachant au visage :

« Retire-toi , perfide & méchant Hascen ,
 » qui pour recouvrer un royaume qui ne
 » t'appartenoit pas , as trahi honteusement
 » ton pays & ta nation ». Mais ce prince ,
 sans se rebuter , continuant d'offrir à l'officier
 des sommes considérables pour sa rançon ,
 Aysa furieuse lui répéta : « Retire-toi , te
 » dis-je , je ne veux point d'un tyran pour
 » libérateur ».

On prétend que plus de deux cens mille
 personnes périrent ou furent esclaves : plu-
 sieurs trouverent la fin de leurs jours dans la
 fureur des soldats ; d'autres qui croyoient
 échapper dans les sables & les déserts voisins ,
 furent étouffés par les chaleurs excessives qui
 se font sentir dans ces climats brûlans , &
 moururent de soif. On fait monter le nombre
 des prisonniers à plus de quarante mille de
 différent sexe.

L'empereur , maître de Tunis , rétablit
 Muley Hascen sur le trône ; mais à condition
 de relever de la couronne d'Espagne : & pour
 gage de sa fidélité , il retint entre ses mains
 le fort de la Goulette , dont il rétablit les
 fortifications. Par ce traité , il obligea le
 prince Maure d'en payer la garnison , & d'y
 envoyer en ôtage le prince Mahomet un de
 ses enfans , avec quelques autres seigneurs de
 sa cour. L'empereur se disposa ensuite à
 retourner en Europe : mais avant que de
 s'embarquer , le 25 de juillet que l'église
 célèbre la fête de saint Jacques , patron de
 l'Espagne , ce prince en solemnisa la mémoire

PIERRE
DU PONT.


dans son camp. Après y avoir entendu la messe, qui fut chantée en musique, il voulut dîner sur le grand gallion de Malthe, appelé Caracca, où il fut servi par les chevaliers avec une extrême magnificence. Le dessein de l'empereur après avoir mis à la voile, étoit de passer par Mehedia, ville d'Afrique dont il vouloit s'emparer, mais il s'éleva une tempête qui écarta les vaisseaux & les galeres: & ce ne fut pas sans de grands périls que cette flotte victorieuse aborda à Drapano en Sicile.

Le grand-maître lui envoya en cette ville une célèbre ambassade pour le féliciter sur l'heureux succès de ses armes. Ce prince répondit obligeamment, qu'il en devoit la meilleure partie à la valeur & au courage des chevaliers; & pour tenir l'ordre toujours attaché à ses intérêts, il combla de présens les principaux chevaliers qui l'avoient suivi dans cette expédition, & ordonna par un nouveau rescrit, que le grand-maître & le couvent pussent tirer librement & sans péages de la Sicile les munitions de guerre & de bouche dont ils auroient besoin. Par un autre édit & un privilège particulier, il déclara qu'aucun chevalier, sous quelque prétexte que ce fût, ne pourroit jouir dans toute l'étendue de ses états des biens de l'ordre, sans l'attache particuliere du grand-maître & du conseil, & que les originaux de ses provisions n'eussent été vus par sa majesté ou ses ministres, & enregistrés dans son conseil d'état.

L'escadre de la religion rentra heureusement dans les ports de Malthe : mais la joie des chevaliers fut peu de tems après tempérée par la mort du grand-maître , qui à peine remplit cette grande dignité pendant un an. La religion perdit en sa personne un digne chef & un véritable religieux. Pendant son gouvernement, il interdit aux chevaliers sous des peines très-sévères, la coutume, ou pour mieux dire, l'abus qu'ils avoient apporté d'Italie, d'aller en masque pendant le carnaval : & il substitua à ces bacchanales l'usage des tournois, des combats à fer émoussé, & de plusieurs autres jeux militaires, qu'il leur faisoit regarder comme un exercice plus convenable à des guerriers.

Ce fut par le même attachement à l'observance de la règle, qu'il refusa malgré les instances du pape Paul III, de nommer à une commanderie vacante, un jeune chevalier, au préjudice de ses anciens. Il écrivit à ce pontife, qu'à son avènement à la grande-maîtrise, on avoit exigé de lui, comme de tous ses prédécesseurs, des sermens solennels d'observer les statuts de la religion, & qu'il prioit sa sainteté de trouver bon, qu'il ne violât pas une obligation qu'il avoit contractée au pied des autels, & sur les saints évangiles.

DIDIER DE SAINT-JAILLE, prieur de Toulouse, un des plus généreux défenseurs de Rhodes, dont nous avons eu lieu de parler dans la relation de ce siège, succéda à Pierre du Pont : il fut élu comme son prédécesseur,



DIDIER
DE
S. JAILLE.

1535.
12 novembre

DIDIER
DE
S. JAILLE.

pendant son absence. Le chevalier de Bourbon parvint en même-tems par la mort de frere Pierre de Cluis, au grand-prieuré de France. Le premier usage que le nouveau prieur fit des richesses attachées à son prieuré, fut de faire faire une magnifique tapisserie, où sur un fond de soie rehaussé d'or, on voyoit les portraits de tous les grands-maitres représentés au naturel, & tirés d'après d'excellens originaux qu'on avoit rapportés de Rhodes; & si-tôt qu'un meuble si riche & si curieux fut achevé, il l'envoya à Malthe, & le consacra pour orner la principale église de cette île.

Costo, l. 8.

Ces marques de la libéralité & du désintéressement des chevaliers, n'étoient pas alors extraordinaires dans l'ordre: la plûpart des commandeurs, ceux sur-tout qui étoient revêtus des principales dignités de la religion, en consacroient généreusement tous les revenus à faire des armemens contre les infideles. La plûpart cherchoient la gloire préférablement au gain qu'ils pouvoient faire par leurs prises, & on peut dire qu'en tous tems il y avoit plus de chevaliers en mer que sur terre & dans leurs commanderies. On les voyoit rentrer souvent dans le port de Malthe, traînant à leur suite des vaisseaux & des galeres des infideles, dont ils délivroient aussi-tôt les esclaves chrétiens de différentes nations: & ces chrétiens après avoir recouvré leur liberté, reportoient dans leur patrie le souvenir & le témoignage du zele & de la valeur des chevaliers.

Parmi

Parmi ces hommes illustres , qui méritoient chacun une histoire particulière , on comptoit Botigella , prieur de Pise , & général des galeres ; Georges Schilling , grand-bailli d'Allemagne ; Grolée , bailli de Lango ; Jacques Pelloquin , lieutenant du grand-maître ; Léon Strozzi , prieur de Capoue ; Château-Renaud , maréchal de l'ordre ; le commandeur Parisot de la Valette , & beaucoup d'autres , dont on trouve les noms dans les mémoires de la religion.

Mais aucun en ce tems-là ne s'étoit rendu plus formidable aux corsaires ; que le prieur de Pise : il ne quittoit point la mer. Aucun corsaire n'osoit s'approcher des côtes de la Sicile & de Malthe , qu'il ne se vît aussitôt surpris & enlevé ; & il fit cette année tant de prises , que les corsaires publioient qu'il avoit dans sa galere un démon familier déguisé en chien , qui l'avertissoit du jour de leur départ des côtes d'Afrique , & des endroits où il les pourroit rencontrer. On n'avoit guère vu de général , qui joignît à une si grande connoissance de la mer un courage si déterminé : fort ou foible , il attaquoit tout ce qu'il rencontroit ; & sans s'embarrasser des représailles , il faisoit pendre tous les renégats qui lui tomboient entre les mains. D'ailleurs , dur & sévère dans le commandement , il exigeoit des chevaliers qui étoient sous ses ordres , la même valeur dont il leur donnoit l'exemple. Il n'étoit pas moins exact dans ce qui regardoit la discipline militaire ; & après une expédition

où il avoit fait des prises considérables, quelques chevaliers ayant osé mettre la main sur le butin, il les fit arrêter, & les tint dans une longue prison comme usurpateurs des biens de l'ordre.

Il ne faisoit que rentrer dans le port de Tripoli, lorsqu'on découvrit sur le soir, & du haut de la tour, trois grosses galiotes qui faisoient route vers l'île de Gelves. Les capitaines de galeres lui demanderent aussi-tôt permission de sortir du port pour les aller combattre : « Ne voyez-vous pas, leur dit cet » *habile marin*, que s'ils vous apperçoivent, » la nuit qui est proche les dérobera à votre » poursuite, avant que vous les ayez pu » joindre ? Laissons-les aller à présent ; mais » ils n'iront pas si loin que je ne les rattrappe » demain au point du jour ». En effet, si-tôt qu'il fut nuit, il sortit du port avec trois galeres, & tint la route de Gelves autant que les ténèbres le lui purent permettre. A peine le jour parut, qu'il découvrit ces galiotes qui alloient de conserve ; il leur donna aussi-tôt la chasse. Les corsaires se voyant poursuivis, se séparèrent, & une des galiotes tâcha de gagner les côtes de Barbarie ; mais une galere appelée la Cornue lui coupant chemin, l'eut bientôt jointe, & les chevaliers le sabre à la main se présentèrent à l'abordage. Les Turcs, qui étoient en grand nombre dans ce vaisseau, se jetterent tous du côté que les chevaliers vouloient attaquer : leur précipitation & le grand nombre qui ne se trouva que d'un côté,

causa leur perte. La galiote se renversa, coula bas à la vue & au grand regret des chevaliers, encore plus fâchés de la mort des esclaves chrétiens qui furent noyés, que d'avoir manqué une prise qui ne pouvoit leur échapper. La seconde galiote eut un sort à-peu-près pareil; les chevaliers cherchoient à l'aborder, & comme les Turcs y étoient en grand nombre, ils n'éviterent point le combat, & tournerent la proue contre la galere de la religion. De part & d'autre il se fit de furieuses décharges de fleches & de mousqueterie, qui mirent un grand nombre de chrétiens & de Turcs hors de combat. Le pilote des infideles plus adroit què celui des chevaliers, lui présenta le côté; & après avoir fait une décharge nouvelle de ses fleches, prit le large: mais le général Botigella, qui s'étoit réservé pour secourir la galere qui seroit la plus pressée, s'opposa au passage de la galiote, & la joignit proue contre proue. Le combat recommença avec une nouvelle fureur; le coursier & les mousquets firent une furieuse décharge de part & d'autre: le combat se maintint long-tems avec un égal avantage: la victoire plus d'une fois passa successivement dans l'un & l'autre parti. Les corsaires, gens de mer, élevés dans le feu & au milieu des armes, se battoient avec un courage déterminé: plus d'une fois ils se flatterent d'emporter la rambade, & de faire reculer les chevaliers qui la défendoient; mais ils avoient en tête des hommes intrépides, qui n'avoient jamais connu de péril. Cette

DIDIER
DE
S. JAILLE.

courageuse milice se jetta l'épée à la main dans la galiote, en même-tems que les soldats de la cornue forcerent un autre endroit, & se joignirent aux soldats de la capitane. Ce fut moins alors un combat qu'un massacre général. Le soldat chrétien ne fit point de quartier : mais emportés par l'avidité de faire du butin, ils se précipiterent en si grand nombre dans ce vaisseau, que le poids extraordinaire de ceux qui y entrèrent, & qui se tenoient tout d'un côté, peut-être aussi quelque voie d'eau reçue dans le combat, le firent couler à fond. Les vainqueurs alors confondus avec les vaincus, eurent un sort pareil, & périrent dans le sein même de la victoire.

La plus grande des galiotes, commandée par Scander, fameux corsaire, & par un autre rais ou capitaine, fit tous ses efforts pour gagner Zoara, à treize milles de l'île de Gelves vers l'orient : mais le chevalier Parisot de la Valette, capitaine d'une des galères, & le digne camarade de Botigella, lui donna la chasse si vivement, que les Turcs ne purent éviter le combat. Il fut aussi sanglant & aussi meurtrier que le précédent. Scander se battit comme un homme qui n'avoit jamais craint la mort, & qui ne se soucioit pas de périr s'il n'étoit pas victorieux. Le commandeur de la Valette à la tête des chevaliers de sa galère, & en butte aux traits de ses ennemis, reçut deux coups de fleches, dont il ne s'apperçut point dans la chaleur du combat : mais quelque tems après il sentit un coup de

mousquet qui lui fracassa une jambe , & le jetta sur le tillac. Dans cet état , & entre la vie & la mort , il ne relâcha rien de son courage & de son ardeur pour la victoire. Les chevaliers & les soldats chrétiens animés par ses cris , se poussèrent contre les infideles avec une valeur si déterminée , qu'ils entrèrent dans leur vaisseau. Il fallut y livrer un second combat : les Turcs s'étant ralliés auprès du mâ , on en vint tout de nouveau aux mains. Ces barbares furieux de désespoir , & encouragés par l'exemple de leurs chefs , firent des prodiges de valeur : quoique réduits en un petit nombre , ils forcerent les chrétiens d'abandonner leur vaisseau ; & après s'être décamponnés d'avec la galere , malgré tous les efforts des chevaliers , ils prirent le large , & firent route du côté de Zoara. Ils n'en étoient pas éloignés quand les chevaliers qui voguoient après leur proie , les rejoignirent. On recommença à se battre ; & ce fut un troisième combat ; mais la partie n'étoit pas égale. Les Turcs avoient perdu la plûpart de leurs soldats & de leurs matelots : à peine en restoit-il assez pour conduire ce vaisseau ; & le peu qui s'y trouva voyant le rivage proche , se jetta à la mer pour le gagner. Comme il y en avoit un grand nombre de blessés , la plûpart se noyèrent , & entr'autres les deux rais ou capitaines. Les chevaliers s'emparèrent de la galiote : on y délivra deux cens chrétiens ; les Turcs furent mis à la chaîne , & les renégats pendus. Botigella

DIDIER
DE
S. JAILLE.

rentra avec sa prise & triomphant, dans le port de Tripoli.

Ce succès, & la guerre continuelle que les chevaliers faisoient aux Turcs d'Afrique, tant par terre que par mer, déterminâ ces barbares à les chasser, s'ils pouvoient, de Tripoli. Chasse-Diables, seigneur de Tachiora ou Tajora, le plus intéressé dans cette guerre, se chargea de l'entreprise; il rassembla ce qu'il put tirer de troupes de Tachiora, de Giensor & d'Almaya: le rendez-vous étoit à la tour de l'Alcaïde. Il en partit la nuit, & au point du jour il présenta l'escalade aux endroits de la muraille de Tripoli, qu'il crut les moins défendus. Il espéroit surprendre les chevaliers: mais Georges Schilling, grand-bailli d'Allemagne, qui commandoit dans Tripoli, averti par des espions qu'il entretenoit dans Tachiora, étoit sous les armes avec toute sa garnison; & les infidèles ne parurent pas plutôt au pied des murailles, qu'ils se virent accablés de feux d'artifices, d'huile bouillante, & de coups de pierres, pendant que l'artillerie & les mousquetaires de la place tiroient sans relâche sur les troupes les plus éloignées & qui soutenoient ceux qui avoient la tête de l'attaque. Quoique Chasse-Diables vît bien qu'il étoit découvert, il n'en combattit pas avec moins de courage & de résolution. Ses troupes, à son exemple, firent des efforts extraordinaires pour gagner le haut de la muraille: mais elle étoit bordée par un nombre de chevaliers intrépides, qui ne comptoient

pour rien les blessures & la mort : plusieurs périrent par les fleches & la mousqueterie des infideles. Ces derniers perdoient encore plus de monde : mais ils les remplaçoient aussi-tôt par ce grand nombre de troupes qu'ils avoient amenées à cette expédition ; au lieu que les chevaliers , qui pour lors n'étoient pas plus de quarante avec une médiocre garnison , ne tiroient du secours que de leur courage , qui sembloit même augmenter à proportion que leur nombre diminueoit. Le grand-bailli se portoit sur-tout dans tous les endroits qui étoient les plus pressés ; on le voyoit presqu'en même-tems dans toutes les attaques. Chasse-Diables de son côté n'oublioit rien des devoirs d'un digne chef de guerre ; & moins par ses paroles que par son exemple , il entraînoit à sa suite ses soldats , & faisoit tous ses efforts pour gagner le haut de la muraille : mais ce général ayant été renversé de dessus son échelle par un coup de feu , on eut bien de la peine à le retirer du fond du fossé où il étoit tombé. Les Turcs le croyant mort , perdirent courage ; tout se débanda , & ils laisserent au pied des murailles un grand nombre des leurs qui y avoient été tués.

Après leur retraite le grand-bailli dépêcha à Malthe un brigantin , pour donner avis au lieutenant du grand-maître & au conseil de l'entreprise de Chasse-Diables. Il leur représenta dans sa lettre , que Tripoli sans bastions & sans boulevards , n'auroit pas pu tenir contre une armée qui en auroit fait le siege dans les

DYDIER
DE
S. JAILLE.

formes; qu'on étoit même exposé tous les jours à une pareille surprise, & que pour la prévenir, & éloigner les infideles de son voisinage, il falloit attaquer & raser la tour de l'Alcaïde, qui tenoit de ce côté-là la place bloquée & investie, & empêchoit le commerce des chrétiens avec les Maures & les Arabes habitans du pays, & aussi ennemis des Turcs & des corsaires, que les chevaliers.

Le conseil approuva cette entreprise dont on confia la conduite au commandeur Botigella, prieur de Pise, & général des galeres. Il se mit aussi-tôt en mer avec cent cinquante chevaliers, & environ sept cens hommes de troupes, que la religion entretenoit à Malthe; & le bailli Schilling, gouverneur de Tripoli, traita en même tems avec quelques chéques ou seigneurs Arabes, qui moyennant une certaine somme dont il convint, lui fournirent un corps de cavalerie. Botigella ayant débarqué ses troupes à Tripoli, y prit une partie de l'artillerie dont il avoit besoin, il la fit traîner par ses esclaves & par sa chiourme jusqu'auprès de la tour qu'il vouloit assiéger: & sans se donner le loisir d'ouvrir la tranchée, après avoir dressé ses batteries, il se contenta de les couvrir de gabions. Chasse-Diables, au bruit de cette attaque, y accourut de Tachiora avec ce qu'il avoit de troupes: mais étant arrivé au bourg d'Adabus qui n'étoit éloigné de la tour que de trois milles, il se trouva arrêté par les chevaliers qui étoient à la tête de la cavalerie des Arabes. Comme il ne se

senoit pas assez fort pour attaquer un corps de troupes bordé de cent cinquante chevaliers, il se contenta de légères escarmouches, à la faveur desquelles environ soixante Turcs se jetterent dans la place. Ce secours n'empêcha pas le général Botigella de la battre continuellement : mais s'apercevant que son artillerie ne produisoit pas un effet aussi prompt qu'il le souhaitoit, il fit venir de ses galeres, les rambades dont il se servit comme de mantelets; & à l'abri de cette espee de défense, il attacha le mineur au pied des murailles, qu'il fit sauter. Les chevaliers monterent aussi-tôt sur la breche, qu'ils trouverent sans défense. La plupart des corsaires avoient été ensevelis sous les ruines de la mine : ceux qui étoient échappés, encore étourdis du bruit, voyant les chevaliers maîtres de la breche & l'épée à la main, mirent les armes bas. Botigella fit aussi-tôt raser la tour : & durant que sa chiourme & les autres esclaves étoient occupés à ce travail, il s'avança à la tête de sa petite armée vers le bourg d'Adabus où l'ennemi s'étoit retranché. Il l'en chassa, abandonna aux Arabes le pillage de cette bourgade ; & après avoir laissé dans Tripoli les troupes nécessaires pour en fortifier la garnison, il se rembarqua pour retourner à Malthe.

Il trouva sur sa route un grand galion qui venoit d'Egypte, chargé de riches marchandises. Un fameux capitaine Turc appellé Ardor, le commandoit. Botigella alla droit à lui avec ses galeres, le joignit, & malgré



DIDIER
DE
S. JAILLE.

tout le feu de ses canons, les chevaliers se présenterent à l'abordage, sauterent dans le vaisseau Turc l'épée à la main, & s'en rendirent les maîtres. On y fit deux cens Turcs prisonniers & esclaves, & la prise fut estimée cent soixante mille écus. Botigella toujours heureux, & qui méritoit de l'être, rentra dans le port de Malthe. Le commandeur Jacques de Pelloquin, lieutenant du grand-maître, la plupart des seigneurs du conseil & ce qu'il y avoit de chevaliers dans l'île, se trouverent sur le port pour le recevoir à son débarquement. Comme l'on avoit appris l'heureux succès de son expédition, il en fut loué & félicité publiquement : & toute cette noble milice le conduisit comme en triomphe à l'église de saint Laurent, où il fut remercier Dieu du succès qu'il avoit donné à ses armes.

On étoit encore dans les premiers mouvemens de joie que causoit au couvent l'heureux retour du général Botigella, lorsque différens accidens y répandirent une consternation générale. Un jeune diaco, ou novice, qui aspiroit à devenir chapelain de l'ordre, vola des perles & des pierreries dont les chevaliers avoient orné la statue de Notre-Dame de Philermé, qu'on avoit apportée de Rhodes. Quelques jours après, un chevalier Anglois éperduement amoureux d'une Maltoise, mais furieux de jalousie, sur de légers soupçons, la poignarda de sa main. Le lieutenant du grand-maître fit arrêter le voleur &

le meurtrier ; & après qu'ils eurent été condamnés par les juges séculiers de l'île, on les transporta un mille loin du port : on les mit ensuite dans des sacs, & on les jeta tout vifs dans la mer.

DIDIER
DE
S. JAILLE.

Ces malheurs en précéderent un autre qui n'affligea pas moins tout le corps de la religion. Le chevalier de Varennes Nagu, commandeur de Trébous, étant arrivé à Malthe le 10 d'octobre, y apporta les tristes nouvelles de la mort du grand-maître de Saint-Jaille, qui étant parti du prieuré de Toulouse pour se rendre au couvent, tomba malade à Montpellier, & y mourut le 26 de septembre. On s'assembla le lendemain pour lui donner un successeur. Cette dignité regardoit particulièrement le commandeur Botigella, ou le seigneur de Grolée, appelé autrement le commandeur Passim, bailli de Lango, tous deux anciens chevaliers, & qui par leurs services, leurs faits d'armes, & une piété singulière, avoient si bien mérité de la religion & de toute la chrétienté.

1536.

Mais une cabale conduite par le chevalier Garcie Cortez, qui se trouva alors le chevalier de l'élection, tourna le plus grand nombre des suffrages en faveur du commandeur JEAN D'OMÉDES, de la langue d'Aragon, & bailli de Caspe. Ce bailli lui avoit promis long-tems auparavant de lui faire tomber son bailliage, si par son moyen il parvenoit à la grande-maîtrise. L'habile Espagnol, homme intrigant & qui trouvoit

JEAN
D'OMÉDES

sa propre élévation dans celle de son ami, fit valoir parmi les seize électeurs, la blessure & la perte d'un œil qu'Omédes avoit soufferte pendant le siège de Rhodes. Peut-être aussi que sans trop appuyer sur une blessure, preuve de valeur souvent équivoque, l'adroit Espagnol fut se prévaloir de la supériorité que les chevaliers de sa nation, à la faveur de la puissance de l'empereur, prenoient alors dans les assemblées de la religion. Quoi qu'il en soit, on n'eut pas plutôt rendu publique l'élection d'Omédes, que la plupart des trois cents soixante chevaliers qui composoient l'assemblée, en parurent consternés. Les tristes préjugés qu'on fit alors du gouvernement de l'élu, furent justifiés dans la suite par une conduite intéressée, partielle, & même pleine de dureté.

L'illustre Botigella si digne de cette première place, en fut exclus, & il ne garda pas même celle de commandant ou général des galères, dont Léon Strozzi, prieur de Capoue, fut depuis revêtu; jeune seigneur d'une des premières maisons de Florence, proche parent de Catherine de Médicis, reine de France, & auquel le pape Clément VII, son oncle, en lui donnant l'habit de l'ordre, avoit remis cette dignité qu'il possédoit quand il fut élevé au souverain pontificat.

Le jeune prieur devenu capitaine avant que d'avoir été soldat, avoit fait ses premières armes sous le commandement du fameux André Doria, général de l'empereur: & pour prémices de son commandement, il se trouva avec

quatre galeres de la religion à la prise de douze autres commandées par un Turc appelé Ali Zelif, grand homme de mer, & chef de cette escadre. Doria, sans compter les galeres de la religion, en avoit trente-quatre; & ayant rencontré les infideles dans le canal de Corfou, il les attaqua avec cette confiance que lui donnoit justement le nombre supérieur de ses galeres. Mais il éprouva dans cette occasion que rien n'est supérieur à un courage déterminé. Ali avoit sur ses galeres un grand nombre de janissaires, qu'il étoit chargé de passer en Dalmatie, où Soliman assembloit un corps de troupes. Ces soldats firent paroître une valeur surprenante, & se battirent en gens qui ne vouloient pas survivre à leur défaite. Ils s'attachèrent sur-tout aux galeres des chevaliers, leurs anciens & perpétuels ennemis: deux galeres Turques dont l'une étoit la capitane, investirent la capitane de Malthe. La premiere s'attacha à la proue, & l'autre présenta le côté. Le combat fut sanglant & meurtrier: les Turcs pressoient vivement les chevaliers. Plusieurs de cet ordre, entr'autres Constans Opert, un des principaux officiers de la capitane, furent tués en s'opposant courageusement à l'abordage des Turcs, qui tâchoient de se jeter dans cette galere. La fortune sembloit en cet endroit les favoriser; & peut-être qu'ils auroient enlevé la capitane; mais dans ce péril, le prier de Capoue fit braquer une coulevrine contre la galere qui lui présentoit le côté. Ce fut le salut de la capitane; la galere

ennemie blessée sous œuvre de ce seul coup , se remplit d'eau & coula bas. Les chevaliers pour lors débarrassés de ce côté-là , tournerent toutes leurs forces contre la capitane des Turcs : le combat devenu plus égal , devint aussi plus meurtrier. Les chevaliers & les Turcs , dans la vue d'enlever la capitane du parti contraire , se précipitoient également dans les armes les uns des autres. Les chevaliers à la fin parurent prendre de l'avantage sur ces infideles : ils forcerent les janissaires , & se jetterent en foule & le sabre à la main dans leur galere. Les Turcs revenus de l'étourdissement que leur causa une attaque si violente , recommencerent le combat avec une nouvelle fureur ; le soldat acharné ne vouloit ni donner , ni recevoir de quartier ; le vivant prenoit aussi-tôt la place du mort. Presque tous les Turcs avoient été tués , que les chevaliers n'étoient pas encore maîtres de la galere ; & le peu qui restoit d'infideles combattoient moins pour sauver leur vie , que pour la faire perdre à un chevalier. Ils se firent tous tuer jusqu'au dernier , & ce qu'on n'avoit guère vu dans ces sortes de combats , le prier prit cette galere sans y avoir fait un seul prisonnier.

Les infideles qui étoient dans les autres galeres , malgré l'inégalité du nombre des vaisseaux , ne montrerent pas moins de courage : & quoiqu'environnés de trente-huit galeres chrétiennes , ils se battirent avec la même opiniâtreté que ceux de la capitane.

Les chrétiens forcerent enfin la victoire à se déclarer en leur faveur ; mais ils l'acheterent fort cher : & outre un grand nombre de soldats, on y perdit Antoine Doria , un des officiers généraux , le chevalier Copez , & plusieurs autres du même ordre , qui furent tués ou blessés dans ce combat.

Le général de l'empereur ayant appris que dix galeres de France étoient parties du port de Marseille pour porter à Constantinople un ambassadeur du roi François I , se rangea sous le cap du Passaro pour les surprendre. Le général de la religion , pour observer une exacte neutralité entre ces princes, se sépara du corps de la flotte, courut pendant ce tems-là les côtes de la Calabre , donna la chasse à deux grosses galiotes , & une fuste de corsaires , dont il se rendit maître ; délivra quatre cens esclaves chrétiens qu'il conduisit dans le port de Malthe avec les prisonniers qu'il avoit faits. Tout le monde courut le féliciter sur l'heureux succès de ses premières armes , & on en tira d'heureux préjugés , qu'il justifia depuis par les grandes actions qu'il fit , tant sur l'Océan que dans la Méditerranée. A peine ce jeune général avoit-il désarmé , qu'il apprit que Philippe Strozzi son pere avoit été fait prisonnier dans un combat par le jeune Cosme de Médicis , duc de Florence ; que ce prince l'avoit fait conduire dans cette ville chargé de chaînes , & qu'on lui faisoit actuellement son procès comme à un criminel d'état & à un rebelle. Le prieur de Capoue accablé par une

si triste nouvelle, demanda au conseil son congé; & après l'avoir obtenu, il frêta à ses dépens un brigantin, & partit sur le champ pour passer en Italie.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire, qui influe beaucoup dans tout ce que nous ferons obligés de rapporter au sujet de ce prieur, un des plus grands capitaines de son siècle, il faut se souvenir de tout ce que nous avons dit dans le livre précédent touchant la guerre que l'empereur Charles-Quint avoit faite au pape Clément VII, de la maison de Médicis. Pendant cette guerre & la prison de ce pontife, les citoyens de Florence étoient partagés en deux partis: les uns attachés à la maison de Médicis, tâchoient de la porter sur le trône, & la rendre souveraine; les autres soutenoient l'ancien gouvernement, & vouloient conserver leur liberté, & l'état républicain. Tant que le pape Clément fut brouillé avec l'empereur, ce prince avoit maintenu hautement les républicains: ils comptoient absolument sur sa protection, & les Médicis avoient été chassés de Florence, comme des tyrans & des ennemis de la liberté publique.

Mais l'empereur dont les résolutions changeoient suivant ses intérêts, s'étant raccommodé avec le pape, la confiance des Florentins diminua, & leur liberté fut fort ébranlée; par le traité fait entre le pape & Charles-Quint, les Médicis devoient être rétablis à Florence dans tous leurs biens, & dans les dignités dont ils étoient en possession avant leur bannisse-

ment ; & par un article secret , l'empereur s'étoit engagé à établir comme prince & gouverneur perpétuel de cette république, Alexandre de Médicis , bâtard de Laurent , duc d'Urbain, d'autres disent qu'il étoit fils de Clément même. Tel fut le sujet du siège que les troupes du pape & de l'empereur mirent de concert devant cette place ; & après s'en être rendus les maîtres , pour ne pas effaroucher le parti républicain , l'empereur voulut que le nouveau prince ne prît simplement que le titre de gouverneur de la république de Florence. Mais Alexandre trop jeune pour être modeste , & se voyant depuis devenu gendre de l'empereur par son mariage avec Marguerite d'Autriche , fille naturelle de ce prince , affectoit des manières de souverain , & gouvernoit cet état avec une hauteur & une indépendance qui le rendirent odieux , non-seulement à ses concitoyens , mais encore à ses propres parens. Il se forma contre la vie de ce prince une dangereuse conspiration ; Philippe Strozzi , mari de Clarice de Médicis , sœur du pape Léon X , se mit à la tête des conjurés , & il eut l'adresse d'engager dans le même parti Laurent de Médicis , cousin d'Alexandre , son plus proche héritier , & même son favori. Peut-être qu'outre le motif & le prétexte de défendre la liberté publique , il envisageoit une si grande succession , & qu'il étoit plus ennemi du prince que de la principauté.

Ce perfide , le ministre ordinaire des plaisirs

du duc Alexandre, sous prétexte d'un rendez-vous qu'il lui avoit ménagé, à ce qu'il lui dit, avec une dame Florentine, l'attira dans sa maison, & le poignarda. Mais au lieu de s'emparer du palais, & d'exciter le peuple par l'espérance & l'appât de la liberté, à prendre les armes en sa faveur, le trouble, l'étonnement & la peur succéderent à une action si cruelle : il s'enfuit, & les partisans de la maison de Médicis, revenus de leur surprise, & qui ne pouvoient se maintenir sans un chef, mirent en la place du duc Alexandre, Cosme de Médicis, quoique d'une branche éloignée; jeune homme à peine âgé de seize ans, mais d'un esprit déjà formé, & qui dans une conjoncture si délicate ne montra pas moins de courage que d'ambition. Il étoit fils de Jean de Médicis, un des plus fameux capitaines d'Italie, & de Marie Salviati, femme illustre par la noblesse de son origine, & par la sagesse de sa conduite. Depuis la mort de Jean de Médicis elle avoit vécu dans un veuvage austere : renfermée dans sa maison, elle n'avoit paru occupée que de l'éducation du jeune Cosme. Aux premières nouvelles qu'elle eut qu'on vouloit faire occuper à son fils la place du duc Alexandre, soit que par un sentiment de mere elle craignit pour lui un poste si dangereux, soit aussi, comme des historiens l'ont avancé, que cette généreuse femme préférât la liberté de sa patrie à l'élévation de son fils, elle employa ses prieres & ses larmes pour le détourner de cette entreprise. Mais Cosme,

plus ferme ou plus ambitieux, sans écouter ses remontrances, se livra aux partisans de sa maison : par leur crédit, il fut reconnu dans une assemblée publique pour gouverneur de la république. L'empereur, averti de la mort funeste de son gendre, confirma cette disposition. Cosme prit les rênes du gouvernement, & dans un âge si peu avancé il se conduisit avec tant de prudence, qu'il ne seroit pas aisé de décider s'il fut plus redevable de la principauté de Florence à la fortune, qu'à son habileté.

Strozzi & les partisans de l'état républicain, voyant que le parti de Médicis prévaloit dans la ville, en sortirent, délivrèrent secrettement des commissions pour lever des troupes, & se mettre en état d'y rentrer les armes à la main. Ils se flattoient que le jeune Cosme occupé des premiers soins du gouvernement, ne seroit pas si-tôt en état de les poursuivre. Mais ce prince qui avoit des espions fideles dans toutes les cabales, fut bientôt averti de leur armement; & pour ne leur pas donner le tems de le grossir, il sortit de Florence à la tête de ses amis, & des troupes que le gouvernement entretenoit en tout tems. Fortifié de l'autorité des loix dont il étoit dépositaire, il marcha droit aux Strozzi qui étoient proscrits publiquement par le magistrat. Les deux partis se rencontrèrent proche de Marono, village peu éloigné de Florence. On en vint bientôt aux mains; mais ce fut moins un combat qu'une déroute. La plupart des conjurés craignant de

tomber dans les mains de leurs ennemis, prirent la fuite. Strozzi, & quelques amis fideles, qui ne voulurent pas l'abandonner, firent ferme, & se battirent en désespérés, & comme des gens qui se vouloient faire tuer : ils n'en purent venir à bout. Cosme qui avoit un si grand intérêt de connoître à fond les forces & les relations secrettes de ce parti, avoit ordonné qu'on les épargnât. Il fut obéi ; on se contenta de les envelopper : ils furent désarmés, chargés de chaînes, & conduits dans les prisons de Florence, où on commença à instruire leur procès.

Ce fut sur d'aussi tristes nouvelles que le prier de Capoue partit de Malthe, & passa en Italie pour travailler à la liberté de son pere. Mais étant arrivé à Naples, il apprit qu'il s'étoit tué lui-même dans sa prison, soit pour éviter l'ignominie du supplice, soit, comme quelques historiens l'ont publié, par la crainte que la violence des tortures & de la question ne lui arrachât le nom des partisans secrets qu'il avoit dans la ville. Cet homme que l'antiquité payenne eût adoré, mais que Rome chrétienne condamne, se tua d'une épée qu'on avoit laissée dans sa chambre. On trouva sur le manteau de la cheminée ce vers de Virgile, qu'il y avoit gravé auparavant avec la pointe de cette épée :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Qu'il sorte de ma cendre un généreux vengeur.

Ses enfans fideles à la mémoire de leur

pere, se dévouerent à sa vengeance ; mais d'une maniere noble & autorisée par les loix. Comme ils regardoient l'empereur comme le destructeur de la liberté de leur patrie, & l'auteur indirect de la mort de leur pere, ils s'attacherent à la France, & servirent dans ses armées. Pierre Strozzi l'ainé parvint, par sa valeur, à la dignité de maréchal : & le prieur de Capoue se distingua dans le service de mer, où il commanda en qualité de général des galeres. Il n'en fut pas moins utile à son ordre : la suite de cette histoire fera connoître les services importans qu'il rendit à la religion. Il en auroit même depuis rempli la premiere dignité, si on n'avoit craint que pour satisfaire un ressentiment particulier, il n'eût donné atteinte à la neutralité dont les grands-maîtres & tout l'ordre font profession à l'égard des princes chrétiens.

En son absence, & pendant son séjour en Italie, le chevalier Paul Simeoni, prieur de Lombardie, qui avoit eu tant de part à la prise de Tunis, fut fait général des galeres, & reçut ordre peu après de se trouver avec le marquis de Terre-Neuve devant le port de Suse en Afrique, qui s'étoit soustraite de l'obéissance de Muley Hascen, roi de Tunis, & que ce prince vouloit assiéger.

Suse a été bâtie sur un rocher proche la mer, à huit ou neuf lieues de Tunis, au-delà du Cap-Bon. Le port en est sûr & défendu comme la place par un ancien château, fortifié & entouré de fossés avec une esplanade autour.

Depuis que l'empereur fut de retour de la conquête de Tunis, les Turcs se faisirent de la plûpart des places qui sont le long de la côte, & resserrèrent Muley Hascen dans sa capitale. Ce prince, pour se rétablir entièrement dans ses états, & en chasser les usurpateurs, eut recours à l'ordre de saint Jean. Il envoya à Malthe un ambassadeur appelé Camugi, pour implorer le secours des chevaliers. Et pour les intéresser dans cette entreprise, ce ministre leur représenta que les corsaires avoient fortifié Tachiore; qu'ils y avoient jetté une puissante garnison sous le commandement de Morat Aga, un des principaux capitaines de Barberousse; qu'on attendoit ce général des corsaires avec une flotte nombreuse, & que si on ne prévenoit ses desseins, la religion ne pourroit jamais conserver Tripoli. Le grand-maître jugea à propos de faire passer ces avis à l'empereur, qui se trouvant plus intéressé lui-même à la défense de Muley, son vassal, que la religion, exhorta le grand-maître à joindre ses forces à celles de Sicile pour chasser les corsaires de la côte de Barbarie; & il ordonna à son vice-roi de fournir à Muley tout le secours dont il pourroit avoir besoin pour faire le siège de Suse.

Le grand-maître & le vice-roi mirent en mer quatorze galeres chargées d'un bon nombre de chevaliers, & des troupes que la religion tenoit à sa solde, auxquelles le vice-roi pour sa part joignit trois mille hommes d'infanterie, sous les ordres du marquis de

Terre-Neuve , seigneur Sicilien , qui devoit commander les troupes de débarquement , pendant que le général des galeres de la religion tiendroit la mer.

Cette escadre ayant traversé le canal de Malthe , aborda proche de l'endroit où Muley avoit formé son camp. Après que le marquis de Terre-Neuve & les chevaliers eurent débarqué leurs troupes , & un train d'artillerie dont le roi de Tunis manquoit , on ouvrit la tranchée , & on dressa des batteries qui commencerent à foudroyer l'endroit le plus foible de la ville ; on l'auroit infailliblement emportée , si le marquis trompé par un renégat , n'eût changé son canon de place. Ce renégat feignant de s'être échappé , & affectant une sensible douleur d'avoir quitté sa religion & son pays , se jetta aux pieds du marquis , répandit un torrent de larmes , & lui demanda pardon de sa désertion & de son apostasie. Le marquis , séduit par les apparences de son repentir , lui promit un asyle dans son armée , & après la prise de Suse , de le repasser en Europe. Il interrogea ensuite ce renégat sur l'état de la place ; le traître lui en fit un rapport concerté auparavant avec le gouverneur. Il lui dit surtout avec un air de sincérité , que l'endroit que son canon battoit étoit le plus fort de la place ; que la muraille étoit terrassée , & que quand même on pourroit la ruiner & l'abattre , on trouveroit derriere de profonds retranchemens fortifiés de flancs & de redans , & garnis d'un grand nombre de mousquetaires qui en défen-



doient l'approche ; que le gouverneur le voyant attaché à cette attaque , s'étoit vanté qu'il y feroit périr tous les chevaliers. Le marquis inquiet & chagrin , lui demanda que étoit le poste le plus foible de la place : le renégat l'ayant amené au point qu'il souhaitoit, lui indiqua l'endroit le plus fort. Le marquis, séduit par les conseils de ce perfide, changea sa batterie de place , & porta tout l'effort de ses armes contre certaines tours qui flanquoient le château. A en croire le renégat, elles devoient crouler aux premiers coups de canon : on consumma toute la poudre qu'on avoit apportée de Malthe & de Sicile sans y avoir pu faire qu'une breche assez étroite. Cependant comme les munitions de guerre manquoient, le marquis, toujours trompé par le renégat, voulut qu'on tentât un assaut. Cent trente chevaliers, & quatre cens soldats à la paye de la religion y monterent les premiers. Quoiqu'ils ne pussent s'avancer qu'à la file, ils ne laisserent pas de gagner le haut de la breche : leur dessein étoit d'y faire un logement ; mais ils trouverent devant eux des retranchemens si hauts & si profonds, & il partit des flancs tant de coups de mousquets & d'arbalètes, qu'ils furent obligés de se retirer. On proposa de tourner d'un autre côté l'attaque & les batteries ; le défaut de poudre empêcha l'exécution de ce projet. Ce fut avec une violente douleur que le marquis se vit réduit à lever le siège. Avant que de se rembarquer il vouloit décharger sa colere

sur

sur le renégat : mais celui-ci content de l'heureux succès de sa tromperie, étoit entré dans la ville pour en recevoir la récompense. Les chevaliers, après avoir laissé au pied des murailles & sur la breche un grand nombre de leurs camarades & de leurs soldats, retournerent tristement à Malthe, où ils se plainquirent que l'empereur eût sacrifié les forces de la religion sous un général si peu digne de les commander.

Le commandeur Botigella joignit ses avis à de si justes plaintes : il revenoit de Tripoli dont il avoit été gouverneur, & après son tems fini, on lui avoit donné pour successeur Fernand de Bracamont, commandeur d'Ecolca; & Alphonse Cordan, chevalier d'une grande réputation, devoit commander la cavalerie de la place. Botigella à son retour prit occasion du mauvais succès du siège de Sufe pour représenter au grand-maître & au conseil, que l'expérience devoit leur avoir appris que les chrétiens ne feroient jamais de conquêtes fixes & durables sur les côtes d'Afrique, & parmi les Maures, soit par l'aversion qu'inspire la différence des religions, soit par l'inconstance & la légéreté naturelle de ces peuples, qui n'étoient pas même plus fideles aux souverains de leur nation, qu'aux étrangers; que depuis le retour de Charles-Quint, la plûpart des villes qui font le long des côtes d'Afrique s'étoient révoltées plus d'une fois; que ces guerres & les armemens que la religion faisoit en faveur de l'empereur, épuisoient

JEAN
D'OMÉDES.

l'ordre de ses meilleurs sujets, & lui couïtoient des sommes immenses ; que la cession que ce prince avoit faite de Tripoli , & pour mieux dire, que la condition onéreuse de se charger de la défense d'une pareille place, qu'il avoit attachée au transport qu'il avoit fait de l'île de Malthe, devoit être regardée comme un présent fatal à la religion , & qu'il falloit la remettre au plutôt à ce prince ; ou , s'il prétendoit que les chevaliers y restassent, exiger qu'il la mit lui-même en état de défense, & qu'il y fît construire, à ses dépens, des fortifications, & d'autres ouvrages nécessaires pour soutenir un siège.

Quelque déférence qu'eût le conseil pour le sentiment de Botigella, il jugea à propos, sur une affaire aussi importante, de consulter les chevaliers les plus habiles en fait de fortifications, & sur-tout ceux qui avoient commandé dans cette place. Tous d'un même avis conclurent qu'elle n'étoit pas tenable ; & sur leur rapport le conseil dépêcha à l'empereur le bailli Grolée, qui étant arrivé à sa cour, lui représenta qu'il étoit impossible de conserver Tripoli, si on ne fortifioit cette place par des murailles de la hauteur & de la largeur nécessaires ; qu'il y falloit creuser des fossés, y ajouter des boulevards ; que sans cette précaution, c'étoit exposer à la boucherie les chevaliers qui s'y enfermeroient ; que la ville prise, le château bâti à l'antique ne dureroit que peu de jours ; qu'il seroit peut-être plus utile pour le service de sa majesté d'abandonner une aussi

méchante place, d'en faire sauter le château, & de combler l'embouchure du port. Mais l'empereur qui ne vouloit ni faire la dépense nécessaire pour fortifier cette place, ni se priver d'un port qui lui servoit d'entrée dans l'Afrique, & dont la défense ne lui coûtoit rien, chargea le bailli de dire de sa part au grand-maître & au conseil qu'il n'oublieroit rien pour mettre Tripoli en état de défense; qu'il exhortoit l'ordre à y entretenir toujours une forte garnison, & qu'en cas que les infidèles en formassent le siège, il alloit y envoyer incessamment des ordres très-précis au vice-roi de Sicile, pour y jeter tous les secours dont on auroit besoin. Ce prince ajouta qu'il espéroit dans peu de chasser tous les corsaires Turcs des côtes d'Afrique, & qu'en attendant qu'il pût tourner ses armes de ce côté-là, la religion lui feroit plaisir de joindre ses galères à la flotte qu'il avoit envoyée dans la Méditerranée.

Le bailli à son retour ayant rendu compte au conseil du succès de son ambassade, on arma aussi-tôt quatre galères: deux cens chevaliers s'y embarquerent sous le commandement de Simeoni, bailli de Lombardie, qui joignit à Messine l'armée chrétienne, commandée par André Doria, prince de Melphe, & grand-amiral de l'empereur. Ce général étoit Génois, d'une maison noble, mais qu'il illustra par sa valeur incomparable. Le roi François I, & le pape Clément VII, lui confièrent l'un après l'autre le commandement

de leurs flottes. Il quitta depuis la solde du roi, & se mit à celle de l'empereur. Ce prince dont l'intrigue étoit encore plus redoutable que l'épée, & si habile à corrompre les généraux de ses ennemis, séduisoit le Génois par les offres qu'il lui fit faire d'une pension de soixante mille ducats, & de douze galeres entretenues, avec la liberté de Gènes, sous la protection de l'empereur, & que Savonne seroit remise sous la domination des Génois. Doria ayant fait son traité, publia, pour justifier son changement de parti, que le roi de France ne lui payoit pas l'entretien de ses galeres; qu'il l'avoit frustré de la rançon du prince d'Orange, son prisonnier de guerre, & que quelques offices qu'il eût employés auprès des ministres de François I en faveur des Génois ses compatriotes, il n'avoit pu obtenir qu'on les traitât moins durement. On prétend que ce dernier sujet de plainte eut plus de part à son changement de parti, que tous les autres; que ce général avide de gloire, s'étoit flatté de s'en acquérir une immortelle, en délivrant sa patrie de la domination des François. Peut-être envisagea-t-il en même-tems, qu'à la faveur de la protection de l'empereur, & sous ombre de cette liberté, il y établiroit sa propre autorité pour regle du gouvernement.

Quoi qu'il en soit de ces différens motifs, la France ne pouvoit guère faire de perte plus considérable, ni l'empereur d'acquisition plus utile. Il s'en servoit également contre Soliman & contre François I; & dans l'occasion dont

nous parlons, il commandoit non-seulement les vaisseaux de Charles-Quint, mais il avoit encore l'autorité suprême en qualité de généralissime sur toute la flotte de la ligue chrétienne.

Le pape étoit entré dans cette ligue avec l'empereur & l'ordre de Malthe : il étoit question d'y engager les Vénitiens : mais ces républicains évitoient avec soin tout sujet de rupture avec Soliman, prince redoutable, & dont les états étoient voisins de ceux de la république. Doria, pour les rendre suspects à Soliman, & comme si ces républicains eussent agi de concert avec lui, écrivit à Girolamo Pezaro, leur général, qu'il falloit qu'il attaquât les Turcs, avant que leurs différentes escadres fussent jointes. Il envoya sa lettre par une petite barque, qui ne manqua pas, comme c'étoit son dessein, de tomber entre les mains des infideles. Elle fut envoyée aussitôt à Soliman, qui en fit des plaintes très-aigres au baile ou ambassadeur de la république. En vain ce ministre protesta que sa république n'avoit aucune intelligence avec Charles-Quint : tous ses sermens & toutes ses protestations ne faisoient pas grande impression sur l'esprit de Soliman : « Et il n'y a, lui dit » *ce prince*, qu'un seul moyen de justifier vos » maîtres, c'est qu'ils signent actuellement une » ligue avec moi contre l'empereur, & qu'ils » joignent leurs vaisseaux à ma flotte pour » attaquer ses états ». Le sénat, dont la neutralité est la maxime fondamentale, rejetta

cette proposition, & il arriva dans le même tems un accident qui fournit le sujet ou le prétexte à une rupture.

La galere impériale du sultan, écartée par la tempête, étant tombée de nuit dans la flotte des Vénitiens, Alexandre Contarini, provéditeur général de l'armée, croyant à cause des ténèbres, que ce fût un vaisseau de corsaires, l'attaqua, tua le rais ou commandant, tailla en pièces trois cens janissaires, & s'en rendit maître. Soliman en fit de grandes plaintes, & demanda que Contarini lui fût livré pour être puni. Mais n'ayant pu obtenir cette satisfaction, il déclara la guerre aux Vénitiens.

Quelque part que les chevaliers ayent eue dans cette guerre, le détail n'est point de mon sujet : je remarquerai seulement que les flottes chrétiennes, & celle du Turc se rencontrèrent proche du golfe de la mer Adriatique; qu'elles se canonnerent furieusement : mais que celle des Turcs moins forte, & commandée par Barberouffe, se jetta dans le golfe d'Arta, pour éviter le combat; qu'il se passa plusieurs actions particulieres, mais peu décisives : enfin que Doria, quoique sollicité puissamment par le patriarche d'Alexandrie, qui commandoit l'escadre du pape, & par les chevaliers de saint Jean, sous prétexte que ses vaisseaux manquoient de vent, refusa opiniâtrément d'avancer sur les ennemis, & qu'il vit tranquillement échapper Barberouffe, de peur de faire périr le seul général ennemi,

redoutable à son maître, & qui tant qu'il vivoit, le rendroit lui-même nécessaire à l'empereur : politique qui s'observa réciproquement entre Barberouffe & Doria, qui sans aucune intelligence concertée entr'eux, ne pouvoient jamais leur avantage contre leurs propres intérêts, & jusqu'à se défaire d'un ennemi, qui tout rival qu'il étoit, servoit à faire valoir leur capacité & leurs talens.

Les armes des chrétiens furent encore moins heureuses par terre, qu'elles ne l'avoient été sur mer. La conquête de la Hongrie avoit toujours fait partie du vaste projet, ou pour mieux dire, de la chimere d'une monarchie universelle, qu'on a attribuée à Charles-Quint. Ferdinand, roi des Romains, & frere de ce prince, de concert avec lui, ou pour mieux dire, par ses ordres, tenoit actuellement la ville de Bude assiégée, & Rocandorf, un de ses généraux, pouvoit ce siège avec beaucoup de vigueur. Soliman jaloux de l'agrandissement de la maison d'Autriche, & sous prétexte que Sepuse, dernier roi de Hongrie, l'avoit nommé par son testament tuteur d'un fils qu'il avoit laissé encore à la mammelle, envoya Mahomet, un de ses bachas, pour jeter du secours dans la place. Le général Turc attaqua les lignes des Autrichiens, les força, tailla en pieces plus de vingt mille hommes, mit en fuite ou fit prisonniers les restes malheureux de cette armée : & Soliman arrivant peu après en Hongrie, entra dans la Bude, y mit une puissante garnison, sous

prétexte de prévenir les desseins de Ferdinand; & pour couvrir son usurpation, il déclara publiquement qu'à la majorité du jeune roi, il lui remettroit cette place.

Malgré une promesse solennelle, dont les princes ambitieux ne trouvent que trop de prétexte de se dispenser, les Hongrois ne furent pas moins allarmés que les Allemands de l'entreprise du grand-seigneur. Personne ne doutoit que l'empereur n'armât puissamment pour se défaire d'un voisin si redoutable; ç'auroit même été un spectacle digne de l'attention de tous les autres souverains de voir ces deux grands princes, l'un & l'autre si puissans & si ambitieux, aux prises l'un contre l'autre, & se disputer les armes à la main la possession entière de la Hongrie. Mais soit que Charles-Quint ne voulût pas confier sa gloire à la fortune, soit qu'il se flattât d'un succès moins douteux dans une autre entreprise, ce prince, toujours impénétrable dans ses projets, abandonna la défense de la Hongrie au roi son frere, pour porter ses armes en Afrique & dans les états de Barberousse. L'éloignement de ce roi corsaire, qui étoit passé à Constantinople, lui fit croire qu'il ne trouveroit que de foibles obstacles à la conquête d'Alger, & il espéra qu'il ne seroit pas moins heureux au siège de cette place, qu'il l'avoit été à celui de Tunis. Dans cette vue, il donna ses ordres en Espagne, à Naples & en Sicile; afin qu'on y fit des préparatifs conformes à la grandeur de cette entreprise.

Ferdinand Cortez, cet Espagnol qui avoit acquis tant de gloire à la découverte & à la conquête du Mexique, fut chargé de l'armement qui se devoit faire en Espagne. Fernand de Gonzague, & dom Pedro de Toledé, viceroy de Sicile & de Naples, n'y travaillèrent pas avec moins d'ardeur dans ces deux royaumes. On tira de l'Allemagne & de la comté de Bourgogne un corps de cavalerie; & Camille Colonne, Augustin Spinola, & Antoine Doria, revêtus de la commission de colonels, firent des levées d'infanterie dans toute l'Italie.

Le grand-maître de Malthe reçut en même-tems une lettre de l'empereur, qui dans les termes les plus obligeans, invitoit les chevaliers à joindre leurs armes aux siennes dans une guerre si sainte, & qui n'avoit pour objet, leur disoit-il, que la ruine des corsaires & des ennemis de la religion. Il se présenta pour cette expédition un si grand nombre de chevaliers, que Malthe & le couvent seroient restés déserts, si le grand-maître, par sa prudence, n'avoit restreint ce secours à quatre-cens chevaliers. Ils s'embarquerent sur quatre galeres de la religion, chacun suivi de deux valets bien armés, & Georges Schilling, grand-bailli d'Allemagne, & général alors des galeres de la religion, fut nommé pour commander cette escadre. Il joignit dans le port de Boniface une partie de la flotte de l'empereur, qui la commandoit en personne, d'où on se rendit à Majorque, où les vaisseaux

& les galeres avoient ordre de se trouver avant la fin de septembre.

Personne n'auguroit bien d'une entreprise faite dans une saison si avancée : mais comme l'empereur en poursuivoit l'exécution avec beaucoup d'ardeur, le courtisan, toujours flatteur, n'avoit garde de publier une vérité contraire à l'inclination du prince. Il n'y eut qu'André Doria, grand-amiral, & le marquis Delvasto, général des armées de terre, qui osèrent lui représenter les périls où il s'exposoit : & Doria, le plus grand homme de mer qui fût dans ce siècle, lui dit que dans une pareille saison, il n'y avoit point de pilote qui osât, sans une extrême nécessité, tenir long-tems la mer ; que celle de Barbarie étoit alors fort orageuse, & qu'il craignoit qu'un coup de vent dissipât sa flotte, & n'empêchât le succès de ses armes. Ce vénérable vieillard ajouta avec son style guerrier : « Souffrez, » *lui dit-il*, qu'on vous détourne de cette » entreprise ; car pardieu, si nous y allons, » nous périrons tous ». A quoi l'empereur répondit en riant : « Vingt-deux ans d'empire » pour moi, & soixante-douze ans de vie pour » vous, nous doivent suffire à tous deux pour » mourir contents » ; & sans vouloir changer de résolution, il s'embarqua, mit la proue vers Alger ; & après avoir essuyé une tempête assez violente, il gagna la rade de cette ville, où il arriva le 24, d'autres disent le 26 d'octobre.

Quoique le vent fût appaisé, la mer étoit

encore si émue, que pour ne pas obliger les soldats à se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture, on différa de deux jours le débarquement. Il se fit ensuite sans beaucoup de résistance de la part des infideles. Soixante galeres mirent leurs troupes à terre, & les gros vaisseaux firent passer les leurs dans les chaloupes. Le débarquement étant achevé, l'armée de terre se trouva composée de vingt mille hommes de pied, & de six mille chevaux. L'empereur, pour prévenir les jalousies ordinaires entre différentes nations, partagea ses troupes en trois corps; le premier fut composé d'Italiens, auxquels ce prince joignit les chevaliers & les soldats de Malthe, commandés par le grand-bailli, & qui ne prenoient l'ordre que de l'empereur. On mit dans le second corps les Espagnols, tous vieux soldats: les Allemands, les Bourguignons, & un grand nombre de volontaires, faisoient le troisiéme. Les Espagnols avoient l'avant-garde; les Italiens le corps de bataille où étoit l'empereur, & les Allemands avoient été mis à l'arriere-garde. Chacun de ces corps avoit trois pieces de campagne à sa tête pour combattre les Arabes, qui, sans garder aucun ordre, attaquoient, tuoient & revenoient continuellement à la charge.

L'empereur ordonna que le bataillon de Malthe s'étendit à la gauche du corps de bataille pour repousser ces coureurs; les chevaliers étoient à pied, armés de cuirasses, le pot en tête, & la pique ou le sponçon à la

main. L'auteur d'une relation envoyée au pape, remarque que leurs subrevestes étoient toutes de damas ou de velours cramoisi, sur lequel brilloient leurs croix blanches, & qu'ils faisoient paroître un certain air de grandeur & de fierté, qui jettoit la terreur parmi les barbares qui osoient en approcher. Le quartier de l'empereur fut marqué entre deux torrens, & il fit entourer une petite colline de gros canons, qui battoient en même-tems la campagne & la ville.

La ville d'Alger est bâtie en forme d'amphithéâtre sur la pente d'une montagne qui regarde le port: on en attribue la fondation au fils de Juba, roi de Mauritanie. Barberouffe en partant pour Constantinople y avoit laissé pour gouverneur un vieil eunuque appelé Hascen, aga, renégat de l'île de Sardaigne, grand homme de mer, & qui avoit toute sa confiance. L'empereur, avant que d'attaquer la place, lui dépêcha un gentilhomme pour le porter à lui en ouvrir les portes. Cet envoyé, pour l'y déterminer, lui représenta la puissance de l'empereur, ses forces, son armée de terre & de mer. Il y ajouta des offres de sommes considérables, & il conclut son discours par lui représenter qu'il devoit profiter de cette occasion pour retourner dans sa patrie, & pour rentrer en même-tems dans le sein de l'église, dont le malheur de sa fortune l'avoit arraché. L'eunuque écouta paisiblement tout ce discours, & pour toute réponse, il lui dit: « Que » c'étoit être fou que de se mêler de conseiller

» son ennemi : mais que c'étoit encore être plus
 » fou que de s'arrêter aux conseils qu'un
 » ennemi donne » : & là-dessus il congédia ce
 gentilhomme.

Ce gouverneur avoit dans sa place huit cens
 Turcs, vieux soldats & fort aguerris, avec
 environ six mille habitans, partie Maures, &
 partie Grenadins, tous portant les armes,
 & qui se feroient fait tuer jusqu'au dernier,
 plutôt que de retomber sous la domination
 des Espagnols. L'aga avoit envoyé en même-
 tems de l'argent & des présens à différens
 capitaines des Arabes, pour les obliger à se
 répandre dans la campagne, & harceler le
 camp des chrétiens, & ils n'y étoient que trop
 disposés par le génie de cette nation, qui ne
 subsiste que de ses courses & de ses brigandages.
 Toute la plaine en fut bientôt couverte.
 La plupart portoient de longues zagaies, qu'ils
 lançoient avec tant d'adresse, que les chrétiens
 avoient bien de la peine à en parer les coups.

Pendant que ces coureurs continuoient leurs
 escarmouches, il s'éleva à l'entrée de la nuit
 une furieuse tempête, mêlée d'une pluie extrê-
 mement froide, & qui remplit d'eau tout le
 camp des chrétiens. La pluie avoit tellement
 détrempé la terre, qu'on ne marchoit plus que
 dans la boue : d'ailleurs, comme on n'avoit
 pas encore eu le tems de débarquer les tentes
 & les équipages, toute l'armée n'avoit que le
 ciel pour couvert. Les meches des soldats
 étoient éteintes, & les poudres de leurs four-
 nimens mouillées. Le gouverneur, pour pro-

fiter de ce désastre, fit faire une sortie au point du jour par une partie de la garnison. Ils tombèrent d'abord sur trois compagnies qu'on avoit postées sur un pont de pierre, qui aboutissoit à une des portes de la ville : les infidèles trouvant ces soldats transis de froid, les taillèrent en pièces. Ce petit succès les porta jusqu'à se jeter sur le quartier de l'empereur ; mais les colonels Colonna & Spinola y accoururent à la tête de leurs régimens : ils furent soutenus par les chevaliers de Malthe, qui quoiqu'à pied se mêlèrent si furieusement avec la cavalerie des Turcs & des Maures, qu'ils en tuèrent un grand nombre, & en démonterent plusieurs. L'auteur qui m'a fourni en partie cette relation, rapporte qu'un chevalier François, appelé frere Nicolas de Villegagnon, se jettant avec l'impétuosité naturelle à sa nation au milieu des infidèles, fut blessé au bras gauche d'un coup de lance, que lui porta un cavalier Maure : mais que ce chevalier ayant manqué contre lui son coup de pique, comme le Maure tournoit son cheval pour lui donner un second coup, le chevalier, qui étoit d'une haute taille & d'une force proportionnée à sa grandeur, sauta sur la croupe du cheval de son ennemi, le poignarda & le jetta à terre. Ses camarades ne montrèrent pas moins de courage : tout se rallia sous l'enseigne de la religion ; & Fernand de Gonzague, un des lieutenans-généraux de l'empereur, adressant la parole au grand-bailli de l'ordre : « Courage, » lui cria-t-il, généreux commandeur : ce

» n'est pas assez que de battre ces chiens , il
 » faut les poursuivre & entrer avec eux dans
 » Alger : ce n'est qu'à vos chevaliers qu'il
 » appartient de finir la guerre avant qu'elle
 » soit commencée , & de prendre une place
 » aussi forte , sans artillerie & sans armes ».

Les chevaliers qui ne tiroient leurs forces que de leur courage , n'avoient pas besoin d'être animés par ces discours , & pleins d'ardeur & de feu ils poursuivirent les infideles jusqu'à la porte de la ville. Ils étoient prêts de se jeter dans la place , lorsque le gouverneur sacrifiant à la fureur des chrétiens ce qui restoit de ses soldats hors de la ville , en fit fermer la porte. Le même écrivain que je viens de citer , rapporte que le chevalier Ponce de Savignac , François de nation , & qui portoit l'enseigne de l'ordre , planta son poignard dans la porte , comme une preuve qu'il en avoit approché d'aussi près qu'il se pouvoit. Comme la pluie avoit cessé dès le matin , le vieux gouverneur ayant reconnu de dessus les murailles que les soldats de cette sortie n'avoient eu à combattre que contre les chevaliers & quelques compagnies d'Italiens , il fit braquer contr'eux l'artillerie , qui étoit de ce côté-là , sur les remparts de la ville : pour empêcher en même-tems leur retraite , il fit une seconde sortie avec les meilleures troupes de sa garnison , armées d'arbalètes de fer , dont on se servoit utilement dans des tems de pluie. On en vint de rechef aux mains : la plûpart des Italiens , nouveaux soldats , qui n'avoient jamais vu

de guerre, transis de froid, ou prenoient la fuite, ou se laissoient égorger sans se défendre. L'empereur averti du péril où les chevaliers étoient exposés, envoya à leur secours quelques compagnies d'Allemands. Le bailli Schilling, de la même nation, se mit à leur tête, chargea de nouveau les infideles, les poussa une seconde fois jusqu'aux portes d'Alger, & ramena sa troupe couverte de gloire & de blessures. Les infideles se servoient de traits empoisonnés: tous ceux qui en furent atteints, moururent depuis: entr'autres frere Ponce de Savignac, enseigne de la religion, ce chevalier qui avoit enfoncé son poignard dans la porte d'Alger, comme nous venons de le rapporter. Malgré une large blessure que lui avoit faite un coup d'arbalète, & quoiqu'il sentit que le poison lui gagnoit le cœur, il eut le courage & la force, appuyé sur un soldat, de tenir toujours de sa main son étendard levé; & ce ne fut qu'en expirant qu'il l'abandonna. Outre ce chevalier & celui de Villars, de la langue d'Auvergne, qui demeura estropié de sa blessure, on prétend que la religion dans ces deux occasions perdit plus de soixante-quinze chevaliers, parmi lesquels on comptoit frere Diégo de Couteras, Espagnol, frere Lopez Alvarez, Navarrois, frere Jean di Pennas, Castillan, frere Pierre de Ressay, Jean Babo, Charles de Gueval, Jean Pinard, tous François; frere Joseph de la Cosa, & frere Marie Catracanti, Italiens, trois chapelains de l'ordre, &

près de quatre cens hommes à la solde de la religion.

Mais cette perte étoit peu considérable par rapport à celle que l'empereur fit le même jour de la plus grande partie de sa flotte. Des nuages obscurs commencerent à dérober la lumière du soleil, & furent suivis d'une tempête si furieuse, qu'il sembloit que les vents, la mer, la terre, les éclairs, le tonnerre, la pluie, & tous les élémens confondus ensemble, concourussent pour faire périr l'armée chrétienne. Les vaisseaux arrachés par la violence des vents de dessus leurs ancres, paroissoient quelquefois élevés par des montagnes d'eau jusqu'aux nues; & un moment après ils retomboient dans les abymes, & jusqu'au fond de la mer. Quelques-uns agités par la violence des vents, sans que les pilotes & les matelots pussent les gouverner, se brisoient les uns contre les autres; d'autres portés par l'effort de la tempête le long de la côte, échouoient contre les écueils, qui les mettoient en pieces; en sorte qu'en moins d'une demi-heure, il périt quinze galeres & quatre-vingt-six vaisseaux. Ce qui rendoit cette perte encore plus sensible, c'est que ces navires étoient chargés de vivres, & qu'en les perdant, l'armée de terre perdoit encore l'espérance de pouvoir subsister, surtout dans un pays désert, & occupé par des barbares qui tromphoient de la disgrâce & du malheur des chrétiens.

Dans cette extrémité, quelques officiers de galeres, qui voyoient leur perte inévitable, par

un coup de désespoir, tâchoient d'échouer le long de la côte, dans la vue que la tempête les jetteroit dans quelque'endroit plus près de terre, & d'où les plus heureux, soit à la nage, ou sur le débris de leurs vaisseaux, pourroient se sauver. Plusieurs prirent ce parti, & périrent misérablement, ou furent tués par les Arabes, qui bordoient le rivage, & qui sans vouloir faire d'esclaves, égorgoient impitoyablement ces malheureux, comme nous l'apprenons de l'historien Ulloa, dont le pere s'étoit trouvé à cette funeste expédition. Cet auteur rapporte que le vaisseau de dom Antoine Carriero, chef d'escadre, ayant été mis en pieces, une jeune Espagnole, d'une rare beauté, qui étoit dans ce vaisseau, & qui servoit à ses plaisirs, ayant été jettée par les flots sur le rivage, un Arabe, à la vue de la richesse de ses habits & des pierreries dont elle étoit couverte, accourut aussi-tôt pour en faire sa proie, & que sans se laisser toucher aux prieres, aux larmes, & même aux charmes de cette jeune personne, il la massacra inhumainement.

La mer étoit couverte de navires brisés, de pieces de bois flottantes, de corps d'hommes & de chevaux. La galere de Jannetin Doria, le cher neveu du grand-amiral, ayant voulu échouer contre terre, s'engrava au bord de la mer, & il alloit être tué comme les autres par les Arabes, si l'empereur, triste spectateur de ce naufrage, n'y eût envoyé dom Antoine d'Aragon, avec quelques compagnies Italiennes, qui le tirèrent des mains de ces

barbares. On dit que l'amiral ayant appris le péril qu'il avoit couru, s'écria les larmes aux yeux : « Il falloit que mon neveu fût exposé à » cette disgrâce, pour m'apprendre, avant que » de mourir, à pleurer sur mer ». Douze galeres, qui appartenoint en propre à cet amiral, quatre commandées par Virginie des Ursins, plusieurs galeres de Naples & de Sicile, & trois cens colonels, capitaines de vaisseaux, ou officiers de terre & de mer, & plus de huit mille soldats ou matelots, périrent dans cette occasion.

Les matelots d'une galere de Malthe, appelée *la Bâtarde*, ayant tenté de la faire échouer contre quelque plage où ils pussent se sauver, frere François d'Azevedo qui la commandoit, s'étant apperçu de leur dessein, s'y opposa avec une fermeté invincible ; & sur ce que ces mariniers devenus plus hardis par le péril commun, lui représenterent que l'ordre ne perdoit pas beaucoup en perdant le corps de cette galere, qui servoit depuis plus de vingt ans, & qui avoit été plusieurs fois réparée & radoubée, le commandeur mettant l'épée à la main, leur dit : « Cette galere m'a » été confiée par la religion ; je tuerai le » premier qui se mettra en état de la détruire, » & il faut périr ici, ou la sauver ». Une résolution si héroïque, le courage & la fermeté de ce chevalier en inspirerent à son équipage. A son exemple, & par l'argent qu'il répandit avec profusion, tout le monde mit la main à la pompe, & malgré la grande quantité d'eau



qui y entroit, il conserva sa galere. Une autre de la religion appelée *la Catarinetta*, commandée par Jean Bariantos, pensa périr par un autre malheur. Son timon ayant été rompu par un violent coup de vent, le vaisseau sans gouvernail, & porté par la tempête, alloit se briser contre des rochers; mais deux hardis matelots, attachés avec des cordes, se firent descendre tous nus dans la mer, remirent un autre timon qu'on avoit de réserve, & sans d'autres outils que leurs mains, ils firent entrer l'éguille dans l'œil du timon, & sauverent cette galere.

L'armée de terre n'étoit pas dans un moindre danger, sans tentes & sans équipages, sans munitions, sans vivres, pas même pour un jour, & sans les remèdes nécessaires pour panser les blessés. L'auteur de la relation que j'ai suivie, dit en parlant au pape Paul III, à qui il l'avoit envoyée: « Je puis assurer votre » sainteté que j'ai vu cinq chevaliers de Malthe » & plus de trente gentilshommes volontaires, » languir & perdre tout leur sang dans la boue, » sans qu'on pût leur donner aucun secours. » Par ordre de l'empereur, on tua tous les » chevaux de l'armée, & on les distribua aux » soldats par compagnies ».

Ce prince leva ensuite le siège, & tint à son retour le même ordre & la même route qu'il avoit observés à son débarquement. Les chevaliers de Malthe, quoique la plupart blessés, occuperent le poste d'honneur, & furent mis à l'arrière-garde, avec les soldats

de la religion & ceux de l'armée, qui étoient les mieux armés. L'auteur de la relation ajoute, qu'ils eurent à soutenir les attaques du gouverneur d'Alger, qui, à la tête de sa cavalerie, & pour traverser la marche de l'armée, leur faisoit des charges continuelles. Enfin les chrétiens gagnèrent sur le soir le bord d'un torrent appelé Alcaras, mais qui grossi par la pluie, ne se trouva pas guéable. Il fallut camper dans cet endroit, & y passer la nuit, que les ouvriers de l'armée employèrent à dresser un pont avec les débris des vaisseaux qui se trouverent sur la plage, & sur lequel l'armée passa le lendemain. Après trois jours de marche, elle arriva proche du camp de Matafus, où les malheureux restes de la flotte étoient abordés. L'armée s'y rembarqua avec la joie de quitter ce rivage.

A peine y avoit-il trois heures qu'on étoit à la voile, qu'il s'éleva une nouvelle tempête: la flotte fut dispersée de nouveau, plusieurs vaisseaux périrent, un'entr'autres, où il y avoit sept cens soldats Espagnols: il fit naufrage à la vue de l'empereur, sans qu'on le pût secourir. Enfin les chrétiens, parmi tant de périls, & dans la crainte continuelle d'être abîmés dans la mer, arriverent au port de Bugie, dont les Espagnols étoient maîtres depuis la conquête qu'en avoit faite dom Pedre de Navarre, général des rois catholiques. Muley Hascen, roi de Tunis, s'y rendit avec des vivres & des rafraîchissemens pour l'empereur & pour son armée. Ce prince le reçut bien, & l'assura

de sa protection, & après que le calme fut révenu, il en partit le 16 de novembre pour Carthagene, où il arriva le 25 du même mois. Avant que de se rembarquer, il congédia avec de grands témoignages de satisfaction le bailli d'Allemagne, & tous les chevaliers, qui sur trois galeres à demi brisées, regagnerent avec beaucoup de peine le port de Malthe.

Pendant que les vaisseaux & les galeres de la religion étoient retenus en Afrique au siège d'Alger, le canal de Malthe étoit souvent rempli de corsaires, qui en tenoient le port bloqué, insultoient les côtes de l'île, & celles de Goze, & en enlevoient les habitans qui étoient assez malheureux pour tomber entre leurs mains. Le grand-bailli à son retour n'eut pas plutôt fait radouber ses galeres, qu'il se mit en mer, leur donna la chasse, purgea le canal de ces pirates, les poursuivit jusques sur les côtes d'Afrique, prit plusieurs rais ou capitaines, & répandit dans ces mers la terreur de son nom, & la crainte de ses armes.

Le gros tems l'ayant obligé de se retirer dans le port de Tripoli, il apprit par un envoyé de Muley Hascen, roi de Tunis, que ce prince envoyoit au gouverneur de la place, que Barberouffe, irrité de trouver les chevaliers à la tête de toutes les entreprises que les chrétiens faisoient contre les Turcs d'Afrique, sollicitoit à la Porte un ordre pour faire le siège de Tripoli; que Morat Aga son lieutenant en faisoit les préparatifs à Tachiore; qu'il

avoit même fait construire une redoute dans le village d'Adabus, voisin de Tripoli, où il avoit mis un corps avancé, qui, de ce côté-là, tenoit Tripoli comme bloqué. Il ajouta que les liaisons de Hascen avec l'empereur & les chevaliers, avoient rendu son maître odieux aux Turcs & aux autres princes de sa religion; que plusieurs même des principales villes de son état, comme Soufa, Monaster, Mehedia ou Africa, Assacos & Calibie s'étoient révoltées, & que les unes avoient reçu les Turcs, & d'autres prétendoient se maintenir par leurs seules forces dans une entière indépendance: qu'un grand nombre de Tunisiens mécontents, s'étoient retirés dans Alger sous la protection de Barberousse, depuis la déroute de l'empereur; que l'on ne doutoit pas qu'on ne vît dans peu ce redoutable corsaire à la tête d'une armée faire le siège de Tripoli & de Tunis; que Hascen devoit partir incessamment pour aller trouver l'empereur qui étoit alors en Italie, & lui demander des secours qu'il avoit lieu d'espérer d'un prince, qu'il reconnoissoit pour son souverain.

Nous avons déjà dit que les chevaliers avoient sollicité l'empereur de mettre Tripoli en état de défense, ou qu'il leur fût permis d'en combler le port, de faire sauter le château, & d'abandonner une ville si à charge à l'ordre. Le grand-bailli, après avoir visité tout de nouveau la place, tint ensuite un conseil de guerre avec le gouverneur & les principaux chevaliers de la garnison; &

d'un commun avis, après avoir eu le consentement du grand-maître & du conseil, on renvoya à Charles-Quint d'autres ambassadeurs qui lui firent de nouvelles instances, & qui lui représenterent qu'on ne pouvoit conserver cette place ouverte de tous côtés, sans en relever les murailles, & les fortifier par des ouvrages avancés; que le pays ne fournissoit ni chaux ni pierres, pour ces différens travaux; qu'on n'en pourroit tirer de Malthe sans une grande dépense, outre que les chevaliers étoient embarrassés à s'y fortifier: mais que si sa majesté impériale trouvoit à propos qu'ils restassent dans une aussi méchante place, il étoit nécessaire qu'il ordonnât à son vice-roi de Sicile d'y envoyer incessamment de l'argent, des ouvriers & des matériaux: que pour prévenir le siège dont on étoit menacé, & pendant qu'on travailleroit aux fortifications, on y fît entrer quelques compagnies des troupes de Sicile; que les galeres de ce royaume avec celles de la religion tinssent la mer pour empêcher les infideles de faire des descentes, & de traverser les ouvrages qu'on ne pouvoit se dispenser d'entreprendre pour la sûreté de cette place.

Cette ambassade n'eut pas un succès plus heureux que la première. L'empereur qui craignoit que les Turcs ne s'attachassent à la conquête de la Sicile, mais qui prévoyoit en même-tems qu'ils ne tourneroient jamais leurs armes de ce côté-là, tant que les chevaliers seroient

feroient maîtres de Tripoli, étoit bien aisé que ces guerriers, au prix de leur sang & à leurs dépens, occupassent en Afrique les forces de ses ennemis : ainsi il fit dire par ses ministres aux ambassadeurs de la religion, que conformément au traité de l'inféodation de Malthe, il souhaitoit que les chevaliers se maintinssent dans Tripoli : il ajouta des promesses magnifiques d'un puissant secours, si la place étoit assiégée : mais il s'excusa d'accorder des troupes & l'argent qu'on lui demandoit, sur le pressant besoin qu'il en avoit, disoit-il, pour résister aux armes des François & des Turcs, qui attaquoient en même-tems ses états ou ceux du roi des Romains son frere, tant en Flandre, en Italie, qu'en Hongrie.

Le grand-bailli fut sensiblement touché de voir revenir ces ambassadeurs, sans autres secours que de vaines promesses. Cependant comme c'étoit un homme d'un grand courage, quoique tout lui manquât, il ne se manqua pas à lui-même & à son ordre ; & avant que de partir de Tripoli, il résolut de mettre cette place en état, si elle étoit assiégée, de pouvoir attendre du secours de Malthe ou de Sicile. Dans cette vue, il employa la chiourme de ses galeres à creuser & à élargir les fossés en quelques endroits ; on haussa les murailles, & on ajouta au château quelques ouvrages de terre pour en éloigner les approches : lui-même & tous les chevaliers de son escadre & de la garnison servoient les ouvriers, & s'employoient à l'envi dans ces travaux

militaires. Mais comme après tout, de pareilles fortifications faites à la hâte ne pouvoient au plus que reculer de quelques jours la perte de la ville, le grand-bailli, qui ne désespéroit pas que l'empereur infiniment jaloux de sa gloire, ne fît des efforts extraordinaires pour maintenir Muley Hascen dans un royaume qu'il regardoit comme sa conquête, écrivit à ce roi Maure; & par sa lettre, il l'exhortoit de presser son départ, & de se rendre incessamment à la cour de l'empereur. Il se flattoit que les secours qu'il tireroit de ce prince seroient également à la conservation de Tripoli, comme à celle de Tunis; & que les Turcs voyant une armée de Charles-Quint sur les côtes d'Afrique, ne hasarderoient pas en sa présence de faire le siège de Tripoli.

Muley, suivant ces avis & son propre intérêt, se disposa à passer en Italie; & en son absence il laissa le gouvernement de son état & de sa capitale à un Maure appelé Mahomet Temtes ou le Begue. Un renégat, corsaire de nation, nommé Caid Ferrath, devoit commander dans le château; & comme le roi de Tunis redoutoit l'humeur inquiète du prince Muley Hamida son fils aîné, pour l'occuper, il l'envoya du côté du cap Bon avec quelques compagnies d'Arabes, dans le dessein de soumettre quelques chevaliers ou seigneurs qui refusoient de payer les tributs auxquels ils étoient assujettis.

Muley après avoir établi cet ordre dans ses états, en partit, passa par la Goulette pour

y voir le prince Mahomet son fils qui y étoit en ôtage avec plusieurs Maures ; & après avoir conféré du fujet de son voyage avec dom Francisco de Touar , il lui confia ses pierreries , & ce qu'il avoit de plus précieux. Il chargea son vaisseau de présens magnifiques pour l'empereur & pour ses ministres : il s'embarqua , & soit par une certaine ostentation inséparable du trône , ou pour sa sûreté , & pour se défendre , si dans la traverse il étoit attaqué par des corsaires , il se fit escorter par cinq cens hommes , officiers de guerre , ou simples courtisans , & qui lui servoient de garde. Sa navigation fut heureuse ; il arriva sans obstacle en Sicile , d'où il passa à Naples : il y fut reçu avec beaucoup de magnificence par le vice-roi. Il dépêcha ensuite des couriers , pour demander une entrevue à l'empereur ; mais ce prince qui étoit pressé de passer en Allemagne , où les mouvemens excités par les Luthériens l'appelloient , envoya des ordres au vice-roi de conférer avec le prince Maure du fujet de son voyage , & ensuite de lui en rendre compte.

Fin du dixième Livre.



LIVRE ONZIÈME.

JEAN
D'OMÉDES.

PENDANT que le roi de Tunis & le ministre de Charles-Quint conféroient ensemble sur les moyens de s'opposer à Barberousse & aux autres corsaires, la fortune suscita à Muley un ennemi dont il ne s'étoit pas assez défié, & qui lui enleva sa couronne. Le prince Hamida, fils aîné de Muley, avoit un favori appelé Mahomet, qui par la voie ordinaire des courtisans, la flatterie & une complaisance servile, s'étoit rendu maître de toute sa confiance. Ce favori cachoit au fond de son cœur une haine mortelle, & des desirs violens de vengeance contre le roi qui avoit fait mourir son pere. L'absence de ce prince lui parut une occasion favorable pour satisfaire son ressentiment. Il jetta dans l'esprit d'Hamida des soupçons au sujet du voyage du roi son pere en terre chrétienne. Il lui dit qu'il devoit craindre que Muley ne voulût laisser après sa mort sa couronne au prince Mahomet son second fils; que c'étoit peut-être le motif des conférences qu'il avoit eues avec le gouverneur de la Goulette; qu'on n'ignoroit pas qu'il lui avoit remis tous ses trésors, & que vraisemblablement il n'étoit allé trouver l'empereur que pour lui faire agréer cette disposition, & en tirer comme du prince souverain une investiture en faveur de son frere. Hamida, jeune ambitieux, &

brûlant du desir de regner, prit feu à ces discours; & de concert avec son favori, il fit répandre dans Tunis des bruits sourds, que le roi son pere étoit tombé grièvement malade à Naples, & qu'avant que de mourir il avoit voulu recevoir le baptême, & s'étoit fait chrétien.

A la faveur de ces bruits dont il étoit l'auteur secret, & comme s'il n'eût pas douté de la mort du roi, il se rendit à Tunis, & monta au palais pour en prendre possession. Mais le vice-roi, vieillard austere & ferme, lui reprocha son excès de facilité à croire de méchantes nouvelles; & après lui avoir dit qu'il rendroit compte à Muley de son empressement à lui succéder, il l'obligea de sortir de la capitale. Hamida, confus du mauvais succès de son artifice, & inquiet de l'avenir, se retira dans une maison de plaisance à quelques milles de Tunis. Il ne fut pas plutôt sorti de cette place, que le vice-roi se jeta dans une barque, se rendit au château de la Goulette pour savoir du gouverneur quelles nouvelles il avoit reçues de Sicile & de Naples; & sur ce qu'il apprit que le roi son maître étoit en parfaite santé, il s'en revint avec beaucoup de joie dans son gouvernement.

Mais le favori d'Hamida tirant avantage de son voyage, répandit parmi le peuple de nouveaux bruits; que la mort de Muley n'étoit que trop certaine; que ç'avoit été le sujet du voyage que le vice-roi venoit de faire avec tant de précipitation à la Goulette;

qu'on n'ignoroit pas que son frere Adulzes, & le jeune Ferrath, fils du gouverneur du château de Tunis, étoient élevés auprès de Mahomet, & en ôtage comme lui dans le fort de la Goulette; que le vice-roi n'en avoit fait le voyage que pour conférer avec eux & avec le gouverneur chrétien, des moyens les plus sûrs pour placer Mahomet sur le trône de Tunis, & qu'inaffablement on verroit au premier jour les Espagnols les armes à la main ramener ce jeune prince à Tunis, & l'en faire proclamer souverain.

Le peuple toujours avide de la nouveauté, ajouta une foi entière à ces bruits qui augmentèrent encore en passant de bouche en bouche, & qu'on chargea de plusieurs circonstances fabuleuses. A en croire sur-tout les partisans d'Hamida, ils publioient que le jeune Mahomet son frere élevé chez les chrétiens, avoit embrassé secrètement le christianisme, comme le gage le plus sûr qu'il pourroit donner à l'empereur de sa fidélité.

La crainte d'avoir un chrétien pour souverain allarma toute la ville. On s'assemble, on cabale, & on députe enfin à Hamida pour l'exhorter à venir au secours d'un peuple qui vouloit lui mettre la couronne sur la tête. On le trouva se promenant dans des jardins, enseveli dans une profonde mélancolie, détestant la fausse démarche que son favori lui avoit fait faire, & croyant bien que le roi son pere à son retour ne lui pardonneroit pas le fatal empressement qu'il avoit fait paroître pour

monter sur le trône. La nouvelle de l'émotion du peuple fit succéder la joie à ces tristes presensimens ; il ramasse ses partisans , & à leur tête , & à la faveur du peuple , il entre dans Tunis , surprend le vice-roi & le gouverneur du château , les fait égorger , massacre les plus zélés sujets de Muley , s'empare du palais ; & pour prémices de sa puissance , ce jeune tyran , par un inceste détestable , contraint les femmes les plus chéries de son pere d'entrer dans son lit.

Le roi de Tunis ayant appris de si fâcheuses nouvelles , & dans la crainte que son fils pour se maintenir sur le trône ne se fortifiât de la protection & du secours de Barberousse , résolut de retourner incessamment en Afrique. Du consentement du vice-roi , il leve jusqu'à deux mille hommes qu'il ramasse parmi les bandits & les exilés ; met à leur tête un ancien officier du pays , appelé l'Ofredo , s'embarque & arrive à la Goularte , où les nouvelles & les différentes circonstances de la révolte d'Hamida lui furent confirmées. Le gouverneur lui conseilloit de ne point sortir de sa place qu'il ne fût instruit des forces de son ennemi , & de la disposition de ses sujets ; mais Muley prévenu que son fils n'oseroit soutenir sa présence , & encouragé par l'Ofredo qui se flattoit de s'enrichir à la prise de Tunis , se mit en chemin. Ce qui acheva de le déterminer à prendre un parti si dangereux , sur-tout avec si peu de forces , c'est que des traîtres par des ordres secrets d'Hamida , se présentèrent sur son

chemin comme des fideles fujets qui venoient se ranger sous les étendards de leur légitime souverain; & ils lui dirent qu'ils avoient laissé son fils fort consterné des nouvelles de son retour, incertain du parti qu'il avoit à prendre, & qu'on disoit qu'il étoit résolu de se réfugier dans le fond des terres, chez quelques Arabes ses amis.

Muley séduit par les discours de ces perfides, hâta sa marche. En approchant de Tunis, il en vit sortir d'abord quelques escadrons, qui à leur contenance mal assurée, sembloient ne s'être avancés que pour reconnoître ses forces. On ne laissa pas d'en venir à de légères escarmouches : mais pendant que les rebelles amusoient Muley, il en vint un plus grand nombre qui engagerent le combat. Les troupes se mêlerent ensuite; la bataille fut sanglante; Muley emporté par son courage, & encore plus par sa colere, pouffoit vivement les troupes qui lui étoient opposées; mais en combattant à la tête d'un escadron, il reçut une blessure que ses soldats crurent mortelle; ce qui rallentit leur ardeur. Dans le même instant il sortit de la forêt des Oliviers, voisine de Tunis, un grand corps d'infanterie composé d'Arabes, qu'Hamida avoit pris à sa solde. Les chretiens s'en virent bientôt enveloppés; & malgré leur courage & leur fermeté, les infideles, supérieurs en nombre, les taillerent en pieces. Quelques-uns, en tâchant de se sauver à la Goulette par l'étang, se noyerent, & le malheureux Muley

abandonné des chrétiens & des Maures, fut pris. On le conduisit aussi-tôt à son fils; mais ce perfide auquel il restoit quelque sorte de honte de son crime, ne voulut pas le voir. Il le fit jeter chargé de chaînes dans un cachot, & le lendemain il lui envoya des bourreaux, qui ne lui laisserent que le choix de la mort, ou d'être aveuglé. Il prit ce dernier parti, & on lui enfonça une lancette ardente dans les deux yeux.

Une révolution si surprenante dans un royaume voisin de Tripoli, & allié avec l'ordre de Saint-Jean, consterna les chevaliers. Ceux sur-tout qui se voyoient à Tripoli éloignés de Malthe, environnés des infideles, dans une place sans fortifications, & commandée de plusieurs endroits, ne doutoient pas de se voir assiégés au premier jour. Fernand de Braquemont qui en étoit gouverneur, désespérant de s'y pouvoir maintenir, & sous prétexte qu'il n'y avoit point d'honneur à acquérir dans la défense d'une place si foible, fit de grandes instances auprès du grand-maître pour être rappelé, & obtint à la fin son congé. Il eut pour successeur Christophle de Solertan, grand-chancelier, duquel dans la suite on n'eut pas plus de sujet d'être content. Cependant comme dans un poste si important on avoit besoin d'un gouverneur plein d'expérience, & aussi sage qu'intrépide, le grand-maître & le conseil jugerent à propos de le rappeler, & on substitua en sa place le commandeur de la Valette, chevalier de la langue de Provence,



& qui depuis qu'il avoit pris l'habit à Malthe, n'en étoit sorti que pour aller en course contre les infideles. Il essuya dans ces expéditions l'une & l'autre fortune, mais toujours avec le même courage & la même fermeté. Tantôt vainqueur, & quelquefois vaincu, il se vit même dans les fers des infideles; mais il n'en étoit pas plutôt sorti, qu'il armoit de nouveau. Son nom seul portoit la terreur dans les mers d'Afrique & de Sicile; & parmi ce grand nombre de chevaliers qui faisoient la course, les infideles n'avoient point d'ennemi plus redoutable. Il ne fut pas plutôt arrivé à Tripoli, qu'il fit faire la revue des officiers & des soldats, chrétiens ou Maures, alliés de la religion. Il les pourvut tous de bonnes armes, cassa ceux qui ne lui parurent pas propres à les porter, ou ceux qui furent convaincus, faute d'argent, de les avoir jouées, & punit sévèrement les blasphémateurs. Il mit ensuite hors de la ville & du château toutes les bouches inutiles, fit un grand amas de vivres, ajouta de nouvelles fortifications à la place, autant que sa mauvaise situation & le peu d'argent qu'il avoit le purent permettre; & après en avoir fait lever un plan exact, & de toute la côte d'Afrique, il l'envoya par un chevalier à l'empereur, pour lui faire voir de quelle importance il lui étoit pour ses états d'Italie, & même d'Espagne, que Tripoli ne tombât pas entre les mains des infideles, & sur-tout de Dragut, alors chef de tous les corsaires de Barbarie, qui avoit succédé à Barberouffe dans

cet emploi, & qui n'étoit occupé que du dessein de chasser les chevaliers des côtes d'Afrique.

Dragut dont nous venons de parler, étoit né dans un petit village de la Natolie, situé vis-à-vis l'île de Rhodes. Son pere & sa mere étoient mahométans, gens pauvres, & qui ne subsistoient que de la culture des terres, & du travail de leurs mains. Cette vie obscure & pénible ne convenant pas à l'humeur vive & inquiète du jeune Dragut, il prit parti dès l'âge de douze ans avec un officier d'artillerie, qui servoit sur les galeres du grand-seigneur. D'abord mousse, & simple matelot, ensuite pilote; & depuis à l'école de son patron, il devint excellent canonnier. Pendant plusieurs années il servit en cette qualité sur différens vaisseaux; & ayant fait quelque profit, il parvint à être de part dans un brigantin de corsaires. Il eut bientôt à lui seul une galiote, avec laquelle il fit des prises considérables. Il grossit ensuite son armement, & se fit redouter dans tout le levant. Parmi les infideles il n'y avoit point de pilote, qui eût une connoissance si parfaite des îles, des ports & des rades de la Méditerranée. Mais comme tout ce qui navigeoit dans les mers de Turquie dépendoit en quelque maniere de Barberouffe, alors amiral du grand-seigneur, Dragut rechercha sa protection, & se rendit à Alger pour lui offrir ses services.

La réputation de ce corsaire l'avoit précédé; Barberouffe étoit instruit de sa valeur,

& sur-tout de sa capacité dans la conduite des vaisseaux. Il fut ravi de pouvoir s'attacher un homme de ce mérite. Pendant plusieurs années il le chargea de différentes expéditions, dont il s'acquitta à la satisfaction de son général, & avec un entier succès. Barberouffe après l'avoir fait passer par tous les degrés de la milice, en fit son lieutenant, & lui donna le commandement d'une escadre de douze galeres.

Depuis ce tems-là il ne se passoit point d'été que ce redoutable corsaire ne ravageât les côtes de Naples & de Sicile ; aucun vaisseau chrétien n'osoit même s'exposer à passer d'Italie en Espagne, qu'il ne fut aussi-tôt enlevé ; & quand la mer ne lui fournissoit pas de proie, il s'en dédommageoit par des descentes le long des côtes, pilloit les bourgs & les villages, & faisoit esclaves les habitans.

L'empereur fatigué des plaintes qu'il en recevoit de tous côtés, ordonna à André Doria son amiral de le chercher, de tâcher à quelque prix que ce fût de s'en défaire, & d'en purger la mer. Doria ayant reçu les ordres de l'empereur, arma aussi-tôt ce qu'il trouva de vaisseaux & de galeres en état d'aller en mer ; & comme ce vieux général étoit rassasié de gloire, pour en faire acquérir à Jannetin Doria son neveu, il le chargea de cette expédition. Le jeune Doria partit aussi-tôt, chercha Dragut, & fut enfin assez heureux pour le rencontrer le long des côtes de l'île de Corse, dans le port ou la cale de Giralate, château situé entre Calvi & Layazzo. Le

corsaire qui ne favoit point que la flotte de l'empereur fût en mer, se croyoit en sûreté dans cette anse; mais il s'y vit bientôt enfermé & foudroyé par le canon du château, & par l'artillerie des vaisseaux. Il se défendit d'abord avec son courage ordinaire; mais le feu supérieur des chrétiens fit taire le sien, & il vit en même-tems toute la côte de l'île bordée des habitans en armes, gens féroces qui accoururent pour contribuer à sa défaite, & pour se venger de celui qui avoit tant de fois ravagé leurs campagnes, & pillé leurs maisons.

Dans cette extrémité, Dragut n'eut point d'autre parti à prendre que d'arborer le drapeau blanc; il demanda à entrer en négociation, & qu'on lui fît bonne guerre. Mais toute la composition qu'il obtint, fut de racheter sa vie au prix de sa liberté: il fut obligé avec ce qu'il avoit alors de galeres de se remettre au pouvoir du général chrétien. On le fit passer avec ses officiers sur la capitane à la vue du jeune Doria qui n'avoit pas encore de barbe. Ce vieux corsaire outré de rage, s'écria: *Faut-il qu'à mon âge je me voye dans les fers d'un petit efféminé?* Les historiens du tems prétendent qu'il se servit même d'un terme bien plus offensant, que la pudeur ne permet pas de rapporter, & que Jannetin irrité d'une injure si atroce, lui donna quelques gourmades, & le fit enchaîner.

Il resta dans l'esclavage pendant quatre ans entiers; & quoiqu'il offrît la carte blanche pour sa rançon, on n'étoit pas résolu de lui

rendre sa liberté. Mais les Génois allarmés depuis de voir le fameux Barberouffe avec cent galeres dans la riviere de Gènes, demander Dragut à Doria; & pour empêcher qu'on ne ravageât leur territoire, ils le renvoyerent avec des présens à l'amiral du sultan.

Barberouffe le rétablit aussi-tôt dans son emploi, & lui confia à l'ordinaire un détachement de ses galeres. Les mauvais traitemens qu'il avoit reçus pendant qu'il étoit dans les chaînes, augmentèrent sa haine naturelle contre les chrétiens. Il courut toutes les côtes du royaume de Naples, prit & saccagea Castel-Lamare, & la plûpart des villages de la côte, fit un grand nombre d'esclaves, & peu de jours après, il enleva une galere de la religion, qu'un gros tems avoit séparée de son escadre, & sur laquelle ce corsaire trouva soixante-dix mille écus, qui étoient destinés pour les fortifications de Tripoli: perte irréparable à l'égard de cette place, & pour ceux à qui elle appartenoit. Barberouffe étoit retourné à Constantinople, ou quoiqu'âgé de plus de quatre-vingts ans, il passoit les jours & les nuits avec ses plus belles esclaves. Mais ayant poussé la débauche trop loin, on le trouva mort dans son lit de ces excès. Soliman sentit vivement sa perte, & pour le remplacer, il ordonna à tous les corsaires de ses états, de reconnoître Dragut pour général: mais sans le revêtir de la dignité d'amiral. Cependant il ne laissa pas de lui confier toute

son autorité du côté du midi, & à l'égard des côtes d'Afrique.

L'ambition de Dragut crut avec son pouvoir; & à l'exemple de Barberouffe, il résolut de s'emparer de quelque place forte, & d'un bon port, où sous l'aveu & la protection de Soliman, il pût retirer ses prises, & s'en faire comme un petit état, & une principauté particulière. Plein de ces vues, & avant que les ordres de la Porte eussent décidé des opérations de la campagne, il ramassa pendant l'hiver même ce qu'il y avoit dans ces mers de corsaires. S'étant mis à leur tête, il chassa d'abord les Espagnols des villes de Soufa, de Monaster & de Fagues; toutes places qui faisoient partie autrefois du royaume de Tunis, mais qui pour être ouvertes & sans aucune fortification, recevoient indifféremment dans leurs ports, le parti le plus puissant, & celui qui tenoit la mer: en sorte qu'elles avoient passé successivement & plus d'une fois de la domination des Maures & des princes naturels du pays, à celle des corsaires Turcs, & depuis sous la domination des Espagnols.

Dragut s'en étoit rendu maître avec la même facilité: mais comme il prévint qu'il ne pourroit pas s'y maintenir contre toutes les forces de l'empereur, & qu'au retour du printems il s'y verroit assiégé par les galeres de Naples & de Sicile, il jetta les yeux sur la ville d'Africa, autrement appelée Méhédia, & connue du tems des Romains sous le nom d'Adrumette. Cette place située entre Tunis & Tripoli,

étoit bâtie sur une langue de terre qui avance dans la mer. On l'appelloit la petite Afrique, comme une des plus considérables de cette troisième partie de notre continent. Elle étoit fortifiée régulièrement ; ses murailles très-élevées , terrassées en dedans, d'une épaisseur extraordinaire , garnies de tours & de boulevards ; l'artillerie en étoit nombreuse & en bon état. On trouvoit au-dessus de la ville , sur une éminence qui la dominoit , un fort ou une espèce de château qui lui servoit de citadelle. Le port étoit grand , sûr , & à l'abri de tous vents. Il y en avoit un particulier & plus petit pour les galeres , & qui étoit fermé par une barrière de fer : les flots de la mer battoient le pied des murailles , & environnoient cette place de tous côtés , excepté par l'endroit seul qu'elle tenoit à la terre ferme.

Les habitans , tous Maures , & mahométans , après s'être soustraits de la domination des rois de Tunis leurs princes naturels , avoient érigé leur gouvernement en forme de république : & de peur de surprise , & qu'on ne donnât atteinte à leur liberté , ils n'admettoient dans leur ville ni Turcs ni Chrétiens ; & si par la nécessité du commerce ils souffroient dans leur port quelques vaisseaux étrangers , c'étoit toujours en petit nombre , & avec des précautions qui les mettoient hors d'état d'en être surpris.

Cette place telle que nous la venons de représenter , devint l'objet des desirs ambitieux de Dragut. Mais comme il n'avoit pas

de troupes suffisantes pour l'attaquer à force ouverte, & qu'il n'étoit pas même assuré que le grand-seigneur trouvât bon qu'il y employât ses armes, il résolut de faire suppléer l'artifice à la force, & de tâcher en formant quelque intelligence dans la place, de s'en rendre maître, persuadé que les princes ne désavouent guère les entreprises même les plus injustes, quand par le succès elles tournent à leur profit. Dans cette vue, & pour reconnoître la place de plus près, il entroit quelquefois dans le port, mais seulement avec un léger brigantin ou quelque galiotte; & il contenoit ses soldats dans une modestie rare parmi les corsaires. Insensiblement il fit connoissance avec un des principaux magistrats, appelé Hybrahim-Barat, & qui commandoit dans une des principales tours qui flanquoient les murailles de cette place. Dragut cultiva cette nouvelle amitié par des présens de ce qui se trouvoit de plus rare dans ses prises; seul moyen parmi les barbares & souvent même parmi les chrétiens, pour en attirer la confiance. Il commença par lui laisser entrevoir qu'il l'associeroit volontiers dans les prises qu'il faisoit tous les jours, & il lui fit connoître ensuite le profit immense qu'il tiroit de cette société; mais en même-tems il lui fit envisager que pour rendre cette société plus durable, & leur liaison plus sûre, il étoit à souhaiter qu'il pût être admis dans la ville en qualité de citoyen. Le Maure gagné par l'espérance du gain, se chargea d'en faire la

proposition au conseil ; mais la profession du corsaire la fit rejeter par tous les magistrats ; & Hybrahim fut même repris sévèrement d'en avoir fait la première ouverture. Le dépit & le chagrin de se voir rebuté, menerent ce Maure plus loin qu'il n'avoit peut-être pensé d'abord : il parut à Dragut qu'il étoit capable de tout entreprendre pour s'en venger. Le corsaire, pour profiter de la chaleur de son ressentiment, lui proposa de le recevoir dans cette tour de la ville, dont il avoit le commandement, & il lui fit goûter cette nouvelle proposition par des sommes considérables. L'avare Maure ne put y résister : il s'abandonna entièrement à Dragut ; leur marché fut bientôt conclu ; ils convinrent que le corsaire partiroit incessamment ; que pour faire oublier ses vues, & dissiper l'ombrage que les magistrats en auroient pu prendre, il laisseroit couler quelque tems sans reparoître ; qu'il prendroit ensuite toutes les troupes qu'il avoit dans Soufa & dans Monaster ; qu'il les feroit filer le plus secrètement qu'il pourroit du côté d'Africa ; qu'il s'approcheroit jusqu'au pied de la tour pendant une nuit, & à une heure que le Maure lui assigna ; & que par le poste où il commandoit, il lui faciliteroit l'entrée dans la ville. Ce perfide complot fut exécuté avant que les habitans s'en aperçussent : Dragut à la faveur des ténèbres entra dans la tour, & de-là dans la ville, & en occupa les principaux postes. Le jour découvrit aux citoyens leur malheur ; ils ne laisserent pas de

prendre les armes : on en vint aux mains ; mais comme tout étoit rempli de trouble & de confusion, ils se battirent avec plus d'impétuosité que de conduite. Les corsaires en taillèrent en piéces une partie, & obligèrent les autres à mettre les armes bas, & à reconnoître pour maître & pour souverain, celui qu'ils avoient refusé d'admettre pour citoyen. Il introduisit depuis dans la place de nouvelles troupes, qui faisoient redouter son autorité, & qui servoient à la maintenir : & après avoir établi sur des fondemens aussi solides sa nouvelle domination, il confia le gouvernement de cette ville à un jeune corsaire son neveu, appelé le rais, ou capitaine Essé.

Il partit ensuite d'Africa sur des ordres de la Porte, pour continuer ses courses contre les chrétiens ; mais avant que de s'embarquer, il ordonna à son neveu de se défaire en son absence de ce Maure qui l'avoit introduit dans la place, de peur que le repentir d'avoir trahi sa patrie, ou peut-être l'espoir d'une plus grande récompense, ne l'engageât à une nouvelle trahison. Le gouverneur, dès qu'il fut parti, ne manqua pas d'exécuter ses ordres, & Hybrahim reçut la récompense que méritoit sa perfidie.

Les nouvelles de la conquête d'Africa allarmerent toutes les côtes de la Sicile, & donnerent beaucoup d'inquiétude à l'empereur. Ce prince prévint que le corsaire en alloit faire sa place d'armes ; que le port lui serviroit à l'avenir de retraite pour ses vaisseaux, &

qu'il lui seroit aisé d'infester de-là toutes ces mers, & même de désoler les côtes de Naples & de Sicile. Pour prévenir ses desseins, & avant que sa domination fût plus affermie, il résolut de faire le siège de cette ville. L'affaire ayant été mise en délibération, son conseil fut d'avis de reprendre Soufa, Monaster, & les autres places voisines, d'où les corsaires auroient pu tirer du secours, afin de trouver moins de difficulté dans le siège d'Africa.

Doria, par son ordre, mit en mer la flotte qu'il commandoit, le pape y joignit les galeres de l'église, & le grand-maître, à la priere de l'empereur, envoya pour cette expédition celles de Malthe, sous le commandement du bailli de la Sangle. Il y avoit dans cette escadre particuliere cent quarante chevaliers, & un bataillon de quatre cens hommes de troupes, que la religion entretenoit à sa solde. Toutes ces forces étant réunies, la flotte chrétienne mit à la voile, tint la route des côtes d'Afrique, & sur des avis que Doria reçut que Dragut étoit dans le port de Monaster, il fut l'y chercher. Mais le corsaire étoit trop habile & trop défiant pour s'enfermer dans une si mauvaise place, il prit le large, tint la mer, & étant bien instruit que Doria n'avoit pas assez de troupes sur sa flotte pour former le siège d'Africa, soit pour éviter sa rencontre, soit pour faire diversion, en attendant qu'il fût éclairci de ses desseins, il courut les côtes d'Espagne, où il continua ses ravages ordinaires.

Doria, de son côté, pour suivre les ordres de l'empereur, débarqua ce qu'il avoit de troupes au cap Bon, s'empara du fort de Calibre, l'ancienne Clupée des Romains, d'où il s'avança ensuite jusqu'aux portes de Monaster. A l'approche des troupes chrétiennes, qui ne paroissent pas en grand nombre, les Turcs joints aux habitans qui avoient pris les armes en leur faveur, firent une sortie, moins pour combattre, que pour reconnoître les forces de leurs ennemis. Les chevaliers qui avoient la tête de l'attaque, & qui étoient soutenus par un Terce Espagnol, les joignirent, engagerent le combat malgré les Maures, en tuerent un grand nombre, tournerent le reste en fuite, & les suivirent de si près, qu'ils entrèrent avec eux dans la ville, & s'en rendirent maîtres. Une partie des habitans qui ne s'étoient point trouvés à cette sortie, & les Turcs qui purent échapper à la première fureur des victorieux, se réfugièrent avec le gouverneur dans le château. Doria, après avoir fait sommer le commandant de se rendre, sur son refus, fit dresser ses batteries, le fort fut foudroyé à coups de canon. A peine eut-on fait breche, que l'amiral chrétien, sans examiner si elle étoit assez grande, & qui auroit cru se déshonorer en attaquant une si petite place selon les regles ordinaires, ordonna qu'on se préparât pour l'assaut. Les habitans eussent bien voulu capituler : mais le gouverneur, vieux corsaire, & qui avoit plusieurs de ses compagnons avec

lui, en rejeta fièrement la proposition. Son audace & la précipitation de Doria furent cause que l'attaque & la défense furent également vives & meurtrières : la religion y perdit la plûpart de ses chevaliers, & cette action avoit déjà duré plus d'une heure & demie, sans qu'on pût juger quel en seroit le succès, lorsque le gouverneur fut tué sur la breche d'un coup de mousqueton. Ce coup, comme s'il eût porté sur tous les soldats de la garnison, leur fit perdre courage, & on arbora le drapeau blanc. Les corsaires, pour sauver leur vie, consentirent à perdre leur liberté; & les habitans, qui par zèle pour leur religion, avoient pris les armes en leur faveur, ne furent pas mieux traités.

L'empereur tirant un bon augure de ce premier avantage, ordonna à Doria de disposer tout pour le siège d'Africa, & il lui fit savoir que les vice-rois de Naples & de Sicile avoient ordre de lui fournir tous les secours de troupes & de munitions dont il auroit besoin. L'amiral écrivit aussi-tôt à dom Pedre de Toledé, vice-roi de Naples, & à dom Juan de Véga, qui commandoit en Sicile, de lui envoyer au plutôt ce qu'ils avoient de galeres & de vaisseaux chargés de munitions de guerre & de bouche, & les troupes de débarquement. En les attendant, & pour empêcher qu'on ne fît entrer des troupes dans Africa, il fut se poster aux îles Cumilieres ou Coniglieres, plus proches encore de cette place que Monaster, quoique cette dernière

n'en fût qu'à troismilles. Le vice-roi de Naples lui fit savoir qu'il lui préparoit un puissant secours, qui seroit commandé par dom Garcie, son fils : celui de Sicile l'assura de la même chose, & il ajouta que tous les peuples de son gouvernement, comme plus voisins d'Africa, ayant un si grand intérêt de chasser les corsaires de cette place, il prétendoit conduire lui-même ses troupes. Mais comme le secours qu'il préparoit n'étoit pas encore prêt, & que d'ailleurs Dragut avec différentes escadres couroit ces mers pour surprendre les vaisseaux chrétiens, & traverser l'entreprise, ce vice-roi exigea de l'amiral qu'il fixât le rendez-vous général de toute la flotte chrétienne à Drepano en Sicile, afin de mettre en sûreté les côtes de ce royaume. Il lui mandoit qu'il étoit résolu des'y rendre lui-même avec ce qu'il avoit de vaisseaux & de galeres, & qu'après avoir joint leurs escadres, & mis en un seul corps toutes les forces maritimes de l'empereur, ils pourroient tous aller sans inquiétude & de concert faire le siège d'Africa.

L'amiral, qui des îles Cumilieres tenoit le port de cette place comme bloqué, prévint que s'il quittoit son poste, Dragut ne manqueroit pas de s'en prévaloir, & d'y jeter du secours ; mais comme il lui étoit venu des ordres secrets de n'agir dans la conduite du siège que par les avis de dom Juan de Véga, ancien officier & général habile, Doria fut contraint de le venir trouver à Palerme. De-là ils se rendirent ensemble à Drepano, où ils

trouverent les galeres & les troupes de Naples & de Malthe.

Le secours de Naples consistoit en vingt-quatre galeres, & plusieurs bâtimens chargés de troupes. Dom Garcie de Toledé, comme nous le venons de dire, commandoit cette puissante escadre, & comme Doria ne quittoit guère la mer, ce jeune seigneur se flattoit de conduire le siège, & d'en avoir tout l'honneur; mais ayant appris que le vice-roi de Sicile avoit déclaré qu'il marcheroit en personne, le chagrin de se voir privé de la gloire qu'il espéroit acquérir, le fit rembarquer, comme s'il eût voulu partir, & se séparer du reste de l'armée. Pour couvrir son mécontentement d'un prétexte spécieux, il dit à Doria que le vice-roi son pere ayant reçu des ordres de l'empereur de mettre toutes ses galeres en mer, pour chercher Dragut & le combattre, il ne pouvoit pas se dispenser de suivre son instruction.

Doria vit avec douleur que cette division entre les chefs, causée par une jalousie pour le commandement, feroit échouer l'entreprise, & que dom Garcie, quoique jeune officier, mais indépendant du vice-roi de Sicile, se prévaloit du besoin qu'on avoit du corps qui étoit à ses ordres. Il fit ce qu'il put pour tâcher de le retenir, & pour l'empêcher de partir: l'affaire fut mise en négociation. Le bailli de la Sangle, qui commandoit les galeres de Malthe, en fut chargé par Doria. Ce sage chevalier portoit les paroles

voles de chaque côté ; mais quelques propositions qu'on fit à dom Garcie , il ne voulut jamais se relâcher. Il soutenoit que commandant en chef une flotte & un corps d'armée , rien ne l'obligeoit , sans des ordres exprès de l'empereur , de servir en qualité de subalterne , qu'à la vérité , tant qu'il seroit en mer , il savoit le respect qui étoit dû au pavillon de l'empereur & à son grand-amiral : mais que sur terre , & sur-tout dans une terre étrangere , il ne prendroit jamais d'ordre d'un général , qui de droit n'avoit aucune autorité sur les troupes Napolitaines. Cette contestation fut vive , & dura plusieurs jours : enfin le bailli de la Sangle qui étoit d'un génie conciliant , les fit convenir que sur terre ils auroient tous deux une égale autorité ; que chacun commanderoit les troupes qu'il auroit amenées au siège ; que le conseil de guerre , à la pluralité des voix , décideroit des attaques , & que les ordres seroient donnés au nom de l'empereur , & comme s'il commandoit lui-même en personne au siège. Ces contestations étant heureusement terminées , toute la flotte mit à la voile , prit la route d'Africa , & on débarqua les troupes au levant de cette place le 26 de juin.

Pendant que Doria étoit passé à Drepano , Dragut , comme l'avoit bien prévu cet habile amiral , n'avoit pas manqué de jeter un puissant secours dans la place ; il y avoit fait entrer tous ses meilleurs officiers avec des vivres & des munitions de guerre ; en même-tems il tenoit la mer pour traverser les convois qu'on

pourroit envoyer à l'armée chrétienne. Le gouverneur de la Goulette, officier plein de valeur, & d'une grande réputation, sur des ordres exprès de l'empereur, se rendit au siège; & le grand-maître de Malthe qui n'ignoroit pas la perte que la religion avoit faite à l'assaut du château de Monaster, envoya une nouvelle recrue de chevaliers, pour remplacer les morts.

Après que les généraux eurent débarqué leurs troupes, leurs munitions & leur artillerie, on ouvrit la tranchée: on dressa des batteries, & l'artillerie commença à tirer contre la place. Les magistrats & les principaux habitans, tous bons négocians, voyant une armée si redoutable au pied de leurs murailles, détestoient les brigandages de Dragut, qui leur avoit attiré cette guerre: ils parloient même tout haut de traiter avec les chrétiens; mais le rais Essé, neveu de Dragut, & gouverneur de la place, soldat déterminé, les menaça, s'il entendoit parler de capitulation, de les poignarder tous les uns après les autres, & de mettre ensuite le feu dans la ville. Après leur avoir reproché leur lâcheté, il leur demanda avec plus de douceur, si en se livrant aux chrétiens, ils étoient assez dupes pour croire que leurs ennemis mortels devenus leurs maîtres, leur laisseroient l'exercice de leur religion, & la possession de leurs biens; qu'ils songeassent que dans cette guerre il s'agissoit de ce que tous les hommes ont de plus cher; & qu'ils avoient à défendre leur

vie, leur liberté, leur religion, leurs femmes & leurs enfans. En même-tems, pour les rassurer, il leur représenta la force de la place, son artillerie nombreuse, ses armes & ses munitions. Il ajouta qu'il avoit sous ses ordres dix-sept cens hommes d'infanterie, & six cens cavaliers que son oncle avoit choisis parmi ses meilleures troupes, & tous résolus comme lui de s'ensevelir sous les ruines de la place, plutôt que de la rendre aux chrétiens. Les magistrats, plutôt intimidés par ses menaces, que rassurés par ses promesses, se disposerent, malgré eux, à soutenir un siège qu'ils ne pouvoient empêcher. Mais le petit peuple furieux de zele, & d'autant plus jaloux de sa religion, qu'il ne la connoissoit guère, ne répondit au discours du gouverneur que par des imprécations contre les chrétiens. Tous à l'envi s'exhortoient à mourir pour leur religion; en sorte que le préjugé & l'entêtement leur tinrent lieu de fermeté & de courage.

Le gouverneur, pour les fortifier dans ce sentiment, & pour leur faire voir qu'il ne craignoit pas les chrétiens, fit sortir de la place sa cavalerie, avec trois cens arquebusiers, qui occupoient une colline voisine, & d'où avec leurs mousquets, & quelques pieces de campagne, ils battoient le camp de l'empereur. Dom Garcie, dont le quartier étoit proche, s'avança aussi-tôt à la tête d'une partie de ses troupes, pour les déloger de ce poste. L'escarmouche fut vive & opiniâtre, comme il arrive ordinairement dans les pre-

mieres actions , dont l'événement semble former un préjugé pour le succès de toute l'entreprise. Le gouverneur pour soutenir ses gens , fit encore sortir à leur secours six cens Maures armés de mousquets , qui firent une furieuse décharge , & qui maltraiterent extrêmement les Napolitains. Quoique le vice-roi de Sicile n'eût pas été peut-être fâché de voir dom Garcie battu & repoussé , cependant le service de l'empereur , & l'intérêt de la cause commune le porterent à exhorter les chevaliers à marcher au secours des Napolitains. Le bailli de la Sangle qui commandoit le bataillon de Malthe , marcha aussi-tôt , joignit les Maures , les chargea l'épée à la main : & ces infideles , peu faits à combattre de pied ferme , se débänderent. L'infanterie regagna les portes de la ville , qui furent ensuite fermées ; pour la cavalerie , elle se dispersa dans la plaine , & à course de cheval , se jetta dans une forêt d'oliviers , où elle se perdit.

Le canon avoit commencé par battre la fausse braye , & le pan de muraille qui fermoit cette langue de terre , dont nous avons parlé. La breche paroissant raisonnable , on envoya quelques officiers pour la reconnoître. A leur retour , ils rapportèrent qu'ils avoient apperçu derriere la breche de profonds retranchemens bien flanqués , dont le fond étoit garni de pointes de fer , & qu'on perdroit infailliblement toutes les troupes qu'on y enverroit. Mais le vice-roi de Sicile soupçonnant que la peur pouvoit avoir beaucoup de part à ce rapport ,

ou du moins qu'il étoit fort exagéré, fit résoudre l'assaut pour le vendredi suivant, & dans l'intervalle, on redoubla la batterie, afin d'élargir la breche. Le vendredi, deux heures avant le jour, le vice-roi qui vouloit avoir tout l'honneur de cette entreprise, malgré la possession où étoient les chevaliers d'être à la tête de toutes les attaques, fit avancer ses troupes au pied de la muraille.

Ces Siciliens trouverent la breche de la fausse braye bordée d'ennemis, qui firent une furieuse décharge, & tuerent un grand nombre de chrétiens. Les assaillans, sans s'épouvanter, & peut-être sans connoître le péril, gagnèrent le haut de la breche, & les plus braves se jetterent à corps perdu dans le fossé, qui étoit entre la fausse braye & le fort. Mais ils y périrent tous, à l'exception d'un seul que les infideles épargnerent pour tirer quelque connoissance des desseins des chrétiens. D'autres troupes qui s'avançoient pour soutenir ce premier corps, n'eurent pas un sort plus heureux; elles trouverent par-tout de profondes coupures & des retranchemens entassés les uns sur les autres, & d'où il partoit une grele continuelle de canon & de mousqueterie. Tout ce qui paroissoit étoit foudroyé par le feu des assiégés. Cet assaut coûta aux généraux leurs plus braves soldats; & pour ne pas perdre plus de monde, on fit sonner la retraite. L'officier comme le soldat, rebutés d'une attaque si périlleuse, se jetterent avec précipitation dans leurs tranchées. Ce mauvais succès ralentit



extrêmement l'ardeur des assiégeans. Si le soldat mécontent & rebuté n'osa pas encore parler de lever le siège, on jugea bien cependant qu'il traîneroit en longueur. Pour surcroît de disgrâce, les vivres commencerent à manquer; & ensuite des maladies contagieuses causées par la fatigue & la mauvaise nourriture, attaquèrent l'officier comme le simple soldat. Le bailli de la Sangle qui comptoit pour le premier de ses devoirs celui de l'hospitalité, dressa sous ses tentes une espece d'hôpital & d'infirmerie, où il faisoit traiter avec grand soin les soldats malades. Les chevaliers, par son ordre, & à son exemple, les servoient tour-à-tour; & toute l'armée n'admiroit pas moins leur charité que leur valeur.

Dragut toujours attentif à la défense d'une place qui lui étoit si importante, tâcha d'y faire entrer du secours; il mit à terre huit cens hommes de ses troupes, & ayant encore ramassé trois mille Maures, bons arquebussiers, qu'il avoit levés à prix d'argent, il s'enfonça dans la forêt des oliviers, voisine d'Africa, & où les chrétiens avoient coutume d'aller chercher des fascines. Son dessein étoit d'attaquer les lignes le jour de saint Jacques, patron des Espagnols, dans l'espérance d'en trouver les soldats ou ivres, ou du moins débandés & en désordre; & il avoit fait avvertir le gouverneur, pour faciliter l'entrée du secours, de faire en même tems une sortie avec toute sa garnison. Mais le hasard fit découvrir son embûche, & avança le combat.

Le vice-roi de Sicile, accompagné du bailli de la Sangle, du gouverneur de la Goulette, & avec une grosse escorte de chevaliers, étant allé dans la forêt pour faire couper des fascines, Dragut qui y étoit caché, après les avoir laissé approcher, se leva tout-d'un-coup avec ses gens, fit d'abord une furieuse décharge, & vint fondre ensuite le sabre à la main sur les chevaliers. Le bailli, quoique surpris par l'ennemi, eut bientôt remis en ordre de vieux guerriers, & capables de le prendre d'eux-mêmes. Ce bataillon se forma sans peine. Ce fut moins une escarmouche, qu'un combat de pied ferme & opiniâtre : on se battit long-tems avec différens succès. Les Turcs & les Maures, par les décharges fréquentes, tuoient beaucoup de chrétiens, & on regretta sur-tout Louis Perés de Vargas, gouverneur de la Goulette, & plusieurs chevaliers des plus braves. Ce ne fut pas sans peine que le vice-roi débarrassa sa troupe de la forêt, & gagna la plaine. Dragut le poursuivit quelque tems, & revint plusieurs fois à la charge; mais trouvant toujours les mêmes hommes, & des guerriers, qui quoiqu'en petit nombre, faisoient une bonne contenance, il fit sonner la retraite. Les Maures qui connoissoient le pays, se jetterent dans la forêt, se disperferent à leur ordinaire, & ne se rallierent qu'auprès de Faques, qui étoit leur rendez-vous.

Au retour du vice-roi, les généraux tinrent conseil, & par leur ordre & leurs soins, on

continua avec la même furie les décharges de toutes les batteries, & on en dressa même de nouvelles. Mais les murailles étoient si épaisses & si bien terrassées, que le canon ne faisoit, pour ainsi dire, que les effleurer: & les breches parurent si petites, & couvertes par des retranchemens si fortifiés, qu'on n'osa hasarder un nouvel assaut. On commençoit même à croire qu'on seroit obligé de lever le siège; mais dom Garcie plein de feu, toujours en action, & occupé uniquement du succès de l'entreprise, forma un dessein qui lui en procura le principal honneur. Il avoit appris par quelques transfuges, qu'un endroit des murailles battu des eaux de la mer, étoit plus foible, & même négligé par les assiégés, qui ne croyoient pas que les gros vaisseaux en pussent approcher à cause des bancs de sable que les flots avoient poussés de ce côté-là. Dom Garcie, après avoir communiqué son projet à l'amiral & au conseil, prit le corps de deux vieilles galeres, qui ne tiroient pas beaucoup d'eau, qu'il attacha étroitement l'une à l'autre, & sur lesquelles il fit dresser une batterie avec ses parapets & ses embrasures. Cette machine, à la faveur de la nuit, fut remorquée par des esquifs & des chaloupes, & conduite vis-à-vis de l'endroit où il vouloit faire ouverture; & il assura ces deux galeres avec quatre ancres, deux du côté de terre & du mur, & les deux autres vers la pleine mer.

On commença au point du jour à battre le pan de muraille opposé à cette plate-forme;

& le canon tira avec tant de furie, qu'une grande partie de cette muraille tomba en peu de tems. Au jugement des ingénieurs, il y eut bientôt une ouverture raisonnable, & qui détermina les généraux à tenter un assaut. Les chevaliers de Malthe, suivant l'usage & le privilege attaché à un corps si illustre, eurent la pointe. Le bailli de la Sangle regla leur marche & l'ordre de l'attaque, il ordonna que le commandeur de Giou, escorté par deux files des plus anciens chevaliers, porteroit à leur tête l'étendard de la religion. Le chevalier de Guimeran, & en cas qu'il fût tué, le chevalier Copier devoit soutenir ce premier corps avec toute la jeunesse de l'ordre, & plusieurs volontaires de différentes nations qui avoient demandé à combattre sous l'enseigne de saint Jean. On avoit mis à la queue quatre compagnies des soldats de Malthe, chacune commandée par des officiers de l'ordre; & le bailli avec quelques anciens chevaliers qu'il avoit retenus auprès de lui, devoit fermer la marche, pour se porter ensuite dans les endroits qui auroient le plus besoin de sa présence & de son secours.

Le vice-roi de Sicile avec ses troupes, & dom Garcie avec celles de Naples, pour faire diversion, se chargerent chacun de leur côté des autres attaques: & ces deux généraux, qui aspiroient l'un & l'autre à la gloire d'arborer le premier son enseigne sur le haut de la breche, promirent à leurs soldats des récompenses magnifiques. Les chevaliers n'ayant

pas besoin de ces motifs intéressés, entrèrent dans des esquifs & de légères chaloupes, si-tôt qu'un coup de canon eut donné le signal de l'attaque. Mais se voyant arrêtés à tous momens par des bancs de sable, ils se jetterent l'épée à la main dans la mer; & ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, & souvent jusqu'aux épaules, ils gagnèrent le pied de la muraille. Les infideles parurent sur le haut de la breche; pour empêcher les chrétiens d'en approcher, ils employoient en même-tems le feu du canon, celui de la mousqueterie, les coups de fleches, de pierres, les feux d'artifice, & l'huile bouillante: ils se faisoient des armes de tout ce qui se présentoit sous leurs mains.

Les chevaliers, sans s'étonner du nombre de leurs morts, surmonterent tous ces obstacles, gagnèrent le haut de la breche du côté d'une tour attachée au coin de cette muraille. Le commandeur de Giou arbora aussi-tôt l'enseigne de la religion; mais il fut au même instant renversé d'un coup de mousquet. L'enseigne fut relevée par le commandeur Copier, qui pendant toute l'action, & au milieu du feu & d'une nuée de traits d'arbalètes, la tint toujours élevée. Cependant les coups de canon qui partoient de la tour voisine, & le feu de la mousqueterie qui venoit des retranchemens, foudroyoient les chevaliers sans qu'ils pussent avancer, ni faire reculer les infideles. Un grand nombre de chevaliers, d'illustres volontaires qui combattoient sous leur enseigne, & la plûpart des soldats de Malthe,

périr dans cette occasion. Le commandeur de Guimeran qui étoit resté à la tête de l'attaque, étoit au désespoir de voir tuer ses freres à ses côtés; cependant il ne pouvoit se résoudre à abandonner son poste. Heureusement, en jettant les yeux de tous côtés, il découvrit sur la gauche & au travers des ruines, un petit sentier qui conduisoit dans le corps de la place; d'autres prétendent que c'étoit le débris d'une galerie de communication. Quoi qu'il en soit, le commandeur, à la tête de ses camarades, fait un effort, pousse tout ce qui se présente devant lui, s'ouvre un passage, se jette dans cette galerie, où il ne restoit plus que des poutres, & quelques solives, & marchant dessus avec autant de fermeté qu'il auroit fait sur un pont de pierre, il pénétra jusques dans la ville.

Au bruit de ce qui se passoit, les habitans accoururent: excités par les cris de leurs femmes & de leurs enfans, ils se barricaderent dans les rues, & percerent les maisons, d'où ils faisoient un feu terrible. Les chevaliers se virent de nouveau arrêtés; il auroit fallu, pour ainsi dire, faire autant de sièges qu'il y avoit de retranchemens dans chaque quartier. Mais pendant qu'on s'y battoit, les Turcs & les Maures qui étoient opposés aux Napolitains & aux Siciliens, ayant appris que les Maltois étoient dans la place, en abandonnerent la défense pour accourir au secours de leurs maisons & de leurs familles. Les chrétiens se répandirent aussi-tôt dans la ville, & leur

furent bien voir que ce n'étoit qu'en se maintenant chacun dans leurs postes qu'ils auroient pu conserver leurs fortunes particulieres.

Ces malheureux habitans, après une assez foible résistance qu'ils firent dans quelques quartiers, voyant l'ennemi maître de la place, cherchent leur salut dans la fuite. Les uns tâchent de gagner la plaine & la forêt, d'autres se jettent dans des nacelles ; il y en eut qui par désespoir se précipiterent au fond de la mer ; & les soldats de Dragut qui craignoient plus ses reproches que la mort même, la furent chercher dans la pointe des armes des chrétiens ; & aucun ne voulant demander quartier, ils furent tous tués. Le butin fut très-considérable : outre sept mille esclaves de tout âge & de tout sexe, le soldat trouva la ville remplie de magasins de marchandises très-riches, avec de l'or, de l'argent & des pierreries dans les maisons des principaux habitans.

Mais le plus riche butin fut la place même, la plus forte qu'il y eût alors sur les côtes d'Afrique. Le vice-roi de Sicile, qui n'avoit plus besoin du secours des Napolitains, s'attribua hautement tout l'honneur de cette conquête, y mit son fils pour gouverneur, & y laissa pour garnison six compagnies d'infanterie. Les breches furent réparées avec soin, les fossés nettoyés ; & après qu'on eut purifié & béni la principale mosquée, on y enterra les chevaliers & les principaux officiers qui avoient été tués au siège. L'empereur ayant

été depuis obligé d'abandonner cette place, leurs cendres furent transportées en Sicile dans deux caisses séparées, & déposées dans l'église cathédrale de Montréal; & par ordre du vice-roi, on leur dressa un mausolée, où il fit graver cette épitaphe :

La mort a pu mettre fin à la vie de ceux dont les cendres reposent sous ce marbre; mais le souvenir de leur rare valeur ne finira jamais. La foi de ces héros leur a donné place dans le ciel, & leur courage a rempli la terre de leur gloire; de manière que le sang qui est sorti de leurs blessures, pour une vie passagère, leur a procuré deux vies immortelles.

Dragut outré de la perte de la ville d'Africa, de ses trésors & de ses esclaves qui y étoient enfermés, l'attribuoit principalement aux chevaliers de Malthe; il en porta ses plaintes au grand-seigneur. Son agent à la Porte représenta à ce prince & à tout le divan, que l'empereur par cette conquête tenoit en son pouvoir une des principales clefs de l'Afrique; qu'il étoit maître de la forteresse de la Goulette, & de la plûpart des places qui dépendoient du royaume de Tunis; que les chevaliers de Malthe, dévoués aux intérêts de ce prince, s'étoient fortifiés dans Tripoli; qu'il étoit à craindre que les Arabes, grands ennemis des Turcs, ne leur facilitassent, au travers des déserts, le passage dans l'Egypte, & que ces chevaliers, sous prétexte de délivrer Jérusalem & la Palestine de la domination

des Ottomans , ne pénétraissent dans ces contrées ; qu'ils ne fissent revivre l'ancien esprit des croisades , & qu'ils n'attirassent dans leur parti les forces des princes chrétiens, toujours redoutables quand ils sont unis.

Des présens magnifiques , l'interprete le plus sûr pour être écouté à la Porte , & que Dragut fit répandre parmi les principaux bachas , les engagerent à représenter au grand-seigneur que c'étoit moins Dragut , que sa hauteffe même qui étoit intéressée dans la perte d'Africa ; que cette entreprise étoit un attentat contre la foi de la treve qui subsistoit encore avec les chrétiens ; qu'il ne pouvoit pas se dispenser d'en marquer son ressentiment , & qu'il falloit sur-tout chasser de toute l'Afrique , comme il avoit déjà fait de l'Asie , les chevaliers , ennemis déclarés & perpétuels de l'alcoran.

Dans ce haut degré de puissance où la naissance & les conquêtes de Soliman l'avoient élevé , on n'eut pas grande peine à exciter son indignation & son ressentiment : mais comme ce prince , contre la coutume de la plupart de ses prédécesseurs , se piquoit d'observer religieusement les traités , avant que de prendre les armes , il envoya à l'empereur un chiaou pour lui demander la restitution de Soufa , de Monaster & d'Africa.

Charles-Quint répondit à cet envoyé que ces places étoient des dépendances du royaume de Tunis , qui relevoit de la couronne de Castille , & qu'indépendamment de ses droits

de haute souveraineté, ses généraux n'avoient fait en cela que ce que tous les souverains, de quelque religion qu'ils fussent, devoient pratiquer à l'égard d'un corsaire odieux à Dieu & aux hommes; que pour lui, sans prétendre rompre la treve qu'il avoit avec sa hauteffe, il poursuivroit ce pirate dans tous les lieux où il se retireroit.

Soliman trop puissant pour être équitable, & qui mesuroit ses raisons au poids seul de ses forces, fut irrité d'une réponse aussi fiere: il résolut d'en tirer raison par quelque entreprise d'éclat. Dragut reçut ordre de ramasser & de mettre en corps tous les corsaires qui navigeoient sous l'enseigne du croissant; de les tenir prêts pour se joindre à la flotte Ottomane que le sultan vouloit employer dans cette guerre: & afin d'ôter à Charles-Quint le prétexte de traiter Dragut de corsaire, il lui envoya comme à un de ses officiers, un brevet de fangiac de l'île de Sainte-Maure. Le dessein du grand-seigneur étoit de commencer la campagne par le siège des places que Doria & les autres généraux de l'empereur venoient de conquérir: mais Dragut lui fit représenter que les chevaliers de Malthe le traverseroient infailliblement dans toutes ses entreprises; que leurs vaisseaux enleveroient souvent les convois qui passeroient le long des côtes de Tripoli, ou proche de Malthe; qu'il falloit porter le fer & le feu dans cette île & à Tripoli, & employer toutes ses forces pour exterminer ces chevaliers, qui, quoiqu'en

petit nombre, se multiplioient, pour ainsi dire, quand il étoit question de faire la guerre aux musulmans.

Le grand-seigneur qui n'entendoit parler que des prises faites sur ses sujets par les chevaliers de Malthe, & qui les regardoit comme des corsaires uniquement occupés à ruiner le commerce de ses états, entra dans les vues de Dragut. Il falloit pour cela une puissante flotte ; par son ordre on travailla sans relâche dans tous les ports de son empire, à construire & à armer des galeres & des vaisseaux de toute grandeur. Le bruit d'un si grand armement parvint bientôt à Charles-Quint ; il ne douta pas que cette guerre ne fût l'ouvrage de Dragut, & que ce corsaire, pour ses intérêts particuliers, ne fût bien aise d'attirer les armes de son maître, & d'étendre sa puissance dans l'Afrique. Pour conjurer l'orage, il n'eut fallu que faire périr ce pirate, ou se rendre maître encore une fois de sa personne. Charles-Quint persuadé que si le sultan se voyoit privé d'un général si habile, & qui depuis tant d'années navigeoit dans ces mers, il tourneroit d'un autre côté l'effort de ses armes, ordonna à Doria de le chercher, de le combattre fort ou foible, & de ne rien négliger pour se défaire d'un ennemi si redoutable.

Doria en exécution des ordres de l'empereur, au retour du printems, se mit en mer avec vingt-deux galeres, sans les galiotes & les brigantins, & arriva dans le mois de mars sur les côtes d'Afrique. L'amiral chrétien

ayant appris que Dragut qu'il cherchoit, avoit relâché dans le havre ou canal de l'île de Gelves, y aborda; & pour en fermer la sortie, il jetta l'ancre à son embouchure, dans un endroit appelé *la bouche de Cantara*. Le corsaire surpris par l'arrivée des vaisseaux chrétiens, pendant toute la nuit fit construire un rempart de terre à l'embouchure de ce canal, d'où il battit ensuite les galeres de Doria, qui fut obligé de s'éloigner de la portée du canon. Mais l'amiral chrétien persuadé que sa proie ne pouvoit lui échapper, dépêcha en diligence des brigantins en Sicile, à Naples & à Gènes pour en faire venir un renfort de troupes.

Son dessein étoit que pendant qu'avec sa flotte, il garderoit, pour ainsi dire, le corsaire à vue, & qu'il tiendroit l'issue du canal bloquée, ces troupes qu'il avoit envoyé chercher, débarqueroient dans l'île, brûleroit les galeres de Dragut, & le feroient prisonnier. Dragut qui prévint son dessein, & qu'il alloit être investi par terre & par mer, pour se tirer d'un si grand péril, forma un projet aussi hardi qu'extraordinaire, & dont l'histoire fournit peu d'exemples.

Pour entretenir la confiance de l'amiral chrétien, & lui faire croire qu'il étoit résolu de défendre jusqu'à l'extrémité l'entrée du canal, il fit construire le long de ses bords, & des deux côtés, différens retranchemens, garnis d'artillerie & de mousquetaires, qui dès que le moindre vaisseau chrétien approchoit,

faisoient un feu continuel : mais en même-tems l'habile corsaire par le moyen de ses soldats , des esclaves de sa chiourme , & avec le secours des Maures qui habitoient cette île , fit applanir un chemin qui commençoit à l'endroit où ses galeres étoient mouillées , & sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs pieces de bois , qu'il fit recouvrir de planches frottées de graisse , pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudroit faire glisser dessus. On guida ensuite par la force des cabestans ses galeres sur ce plancher , & avec des rouleaux de bois on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'île dont le terrain étoit beaucoup plus bas , & où il avoit fait creuser un nouveau canal du côté de l'île , opposé au canal de Cantara , & par lequel ses galeres passerent d'une mer à l'autre. Doria n'en apprit la nouvelle que par la perte de la capitane de Sicile , que Dragut , comme pour le braver , enleva presque à sa vue. Ce corsaire prit ensuite la route de Constantinople pour hâter par sa présence le départ de la flotte destinée contre Tripoli , & les autres places qui appartenoient aux chevaliers de Saint-Jean. L'amiral chrétien étonné , & plus confus que s'il eût perdu une grande bataille , revint dans le port de Gènes : & pour se dispenser de la poursuite du corsaire , il se servit du prétexte honorable de commander lui-même les galeres qui devoient passer d'Italie en Espagne , dont Philippe d'Autriche , fils unique de l'empereur. Il conduisit ce jeune prince à Barcelonne , d'où il ramena depuis Maximilien , roi de Bohême ,

cousin-germain de Philippe, & fils de Ferdinand, roi des Romains, que son pere avoit rappellé en Allemagne auprès de lui.

Doria employa tout l'été à faire ces voyages. Les vice-rois de Naples & de Sicile destitués de son secours, avoient joint leurs forces maritimes. Malgré cette jonction, ne se trouvant pas encore assez forts pour tenir la mer, ils avoient envoyé à Malthe demander le secours des galeres de la religion. Par la même raison & par la crainte d'un siège, le grand-maître ne devoit pas les laisser sortir de ces ports : mais en ce tems là, & sous un grand-maître Espagnol, la religion étoit toute Autrichienne; les prieres, & même de simples demandes que faisoient l'empereur ou ses généraux, étoient des ordres absolus pour le grand-maître. Cependant il se trouva dans le conseil quelques commandeurs qui se plainquirent assez hautement de ce qu'à la veille d'être attaqués par les infideles, on se privoit des forces de la religion, & d'un secours si nécessaire. D'Omédes pour empêcher que le reste du conseil ne fît attention à de si justes raisons, déclara qu'il avoit des avis certains que la flotte des infideles ne devoit être employée cette année que pour servir le roi de France contre l'empereur. Sur sa parole, & encore plus par son crédit & son autorité, les galeres eurent ordre de joindre incessamment celles de l'empereur. Pour adoucir ceux qui murmuroient de cette disposition, le grand-maître ordonna au chevalier *Pied-de-Fer*, général des

*De Belle
Melitenfi ad
Carolus Ca
sarem Nico
lai Villaga
gnonis Com
menarius ,
1653.*

galeres , lorsqu'il fut prendre congé de lui , qu'en cas qu'il s'apperçût que la flotte des infideles tint la route de Malthe ou de Tripoli , il eût à revenir en toute diligence dans les ports de la religion. Mais pour exécuter de pareils ordres , il falloit que ce général des galeres eût sur sa route un sauf-conduit de la mer , des vents , & même de la flotte ennemie.

Le rendez-vous général étoit dans le port de Messine. A peine les différentes escadres qui composoient la flotte chrétienne y étoient entrées , qu'on reçut plusieurs avis du Levant , que celle du grand-seigneur étoit en mer , & qu'un armement si redoutable tenoit la proue vers les côtes de Naples & de Sicile ; mais sans qu'on pût juger de quel côté tomberoit l'orage. Cette flotte étoit composée de cent douze galeres qu'on appelloit royales , de deux grandes galeasses , de trente flûtes , & de plusieurs brigantins & de vaisseaux de transport. Le bacha Sinam en étoit général : il avoit pour lieutenans Dragut , & un autre fameux corsaire appelé Salarais , & on avoit embarqué sur cette flotte douze mille hommes , la plupart janissaires , & un grand nombre de pionniers , d'outils & de machines pour un siège. Le chevalier George de Saint-Jean qui avoit couru toutes les côtes de la Morée , revint en ce tems-là dans le port de Malthe , & rapporta que dans tout le Levant on parloit assez publiquement du siège de Tripoli , ou de celui de Malthe même : & ce qui augmenta l'inquiétude du conseil , c'est que le com-

mandeur de Villegagnon qui arriva alors de France en Sicile, écrivit de Messine au grand-maître, & à ses amis particuliers, que l'armement du grand-seigneur ne regardoit que les états de la religion; & qu'il étoit parti exprès de son pays pour en apporter des nouvelles certaines, & rendre à l'ordre les services qu'il lui devoit par sa profession. Comme ce chevalier étoit alors également considéré en France & dans son ordre, peut-être qu'il ne sera point inutile de le faire connoître un peu particulièrement.

Frere Nicolas Durand de Villegagnon étoit né François, de la province de Brie, d'une ancienne maison. C'étoit un des hommes de son siècle le mieux fait, l'esprit orné de rares connoissances, & d'une valeur révéree même par les plus braves capitaines de son tems. Nous avons déjà parlé de la maniere avantageuse dont il s'étoit distingué au siège d'Alger, & de la gloire qu'il y acquit à la vue de tant de nations différentes, qui composoient l'armée de Charles-Quint. Il ne s'étoit pas moins signalé sur mer pour le service de son prince, & en qualité de vice-amiral des côtes de Bretagne. Ce chevalier, au premier bruit de l'armement du Turc, & du siège dont Malthe étoit menacée, sans attendre une citation générale, demanda son congé au roi Henri II, quitta la cour & ses espérances, arriva en Sicile, communiqua au vice-roi les nouvelles qu'il portoit au grand-maître. Il lui représenta ensuite avec beaucoup de zele, le peu de



troupes & de munitions qu'il y avoit à Malthe, au Goze & à Tripoli : il l'exhorta à ne pas laisser sans secours des îles feudataires de la couronne de Sicile, & qui lui servoient même de boulevard.

Le vice-roi prévenu que les côtes de Naples & de Sicile avoient plus à craindre des infideles, que les places de la religion, se contenta de lui dire, qu'autant que l'intérêt de l'île dont il avoit le gouvernement, pourroit le lui permettre, il n'oublieroit rien pour contribuer à la défense de Malthe. Cette réponse en des termes si vagues & si généraux, ne contentant pas Villegagnon, il s'embarqua dans un brigantin, & arriva peu de jours après à Malthe. À son débarquement, une troupe de chevaliers l'entoure & le conduit au grand-maître. Après qu'il lui eut rendu ses premiers devoirs, ce prince fit assembler le conseil, l'y fit appeler, & lui demanda ce qu'on pensoit en France de l'armement du grand-seigneur. Le commandant François lui répondit, qu'on y étoit persuadé que toutes les forces de l'empire Ottoman alloient tomber sur les états de la religion; qu'à son départ, & en prenant congé du connétable de Montmorenci, premier ministre du royaume, ce seigneur l'avoit chargé de l'avertir de sa part qu'il alloit être incessamment attaqué; que le grand-seigneur, chagrin de trouver dans toutes les armées, soit de l'empereur ou des Vénitiens, un grand nombre de chevaliers, mais sur-tout irrité de la part qu'ils avoient eue à la prise d'Africa, avoit

dessain de les chasser de Tripoli, & des îles qu'ils occupoient; qu'il l'exhortoit à ne pas se laisser surprendre, qu'il devoit ces avis aux sentimens d'estime & d'affection qu'il conservoit pour un ordre illustre, & que le grand-maître de l'Isle-Adam son oncle avoit gouverné dans des tems si difficiles, avec l'approbation générale de tous les souverains de la chrétienté.

Ces nouvelles allarmerent le conseil; on fit de vives instances au grand-maître pour mettre les places de la religion en état de défense; & tout le monde opina qu'il falloit envoyer incessamment du secours à Tripoli, place peu fortifiée, & qui n'avoit pour garnison que de vieux chevaliers, & des infirmes, qui à cause de la bonté de l'air s'y étoient retirés; que la petite île du Goze n'étant pas tenable, il en falloit raser le château, de peur que les Turcs ne se logeassent dans une place si voisine de Malthe, transporter les habitans de cette île en Sicile, prier le vice-roi de leur y donner retraite, & demander en échange quelques compagnies d'infanterie pour les envoyer à Tripoli.

Le grand-maître écouta ces différens avis avec beaucoup de froideur: & après avoir témoigné à Villegagnon qu'il étoit bien obligé au connétable de l'intérêt qu'il prenoit à son ordre, il le congédia: & retenant les grands-croix & les piliers du couvent: *ou ce François*, leur dit-il avec un souris moqueur, *est la dupe du connétable, ou il nous veut prendre pour la sienne.* Affectant ensuite un air plus sérieux & convenable dans une affaire

de cette importance, il leur dit qu'on ne lui persuaderoit jamais que Soliman eût fait les frais d'un si grand armement, seulement pour s'emparer de Malthe; qu'un si petit objet, & la conquête d'un rocher, ne le dédommageroit pas de la prodigieuse dépense qu'il venoit de faire pour mettre une si puissante flotte en mer; mais que ce prince, un des plus grands politiques de son siècle, avoit de bien plus hauts desseins; que de concert avec le roi de France, il alloit attaquer le royaume de Naples; que sa flotte qui les allarmoit si fort, étoit attendue dans le port de Toulon; qu'elle devoit se joindre incessamment à celle de France, & même qu'il avoit des avis bien certains que le roi y avoit envoyé cinq mulets chargés d'or & d'argent pour la solde des infidèles. Qu'après tout, avant que de s'engager dans des dépenses peut-être inutiles, il étoit à propos d'attendre des nouvelles plus positives.

Une réponse si indifférente remplit d'indignation quelques seigneurs du conseil. Ce que Villegagnon avoit avancé au sujet de la nécessité de fortifier Tripoli, ne pouvoit jamais être regardé comme une dépense inutile; mais on ne savoit que trop à Malthe que d'Omédes uniquement attaché à l'agrandissement de sa famille, comptoit pour perdu tout l'argent qui ne tournoit pas au profit de ses neveux, & que le plus foible prétexte, pourvu qu'il pût servir à éloigner quelque dépense, si nécessaire qu'elle fût, lui paroïssoit

roissoit toujours une raison solide, & un profit certain. Ainsi quelques commandeurs lui repar- tirent avec vivacité, qu'à l'approche de la flotte Ottomane, & à la vue d'un si grand péril, il n'étoit pas de la prudence du conseil, sur la foi incertaine de quelques espions, de demeurer dans l'inaction; qu'il falloit incessamment, par une citation générale, convoquer tous les chevaliers qui étoient en différentes contrées de la chrétienté, fortifier les endroits foibles de l'île de Malthe, & qui pouvoient faciliter la descente des infideles, raser le château du Goze, en transporter les habitans en Sicile, tâcher d'obtenir du secours du vice-roi, & sur-tout tirer les anciens chevaliers de Tripoli, & les remplacer par un corps d'autres plus jeunes & plus capables de soutenir les fatigues d'un siège.

Le grand-maître toujours avide d'argent, leur dit qu'il ne s'éloigneroit pas de publier la citation, pourvu que dans un conseil complet, & en attendant un chapitre général, on augmentât les responsions & les taxes auxquelles chaque commanderie étoit assujettie, afin de subvenir à la dépense que l'arrivée d'un si grand nombre de chevaliers alloit coûter. Il ajouta qu'il ne pouvoit consentir qu'on abandonnât le château du Goze situé sur la pointe d'un rocher; qu'il pourroit servir de retraite aux femmes & aux enfans des habitans de l'île; & même que les Gozitains, à la vue de gages si chers, en combattroient avec plus de courage; d'ailleurs qu'il faisoit un grand fond

sur la valeur & l'expérience du chevalier d'Esté qui en étoit gouverneur. A l'égard du changement qu'on proposoit de faire dans la garnison de Tripoli, il s'y opposa, sur le prétexte qu'il n'étoit pas de la prudence d'affoiblir Malthe pour fortifier une place éloignée; que pour la secourir, il suffisoit de tirer de Sicile quelques compagnies d'infanterie, & qu'il en alloit écrire incessamment au vice-roi.

Quelque foibles que fussent ses raisons, rien ne put vaincre son entêtement, & le faire revenir de sa prévention; & ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que son sentiment, par la complaisance des commandeurs Espagnols & Italiens, prévalut dans le conseil. On abandonna même le dessein d'une citation générale sur ce que si les Turcs avoient ordre d'attaquer les états de la religion, ils seroient devant Malthe avant que la citation eût passé la mer: ainsi après qu'on eut fait de légères fortifications dans les endroits où on pouvoit faire des descentes, le grand-maître demeura dans une inaction aussi étonnante, que s'il eût eu communication des ordres du général des Turcs, ou qu'il se fût entendu avec lui. Cependant à sa prière, le vice-roi de Sicile, qui n'ignoroit pas de quelle importance étoit pour la Sicile, la conservation de Malthe, lui envoya une recrue de deux cens Calabrois qui lui étoient venus du royaume de Naples, tous pâtres ou artisans, & qui n'avoient point porté les armes; mais on se flatta, quand ils seroient arrivés à Tripoli, que sous les ordres & à l'exemple des

chevaliers , ils se formeroient insensiblement dans la discipline militaire.

On se disposa à les faire partir ; mais quand il fut question de les embarquer , la crainte de se trouver dans une place éloignée , & menacée d'un siège , leur fit perdre cœur. La plupart se cachèrent : ils se plainrent que le grand-maître , pour épargner les chevaliers & ses propres soldats , les envoyoit à la boucherie , & on ne put venir à bout de les faire passer en Afrique , qu'en mettant à leur tête vingt-cinq chevaliers , tous jeunes gens , qui , pour quelque mutinerie qu'ils avoient faite , avoient été mis aux arrêts , & dont le grand-maître n'étoit pas fâché de se débarrasser.

Ce fut tout le secours qu'on put tirer de ce prince en faveur de la ville de Tripoli. Les Gozitains en furent encore plus abandonnés : & comme s'il eût été persuadé que pour leur défense il fortiroit de la terre des bataillons armés , on n'en put arracher ni troupes , ni même des canonniers : & les malheureux habitans de cette petite île , qui vouloient au moins mettre en sûreté leurs femmes & leurs enfans , les ayant envoyés à Malthe sur deux barques , le grand-maître qui craignoit d'être obligé de fournir à leur subsistance , ne souffrit point qu'on les débarquât. Il menaça même de les couler à fond , si elles approchoient du port. Toutes ces femmes avec leurs petits enfans , furent contraintes de retourner au Goze ; & d'Omédes couvrit un si grand fond de dureté d'un raffinement de politique , & du

prétexte dont nous avons déjà parlé, que ces habitans ayant sous les yeux des gages si chers, en combattroient avec plus de courage & de fermeté. On apprit peu de jours après que la flotte du grand-seigneur avoit paru le long des côtes de Sicile; que les Turcs avoient fait des descentes & de grands ravages en différens endroits; qu'après avoir tenté le siège de Catane, ils s'étoient arrêtés à Augusta; que cette place & le château n'avoient tenu que peu de jours; que les infideles y avoient commis toutes sortes d'excès, & que le bruit commun étoit qu'ils se dispoisoient à faire voile droit à Malthe.

De si tristes nouvelles donnerent beaucoup d'inquiétude au conseil, & allarmerent tous les habitans. Le grand-maître, pour les rassurer: « Ce n'est point à nous, *leur dit-il,* » que les Turcs en veulent; & ils n'ont pris la » route du Midi, qui semble les approcher de » Malthe, que parce que ce chemin est le plus » court pour aller en Provence ». Pour fortifier son sentiment par l'avis des plus habiles pilotes, il en fit venir dans le conseil des plus anciens, qui, soit par complaisance, ou que ce fût la vérité, convinrent qu'effectivement, supposé que les Turcs eussent ordre d'aborder aux côtes de Provence, la route par le Midi étoit la plus courte de deux cens milles.

Mais enfin un si funeste aveuglement se dissipa; le grand-maître trois jours après, des fenêtres de son palais, vit arriver la flotte Ottomane, qui poussée par un vent favorable,

parut en bonne ordonnance devant l'île de Malthe. Les ordres que Soliman avoit donnés à son général, portoient, qu'il tenteroit en passant, & selon la disposition qu'il y trouveroit, de se rendre maître des îles de Malthe & du Goze; & que si cette entreprise lui paroissoit de trop difficile exécution, il s'attachât uniquement à celle de Tripoli, dont la conquête, dans la vue de reprendre Africa, lui paroissoit plus nécessaire. Le grand-seigneur ajouta, que connoissant l'expérience de Dragut, il souhaitoit que Sinam n'entreprît rien d'important sans la participation de ce corsaire. Le général Turc, en exécution de ces ordres, se présenta d'abord devant un des ports de l'île, appelé *Marfa Musciete*, qui n'est séparé du grand port que par une langue de terre, ou pour mieux dire, par un rocher fort élevé.

A l'approche d'une armée si formidable, une terreur générale se répandit parmi les habitans de l'île; chacun pour se soustraire à la fureur des Turcs, cherchoit un asyle & une retraite; les uns dans les antres que formoient des rochers, & d'autres dans les places fortifiées. Il n'y en avoit que deux dans toute cette île; l'une située au pied du château Saint-Ange, appelée communément *le Bourg*, & la résidence ordinaire en ce tems-là de tout le couvent; & l'autre dans le fond des terres, & au milieu de l'île, éloignée du Bourg & du grand port d'environ six milles: on la nommoit *la Cité notable*, ou *la Ville de Malthe*, du

nom commun à toute l'île ; c'étoit la capitale , & même , à proprement parler , la seule ville qu'il y eût alors.

La plûpart des habitans de la campagne , hommes , femmes & enfans , chargés de leurs petits meubles , & traînant à leur suite des vaches & des chevres nécessaires à la subsistance de leurs enfans , se réfugièrent dans ces deux places. Mais comme il n'y avoit pas assez de maisons pour loger tout ce peuple , la plûpart furent réduits à demeurer dans les places publiques & dans les rues ; ce qui étoit de plus fâcheux , ils s'y étoient exposés pendant la canicule , à l'ardeur du soleil insupportable dans ces climats brûlans. L'infection & la puanteur qui exhaloit des excréments de ces malheureux entassés les uns sur les autres , auroit bientôt produit des maladies contagieuses ; & ce qui augmentoit la peine & le désespoir de tout ce peuple , c'est que dans l'une & l'autre place il n'y avoit ni puits ni fontaines : il se trouvoit même peu d'eau dans les citernes ; en sorte que si par malheur les Turcs s'opiniâtroient à faire le siège d'une de ces deux places , il faudroit se résoudre à en chasser les bouches inutiles , & livrer tout ce peuple à la cruauté des barbares , ou prendre le parti de capituler : deux extrémités dont l'ordre par sa charité & par sa valeur étoit également incapable.

Par l'entêtement du grand-maitre les chevaliers manquoient de tout , hors de courage : mais ils ne se manquèrent pas à eux-mêmes ,

ni à la religion : jamais ils n'avoient fait paroître plus de résolution. C'étoit toujours la même valeur de ces anciens chevaliers, auxquels l'ordre devoit son institution & ses premières conquêtes.

Il sembloit que ce fussent encore les mêmes hommes, & qu'il n'y eût que les noms de changés. Le chevalier Upson, commandeur Anglois, & un des plus braves chevaliers de l'ordre, à la tête de trente autres, & suivi de quatre cens habitans de l'île, tous à cheval, se présenta fièrement au bord de la mer du côté du Bourg, pour s'opposer aux descentes que les Turcs pourroient tenter. Le commandeur de Guimeran, Espagnol, sortit en même-tems par un autre côté avec cent chevaliers à pied, & trois cens arquebusiers ; & ayant passé dans des esquifs, du Bourg sur le mont Sceberras, ce rocher qui séparoit les deux plus grands ports, il s'y tint caché ventre contre terre, pour observer les desseins & la contenance des infideles. Il n'y eut pas été long-tems, qu'il vit paroître le général Turc dans sa capitane, suivie de quelques galeres qui s'avancèrent dans le grand port, pour reconnoître l'endroit le plus propre à faire des descentes : & comme le côté du Bourg étoit le plus exposé à l'artillerie du château Saint-Ange, pour s'en éloigner, il rangeoit celui du mont Sceberras. Mais approchant de cet écueil, le commandeur de Guimeran le voyant à portée de ses arquebusiers, fit faire une salve si furieuse, particulièrement sur la capitane, que toute la

chiourme en désordre en abandonna les rames. La colere du général Turc succéda bientôt à la surprise, & son orgueil blessé de se voir attaqué le premier par des gens qu'il croyoit surprendre, & si inférieurs en forces, lui en fit jurer la perte. Il fit tourner les proues contre terre, aborda dans une plage où la descente paroïssoit aisée, mit à terre son escorte, & s'avança pour chercher les chevaliers & les combattre. Mais le commandeur content de son avantage, & fort inférieur en troupes, après avoir fait sa décharge, fit rembarquer ses soldats, & les ramena heureusement dans le Bourg, sans avoir perdu un seul homme.

Sinam les ayant cherchés inutilement, monta avec ses principaux officiers sur l'endroit du mont Sceberras, le plus élevé, d'où considérant le château Saint-Ange, sa situation sur la pointe d'un rocher, & les boulevards dont il étoit fortifié : « Est-ce là ce château, *dit-il* » avec colere à Dragut, que tu as représenté » au grand-seigneur si facile à emporter? Certainement, *continua le bacha*, l'aigle ne » pouvoit jamais choisir pour placer son aire » sur une pointe de rocher plus escarpée » Un vieux corsaire frere de cet Airadin, autrefois seigneur de Tachiora, dont nous avons parlé, soit par aversion pour Dragut, ou par complaisance pour son général : « Vois-tu, » *dit-il à Sinam*, ce boulevard qui s'avance » du côté de la mer, & sur lequel les chevaliers ont arboré le grand étendard de la » religion? Il faut que tu saches, Seigneur,

» qu'étant esclave à Malthe, j'ai porté sur mes
 » épaules ces grosses pierres qui ont servi à le
 » construire; & qu'avant que tu puisses ruiner
 » cet ouvrage, l'hiver arrivera, ou ce qui est
 » de plus à craindre, quelques puissans secours
 » en faveur des assiégés ».

Dragut tout de feu, & qui n'avoit jamais connu de péril, étoit au désespoir de trouver tant de froideur & de défiance dans son général; & pour le déterminer à faire promptement le siège du Bourg, il lui représentoit que cette place tiroit toute sa force du château Saint-Ange, & qu'en ruinant avec son artillerie ce château, il prendroit comme d'un coup de filet le grand-maître, & tous les chefs de l'ordre, qui s'étoient, disoit-il, renfermés imprudemment dans une mauvaise place.

Sinam en jugeoit autrement: il n'ignoroit pas que pour se rendre maître d'une place défendue par les chevaliers, il ne suffisoit pas d'en avoir ruiné les fortifications; qu'il falloit encore, avant que d'y pouvoir entrer, avoir fait périr tous ces guerriers jusqu'au dernier: ainsi pour ne pas s'engager mal-à-propos dans cette entreprise, il assembla le conseil de guerre. Soliman n'avoit point de général si timide en apparence, quand il s'agissoit de délibérer; quoiqu'intrépide dans l'action, il ne s'y engageoit jamais qu'avant que de songer à vaincre, il n'eût pris toutes les précautions possibles pour n'être pas vaincu. Ainsi après avoir exposé dans le conseil les ordres qu'il avoit du grand-seigneur, il représenta en

JEAN
D'OMÉDES.

même-tems qu'en s'attachant au siège du Bourg & du château Saint-Ange, il craignoit que cette entreprise ne fût de longue haleine, & ne l'empêchât de passer en Afrique, où l'objet principal de son instruction l'appelloit, & qu'il croyoit que pour se conformer aux intentions du grand-seigneur, & pour se venger de ces corsaires chrétiens, il suffisoit de ravager l'île, & d'enlever tous les habitans qu'on pourroit prendre & faire esclaves.

La complaisance que les officiers subalternes ont presque toujours pour le sentiment de leur général, fit approuver celui de Sinam. Mais Dragut, ennemi juré des chevaliers, & qui brûloit d'impatience d'en venir aux mains avec eux, malgré le résultat du conseil de guerre, insista fortement à ce que, si on ne jugeoit pas à propos d'attaquer le château Saint-Ange & le Bourg, on fît du moins le siège de la capitale, où la plûpart des habitans de l'île s'étoient, disoit-il, renfermés avec leurs richesses, & qu'on trouveroit sans aucune fortification, & sans autre garnison que de malheureux paysans, toujours tremblans, même derriere les bastions les plus épais. Comme le bacha, en prenant congé du grand-seigneur, en avoit reçu ordre de ne rien entreprendre de considérable sans l'avis de Dragut, il crut que dans cette occasion il ne pouvoit pas se dispenser de déférer à son sentiment : ainsi, pour ne pas s'attirer ses murmures & ses mauvais offices à la Porte, il fit débarquer ses troupes & son artillerie. Toute l'armée

s'avança dans les terres, & arriva sans obstacle devant la cité notable. Il n'y eut que le canon qu'on eut une peine infinie à y conduire, à cause des rochers dont l'île est remplie. Tous les affuts furent brisés plus d'une fois, & on fut réduit à la fin à les faire traîner par des esclaves, qui y employèrent même plusieurs jours, avant qu'on pût dresser des batteries devant cette place, appelée *Malthe*, du nom général de l'île.

On prétend que les Carthaginois en étoient les fondateurs; que les Romains après avoir détruit Carthage, cette fiere rivale de Rome, chasserent depuis les Africains de l'île, & que les Arabes mahométans s'en emparèrent à leur tour, & lui donnerent le nom de *Medine*, en mémoire de la ville de ce nom, située dans l'Arabie Pétrée, & que Mahomet avoit appelée *Medina-Labi*, c'est-à-dire, la ville du Prophete. Le bailli George Adorne, d'une maison illustre de Gènes, commandoit dans la ville de Malthe: plus de treize mille personnes de l'un & de l'autre sexe s'y étoient réfugiées; en sorte qu'il y avoit beaucoup de monde, mais peu de soldats. Les Turcs en entrant dans l'île, se répandirent d'abord dans les villages & dans les casals, & porterent le fer & le feu de tous côtés. Les maisons étoient embrasées; & aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, on voyoit les campagnes fumantes de l'incendie des maisons, & des grains qu'on n'avoit pas eu le tems de recueillir. Bientôt toute l'armée s'approcha du corps de la place:



on ouvrit la tranchée, & on commença à dresser des batteries. Ce ne fut pas sans résistance de la part du gouverneur : il fit plusieurs sorties, moins à la vérité dans l'espérance de pouvoir ruiner les travaux de l'ennemi, que pour faire voir par une contenance assurée, qu'il étoit résolu à une courageuse défense.

Mais il manquoit de troupes réglées, & sur-tout d'un nombre suffisant de chevaliers pour commander, & pour faire combattre les paysans, & les habitans de la campagne, qui s'étoient réfugiés dans la place. La plupart même de ces paysans, à l'approche de l'ennemi, & se regardant déjà comme la proie des infidèles, se repentoient de s'être enfermés dans la place. Se croyant plus en sûreté par-tout où ils n'étoient pas, ils se faisoient descendre avec des cordes dans les fossés, & croyant échapper à l'ennemi, ils rencontroient bientôt ou la mort ou l'esclavage. Le gouverneur au désespoir de s'en voir abandonné, exhorte, prie, & menace ceux qui restent ; & par son exemple & sa fermeté, il vient à bout d'en former des compagnies, met à leur tête quelques chevaliers de ses amis, qui s'étoient enfermés généreusement avec lui. Mais comme il prévint bien qu'il en auroit besoin d'un grand nombre, sur-tout de quelqu'un qui eût vu des sièges, & qui entendît l'art d'attaquer & de défendre des places, il trouva le moyen de faire sortir la nuit de la ville un soldat, pour donner avis au grand-maître de l'état du

siège, & pour lui demander une recrue de chevaliers, & sur-tout Villegagnon, comme le plus capable, par sa valeur & son expérience de partager avec lui le commandement & la défense de la place.

Le grand-maître, tant pour sa sûreté que pour celle du Bourg, ne put se résoudre à se priver de ses défenseurs, & à en diminuer le nombre; & il se contenta de dire à cet envoyé, que parmi ce grand nombre de citoyens & de paysans qui s'étoient réfugiés dans la ville, il n'étoit pas possible qu'il ne s'en trouvât de capables de commander les autres; que l'intérêt de leur patrie, & la défense de leur vie & de leur liberté suffisoient pour faire combattre les uns & les autres jusqu'à l'extrémité, & qu'en pareilles occasions on avoit moins besoin dans le simple officier & dans le soldat d'expérience & de capacité, que de force & de courage. L'envoyé au désespoir de se voir réduit à ne rapporter à son maître pour tout secours qu'une réponse aussi dure, lui demanda suivant ses ordres, qu'il lui envoyât au moins le chevalier de Villegagnon. Le grand-maître, qui depuis son arrivée à Malthe, l'avoit toujours trouvé plus sincère qu'il n'eût souhaité, fut ravi sous un prétexte aussi honorable de s'en pouvoir défaire; il l'envoya querir aussitôt, & quand il parut, il lui dit avec un air obligeant & gracieux, qu'il avoit toujours fait un cas infini de sa valeur & de sa capacité dans le métier de la guerre; que la religion dans cette conjoncture lui en demandoit de

nouvelles preuves ; qu'il s'agissoit de s'aller jeter dans la ville assiégée ; qu'à la vérité le grand nombre de citoyens & de paysans qui y étoient enfermés le rassuroit contre toutes les attaques des Turcs ; mais que ce peuple dont il étoit aisé de faire de bons soldats , avoit besoin d'un chef qui remplaçât le gouverneur dans les endroits où il ne se pourroit pas trouver.

Villegagnon , avec cette modestie inséparable d'une parfaite valeur , lui répondit simplement , qu'en prenant l'habit & la croix de l'ordre , il avoit consacré sa vie au service de la religion ; qu'elle n'étoit plus à lui , & que c'étoit à ses supérieurs à en disposer ; qu'il étoit prêt de partir quand il l'ordonneroit. Il ajouta qu'il le prioit de trouver bon qu'il lui représentât qu'on ne devoit pas faire un grand fond sur cette foule de paysans qui étoient renfermés dans la place , tous ennemis du péril , & qui n'étoient point en prise à la honte d'avoir su l'éviter ; que dans la conjoncture présente le gouverneur avoit besoin de gens intrépides , & conduits dans le combat par des motifs de religion , & par des principes d'honneur ; qu'enfin , pour ne lui rien dissimuler , il falloit pour sauver la place , y faire entrer au moins cent chevaliers.

Le grand-maître lui répondit , que par un decret du conseil , il avoit été arrêté qu'on réserveroit tous les chevaliers pour la défense du bourg & du château Saint-Ange ; cependant que pour ne pas le laisser partir seul , il

obtiendrait du conseil qu'il pût amener avec lui six autres chevaliers; mais que c'étoit tout le secours qu'on lui pouvoit accorder. Villegagnon le pria de considérer quel secours dans un assaut on pourroit se promettre de six chevaliers seuls, & qui à l'approche de l'ennemi, & au bruit de l'artillerie, seroient bientôt abandonnés par les paysans; que pour ne lui rien dissimuler, ce seroit six chevaliers qu'il enverroit à la boucherie, & qui seroient en un instant accablés par une foule d'ennemis, sans même que par la perte de leur vie ils pussent espérer d'acquérir quelque honneur, qu'on ne trouve que dans une défense opiniâtrée.

Le grand-maître, fatigué de la solidité de ses remontrances, lui repartit brusquement, qu'il demandoit dans un chevalier plus de courage & d'obéissance, que de raisons; & que s'il avoit peur, il en trouveroit assez d'autres qui se trouveroient honorés d'une pareille commission. Villegagnon piqué d'une réponse qui sembloit donner atteinte à son honneur: « Seigneur, lui dit-il, je vous » ferai voir que la peur ne m'a jamais fait fuir le » péril ». A l'instant il part avec six chevaliers François de ses amis; & pour arriver avant le jour, ils se jettent à crû sur des cavales qui passoient dans les fossés du château, approchent de la ville assiégée, se glissent à la faveur des ténèbres au pied de la muraille; & après avoir fait les signaux dont on étoit convenu, par le moyen des cordes qu'on leur

jette, ils entrent tous sept avec leur guide dans la place, sans avoir été apperçus par l'ennemi.

Au bruit qui se répandit le matin dans la ville, de l'arrivée de ce petit secours, tout le peuple prévenu de la réputation du chevalier de Villegagnon, fit éclater sa joie. Les vieillards, les femmes & les enfans donnoient de justes louanges à la généreuse résolution qu'il avoit prise avec ses compagnons de venir s'enfermer dans la place. Les habitans solemniserent son entrée par des décharges de mousqueterie : il sembloit que dans sa seule personne ils eussent recouvré des troupes, des armes & des vivres. Ce commandeur, pour entretenir leur confiance, leur dit qu'il étoit suivi par un corps considérable de chevaliers, qu'il n'avoit précédé que pour concerter avec le gouverneur les moyens d'introduire ce secours dans la place. Mais après s'être enfermé en particulier avec le bailli, il ne lui cacha rien des dispositions du grand-maître : il lui avoua franchement qu'il ne devoit point compter sur d'autre secours que sur celui qu'il tireroit de sa propre valeur ; qu'il étoit venu mourir avec lui ; que par une courageuse résistance il falloit au moins rendre leur perte célèbre dans l'ordre, & funeste à l'ennemi.

Le bailli considérant que les murailles de la place ne tiendroient pas contre les batteries des Turcs, par le conseil de Villegagnon, fit faire des retranchemens larges & profonds,

qu'il fortifia de flancs & d'épaulemens garnis d'artillerie & de mousquetaires. Villegagnon conduisoit l'ouvrage; les chevaliers qui l'avoient accompagné, y mettoient eux-mêmes la main; & à leur exemple, & par leurs discours, tout le peuple, hommes, femmes, y travailloient avec la même ardeur; & tous en voyant Villegagnon se croyoient en sûreté.

Le bacha, au bruit de la mousqueterie, & des cris de joie que les habitans avoient poussés à son arrivée, se douta bien qu'il étoit entré quelque renfort dans la ville. Les cavales mêmes que ce commandeur avoit abandonnées en entrant dans la place, & que les Turcs trouverent le lendemain, ne lui permirent pas d'en douter. Mais ces foibles secours n'auroient pas été capables d'empêcher la continuation du siège, si une lettre que les Turcs intercepterent dans une barque de Sicile qu'ils prirent, lorsqu'elle tentoit d'entrer dans un des ports de Malthe, n'eût causé de vives inquiétudes à Sinam.

Cette lettre étoit écrite par le receveur de l'ordre, qui résidoit à Messine, & adressée au grand-maître. Il lui marquoit qu'il avoit dépêché exprès cette barque pour lui donner avis qu'André Doria, amiral de l'empereur, & la terreur des infideles, étoit de retour d'Espagne, & actuellement dans le port de Messine; qu'il avoit dépêché en diligence dans tous les autres ports de l'île, à Naples & à Gènes des brigantins & des couriers pour rappeler auprès de lui toutes les galeres &

les vaisseaux qui seroient en état de tenir la mer, & les troupes nécessaires pour les armer, & qu'il devoit partir incessamment pour combattre les ennemis, & les obliger à lever le siège.

Cet avis étoit supposé, & de l'invention du receveur, qui pour donner de l'inquiétude au bacha, avoit eu recours à cet artifice. Son dessein réussit ; Sinam fut allarmé de cette nouvelle ; & quoique l'avis venu d'une main ennemie, pût lui être suspect, il ne crut pas pourtant le devoir négliger. Il assembla le conseil de guerre, & après avoir fait la lecture de la lettre du receveur, il y représenta que dans la conjoncture où Doria pouvoit venir attaquer sa flotte, il ne pouvoit ni continuer le siège sans la laisser dégarnie des troupes qu'il avoit fait débarquer, ni aussi les renvoyer à la défense des vaisseaux, sans affoiblir considérablement l'armée de terre, & s'exposer même à être défait par la garnison de la place, qui de concert avec le corps des chevaliers qui étoient dans le Bourg, pourroient attaquer en même-tems ses lignes ; que supposé même que par l'arrivée subite de la flotte chrétienne, il fût obligé de se rembarquer promptement, il couroit risque dans une retraite précipitée, & sur-tout dans un pays plein de rochers, d'être contraint d'abandonner son canon. Il ajouta, qu'à la vérité il avoit bien permission de tenter en passant le siège de Malthe, & celui du Bourg & du château Saint-Ange ; mais que préférablement à tout, ses ordres portoient

expressément qu'il feroit celui de Tripoli ; qu'il craignoit que le mois de septembre ne le surprît avant que d'avoir terminé l'entreprise de la ville de Malthe ; qu'on n'ignoroit pas que dans cette saison la mer n'étoit pas tenable le long des côtes d'Afrique , & qu'il pourroit se trouver hors d'état de faire le siège de Tripoli , avec le chagrin d'avoir manqué celui de Malthe.

Le conseil , après avoir examiné ces raisons , & balancé les différens partis qu'on pourroit prendre , convint que le général , sans perdre davantage de tems au siège de Malthe , devoit s'attacher uniquement à celui de Tripoli ; qu'inaffablement il emporteroit une place si peu fortifiée , & qu'au moins en suivant ses ordres , il préviendroit les reproches du grand-seigneur , toujours terrible dans sa colere. Les Turcs en conséquence de ce résultat , leverent le siège & se rembarquerent ; mais comme l'avidité de faire du butin est la passion dominante de ces barbares , le bacha , avant que de prendre la route de Tripoli , ne put refuser à ses troupes la permission de ravager l'île du Goze , qui appartenoit à la religion.

Cette petite île appelée par ses habitans *Gaudisch* , est située à quatre milles de Malthe , du côté de l'occident , ou plutôt de l'ouest-nord-ouest ; son circuit est d'environ vingt-quatre milles , & sa largeur de trois ; elle est environnée presque par-tout de rochers & d'écueils : il y avoit alors près de sept mille habitans , & un château sans fortifications , situé

sur une montagne, & qui commandoit sur un bourg qui étoit au pied de la montagne.

Quelques commandeurs avoient été d'avis de raser ce petit château, & de transporter tous les habitans de l'île en Sicile; mais nous avons vu que le grand-maître avoit été d'un sentiment contraire, & que par son crédit & son autorité, plutôt que par ses raisons, il avoit ramené le conseil à son avis. Une triste expérience en fit voir alors le peu de solidité; le général Turc ayant fait sommer inutilement le gouverneur de lui ouvrir les portes du château, le battit avec son artillerie. Les habitans, dans la crainte de tomber dans les chaînes des infidèles, offrirent au gouverneur de défendre la breche; mais ce chevalier appelé Galatian de Sesse, & dont le grand-maître avoit tant vanté la bravoure, au lieu de profiter d'une si courageuse disposition, & de se mettre à leur tête, désespéra de la conservation de sa place, & alla se cacher dans le fond de son appartement. Une conduite si lâche, & dont il n'y avoit point d'exemple dans l'ordre, répandit une consternation générale parmi ces malheureux habitans; il n'y eut dans toute la place qu'un canonier Anglois, qui braquant son canon, tua lui seul plusieurs Turcs, & empêcha les autres d'approcher du pied de la muraille.

Mais ce brave Anglois ayant été tué d'un coup de canon qui partoît des batteries des Turcs, personne ne voulut prendre sa place. Le gouverneur pour se procurer une capitulation, qui le mît en sûreté, demeura dans son

inaction ordinaire; mais comme il n'étoit pas moins fanfaron que lâche, il fit demander au bacha, les conditions honorables, qu'on n'accorde qu'à ceux qui ont fait une courageuse défense. Un moine alla de sa part offrir à Sinam de lui rendre la place, pourvu que ce général s'engageât par un traité de lui conserver & à tous les habitans, la vie, la liberté & les biens. Le général Turc rejetta avec mépris ces propositions, & il répondit à cet envoyé, que si le gouverneur ne sortoit pas à l'instant de la place, il le feroit pendre à la porte. Le moine rentra dans le château avec de si tristes nouvelles: le gouverneur le renvoya pour demander au moins qu'on lui laissât la liberté, & à deux cens des principaux habitans, & qu'il auroit droit de choisir lui-même. Le bacha réduisit le nombre à quarante personnes, & il menaça en même-tems le négociateur de le faire pendre, s'il étoit assez hardi pour se présenter une autre fois devant lui. Le gouverneur, toujours tremblant, commanda qu'on ouvrît les portes à l'ennemi: ce fut le seul ordre qu'il donna depuis que les Turcs étoient entrés dans l'île. Ces infideles se jetterent aussi-tôt dans la place pour piller; le logis du gouverneur fut le premier en proie à leur avidité; & après en avoir enlevé tous les meubles, par mépris pour ce lâche commandant, ils lui en firent porter une partie sur ses épaules, jusques sur leurs vaisseaux. Il fut ensuite dépouillé de ses habits, & mis à la chaîne comme un esclave. En vain il réclama

la foi du général ; & il se plaignit inutilement qu'on violât en sa personne la capitulation. Sinam , pour en éluder le sens , & pour se moquer de lui , rendit la liberté à quarante pauvres vieillards infirmes , & les plus âgés de l'île ; & il prétendit que ne s'étant engagé à laisser en liberté que quarante des premiers de l'île , les plus âgés devoient être censés les premiers. A la faveur d'une pareille interprétation , il retint dans les fers le gouverneur & six mille trois cens personnes de tout âge & de différens sexes , qu'il fit embarquer sur sa flotte.

Parmi ces malheureux habitans , il y eut un Sicilien établi depuis long-tems au Goze , qui préférant la mort à la servitude , par une compassion cruelle , & une action toute tragique , se délivra & toute sa famille des peines & de la honte de l'esclavage. Ce Sicilien , transporté de jalousie & de fureur , poignarda sa femme & deux jeunes filles qu'il avoit eues de son mariage. Pour ne leur pas survivre , il prit un fusil & une arbalète dont il tua deux Turcs ; se jettant ensuite l'épée à la main au milieu d'une foule de soldats ennemis , après en avoir blessé plusieurs , il fut mis en piéces , & trouva la mort qu'il cherchoit.

On n'apprit à Malthe qu'avec une sensible douleur la malheureuse destinée des Gozitains ; tout le monde détestoit la lâcheté du gouverneur ; plusieurs chevaliers , & des François sur-tout , par une antipathie de nation , demandoient hautement qu'on lui fit

son procès; mais le grand-maître qui le protégeoit, en éluda la proposition, sous prétexte que ce chevalier étoit entre les mains des infideles, & que néanmoins on ne pouvoit le juger sans l'avoir entendu. Mais pour couvrir aux yeux de toute la chrétienté la honte que la lâcheté de ce gouverneur pouvoit faire retomber sur le corps de l'ordre, il engagea la plupart des chevaliers qui étoient ou de sa nation ou dans sa confiance, d'écrire chacun dans leur pays, que ce chevalier s'étoit signalé par une généreuse défense; que tant qu'il avoit vécu, les Gozitains à son exemple & par son ordre avoient toujours repoussé les attaques des infideles avec beaucoup de valeur; mais que ce brave gouverneur ayant été tué d'un coup de canon, le peuple en perdant son capitaine, avoit perdu courage, & que pour sauver la vie & l'honneur des femmes & des filles, les principaux des habitans avoient cru devoir capituler, quoique le bacha, par une perfidie ordinaire à ces barbares, eût depuis violé ouvertement la capitulation.

Cette fable pendant très-long-tems passa dans toute l'Europe pour un fait constant, & on n'en fut désabusé que plusieurs années après ce triste événement. Ce chevalier ayant trouvé le moyen, à force d'argent, de se tirer des fers des infideles, non-seulement n'eut point de honte de reparoître à Malthe; mais il vint encore à bout de se faire décharger par le conseil, de l'action qu'on avoit intentée contre lui au sujet de sa lâcheté;

soit que les seigneurs l'en crussent assez puni par les peines de la servitude, soit que l'indignation qu'on avoit conçue de sa lâcheté, fût affoiblie par le nombre des années.

Le bacha, après avoir ravagé l'île, rasé le château, & laissé par-tout des marques funestes de sa fureur, remit à la voile; & au lieu de tenir la route de Provence, comme le grand-maître l'avoit toujours voulu faire croire, ce général alla droit à Tripoli. D'Omédes n'en apprit la nouvelle qu'avec beaucoup de confusion. Pour réparer la faute que son entêtement, & peut-être son avarice lui avoit fait faire, il eut recours à Gabriel d'Aramon, ambassadeur de Henri II, roi de France, à la Porte, & fort connu du bacha Sinam. Ce ministre toucha à Malthe en retournant à Constantinople, d'où il étoit revenu en France vers la fin de l'année précédente. Il y avoit peu de jours que Sinam étoit parti de l'île du Goze; & dans un entretien que le ministre François eut avec le grand-maître, il lui témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être pas arrivé plutôt à Malthe; que peut-être ses offices & sa médiation auprès du bacha n'auroient pas été inutiles à la religion. « Vous êtes encore arrivé assez tôt, » *repartit d'Omédes*, & pourvu que les » affaires dont vous êtes chargé vous per- » mettent de passer à Tripoli, nous serons » trop heureux, si par la considération que » les ministres de la Porte ont pour la re- » commandation du roi votre maître, vous » pouvez

» pouvez détourner Sinam de faire le siège
 » de cette place ; & c'est de quoi , ajouta
 » d'Omédes , je vous conjure au nom de Jesus-
 » Christ , & au nom du roi votre maître ,
 » qui fait la gloire de porter le titre de roi
 » très-chrétien ».

Quelque pressé que fût d'Aramon de continuer son voyage , il crut qu'il y avoit des occasions où il étoit permis à un ministre de deviner , pour ainsi dire , les intentions de son maître. Ainsi connoissant combien le roi étoit affectionné à cet ordre , & pour ne pas perdre un moment de tems , il se jeta dans un brigantin fort léger , que lui fournit le grand-maître , prit la route de Tripoli , & ordonna aux galeres qui l'avoient conduit à Malthe , de le venir joindre devant le port de cette ville.

Le bacha , pour prendre langue , étoit arrivé à Tachiore , qui n'est éloignée que de quatre lieues de Tripoli , & il avoit été reçu par l'aga Morat , qui s'étoit fait seigneur de ce canton. C'étoit un officier Turc qui avoit succédé dans ce petit état à Airadin , dont nous avons déjà parlé. L'arrivée de la flotte Ottomane qu'il avoit sollicitée à la Porte aussi-bien que Dragut , lui donna une joie sensible. Il la témoigna au général de Soliman par une réception magnifique , & sur-tout par un corps de cavalerie en bon état , qu'il lui présenta pour lui servir au siège de Tripoli. Sinam , après s'être reposé quelques jours , dépêcha vers cette ville un Maure à cheval , & qui en forme de hérault portoit un drapeau blanc. Ce Maure

s'étant avancé jusques sur le bord du fossé de la place, y planta une canne, au bout de laquelle il y avoit un papier attaché sans adresse, & il cria qu'il reviendroit le lendemain en prendre la réponse.

Gaspar de Vallier, de langue d'Auvergne, & maréchal de l'ordre, commandoit alors dans la place. C'étoit un ancien chevalier qui avoit passé par les premières charges de l'ordre, généralement estimé par sa valeur, & qu'on regardoit même comme un sujet digne de parvenir à la grande-maîtrise, si cette dignité venoit à vaquer; mais par cette raison, moins agréable à d'Omédes, qui, comme la plupart des autres princes, ne voyoit pas de bon œil celui qui auroit pu lui succéder. C'étoit peut-être la raison qui l'avoit obligé à l'éloigner, sous le prétexte honorable de l'envoyer commander dans Tripoli: outre que le maréchal lui étoit même devenu odieux par la liberté qu'il prenoit dans le conseil de combattre ses avis, & de s'opposer sans beaucoup de ménagement à ses sentimens. Ce gouverneur envoya prendre le papier que le Maure avoit apporté, & l'ayant ouvert, il trouva que c'étoit un cartel qui contenoit ces mots: « Rendez-
 » vous à la miséricorde du grand-seigneur,
 » qui m'a commandé de réduire cette place
 » en son obéissance: je vous laisserai la liberté
 » de vous retirer où vous voudrez avec tous
 » vos effets: sinon je vous ferai passer par le fil
 » de l'épée.

» Signé, SINAM, Bacha ».

Le maréchal, de l'avis du conseil, fit mettre en la place de ce papier un autre, où en forme de réponse il avoit écrit de sa main ces autres mots : « La garde de Tripoli m'a été confiée » par ma religion ; je ne puis rendre cette » place qu'à celui seul qui me sera désigné par » le grand-maître & le conseil de l'ordre, & » je la défendrai contre tout autre jusqu'à la » mort.

» Signé, le Maréchal GASPARD
» DE VALLIER ».

Le Maure étant revenu le lendemain, prit ce papier & le porta au bacha, qui vit bien par une réponse si ferme qu'il n'y auroit que la force des armes qui le pourroit rendre maître de Tripoli ; il s'avança aussi-tôt en bonne ordonnance avec toute sa flotte, débarqua ses troupes & son artillerie, fit reconnoître la place, & se mit en état d'en former le siège. Il n'y avoit dans Tripoli pour toute garnison que cette recrue de deux cens hommes venus de Calabre, dont nous avons parlé, environ de deux cens Maures, alliés de l'ordre, & qui quoique mahométans de religion, par aversion pour les Turcs, servirent utilement les chrétiens. Tripoli, comme nous l'avons déjà dit, n'étoit guère tenable, sur-tout contre une puissante armée, & fournie d'une nombreuse artillerie ; & plus d'une fois les grands-maîtres avoient prié l'empereur de la reprendre, ou de la faire fortifier, & la mettre en état de défense. Mais Charles-Quint, pour s'en épargner les frais, avoit toujours répondu que par un même



acte il avoit inféodé à l'ordre Tripoli, Malthe & le Goze, & que les chevaliers devoient également défendre ces trois places, ou les rendre, & qu'il ne reprendroit point Tripoli, si on ne lui remettoit en même-tems les îles de Malthe & du Goze. Ce prince aussi intéressé qu'habile, ne leur avoit fait cette réponse que parce qu'il savoit bien que les chevaliers n'ayant point d'autre retraite que Malthe, feroient obligés, pour s'y maintenir, de rester à Tripoli. Ce fut effectivement cette considération qui les obligea de garder une si mauvaise place, que le peu de richesses de l'ordre n'avoit pas même permis de fortifier. Aussi le bacha s'étant avancé pour reconnoître lui-même la ville, en revenant, se vanta à quelques officiers qui l'accompagnoient, qu'elle ne lui coûteroit qu'un coup de main, & qu'il l'emporteroit par escalade. Mais il jugea autrement du château qui lui parut fortifié par les boulevards; & il résolut d'attaquer la place de ce côté-là.

On n'avoit pas encore ouvert la tranchée, lorsque d'Aramon, cet ambassadeur de France dont nous venons de parler, arriva sur le brigantin de la religion. En approchant de la flotte, il salua le pavillon du grand-seigneur; & parce qu'il avoit arboré celui de France, il lui fut répondu par toute l'artillerie des vaisseaux. Il débarqua ensuite; & comme il n'ignoroit pas que sans présens on ne réussit guère dans les négociations avec les ministres de la Porte, il en envoya de magnifiques au bacha,

pour le disposer à lui accorder une audience favorable. Il ne l'eut pas plutôt obtenue, qu'il se rendit à son quartier dans sa tente, & il lui représenta que le roi son maître honoroit d'une affection toute particuliere l'ordre de Malthe, & que cette compagnie étant composée de la plus illustre noblesse de la chrétienté, dont une partie étoient nés ses sujets, il lui feroit un sensible plaisir de tourner ailleurs les armes du grand-seigneur, & que ce prince, le plus généreux de son siècle, lui en témoigneroit sa reconnoissance par des présens conformes à la dignité & à la puissance d'un si grand roi. Le bacha, qui pendant que l'ambassadeur résidoit à la Porte, avoit contracté avec lui quelque sorte de liaison, s'ouvrit à lui. Il lui communiqua ses ordres signés de la main du grand-seigneur, & par lesquels ce prince lui enjoignoit expressément de chasser les chrétiens de Tripoli; & le bacha en adressant la parole à l'ambassadeur, ajouta qu'il y alloit de sa tête à ne pas suivre ces ordres.

D'Aramon voyant bien que ce qu'il lui demandoit passoit son pouvoir, voulut prendre congé de lui : son dessein étoit de se rendre avec plus de diligence qu'il pourroit à Constantinople, pour tâcher d'obtenir du grand-seigneur qu'il voulût bien envoyer de nouveaux ordres à son général. Mais Sinam qui pénétra son dessein, & qui prévint que par le changement d'ordres on le priveroit de la gloire qu'il espéroit acquérir par cette conquête, lui fit entendre qu'il ne pouvoit le laisser partir

avant la fin du siège : & sans s'arrêter au droit des gens qu'il violoit si manifestement , il fit enlever du brigantin qui l'avoit apporté , & des deux galeres qui l'étoient venu joindre , tous leurs agrêts : à cette injustice près , il le traita avec toute la considération qui étoit dûe à son caractère.

Cependant on ouvrit la tranchée , le canon fut mis en batterie , & pour empêcher les chevaliers d'en réparer les effets , le bacha avoit distribué toute son artillerie en trois batteries différentes , chacune de douze pieces de plusieurs grandeurs , qui tiroient tour à tour & sans relâche : en sorte que pendant qu'on rechargeoit la batterie qui venoit de tirer , on mettoit le feu à une autre : ce qui entretenoit ce tonnerre sans interruption. Heureusement ces batteries étoient pointées contre le boulevard de Saint-Jacques , l'endroit du château le mieux fortifié , & terrassé par dedans ; en sorte que les boulets ne faisoient que leur trou , & s'enfonçoient dans la terrasse. Les Turcs perdirent plusieurs jours à cette attaque : mais un transfuge né à Cavillon en Provence , avertit le bacha qu'il devoit changer ses batteries de place. Ce malheureux s'étoit établi depuis long-tems à Tripoli ; sa religion étoit en quelque maniere la cause de sa fidélité : mais ayant été séduit par un commerce criminel avec des femmes Maures , il avoit secrettement renoncé à la foi , embrassé le mahométisme : & aussi infidèle à l'ordre qu'à Dieu , il n'étoit resté à Tripoli

que pour y servir d'espion à l'aga Morat, ce seigneur de Tachiore dont nous venons de parler. Ce fut par son moyen qu'il eut accès auprès du bacha, & qu'il lui fit voir que s'il vouloit réussir dans son entreprise, il falloit tourner ses batteries contre le boulevard de Sainte-Barbe, dont la maçonnerie étoit sans liaisons, par le défaut de ciment que le tems avoit consumé. L'avis du renégat ayant été suivi, on vit en peu de jours crouler la muraille: en vain le maréchal tâcha d'y suppléer par un retranchement qu'il traça en deçà de la breche, & au-dedans de la place: le feu continuel de l'artillerie qui tiroit jour & nuit sans relâche contre le même endroit, tuoit tous les esclaves qu'on employoit à cet ouvrage. Ceux qui restoient refuserent opiniâtrément de les remplacer: & quoiqu'on les maltraitât à coups de bâtons, ils se couchoient à terre, & s'y laissoient assommer plutôt que de relever & de s'avancer vers un endroit où ils croyoient rencontrer une mort inévitable.

Cette frayeur par contagion passa des esclaves aux soldats Calabrois, qui ne valoient guère mieux. On avoit mis la plûpart de ces paysans dans un petit fort, situé à l'entrée du port, & qu'on appelloit le Châtelet: un frere servant d'armes appelé *Desroches*, y commandoit. Cet officier plein d'attention sur tout ce qui se passoit dans sa place, démêla dans l'air & les paroles de ces soldats certain orgueil brutal & farouche, qui lui fit soupçonner qu'il se tramoit quelque dangereux dessein. A force

de perquisitions, il découvrit que ces Calabrois peu accoutumés au bruit de l'artillerie, & dans la crainte de se voir ensevelis sous les ruines de ce fort, étoient convenus de s'emparer d'un brigantin qui étoit dans le port, & de se sauver en Sicile. Pour empêcher le gouverneur de les arrêter ou de les poursuivre, ils avoient résolu, avant que de s'embarquer, de placer proche le magasin des poudres, une mèche compassée, qui après leur départ y mit le feu, & qui fit sauter ce petit château. L'officier considérant qu'il étoit également dangereux de laisser voir qu'il étoit instruit de leur conspiration, & de la dissimuler, prit le parti d'en donner secrètement avis au maréchal, qui sous différens prétextes, les tira du fort les uns après les autres : & pour leur ôter toute communication, on les dispersa en différens endroits, parmi d'autres compagnies, qu'on croyoit plus fidelles. Mais ce changement de poste n'en apporta point dans les mauvais desseins de ces lâches, & ne fit, pour ainsi dire, qu'étendre la scène de la conjuration. Chacun de ces malheureux infecta du poison de leur rébellion les autres soldats, & même les habitans, qui se trouvoient de garde avec eux. On prétend que cette sédition étoit encore fomentée secrètement par quelques chevaliers Espagnols, ennemis du gouverneur. Ce fut même une conspiration générale : ces Calabrois excités par la peur, abandonnerent leurs postes, & s'étant réunis, environnerent l'épée à la main leur commandant, & le menacèrent de le tuer, s'il ne déterminoit le maréchal

par une prompte capitulation à assurer leurs vies & leur liberté.

Ce gouverneur qui n'ignoroit pas les périls où l'on est exposé pendant un siège, en bon chrétien & en véritable religieux, s'y préparoit actuellement par la réception des Sacrements; & il ne faisoit que de sortir de la Sainte Table, lorsque le capitaine Calabrois, le trouble & la confusion sur le visage: « Seigneur, » *lui dit-il en l'abordant*, vos ennemis ne » sont pas tous dans le camp des Turcs; cette » place en renferme qui sont encore plus dan- » gereux; & ce n'est qu'avec la douleur dans » le cœur que je viens vous apprendre que mes » soldats, contre leur serment, ont abandonné » leur poste, & refusent de faire le service ». Il ajouta qu'avec des cris mêlés de menaces, ils demandoient qu'on capitulât, & que pour prévenir un plus grand malheur, il craignoit bien qu'on n'y fût contraint.

Le maréchal dissimulant sagement son indignation, sortit sur le champ de l'église: il se vit en un instant environné de ces mutins; & comme d'un air sévère, il leur demandoit d'où vient qu'ils n'étoient pas chacun à leurs postes, il reconnut aisément leur rébellion à leur défaut de respect. Tous comme de concert l'interrompirent par des cris insolens: pour ne pas se commettre avec ces furieux, il se contenta de leur dire qu'il alloit assembler le conseil de guerre. Il ne l'eut pas plutôt indiqué, que tous les chevaliers & tous les officiers se rendirent auprès de lui. Pour lors ne dissimulant plus sa

JEAN
D'OMÉDES.

douleur & sa colere, il s'écria qu'il avoit vécu un jour de trop, & qu'il étoit bien malheureux que le canon ennemi l'eût épargné pour le rendre le plus triste témoin de la rébellion & de la perfidie de ses soldats : il demanda ensuite aux chevaliers leur sentiment de l'état de la place. Le chevalier de Poissi ou de Poissieu, de la langue de France, déclara qu'il avoit visité exactement la breche, qu'elle n'étoit point si grande qu'on n'y pût suppléer par de bons retranchemens, & que pourvu que les soldats rentrassent dans leur devoir, & reprissent courage, on étoit encore assez fort pour repousser l'ennemi.

Mais un chevalier Espagnol appelé Errera, & qui faisoit la fonction de trésorier, lui adressant la parole : « Je ne suis pas surpris, » *dit-il*, que vous opinez pour une plus » longue résistance dans une si mauvaise place, » vous qui êtes François, & dont le roi tient » actuellement un ambassadeur dans le camp » ennemi. Vous savez bien que quand nous » aurons été emportés d'assaut, vous n'aurez » rien à craindre pour votre vie & votre » liberté : mais notre fort sera bien différent ; » sujets de l'empereur, ennemi irréconciliable » des infideles, nous ne devons attendre aucun » quartier de ces barbares, si nous ne préve- » nons l'assaut & notre perte par une prompte » capitulation : & c'est à quoi, *ajouta-t-il*, » je conclus pour le salut de mes compatriotes » & de mes camarades ». D'autres officiers avant qu'on prit un parti si décisif, proposerent

qu'on envoyât un chevalier des plus anciens, & plein d'expérience pour visiter la breche, & en faire son rapport au conseil. Le maréchal dépêcha en même-tems le commandeur Copier aux mutins pour leur faire part de cette délibération, & pour les exhorter, en attendant la décision du conseil, à retourner chacun à leurs postes.

Copier, pour les y déterminer, leur offrit de la part du maréchal de doubler leur paye. Il les assura qu'on alloit visiter la breche, & que sur le rapport qui en seroit fait, le conseil prendroit un parti qui pourvoiroit à leur salut. Mais il leur représenta en même-tems que par leur désertion ils s'exposeroient, avant qu'on eût le tems de traiter, à être surpris, & forcés par les Turcs; & que pour en obtenir une capitulation avantageuse, il falloit qu'ils parussent tous chacun dans leur poste avec une contenance ferme, & en état de faire partager le péril aux infideles.

Ces raisons du commandeur mêlées à propos de tendres prieres & de généreux reproches, faisoient impression sur l'esprit de ces mutins: mais Errera leur ayant fait insinuer que par toutes ces promesses on ne cherchoit qu'à les amuser, & que le maréchal, homme entêt, se feroit plutôt tuer sur la breche, que d'entrer en négociation, ils rejetterent avec de grands cris toutes les propositions du commandeur. Par un effet bien extraordinaire, le courage déterminé du maréchal, & leur propre lâcheté les affermirent également dans leur rébellion.



& peut-être qu'ils eussent été plus aisés à gagner, s'ils eussent cru leur gouverneur moins capable de prendre un parti extrême. Ils protestèrent qu'ils ne se sépareroient point qu'après la visite de la breche, & qu'ils ne se fieroient même de ce rapport qu'à un Espagnol; en sorte que pour les contenter, il fallut y envoyer un vieux soldat de leur cabale, appelé Guévare. Ce soldat, après avoir visité la breche, rapporta qu'elle étoit aisée à forcer, & de difficile défense; que si les Turcs, comme on n'en devoit pas douter, continuoient leur batterie, ce qui restoit sur pied des murailles de ce côté-là ne dureroit pas jusqu'à la nuit; que les retranchemens proposés par le chevalier de Poissi, étoient d'une exécution presque impossible, & ne serviroient qu'à y faire périr inutilement un grand nombre de gens de bien. Sur son rapport ajusté à la prévention des mutins, ils entrèrent dans une nouvelle fureur, & menacerent hautement, si on n'arboroit le drapeau blanc, de faire eux-mêmes la capitulation, & d'introduire les infideles dans la place.

Le maréchal se trouvant sans soldats & sans autorité, remit la décision de cette affaire à la délibération du conseil. Quoique presque tous les officiers détestassent l'infâme désertion de leurs soldats, cependant après de sérieuses réflexions sur la foiblesse de la place, la révolte ouverte de la garnison, & le défaut de secours du côté de Malthe, on convint qu'il falloit céder à la nécessité; & un servant d'armes eut

ordre d'arborer le signal funeste de la composition. A la vue de ce drapeau, Sinam fit cesser la batterie ; deux officiers Turcs sortirent de la tranchée, avancerent au pied de la breche, & dirent que le gouverneur pouvoit envoyer des députés pour traiter. Les rebelles plus maîtres dans la place que le gouverneur, déclarerent qu'ils ne souffriroient point qu'on chargeât de cette négociation aucun chevalier François, & ils nommerent eux-mêmes le commandant Fuster Majorquin & Guévare, les protecteurs secrets de la rebellion.

Ces députés étant arrivés au camp des Turcs, & admis à l'audience du bacha, lui dirent qu'on étoit disposé à lui remettre la ville & le château de Tripoli, à condition qu'il conserveroit la vie & la liberté au gouverneur, aux chevaliers, à la garnison & à tous les habitans ; qu'il leur seroit permis d'emporter leurs effets, & qu'il leur fourniroit des vaisseaux pour les transporter à Malthe ou en Sicile. Sinam d'abord ne parut pas s'éloigner de cette proposition : mais après leur avoir reproché la témérité qu'ils avoient eue, disoit-il, de tenir dans une place si foible contre une armée royale, il déclara qu'il n'entendroit à aucun traité, à moins qu'au préalable, & pour condition préliminaire, les chevaliers qui étoient dans Tripoli ne s'engageassent à dédommager le grand-seigneur des frais de cette guerre. Les députés lui ayant représenté que cet article passoit leurs pouvoirs, il les congédia brusquement, en les

menaçant de les faire tous passer au fil de l'épée. Comme ils sortoient de sa tente, ils rencontrèrent Dragut, qui s'étant informé du succès de la négociation, apprit avec surprise que le bacha l'eût rompue. Ce corsaire feignant d'être fâché de la rigueur qu'il tenoit aux assiégés, les pria de différer leur départ jusqu'à ce qu'il eût entretenu un moment le général. Il entra aussi-tôt dans sa tente, & il lui représenta qu'en prolongeant le siège, il hasarderoit le succès de son entreprise; qu'il pouvoit venir du secours aux assiégés; que le désespoir même d'obtenir une capitulation raisonnable, tiendroit lieu aux chevaliers d'un nouveau secours; qu'ils en deviendroient plus intrépides; d'ailleurs que quelque confiance qu'il eût en son artillerie, il ne pouvoit ruiner ce qui restoit sur pied des murailles & des fortifications, sans laisser par les breches qu'il feroit, autant de portes ouvertes aux troupes de la religion pour y entrer, avant qu'il eût le loisir de les réparer, sur-tout dans une saison où il ne pourroit pas tenir la mer. Il ajouta qu'en habile homme il devoit souscrire de bonne grace à la capitulation, & se réserver, quand il seroit maître de la place, de donner au traité des explications conformes à ses intérêts.

Le bacha goûta sans peine les conseils du corsaire: il fit rappeler les députés, & il leur dit qu'il accordoit à la priere de Dragut ce qu'il avoit refusé à toute autre considération. Le traité fut arrêté, & le bacha en jura

l'observation par la tête de son seigneur, ferment qui passoit pour inviolable parmi les Turcs. Lorsque ces députés prirent congé de lui pour porter la capitulation au gouverneur, il leur dit qu'il étoit à propos qu'il pût conférer avec lui pour convenir du nombre des vaisseaux de transport, dont il auroit besoin, & aussi de la sûreté qu'il donneroit pour leur retour, & qu'il enverroit pour cela en ôtage dans la ville un des principaux officiers de son armée.

A peine ces députés étoient rentrés dans la place, que cet officier se présenta à la porte. Il fut aussi-tôt introduit; le maréchal avoit convoqué le conseil de guerre à ce sujet, & pour entendre la lecture de la capitulation. On y examina s'il convenoit à un gouverneur de sortir seul de sa place, & sans être à la tête de sa garnison: mais la mutinerie de la garnison rendoit toute délibération inutile; & ceux qui fomentoient secrètement la rébellion, & qui craignoient que le gouverneur ne reprît son autorité, soutinrent que le traité étant signé, le maréchal ne devoit pas faire difficulté de conférer avec le bacha: qu'il y auroit même de l'imprudencce à laisser voir qu'on se défioit de sa parole: d'autant plus que la garnison & les habitans ne pouvant retourner à Malthe ou passer en Sicile que sur les vaisseaux qu'il fourniroit, on étoit obligé de s'abandonner entièrement à sa foi. Tous conclurent que pour lui marquer une parfaite confiance, il falloit même que le maréchal lui remenât son ôtage; & ces rebelles n'étoient

pas fâchés d'éprouver par la conduite que le bacha tiendroit avec le maréchal , ce qu'ils en devoient attendre eux-mêmes.

Il n'étoit guère dans les regles qu'une garnison disposât ainsi de la personne de son gouverneur ; mais on a déjà pu remarquer que depuis la révolte déclarée des soldats , & fomentée secrètement par quelques chevaliers Espagnols , le maréchal avoit vu disparaître la dignité du commandement , & le mérite de l'obéissance. Ces mutins n'eurent pas plutôt appris que le bacha demandoit à conférer avec le gouverneur , que dans la crainte que la capitulation ne se rompît , ils le forcerent par des cris insolens à sortir de la place. Ainsi il se rendit au camp suivi du seul chevalier de Montfort son ami , qui ne le voulut jamais abandonner , & de cet officier Turc qu'on lui avoit envoyé pour ôtage. Comme ils étoient près du quartier général , cet officier , sous prétexte d'avertir Sinam de l'arrivée du gouverneur , prit les devants , & lui dit en peu de mots qu'il avoit trouvé les soldats & les habitans dans une extrême consternation ; qu'il croyoit même y avoir démêlé de la division , & qu'il pouvoit compter qu'il étoit maître d'imposer la loi au gouverneur.

Le bacha profita de cet avis ; & à l'abord du maréchal , prenant cet air de hauteur , & cet orgueil si ordinaire à ces barbares dans les bons succès , il lui demanda s'il apportoit l'argent qu'il avoit exigé pour le dédomma-

gement des frais de la guerre. Le maréchal, sans s'ébranler, lui répondit froidement, qu'il s'en tenoit à la capitulation, à sa parole, & aux sermens solennels qu'il avoit faits de la garder inviolablement. « C'est bien à des chiens comme vous, *repartit le furieux bacha*, qu'on doit tenir sa parole; vous & vos perfides camarades, qui tenant la vie au siège de Rhodes de la clémence seule du grand-seigneur, & qu'il ne vous avoit même accordée, contre l'avis de son conseil, que sur la parole que votre grand-maître lui donna, que l'ordre s'abstiendrait à l'avenir de pirater dans ses mers, & de respecter partout son pavillon: au préjudice de ce traité & par une ingratitude odieuse, vous n'avez pas été plutôt établis à Malthe, que vous avez repris votre ancien métier de corsaires ».

Le maréchal qui souffroit impatiemment un si injuste reproche, lui repartit que l'original de la capitulation signée de la main même de Soliman, étoit conservé à Malthe; qu'on n'y trouveroit rien de semblable, & que pour justifier ce qu'il avançoit, il étoit prêt de le faire venir de Malthe. Il ajouta que s'il se repentoit du traité qu'il avoit fait avec les députés de Tripoli, il n'y avoit qu'à le déchirer, & que le sort des armes décideroit ensuite auquel des deux partis cette place resteroit. Le bacha, irrité d'une réponse si courageuse, ordonna qu'on le désarmât, qu'il fût chargé de fers, & conduit sur sa galere. Le maréchal toujours ferme & constant, se tournant vers le



chevalier de Montfort : « Mon frere , lui
 » dit-il , si on vous permet de rentrer dans la
 » place , dites de ma part à mon lieutenant ,
 » & au commandeur Copier , qu'ils ne me
 » comptent plus au nombre des vivans , & que
 » du surplus ils se comportent suivant leur
 » devoir , & ce que l'honneur exige d'eux en
 » cette occasion ». Après qu'il fut sorti de la
 tente du bacha , ce général congédia Montfort ,
 & lui permit de rentrer dans la place , à la
 charge de dire aux chevaliers qui y étoient
 restés , que si on ne lui envoyoit incessamment
 l'argent qu'il avoit demandé , il sauroit bien
 en faire de leurs personnes , de la garnison &
 des habitans , & qu'il les feroit tous vendre
 pour esclaves. Montfort ayant rapporté dans
 la place de si tristes nouvelles , excita parmi
 les chevaliers une indignation générale ; tous
 jurèrent , au prix de leur sang , de venger l'in-
 jure faite à leur commandant. On ne parla plus
 de capitulation ; & après s'être embrassés , ils
 convinrent de se défendre jusqu'à l'extrémité ,
 de mourir tous ensemble , & de s'ensevelir
 sous les ruines de la place. Ils tâcherent d'ins-
 pirer les mêmes sentimens à la garnison : mais
 ils n'avoient pas affaire à des soldats ; ce
 n'étoient pas même des hommes. Ces misé-
 rables , insensibles à tout ce qu'on leur repré-
 sentoit pour exciter leur ressentiment , n'y
 répondoient comme des femmes , que par leurs
 larmes , ou par un morne silence. Prieres ,
 remontrances , reproches , les coups mêmes ,
 rien ne les put résoudre à reprendre leurs

armes. Dans une défection si générale, le conseil considérant qu'ils ne valoient pas la peine qu'on s'obstinât plus long-tems à une défense inutile pour conserver la liberté de ces rebelles, résolut de les abandonner à leur malheureux sort, & de les laisser en proie au bacha pour prix de la liberté des autres. On renvoya Montfort à ce général, pour lui dire qu'il étoit impossible aux chevaliers de lui fournir la somme qu'il demandoit; qu'il ne trouveroit point cet argent dans toute la place: mais qu'on lui ouvreroit les portes, pourvu qu'il en laissât sortir seulement trois cens hommes en pleine liberté; & qui seroient indiqués & choisis par le conseil. Avant que Montfort partît pour faire cette nouvelle proposition, le conseil qui étoit bien instruit que le bacha n'y feroit aucun quartier aux Maures, qui quoique mahométans, avoient servi la religion avec beaucoup de courage & de fidélité, après les en avoir récompensés suivant que la conjoncture le permettoit, les exhorta à se retirer ou à Tunis, ou à la Goulette: & pour assurer leur retraite, & empêcher qu'ils ne tombassent entre les mains des Turcs, on leur donna tous les chevaux qui étoient dans la place, & ils sortirent par la porte de Saint-Georges.

Plusieurs de ces Maures, qui depuis long-tems étoient à la solde des chevaliers, ne purent se résoudre à les abandonner dans cette extrémité, & protestèrent qu'ils vouloient suivre leur fortune. Les autres prirent

le parti qu'on leur offroit : mais il y en eut quelques-uns qui eurent le malheur, avant que Montfort fût revenu au camp, d'être surpris & arrêtés dans leur retraite. On les amena au bacha : il apprit que les chevaliers étoient résolus de se défendre jusqu'à l'extrémité, & quand ils ne pourroient plus tenir, de faire sauter toutes les fortifications, & de faire périr avec eux leurs impitoyables ennemis.

Le bacha, effrayé d'une résolution qui ne lui laisseroit pour tout fruit de sa conquête qu'un monceau de cendres, fut ravi de voir revenir Montfort : il le reçut bien ; & après l'avoir entendu, il lui laissa espérer qu'il laisseroit au moins la liberté à deux cens des assiégés. Il envoya ensuite querir le maréchal pour terminer avec lui cette affaire. Avant que de l'introduire dans sa tente, on en fit sortir Montfort ; & quand ce gouverneur fut en sa présence : « La nuit, *lui dit-il*, vous a-t-elle
 » porté conseil, & êtes-vous disposé à me
 » payer la somme que je vous demande si juste-
 » ment ? J'ai perdu, *lui répondit le maréchal*,
 » mon autorité dans Tripoli avec la liberté
 » que vous m'avez ravie : c'est à d'autres que
 » vous devez à présent vous adresser ; &
 » supposé même que mes confreres eussent
 » encore quelque déférence pour mon senti-
 » ment, je ne serai jamais d'avis qu'on traite
 » à d'autres conditions qu'à celles dont vous
 » êtes vous-même convenu : du surplus, voilà
 » ma tête dont vous pouvez disposer, comme
 » vous avez fait de ma liberté ».

Le bacha tira à l'écart Dragut, & l'aga Morat: & ayant conféré tout bas avec eux, & apparemment dans la crainte de trouver la même fermeté dans les chevaliers, que dans le maréchal, il se rapprocha du maréchal, & lui tendant la main en signe de paix: « Qu'il ne » soit plus parlé entre nous, *lui dit-il*, de » nouvelles conditions; je ratifie les premières, » & je souscris à la liberté de tous les chrétiens » qui se trouveront dans Tripoli. C'est de quoi » vous pouvez vous-même aller assurer vos » camarades, & les faire fortir avec la garnison » de la place ».

Mais le maréchal qui se défioit de ce changement de conduite, & qui appréhendoit que cette facilité à venir aux premières conditions, ne cachât quelque nouvelle perfidie, se dispensa de porter cette parole, sur ce que ses chaînes avoient fait cesser son emploi & son autorité; & à son refus, le bacha y envoya cet officier Turc, qui en qualité d'ôtage, étoit déjà entré dans la place. Il y fut reçu par les mutins avec autant d'empressement que d'inquiétude: ils l'environnerent aussi-tôt; & sans le conduire au conseil, ils le presserent de déclarer le sujet de sa commission. Cet officier leur dit que son général l'avoit envoyé pour leur dire, qu'en exécution du traité, il accorderoit une entière liberté à tous ceux qui sortiroient promptement de la place; qu'il leur fourniroit des vaisseaux pour les transporter à Malthe, qu'il n'exigeoit des soldats pour toute condition, sinon qu'ils laissassent

dans la place leurs enseignes & leurs armes. Ce discours fut reçu par ces déserteurs avec de grands cris de joie : & comme il y avoit déjà quelques jours que ces lâches s'étoient défaits de leurs armes , comme d'un fardeau inutile , sans attendre ni les ordres du conseil ni le retour du chevalier de Montfort , & dans la crainte que le moindre retardement n'apportât quelque changement dans la volonté du bacha , trouvant les portes de la ville fermées , ils sortirent en foule par les breches ; & les femmes & les enfans à leur exemple , se précipitoient par les mêmes ouvertures. Les chevaliers abandonnés de tout le monde , furent réduits à la fin à prendre la même route : les uns & les autres se rallierent au pied des murailles ; & comme ils prenoient le chemin du camp , Morat , aga , à la tête de sa cavalerie Maure les investit : & sans distinction de rang ou de condition , d'âge & de sexe , après les avoir dépouillés , on les chargea de fers & on les fit esclaves.

De tous les Maltois , il n'y eut que Desroches , ce frere servant qui commandoit dans le Châtelet , qui voulut faire son sort lui-même , & qui par sa fermeté & son courage , fut conserver sa liberté. Il manquoit au bacha d'être maître de ce petit fort qui commandoit sur le port , & qui en étoit comme la clef. L'agent de ce général tenta Desroches par des promesses magnifiques , & tâcha de l'intimider en même-tems par des menaces de la mort , ou d'un esclavage perpétuel. Le frere servant ,

quoiqu'il n'eût que trente hommes avec lui, fut également insensible aux unes & aux autres. Le Turc fut obligé de dresser une batterie contre cette tour : on l'eut bientôt foudroyée. Desroches ne pouvant plus y tenir, se prévalut des ténèbres de la nuit, se jetta avec sa petite troupe dans une barque, sortit du port, & gagna la haute mer : d'autres disent qu'il se retira secrètement sur les galeres de l'ambassadeur de France, qui lui servirent d'asyle.

Ce ministre ne vit qu'avec une sensible douleur la perte de Tripoli, & l'indigne traitement que ces barbares faisoient aux chevaliers. Aux premières nouvelles qu'il en eut, il courut à l'endroit où on les avoit arrêtés ; il les trouva chargés de chaînes, à demi-nuds, couchés à terre & exposés aux insultes de cette milice insolente. Il les aborda en des termes convenables à leur courage & à leur vertu, & il les assura qu'il alloit travailler à leur liberté. Il se rendit aussi-tôt à la tente du bacha, & il lui représenta d'abord avec beaucoup de force, que par une injustice si criante, il alloit se déshonorer à la face de l'univers, & que le roi son maître, & les autres souverains de la chrétienté, intéressés dans le traitement indigne qu'il faisoit à des chevaliers, la plupart leurs sujets, ou s'en feroient faire justice par Soliman, ou à son refus, useroient de représailles sur tous les officiers Turcs qui tomberoient entre leurs mains. Le bacha lui répondit fièrement, qu'il ne devoit rendre compte de sa conduite qu'à son maître, &



qu'il étoit bien assuré que ce prince ne trouveroit pas mauvais qu'il eût manqué de parole à des corsaires, qui par une honteuse avidité du gain, avoient violé avec autant d'ingratitude la promesse qu'ils lui avoient faite à la prise de Rhodes, de ne plus troubler par leurs pirateries le commerce de ses sujets; qu'en vain le gouverneur de Tripoli avoit tâché d'échapper à de si justes reproches, sous prétexte que dans la capitulation, il n'étoit fait aucune mention de cette promesse: « Comme si, *dit-il à d'Aramon*, cent mille » hommes qui étoient à ce siège, n'en eussent » pas été témoins, & même que la démarche » si humiliante pour le grand-seigneur, de » s'être abaissé jusqu'à se plaindre en diffé- » rentes occasions de leur manque de parole, » ne fût pas au-dessus de toutes les preuves » par écrit ».

L'habile ambassadeur ne lui contesta rien: se renfermant dans la voie d'insinuation, & à forcé de prières & de présens, il en obtint peu à peu la liberté du maréchal, & des plus anciens chevaliers François; & pour faire voir qu'il prétendoit observer exactement le second traité, ou pour mieux dire, les promesses qu'il avoit faites à Montfort, il consentit que deux cens personnes parmi ceux qui étoient arrêtés, jouissent encore de la liberté. Mais par une nouvelle supercherie, il les choisit lui-même, comme il avoit fait au Goze parmi les plus vieux & les plus pauvres des habitans. Il retint tout le reste dans les fers

fers avec tous les chevaliers Espagnols ou Italiens sujets de l'empereur, & quelques jeunes chevaliers François.

Cette exception donna beaucoup d'inquiétude à l'ambassadeur. Il prévit avec douleur que cette jeunesse aimable alloit être exposée à plus d'une sorte de périls, & d'autant plus dangereux, qu'ils seroient assaisonnés de mollesse & de plaisirs. Pour les en préserver, il les racheta de son propre argent; & à l'égard des chevaliers qui étoient sujets de l'empereur, quoique ce prince fût alors en guerre avec son maître, il s'engagea en échange de rendre au bacha, & de conduire lui-même à Constantinople trente Turcs de bonne famille qui étoient actuellement esclaves à Malthe. Il en prit ensuite la route avec la confiance d'y être reçu par le grand-maître comme le libérateur de ses freres; il y arriva le 23 d'août sur le soir. Ce ministre en s'embarquant sur ces galeres, s'étoit fait précéder par une barque qui portoit de sa part une lettre au grand-maître, où il lui donnoit avis de tout ce qui s'étoit passé dans la perte de Tripoli. D'Omédes fut consterné de cette nouvelle: & ce qui lui causoit encore plus d'inquiétude que de douleur, c'est qu'il craignoit qu'on ne lui attribuât une perte si considérable. Il n'ignoroit pas qu'il y avoit déjà du tems qu'on s'étoit plaint dans le couvent, qu'au lieu de faire travailler aux fortifications de cette place, il détournoit au profit de ses neveux les deniers qui y avoient été destinés. La perte de Tripoli

pouvoit faire revivre ces plaintes, qui auroient pu produire un sévère examen de sa conduite, & peut-être sa déposition. Pour se tirer d'une si fâcheuse situation, il résolut de rendre la conduite de l'ambassadeur de France suspecte, & de rejeter sur ce ministre & sur le maréchal la perte de cette place. Dans ce dessein il fit appeler quelques chevaliers qui lui étoient le plus étroitement attachés; & les ayant conduits dans son cabinet, il leur fit part de la lettre qu'il venoit de recevoir de d'Aramon. D'abord il ne leur laissa voir que la douleur que lui causoit une perte aussi considérable: & comme s'il n'eût voulu en rejeter la faute que sur lui-même, il leur avoua avec une feinte confusion, qu'il ne se pouvoit pardonner l'imprudence qu'il avoit eue d'avoir engagé d'Aramon à passer en Afrique, & de s'être confié à un ministre étranger, dont il ne pouvoit pas ignorer que le maître avoit une étroite alliance avec le grand-seigneur; que cet ambassadeur, homme d'un génie souple & adroit, & de la même nation que le maréchal, s'étoit emparé de toute sa confiance, sous prétexte de s'intéresser à la conservation de Tripoli; que vraisemblablement il lui en avoit ensuite exagéré la foiblesse, & les forces du bacha, & que par ses artifices il l'avoit insensiblement conduit dans un labyrinthe de négociations, qui ne s'étoient à la fin terminées que par une honteuse capitulation.

Les créatures du grand-maître, en courtisans ferviles, & sans examiner ce qu'il pouvoit

y avoir de faux dans une relation qui ne rouloit que sur des conjectures, détestèrent hautement la prétendue perfidie de l'ambassadeur. Chacun à sa maniere se fit un mérite de fortifier ces raisonnemens vagues par de nouveaux préjugés aussi mal fondés ; les uns disoient que ce ministre n'auroit pas différé l'exécution des ordres de son maître, & interrompu si volontiers le cours de son voyage à la Porte, s'il n'avoit cru lui être plus utile à Tripoli qu'à Constantinople ; d'autres ajoutoient que dans le besoin pressant que le roi de France avoit de la flotte & des forces du bacha pour les opposer à celles de Charles-Quint, son ambassadeur pour les pouvoir faire passer plutôt en Provence aux dépens de la religion, avoit accéléré la capitulation de la place ; que le maréchal étoit inexcusable de l'avoir conclue sans la participation du grand-maître & du conseil : & on convint qu'il falloit lui faire incessamment son procès : mais pour se débarrasser d'un témoin aussi incommode que l'ambassadeur, on résolut avant que de commencer la procédure, de le laisser partir. Cependant pour le rendre suspect, & comme si on se fût méfié de lui, à son abord devant le port, le grand-maître, sous prétexte de l'heure indue, défendit qu'on levât la chaîne, fit doubler la garde du château, & prit les mêmes précautions qu'en tems de guerre, & comme si l'ennemi fût revenu dans l'île, & qu'il eût été aux portes de la place.

Le lendemain les confidens du grand-maître,

de concert avec lui, répandirent des bruits sourds, quoique sans nom d'auteur, que Tripoli n'étoit tombée si promptement en la puissance des Turcs que par l'intelligence secrète de l'ambassadeur avec le bacha, & par la foiblesse du maréchal, qui s'étoit abandonné aux perfides conseils de d'Aramon. C'étoit de ces nouvelles qui ne se disent qu'à l'oreille, & qu'on ne confie qu'à ses amis intimes, mais qui à force d'être communiquées sous le secret, deviennent bientôt publiques. Ces bruits grossis par différentes conjectures que chacun y ajoutoit, suivant l'intention du grand-maître, passerent en peu de tems dans toutes les auberges, & des chevaliers au peuple : par cet artifice, d'Aramon sans s'en appercevoir, devint tout-d'un-coup l'objet de l'exécration publique.

Le grand-maître n'en demeura pas-là : & pour le rendre aussi odieux dans toute la chrétienté qu'il l'étoit à Malthe, il engagea ceux de sa cabale d'écrire secrètement aux chevaliers qui étoient en Europe, & dans leurs commanderies, que l'ambassadeur de France avoit trahi la religion & livré Tripoli aux infidèles; & que sans les sages précautions qu'avoit prises le grand-maître, il auroit tenté de s'emparer du château Saint-Ange, & d'y introduire les Turcs. Ces bruits se répandirent en peu de tems dans toute la chrétienté, & y firent beaucoup d'impression. Ceux qu'on publioit à Malthe avec tant de malignité, parvinrent à la fin jusqu'à d'Aramon. On ne

peut exprimer avec quelle surprise il les apprit : il demanda aussi-tôt audience ; elle lui fut assignée en plein conseil. Il y prit séance à côté du grand-maître : & trouvant indigne de son caractère de s'abaisser à réfuter tous ces faux bruits , il pria seulement d'Omédes, en lui adressant la parole , de se souvenir qu'il n'étoit passé en Afrique que sur les instances réitérées qu'il lui en avoit faites , & dans lesquelles , pour l'y déterminer , il avoit fait entrer l'intérêt de la religion chrétienne , & même l'affection dont le roi son maître honoroit tout son ordre. Il ajouta que depuis qu'il étoit arrivé au camp des Turcs , il n'avoit rien oublié , soit pour engager le bacha à lever le siège , soit pour la délivrance des chevaliers ; que Dieu lui avoit fait la grace de les ramener heureusement sur ses galeres , & que s'étant engagé de ramener en échange autant de Turcs esclaves de la religion , il se flattoit que le grand-maître les lui feroit remettre , pour qu'il pût dégager sa parole & son honneur.

Le grand maître lui répondit en peu de mots , & avec un air extrêmement froid , qu'on lui étoit bien obligé de ses soins ; mais qu'à l'égard des esclaves Turcs qu'il demandoit , il n'en étoit pas le maître ; que c'étoit aux chevaliers qui les avoient pris à en disposer , ou sur leur refus , au maréchal à en dédommager le bacha. D'Aramon auroit pu justement lui répliquer qu'il y avoit encore une voie plus courte , & même plus juste , qui

étoit de lui remettre les chevaliers Espagnols pour les rendre à Sinam; mais il crut que dans la disposition présente des esprits, il étoit inutile de vouloir faire sentir au grand-maître son injustice, ni de s'en plaindre: ainsi il sortit du port peu de jours après, & continua sa route vers Constantinople.

Son départ mit le grand-maître en liberté de continuer l'exécution de son projet: il tint secrètement plusieurs conseils avec ses créatures. La perte du maréchal y fut résolue. On convint que pour l'intérêt du grand-maître, il étoit tems de lui faire occuper sur la scène la place que d'Aramon venoit de quitter; mais comme au sujet d'une résolution prise en plein conseil de guerre, on ne pouvoit pas sévir contre lui seul, d'Omédes, & ceux qui de concert avec lui conduisoient ce noir complot, jugerent à propos de comprendre dans l'accusation les chevaliers qui avoient eu le plus de part à la capitulation. Ses émissaires répandus dans les auberges, disoient qu'il étoit honteux à l'ordre de souffrir une si grande lâcheté & une pareille prévarication: lui-même représentoit au conseil, quoiqu'avec une douleur apparente, qu'on ne pouvoit pas, pour l'honneur de la religion, se dispenser de faire rendre compte au maréchal, & aux autres chevaliers, des motifs qui les avoient déterminés à capituler: « Afin, disoit d'Omédes avec une » *feinte modération*, de les absoudre s'ils sont » innocens, ou aussi de les punir, si on avoit » le chagrin de les trouver coupables ».

Le conseil ne trouvant rien que d'équitable dans cette proposition, opina qu'on instruiroit incessamment le procès des accusés: on convint qu'il falloit nommer trois chevaliers de trois langues différentes pour faire les informations. Le grand-maître n'eut pas de peine à faire tomber cette commission à ses créatures: mais comme ces commissaires en qualité de religieux ne pouvoient pas connoître d'un crime capital, & où il y alloit de la vie des accusés, il fut arrêté qu'on leur donneroit pour assesseur & pour chef de la commission un séculier, qui après l'examen & le rapport des commissaires, prononceroit sur la nature des peines que méritoit la faute des criminels. L'habile grand-maître, sans paroître y prendre d'autre intérêt que celui de la justice, indiqua pour cet emploi un officier séculier de l'île, appelé *Augustin de Combe*, dont il avoit fait la fortune, juge corrompu, & capable de tout faire pour de l'argent. Il fit encore choisir pour procureur de la commission, un autre séculier, Espagnol de naissance, qui n'avoit d'autre mérite que celui de lui être aveuglément dévoué. Par le choix de tous ces juges, d'Omédes se vit maître de faire prendre à cette affaire le tour qui lui conviendroit.

Sur la requête du procureur d'office, on commença par arrêter le maréchal & les chevaliers *Fuster, de Sousa, & Errera*, qui avoient eu le plus de part, quoique d'une manière différente, à la capitulation. Comme la perte de cette place intéressoit l'empereur par rapport

à sa suzeranité, & que d'ailleurs Tripoli couvrait en quelque manière ses états d'Italie; les chevaliers, nés sujets de ce prince, pour lui faire leur cour, n'eurent point de honte d'arrêter eux-mêmes leur général, parce qu'il étoit François; on le jeta dans un cachot affreux, & où le soleil n'avoit jamais pénétré. Le grand-maître croyant sa perte infaillible, & qu'il n'avoit plus de mesures à garder, pour le priver de tout secours, défendit sous de graves peines, attendu l'énormité du crime, & qu'il s'agissoit de l'intérêt de l'état, qu'aucun chevalier n'eût à solliciter en sa faveur. Par une autre ordonnance, il fut prescrit aux commissaires de rejeter les causes de récusation qu'il pourroit alléguer contre les témoins; que sans égard à la condition ou à la réputation des déposans, on admit indifféremment le témoignage de tous ceux qui se présenteroient, sans même les astreindre à subir la confrontation contre l'accusé. On ne pouvoit pas prendre de mesures plus sûres pour perdre promptement un innocent.

A la faveur de cette nouvelle jurisprudence, on vit paroître parmi les témoins que le procureur d'office admettoit, des scélérats avérés, & des hommes noircis des plus grands crimes; tel étoit un certain Dominique Cabillan, Espagnol de naissance, dont on reçut le témoignage, quoiqu'il eût déjà été repris de justice, & condamné pour un crime de faux; tel Vanegas, autre Espagnol, qui après avoir renié Jesus-Christ, & embrassé la religion de

Mahomet, par un nouveau crime, avoit vendu ses enfans aux infideles; & on fit revenir ce scélérat d'Afrique pour déposer contre le maréchal; tel enfin un des canoniers de Tripoli, qui ayant été arrêté dans le moment qu'il désertoit parmi les infideles, n'avoit évité le supplice que par la clémence du maréchal. Tous les gens de bien voyoient avec douleur qu'à quel prix que ce fût, on vouloit perdre ce seigneur; mais la cabale étoit si puissante, & on avoit même rendu sa cause si odieuse, que personne n'osoit ouvrir la bouche en sa faveur.

Le seul chevalier de Villegagnon fut assez généreux pour entreprendre sa défense, & il s'en acquitta avec un courage invincible. Il publioit hautement, qu'il étoit bien extraordinaire que la place n'ayant été perdue que par la négligence, & peut-être par l'avarice de ceux qui étoient chargés de la fortifier, & d'y jeter du secours, cependant on prétendit rendre le maréchal responsable des fautes d'autrui. Les amis de ce seigneur, & sur-tout la plûpart des chevaliers François, sur ces plaintes qu'ils trouvoient justes, commencerent à ouvrir les yeux, & ils se reprochoient de s'être rendus les instrumens de la passion & de la haine d'Omédes. Ce prince, pour prévenir leur témoignage, & ce qu'ils pourroient mander dans les différens états de la chrétienté, eut recours une seconde fois à la plume vénale de ses confidens, & il les obligea d'écrire chacun dans leur pays, que le grand-maître ayant voulu faire le procès au maréchal pour avoir vendu Tripoli aux infideles,

la plupart des chevaliers François, craignant que par la conviction de ce crime, on n'attachât une marque d'infamie à leur langue, avoient pris les armes, & tenoient actuellement le grand-maître assiégé dans le château Saint-Ange. Ces nouvelles, toutes fausses qu'elles étoient, exciterent dans les pays étrangers une si grande indignation contre les chevaliers François, qu'on n'en parloit plus que comme de rebelles: & il sembloit que la qualité seule de François, étoit un crime qu'on ne pouvoit expier que par leur mort.

D'Omédes par ces lettres ayant pris les devans, & prévenu les François, donna tous ses soins, avant que la vérité eût pu être éclaircie, à terminer promptement cette grande affaire. Le procureur d'office, de concert avec lui, produisit de nouveaux témoins. Villegagnon découvrit aussi-tôt qu'ils avoient été subornés; il en porta ses plaintes aux commissaires, & après leur en avoir fait voir les preuves, il leur représenta, que si le grand-maître, sous prétexte qu'il s'agissoit d'un crime d'état, avoit interdit au maréchal toute voie de récusation, c'étoit à eux au moins à n'admettre que le témoignage de gens dont ils connussent la probité. Mais les chevaliers dévoués au grand-maître lui répondirent froidement que cet examen regardoit le procureur d'office; qu'ils n'étoient préposés que pour recevoir simplement leur témoignage; qu'ils étoient également disposés à entendre à charge & à décharge ceux qu'il voudroit produire. Ils

ajoutèrent qu'ils lui donnoient pour cela huit jours, quoiqu'ils eussent accordé deux mois au procureur fiscal pour trouver ses témoins. Plus de soixante personnes, gens d'une intégrité reconnue, se présentèrent dans un si petit espace de tems, & déposèrent en faveur du maréchal; & par leur témoignage firent tomber la déposition des faux témoins. Enfin, sur le rapport des commissaires, & ensuite par le jugement du prévôt, il fut prononcé en plein conseil, que dans la perte de Tripoli, il n'y étoit intervenu de la part du maréchal & des autres chevaliers, aucune sorte de trahison, ni d'intelligence avec les ennemis; que tout le malheur étoit provenu uniquement de la lâcheté des Calabrois; qu'à la vérité il n'y avoit point de constitutions impériales, ni de loix qui décernassent en pareil cas des supplices contre un gouverneur & des officiers: mais que par les statuts de l'ordre, on en devoit chasser tout gouverneur, qui sans la permission expresse du grand-maître & du conseil, auroit abandonné une place dont on lui auroit confié la garde: en conséquence de quoi il concluoit par un seul & même jugement, à ce que l'habit de la religion & la croix seroient ôtés au maréchal, aux chevaliers de Soufa, d'Errera & Fuster, comme complices de la perte de Tripoli.

Le grand-maître témoigna par un geste de chagrin qu'il n'approuvoit pas ce jugement. Il n'avoit fait comprendre dans l'accusation les chevaliers Espagnols, que pour éloigner le soupçon qu'il agit contre le seul maréchal par



une haine de nation ; & il se flattoit qu'après l'avoir fait périr, il ne manqueroit pas d'occasions & de prétextes pour faire absoudre ses compatriotes. Ce jugement du prévôt déconcertoit ses mesures ; pour y remédier, il représenta au conseil avec une feinte modération & une retenue apparente, qu'il lui sembloit que le juge, pour finir une affaire aussi importante, avoit un peu trop précipité ses différentes sentences, & qu'il croyoit qu'il eût dû mettre une grande différence, tant entre la faute de chaque criminel, que dans les différentes peines dont on les devoit punir ; qu'il lui sembloit que pour le présent on devoit s'en tenir au jugement rendu contre le maréchal, & surseoir celui des officiers, pour les pouvoir juger chacun en particulier, & suivant la nature différente des crimes dont ils étoient convaincus.

Le juge qui comprit que par ce jugement commun qu'il avoit rendu contre tous les accusés, il avoit offensé le grand-maître, malgré la sentence qu'il venoit de prononcer, sans pudeur & sans honte, changea d'avis ; & pour appaiser le grand-maître, opina de nouveau, & tira les officiers Espagnols de la sentence générale dans laquelle ils étoient compris ; & par une manière d'explication il déclara, que quoiqu'il les eût tous condamnés à la même peine, leurs fautes étoient bien différentes. Le bailli Schilling, adressant la parole à ce juge : « N'êtes-vous pas, *lui dit-il avec indignation*, le plus méchant homme du monde, » de changer si légèrement de sentiment au

» moindre signe du mécontentement du grand-
 » maître? Vous venez de prononcer juridique-
 » ment que les accusés étant tous également
 » coupables de la même faute, devoient subir
 » la même peine, & un instant après vous pré-
 » tendez qu'on sépare les fautes, & qu'on en
 » diffère le jugement? Il a parlé comme un
 » misérable qu'il est, ajouta le chevalier
Noguez, de la langue de Castille; & se
tournant vers le grand-maître: » Je ne souf-
 » frirai point, lui dit-il, qu'on exécute la
 » sentence contre le maréchal, si en même-
 » tems on ne fait subir la même peine aux
 » autres accusés ».

Toute l'assemblée s'étant réunie au même
 avis, le grand-maître feignit de s'y rendre :
 mais comme il étoit au désespoir que sa proie
 lui eût en quelque manière échappée, & qu'il
 ne pût faire périr le maréchal tout seul, comme
 il se l'étoit proposé, il demanda un moment
 d'audience, où il représenta que quoiqu'on
 vint de statuer que tous les criminels seroient
 punis en même-tems, cependant il étoit juste
 de mettre quelque différence entre leurs
 fautes, & la peine qu'elles méritoient; que le
 maréchal & le chevalier Fuster lui paroissoient
 bien plus coupables que les autres, l'un pour
 avoir négocié la capitulation, & l'autre pour
 avoir abandonné la place dont il étoit gou-
 verneur; & que la punition de deux si grands
 crimes pouvant aller à la mort, il étoit d'avis,
 sans que le conseil s'en mêlât davantage, d'en
 renvoyer le jugement définitif au juge séculier,

JEAN
D'OMÉDES.

qui avoit déjà pris connoissance de cette affaire. La corruption de ce juge, qui venoit de varier si honteusement, le fit rejeter avec de grands cris : d'Omédes néanmoins s'obstinoit à le faire nommer ; mais comme ce juge se vit chargé d'injures par les plus emportés, de lui-même il se délista de cette fonction, sur le prétexte qu'ayant rendu sa sentence, il ne pouvoit pas prononcer deux fois sur la même affaire. Le grand-maître, outré de n'avoir pu venir à bout de ses desseins, remit l'affaire à une autre fois, ordonna au secrétaire du conseil de faire mention dans son registre de tout ce qui venoit de se passer, & congédia l'assemblée.

Cependant les ennemis du roi & de la France, sur des lettres que le grand-maître avoit fait écrire dans leurs états, publioient que l'ambassadeur de la nation avoit livré Tripoli aux infideles, & qu'il étoit revenu ensuite à Malthe pour tâcher de les introduire dans cette île ; que sans la vigilance du grand-maître, tous les chevaliers auroient été égorgés, & que la chrétienté auroit perdu une place qui servoit de boulevard à la Sicile & à toute l'Italie. Le roi, offensé de ces bruits, qui donnoient atteinte à la gloire & à l'honneur de la nation, dépêcha au grand-maître un gentilhomme ordinaire de sa maison, appelé du Belloy, qui lui rendit une lettre de sa part, datée du dernier jour de septembre, & dans laquelle ce prince, après s'être plaint amèrement des bruits infâmes qu'on avoit répandus contre son ambassadeur, le prioit de lui faire

favoir nettement & avec une exacte vérité, si d'Aramon étoit coupable des crimes qu'on lui imputoit : « Afin, s'il en étoit convaincu, de » le faire punir selon la grandeur de son crime ; » ou, s'il se trouvoit innocent, de le justifier » par son témoignage parmi les nations étran- » geres, où on l'avoit si cruellement diffamé ».

L'arrivée de ce gentilhomme, & la lettre dont il étoit porteur, causerent de violentes inquiétudes au grand-maître. Il n'étoit plus question de répandre furtivement des bruits sourds, ou d'envoyer des lettres anonymes ou signées de gens peu connus ; avec un aussi grand roi que Henri II, & dans une affaire qui intéressoit son honneur, il falloit s'expliquer clairement, & être en état de soutenir à la face de toute la chrétienté ce qu'on auroit avancé.

D'Omédes, pour ne se point compromettre, & pour se tirer d'embarras, porta la lettre du roi au conseil ; on en fit la lecture, & il demanda aux seigneurs qui le composoient, leur avis sur la réponse qu'on y devoit faire. Toute l'assemblée d'un consentement unanime opina qu'il falloit récrire à ce prince, que la religion, bien loin d'avoir lieu de se plaindre de la conduite de son ambassadeur, n'avoit que des remercimens à rendre à sa majesté, pour tous les bons offices qu'elle en avoit reçus ; ce qui engageoit plus que jamais tout l'ordre à une éternelle reconnoissance. Le conseil ordonna en même-tems à son secrétaire de dresser cette lettre au plutôt, de la faire

signer au grand-maître, & de la remettre à l'envoyé du roi, ou au chevalier de Villegagnon, qui devoit l'accompagner à son retour.

D'Omédes, qui persistoit toujours dans le dessein secret de perdre l'ambassadeur & le maréchal, se repentit bientôt d'avoir remis au conseil la réponse d'une lettre qui lui étoit adressée à lui seul. Mais pour éluder les preuves qu'on en auroit pu tirer en faveur des accusés, il fit appeller le secrétaire, & sans s'ouvrir à lui de l'usage qu'il méditoit de faire de cette lettre, il lui dit seulement qu'étant adressée à un grand roi, & sur une matière aussi délicate, les termes n'en pouvoient être trop mesurés, qu'il vouloit en conférer avec lui à loisir: & que si le gentilhomme François, ou Villegagnon la demandoient, il trouvât quelque prétexte pour s'en dispenser. Et il le congédia après lui avoir recommandé le secret.

Villegagnon ayant laissé passer quelques jours sans que ce secrétaire se fût mis en état d'exécuter les ordres du conseil, lui en demanda la raison. Le secrétaire, suivant ce que lui avoit prescrit le grand-maître, s'excusa sur la multitude de ses occupations; & pour l'amuser, lui promit de lui porter au premier jour cette lettre. Mais des semaines entières s'écoulerent sans qu'on pût la tirer de ses mains. Ces délais affectés firent soupçonner à Villegagnon qu'il se tramoit de nouveau quelque mauvais dessein; pour s'en éclaircir il employa tous ses soins, & mit en mouvement

les chevaliers qui s'intéressoient comme lui à la défense du maréchal. Enfin il découvrit, à ce qu'il rapporte lui-même, que le grand-maître avoit eu des entretiens secrets avec le juge qui avoit fait le procès aux accusés; qu'il lui avoit reproché qu'il eût été assez foible, sur les plaintes qui s'étoient élevées contre lui dans le conseil, de se désister de sa commission; que le grand-maître avoit ajouté qu'il étoit assez puissant, malgré la cabale opposée, pour lui faire renvoyer la revision du même procès: mais qu'il ne lui pardonneroit jamais, s'il varioit une seconde fois dans son jugement; & que pour s'assurer de sa parole, il vouloit qu'il s'obligeât à lui payer cinq cens ducats d'or, s'il ne se conduisoit pas dans toute la procédure de la manière qu'il lui prescrirait.

Ceux dont Villegagnon tenoit cet avis, ajoutoient que le juge, dans la crainte de perdre sa charge avec la protection du grand-maître, fit toutes les promesses, & passa toutes les obligations qu'on exigea de lui; que le grand-maître, saisi de ces gages, lui avoit remis un mémoire contenant des faits & articles, sur lesquels il devoit interroger l'accusé, & qu'il lui ordonna ensuite, si le maréchal les nioit, ou s'il n'y vouloit pas répondre, de lui donner la question; que par la violence des tourmens il en tirât cet aveu: qu'il n'avoit remis Tripoli aux Turcs qu'à la sollicitation de d'Aramon. On ajouta que le grand-maître avoit avoué au juge, que dans l'espérance de pouvoir envoyer cette confession

au roi, il avoit différé sa réponse à l'envoyé de ce prince, & qu'il n'avoit trouvé que ce moyen de sortir avec honneur d'une affaire où la perte des accusés assuroit sa gloire, & même sa dignité.

Villegagnon ne nous apprend point de qui il tenoit la découverte de ce complot, soit qu'on l'eût engagé au secret, soit peut-être que cela vint du juge même, qui n'osant pas prendre sur lui, & sans la participation du conseil, de faire donner la question à un des grands officiers de l'ordre, ne fut pas fâché que le bruit de ce complot en empêchât l'exécution, & lui épargnât en même-tems une somme aussi considérable qu'il s'étoit soumis imprudemment de payer au grand-maître. Quoi qu'il en soit, Villegagnon instruit d'un si affreux complot, se rendit au conseil, & demanda au nom de l'envoyé du roi qu'on lui remit la lettre qu'il devoit porter à ce prince; & il représenta que pour peu qu'il différât à partir, la mer, par la rigueur de la saison, ne seroit plus navigable. « Cependant, ajouta » *Villegagnon*, si le conseil avoit changé de » sentiment, peut-être que pour faire con- » noître au roi l'innocence de son ambassadeur, » il suffiroit de lui envoyer le résultat des » commissaires avec une copie de la sentence » du juge séculier; & que ce prince par le » simple énoncé de ces actes, verroit claire- » ment que dans la capitulation de Tripoli, » il n'y étoit intervenu ni trahison, ni intelli- » gence de la part de d'Aramon & du maréchal

» avec les infidèles : mais que la perte de cette
 » place venoit uniquement de la lâcheté des
 » soldats Calabrois, & de leur rébellion ».

Un chevalier du prieuré d'Aquitaine, grand partisan de d'Omédes, prit la parole, & dit que le roi ne demandoit qu'à être instruit de la conduite que son ambassadeur avoit tenue en Afrique, & que c'étoit à cela seul qu'il falloit répondre. Le grand-maître fut ravi que quelqu'un se fût opposé à la proposition de Villegagnon : il sentit bien qu'un aussi habile homme que ce chevalier François, n'avoit demandé le procès des accusés, que pour porter au roi des preuves sans réplique de l'innocence de d'Aramon ; & comme il trouvoit toujours Villegagnon à son chemin, il lui demanda fièrement où il avoit appris que dans des procès criminels, que l'ordre faisoit faire à des chevaliers, on fût obligé d'en rendre compte à des princes séculiers. « Ce
 » n'a jamais été mon intention, *repliqua le*
 » *chevalier*, d'avancer une pareille propo-
 » sition : mais j'ai cru seulement qu'au défaut
 » de la lettre que le conseil avoit prescrite,
 » & qu'on n'a jamais voulu expédier, le roi
 » se pourroit contenter pour la justification de
 » son ministre du témoignage du juge même
 » des accusés, qui par sa sentence reconnoît
 » que dans la capitulation, il n'y étoit inter-
 » venu de la part de cet ambassadeur aucun
 » pacte illicite, ni aucune intelligence crimi-
 » nelle. Cependant, puisque vous m'ordonnez,
 » *continua Villegagnon en adressant la parole*



au grand-maître, » de vous rendre compte
 » des motifs particuliers que j'ai eus pour
 » souhaiter qu'on envoyât ces actes en France,
 » je vous le dirai avec toute la franchise dont
 » je fais profession, & aussi avec tout le respect
 » que je vous dois, & à l'auguste assemblée
 » devant laquelle je parle ».

Pour lors élevant sa voix, & s'armant d'une noble fierté : « Il y a déjà quelques jours,
 » Seigneur, *continua-t-il en adressant la parole au grand-maître,* » qu'il court un bruit
 » défavantageux à votre gloire; on publie que
 » dans une conférence secrète que vous avez
 » eue avec la Combe, vous êtes convenu avec
 » lui qu'il se chargeroit tout de nouveau du
 » procès contre le maréchal; que ce juge
 » inique s'est engagé d'en tirer par la violence
 » de la torture, la confession des crimes qu'il
 » n'a point commis: qu'il le condamnera en-
 » suite à mort; & qu'après son exécution, on
 » substituera sa confession à la lettre que le
 » conseil a ordonné qu'on écrivît au roi. Tel
 » est, à ce qu'on prétend, l'unique sujet du
 » retardement affecté que le secrétaire ap-
 » porte à remettre cette lettre à l'envoyé de ce
 » prince ».

Le grand-maître ne put entendre ce discours sans un vif ressentiment: le feu dans les yeux, & tout brûlant de colere, il lui commanda de dire tout haut de qui il tenoit ces bruits indignes. « Il n'est pas encore question du nom
 » de l'auteur, *répondit modestement Ville-*
 » *gagnon*: il s'agit seulement à présent que

» vous nous disiez si le fait est vrai ou faux.
 » Très-faux, s'écria le grand-maître. Décla-
 » rez donc, Seigneur, devant toute l'assem-
 » blée, repartit Villegagnon, que vous dé-
 » chargez votre juge d'une somme de cinq
 » cens ducats d'or à laquelle il s'est obligé
 » envers vous, s'il ne condamnoit pas à la
 » mort le maréchal ». A ces terribles mots, la
 confusion parut d'abord sur le visage du grand-
 maître; la tête lui tourna entièrement: il ne
 se possédoit plus; & outré de se voir poussé si
 vivement par un de ses inférieurs, il le chargea
 d'un torrent d'injures. Mais celui-ci content
 d'avoir mis tout le conseil sur les voies de ses
 méchans desseins, se retira de l'assemblée. Les
 seigneurs grands-croix justement indignés de
 tous ces perfides complots, nommerent un
 autre juge, & commanderent sous de grieves
 peines au secrétaire, que toute affaire cessante,
 & dans le jour même, il eût à délivrer à
 l'envoyé du roi ou à Villegagnon, la lettre
 pour ce prince, dans la forme & les termes qui
 lui étoient prescrits.

Quelque précis que fussent ces ordres, le
 secrétaire, créature du grand-maître, n'osa
 les exécuter sans sa participation: il se rendit
 secrètement à son palais, écrivit la lettre sous
 ses yeux, la fabriqua avec un nouvel artifice;
 & au lieu d'y marquer, comme le conseil l'avoit
 ordonné, que bien loin que d'Aramon eût
 contribué à la perte de Tripoli, ce ministre au
 contraire n'avoit rien oublié pour détourner
 le bacha d'en former le siège, il substitua à ces

termes si positifs en faveur de l'innocence de d'Aramon, une clause relative seulement au tems auquel il écrivoit : & il faisoit dire au grand-maître, que le conseil n'avoit encore rien découvert dont on pût accuser d'Aramon. Par cette clause, & sous prétexte qu'il pouvoit survenir de nouvelles charges, il se réservoit le pouvoir de recommencer dans une autre occasion les accusations intentées contre l'ambassadeur.

La lettre en cet état fut remise à Ville-gagnon, datée du 17 de novembre ; mais il en eut bientôt reconnu l'artifice. Il la porta sur le champ au conseil pour s'en plaindre : & les seigneurs qui le composoient, honteux de tant de supercheries, dressèrent eux-mêmes le projet de la lettre, que le grand-maître, après ce qui s'étoit passé, n'osa refuser de signer.

Ce seigneur, après y avoir remercié le roi des marques de bienveillance dont il lui avoit plû de l'honorer, ajouta ces propres mots, au rapport de M. de Thou, historien célèbre & contemporain : « Quant à ce que votre majesté » desire de moi, pour satisfaire à sa volonté & » à son commandement, je dis que d'Aramon » étant arrivé ici le premier jour d'août avec » deux galeres & un brigantin, & ayant été » reçu selon sa qualité, il nous a exposé l'ordre » que vous lui aviez donné à son départ pour » Constantinople, de nous voir en passant, & » de nous assurer de votre bienveillance : sur » quoi nous le priâmes de passer en Afrique, » & de tâcher de détourner le bacha de l'entre-

» prise du siège de Tripoli, s'il ne l'avoit pas
» encore commencé ; ou en cas qu'il trouvât
» la place déjà assiégée, d'employer le nom si
» respectable de votre majesté, & son propre
» crédit, pour l'engager à lever le siège ; que
» d'Aramon avoit embrassé avec joie cette
» occasion de rendre service à l'ordre ; mais
» que le général Turc ayant été inexorable à
» toutes les prières, il revint ici sans en avoir
» pu rien obtenir : & en témoignant dans le
» conseil public de notre religion l'extrême
» regret qu'il avoit de la perte de Tripoli, il
» nous assura qu'il n'avoit rien oublié de tout
» ce qui étoit en son pouvoir pour nous don-
» ner la satisfaction que nous desirions de lui,
» comme en ayant eu un commandement
» exprès de votre majesté. Outre cela, afin
» que chacun fût la vraie cause de ce malheur,
» nous avons fait faire de tous côtés des infor-
» mations : & après toute la diligence que nous
» avons pu y employer, nous n'avons rien
» trouvé qui puisse donner sujet de croire
» que d'Aramon y ait contribué, ni qu'il ait
» en quelque sorte que ce soit, sollicité la
» reddition de cette place. Au contraire, nos
» chevaliers prisonniers à leur retour nous ont
» appris que non-seulement il est exempt de
» tout blâme, mais qu'il a obligé notre ordre
» par une infinité de bons offices. C'est pour-
» quoi le bruit qui a couru au contraire, a été
» répandu injustement, & contre toute sorte
» de raison, » &c.

« Cette lettre dont j'ai une copie, ajoute

M. de Thou à la fin de son septième livre,
 » fut depuis envoyée par le roi à ses ambassa-
 » deurs , pour la publier dans les cours des
 » princes , où ils résidoient : ce qui fit cesser
 » les mauvais bruits que les Impériaux avoient
 » répandus contre l'honneur & la réputation
 » des François ».

Toute la nation en fut redevable au zèle & à l'habileté de Villegagnon ; & comme ce chevalier se servoit aussi-bien de sa plume que de son épée , il publia dans Malthe & dans toute l'Europe un excellent mémoire latin, qui nous est resté , & où il fait voir que le grand-maître par son avarice & son invincible opiniâtreté , avoit diverti les secours qui auroient pu sauver Tripoli. Ce mémoire fut adressé à l'empereur Charles-Quint.

Pour nous , sans prendre de parti dans une affaire si délicate , nous croyons que la trahison de ce renégat de Provence , qui découvrit aux Turcs les endroits foibles de la place ; que la rebellion des soldats , l'extrême peur des deux chevaliers Espagnols , & leur intelligence avec les mutins ; enfin , que la trop facile croyance du gouverneur , & l'entêtement du grand-maître à ne pas jeter du secours dans cette place , furent cause qu'on en précipita la capitulation , & que les assiégés , avant que de faire une pareille démarche , n'attendirent pas , à l'exemple de leurs prédécesseurs , une plus grande extrémité. Le maréchal expia depuis par une longue prison l'imprudencé qu'il avoit eu

à sortir de la place ; mais le grand-maître, qui, comme nous le venons de voir, n'avoit fait arrêter les autres accusés que pour n'avoir pu séparer leur cause de la sienne, obtint leur pardon, si-tôt qu'il le put : & comme dans quelque forme de gouvernement que ce soit, celui qui dispose des graces & des dignités, dispose presque toujours des suffrages, d'Omédes par son crédit, engagea la plûpart des grands-croix qui composoient le conseil, à consentir qu'il les mît en liberté.

Dans le tems que la religion à Malthe étoit le plus agitée par ces dissensions & ces troubles domestiques, Leon Strozzi, prieur de Capoue, mécontent du premier ministre de France, ayant quitté la charge de général des galeres de cette nation, s'étoit présenté devant le port de Malthe, & en avoit fait demander l'entrée au grand-maître. Mais ce prince, à qui tout ce qui venoit de France étoit suspect, la lui refusa avec beaucoup de dureté : & soit qu'il craignît que le prieur ne favorisât le parti du maréchal, soit par attachement aux intérêts de l'empereur, & par ressentiment de ce que Strozzi peu de tems auparavant avoit enlevé de la rade de Barcelone deux galeres & plusieurs vaisseaux marchands, il lui fit dire que s'il ne se retiroit, il feroit tirer sur lui. Par des menaces si violentes, & si peu ordinaires dans une république, le prieur se trouva sans aucun asyle dans toute la chrétienté, & sans d'autre retraite que la mer & deux galeres. Ainsi en cas qu'il fût poursuivi par des corsaires mieux

armés que lui, ou qu'il fût surpris par quelque tempête, il ne pouvoit aborder dans les ports de l'empereur sans s'exposer à être arrêté; il n'y avoit pas plus de sûreté pour lui dans ceux du duc de Florence, ennemi mortel de tous les Strozzi. Il n'auroit pas été mieux reçu dans le port de Gènes, où Doria, amiral de l'empereur, commandoit; général sur lequel le prier, pendant qu'il commandoit les galeres de France, avoit remporté plusieurs fois différens avantages; espece d'outrages qu'on voudroit se pouvoir cacher à soi-même, mais qu'on n'oublie guère, & qu'on ne pardonne jamais. Il ne restoit au prier pour asyle que les ports de France, qu'il avoit servie avec autant de fidélité que de succès; mais c'étoit l'endroit de l'Europe où il auroit été le moins en sûreté. L'envie inséparable de la gloire, lui avoit suscité pour ennemis toute la maison de Montmorency; le connétable, premier ministre, & favori de Henri II, avoit su le rendre suspect à ce prince; & à son retour à Marseille après l'expédition de Barcelone, il fut averti secretement qu'on le devoit arrêter, & que François de Montmorency, fils aîné du connétable, étoit attendu pour lui succéder dans le généralat des galeres.

Pour prévenir cette injure, le prier s'étoit embarqué sur sa galere: & suivi de celle de son frere, ayant à force de rames passé par-dessus la chaîne du port, il gagna la haute mer, d'où se voyant en sûreté, il renvoya au roi son étendard de général: & par une lettre que

M. de Thou nous a conservée, il lui marquoit que n'étant point né son sujet, le seul desir d'acquérir de l'honneur l'avoit engagé au service d'un si grand prince; mais que pour le conserver & même sa vie qu'on menaçoit, il avoit été contraint d'abandonner la France, & de se soustraire aux mauvais desseins de ses ennemis, qui n'avoient point trouvé de moyen plus sûr pour l'empêcher de faire éclater son innocence, & pour prévenir sa justification, que de chercher à le faire assassiner. « Je conjure donc votre majesté par sa bonté naturelle, ajoutoit-il, de me pardonner si j'ai quitté ses états sans son agrément: & j'ose espérer que peut-être un jour vous me regretterez, Sire, quand les événemens de la guerre vous donneront sujet de comparer mes services avec les exploits de ceux qui vont remplir ma place ».

Il écrivit après dans le même sens aux seigneurs Strozzi ses freres: il leur marquoit qu'il étoit prêt de rendre compte au roi de sa conduite; que même pour ne pas préjudicier à leur fortune, il ne prendroit jamais de parti contre la France: « Ma délibération étant, dit-il, de faire la guerre aux infideles pour le service de ma religion ». C'étoit le sujet qui l'avoit conduit à Malthe, d'où étant obligé de s'éloigner par les ordres injustes du grand-maitre, quoique presque sans vivres & sans munitions, qu'environ vingt quintaux de biscuit, qu'un chevalier grand-croix, son ami particulier, lui fournit secretement, & à l'insu

Mémoires de
Brantome,
t. 2.



d'Omédes, il prit le large & la route du Levant avec le commandeur de Martines, chevalier Navarrois, qui ne le voulut jamais abandonner. Le prieur le débarqua depuis dans un port de Sicile: & comme ce commandeur étoit sujet de l'empereur, & connu de ce prince, il l'envoya à sa cour pour lui représenter qu'il avoit quitté le service de France, & que partant actuellement pour faire la guerre aux Turcs & aux infideles ennemis de sa majesté, il lui plût lui accorder la permission de pouvoir relâcher dans ses ports, & y conduire les prises qu'il feroit. Il continua ensuite sa route, sans en tenir aucune certaine; & les vivres lui manquant dans la suite, il en prit indifféremment par force sur les vaisseaux chrétiens qu'il rencontra, même sur ceux de son ordre; mais avec la protestation que la nécessité seule l'y réduisoit. Il faisoit un état exact de tout ce qu'il prenoit, avec la promesse d'en dédommager un jour les propriétaires; & *ami de Dieu seulement*, comme il le disoit, pendant toute la campagne, il courut la Méditerranée, & fit des prises si considérables sur les infideles, qu'à son retour il se trouva en fonds de plus de cent mille écus. Passant le long des côtes de la Calabre, il rencontra le commandeur de Martines qui lui avoit procuré un sauf-conduit fort ample de l'empereur; & ce prince si excellent juge du mérite, & si habile même à débaucher les généraux de ses ennemis, avoit chargé ce commandeur d'offrir à son ami une pension de douze mille écus, avec le comman-

dement de douze galeres, & l'assurance de la dignité d'amiral après la mort de Doria. Le prieur qui ne se pouvoit passer de la protection de ce prince, soit pour trouver un asyle dans ses ports, soit pour rentrer dans Malthe, ne refusa point absolument ce parti: mais comme il s'étoit engagé envers ses freres toujours attachés aux intérêts de la France, de ne porter jamais les armes contre cette nation, il fit traîner la négociation de Martines. Sur les nouvelles que le vice-roi de Sicile eut que son maître souhaitoit d'attirer le prieur à son service, il ordonna qu'il fût reçu avec ses galeres dans tous les ports de l'île; & lui-même n'oublia à son égard ni présens, ni aucune de ces caresses que les courtisans savent si bien faire valoir, quand il s'agit de faire réussir les desseins de leur maître. Le prieur y répondit avec une politesse réciproque: « mais sans, » dit-il, pouvoir prendre aucun engagement, » jusqu'à ce qu'il en eût conféré avec le grand- » maître & le conseil de l'ordre ». Sous prétexte de pressentir leur disposition, il y envoya un de ses officiers, qu'il avoit chargé de faire part à ses meilleurs amis de son heureux retour: par le même officier il fit porter à l'autel de Notre-Dame de Philerme un ornement magnifique qu'il avoit fait faire à Messine, & sur lequel par un reproche indirect qu'il faisoit au grand-maître de sa dureté, il avoit fait broder ces mots de l'Évangile de saint Jean: *Il est venu parmi les siens, & ils n'ont point voulu le reconnoître.*

Après avoir donné des marques de sa dévotion, il en donna d'autres de sa probité : comme il n'y avoit eu qu'une extrême nécessité qui l'eût forcé à prendre des vivres sur les vaisseaux chrétiens, il fit publier à son de trompe dans toutes les villes maritimes des royaumes de Naples & de Sicile, qu'il avoit déposé à Messine un fonds considérable pour payer ceux auxquels en faisant la course, il avoit été contraint d'enlever des munitions. Il voulut qu'on leur tint compte des intérêts comme du principal, ce qui fut exécuté avec tant d'exactitude, qu'il en remporta la réputation de n'être pas moins équitable & désintéressé, que grand capitaine : deux vertus qui concourent à former un grand homme, mais qui se trouvent rarement réunies dans la même personne.

Le grand-maître ayant appris le retour du prieur, & instruit des vues de l'empereur, pour les faire réussir, & pour obliger le prieur à s'engager à son service, témoigna publiquement qu'il n'étoit pas plus disposé que la première fois à le recevoir dans Malthe. Mais les amis de Strozzi qui étoient des plus considérables de l'ordre, lui mandèrent que d'Omédes ne seroit pas maître de lui refuser une seconde fois l'entrée du port. Sur leurs lettres il s'embarque aussitôt, arrive à Malthe, se met dans un esquif; & sans prévenir le grand-maître sur son retour, saute à terre, & escorté d'un gros de chevaliers que l'admiration de sa valeur avoit attirés à sa rencontre, il monte

au palais, aborde le grand-maître avec cette noble confiance que donne la vertu, quoique toujours avec le respect qui étoit dû à sa dignité, & lui dit, qu'ayant appris que les Turcs menaçoient l'île d'une nouvelle invasion, il étoit venu lui offrir ses services, & selon le devoir de sa profession, se joindre à ses confreres pour la défense commune de l'ordre. Le grand-maître dissimula sa surprise, & le chagrin secret que lui causoit son arrivée. D'Omédes étoit actuellement brouillé avec tout le conseil, qui se plaignoit que par une avidité honteuse, & sous différens prétextes, il s'emparoit de tous les biens de la religion. La présence d'un chevalier d'une aussi grande considération que le prieur de Capoue, pouvoit fortifier le parti des mécontents; mais comme l'esprit & la conduite de la cour impériale, régloit celle du grand-maître, & qu'il n'ignoroit pas que l'empereur vouloit attirer le prieur à son service, il le reçut bien, lui fit même beaucoup de caresses. Il le pria ensuite, quand il seroit reposé, de visiter toute l'île, d'examiner avec soin les endroits qui auroient besoin d'être fortifiés; & on lui donna pour associés Bompoff, grand-bailly d'Allemagne, le commandeur Louis de Lastic, lieutenant du maréchal, & Pedre Pardo, ingénieur Espagnol.

Ces trois commissaires, après avoir parcouru toute l'île, en avoir observé exactement les différentes situations, firent leur rapport au conseil, & ils représenterent que le Bourg,

résidence du couvent, quoique fortifié par le château Saint-Ange, étoit vu & commandé par le mont Saint-Julien, espece de langue de terre, qui s'avançoit dans la mer; qu'il falloit de ce côté-là fortifier le Bourg par de nouveaux ouvrages, & construire sur ce mont un fort qui en défendît les approches aux ennemis; que le port Marza Musciet étoit ouvert & sans défense, & que pour empêcher les flottes ennemies d'y entrer, on ne pouvoit se dispenser de bâtir une nouvelle ville sur le mont Scéberras, l'endroit de toute l'île du plus difficile accès, qu'il faudroit même un jour y transférer le couvent, & qu'en attendant, & pour la sûreté du port Musciet, on ne pouvoit trop tôt élever sur la pointe de ce rocher un fort qui en défendît l'entrée: il conclut par exhorter le grand-maître & le conseil à fortifier toutes ces langues de terre plus longues que larges, qui par leurs intervalles formoient autant de ports, & que la figure des doigts de la main représente au naturel.

Le conseil après avoir examiné avec beaucoup d'attention le rapport des commissaires & le projet des ouvrages qu'ils proposoient, résolut d'y faire travailler incessamment. Mais comme la religion n'avoit pas assez de fonds pour entreprendre en même-tems tant de travaux différens, & que la construction seule d'une nouvelle ville auroit épuisé le trésor, on se réduisit à fortifier par de nouveaux bastions le Bourg du côté qu'il étoit vu; d'y

ajouter des flancs & des cazemates, d'en creuser & d'en élargir les fossés, pour y faire entrer l'eau de la mer; & en attendant qu'on pût édifier une nouvelle ville sur le mont Scéberras, on convint par rapport à l'importance de ce poste, de commencer à y bâtir un château avec quatre petits bastions ou boulevards, & de les placer en sorte qu'ils pussent servir en même-tems à la défense de la ville qu'on avoit dessein de construire un jour au même endroit.

Après que le conseil se fut fixé à ces différens ouvrages, les trois commissaires s'en partagerent le soin. Le grand-bailli se chargea des fortifications qu'on vouloit ajouter au Bourg; le prieur de Capoue entreprit la conduite du château qu'on devoit bâtir à la pointe du mont ou du rocher Scéberras: & le commandeur de Lastic fut choisi pour avoir la direction de l'autre fort, qu'on projettoit de construire sur le mont Saint-Julien.

Ces trois commissaires par une louable émulation, après avoir fait venir de Sicile des maçons & des ouvriers, faisoient travailler sans relâche chacun à leur entreprise. Les payfans de l'île servoient à remuer la terre, ou à charier & à conduire les matériaux. Tous les chevaliers pour presser le travail, se rendoient assiduellement aux ateliers, & se relevoient tour-à-tour: & tous les différens ordres de l'état, chevaliers, bourgeois & payfans s'y portoient avec tant d'ardeur, qu'en moins de six mois le Bourg fut en état de ne point

craindre un siège, & qu'on vit éleyé, & garni même d'artillerie le château du mont Scéberras, appelé le *Fort Saint-Elme*, en mémoire d'une des tours qui défendoit l'entrée du port de Rhodes, qui portoit le même nom: à l'égard du fort qu'on avoit construit sur le mont Saint-Julien, il fut appelé le *Fort Saint-Michel*.

Nous ne pouvons nous dispenser, au sujet de la diligence qui fut apportée à la construction de ces ouvrages, de rendre ici la justice qui est due au noble désintéressement de tous les chevaliers de ce tems-là, tant de ceux qui étoient actuellement à Malthe & au couvent, que des commandeurs éloignés: tous par une entière désappropriation, & conforme à leurs vœux, porterent au trésor leur argent monnoyé & leur vaisselle; & les simples chevaliers qui n'avoient pour tout bien qu'une chaîne d'or, espece d'ornement dont les guerriers se paroient alors, s'en dépouillerent avec joie pour contribuer au payement des ouvriers. Nous avons vu renaître cet exemple de nos jours, où sur le bruit d'un puissant armement que le Turc destinoit contre Malthe, des chevaliers, sans attendre la citation, y ont porté aussi-tôt leurs personnes & leurs biens; & des vieillards infirmes, fait passer d'avance tous leurs effets, & leur argenterie changée en especes d'or & d'argent.

On ne peut exprimer la satisfaction & la joie que tous les chevaliers & les habitans de Malthe firent éclater à la vue de ces forts, qui par la diligence des conducteurs de l'ouvrage,

sembloient être fortis comme par miracle de dessous terre, & mettoient toute l'île à l'abri des incursions des infidèles. Le grand-maître & le conseil en reçurent de grandes louanges ; mais les plus sincères, & la meilleure partie tournerent à l'honneur des trois commissaires, & sur-tout du prieur de Capoue, qui par sa capacité dans l'art des fortifications, par son zèle & son application continuelle, avoit construit un fort qui défendoit le port Musciet, qu'on pouvoit regarder comme la principale clef de Malthe. Dans la vivacité des sentimens d'estime & de reconnoissance que tout le couvent faisoit éclater pour cet illustre prieur, plusieurs chevaliers des principaux de l'ordre publioient hautement qu'il ne manquoit plus à la sûreté de l'ordre, que de l'en voir grand-maître : & comme d'Omédes étoit très-âgé, tous les vœux & tous les suffrages se déclaroient d'avance en sa faveur.

Le grand-maître n'apprit ces bruits qu'avec un chagrin secret : & comme si la vue de son successeur eût dû avancer la fin de ses jours, sous prétexte de s'intéresser à la fortune du prieur, il employa toutes sortes d'artifices pour l'éloigner de Malthe & de sa présence. Il lui fit de vives instances pour le déterminer à passer au service de l'empereur : mais le prieur, qui après les Médicis, ne haïssoit personne autant que Charles-Quint, leur protecteur, déclara nettement au grand-maître, qu'il étoit incapable de tourner ses armes contre la France, & contre un roi auquel il

avoit autrefois engagé sa foi ; que l'espérance d'augmenter sa fortune ne lui feroit jamais entreprendre ce qu'il n'avoit pas cru devoir faire , quoique pressé par le juste ressentiment qu'il conservoit contre les ministres de la France.

D'Omédes le voyant déterminé à ne pas quitter Malthe , & ne pouvant l'y souffrir , pour l'éloigner & s'en défaire sous un autre prétexte , lui proposa de passer sur les côtes d'Afrique , & de conduire une entreprise qu'il avoit formée sur la place de Zoare. Cette ville autrefois connue sous le nom de Possidone , & faisant partie de la province de Tripoli , est située du côté du levant , à treize milles de l'île de Gelves. La bonté de son port y attiroit en ce tems-là une grande quantité de marchands de différentes nations ; & ce grand commerce avoit enrichi ses habitans. Des Maures esclaves à Malthe , pour recouvrer leur liberté , avoient déclaré au grand-maître , que du côté des terres , la place n'étoit point fortifiée ; qu'à la faveur d'une espece de forêt de palmiers , qui s'étendoit presque jusques sur le bord du fossé , on pourroit en approcher sans être découvert ; & que les habitans ne faisant point de garde de ce côté-là , ils seroient aisément surpris , & la ville emportée avant qu'ils eussent pu se reconnoître.

Le grand-maître offrit au prieur pour cette entreprise un nombre suffisant de chevaliers & de soldats , & des esclaves pour guides.

Strozzi, qui ne perdoit pas de vue l'espérance de parvenir à la grande-maîtrise, accepta avec joie un emploi qui lui procuroit l'occasion de se signaler à la vue de ses confrères. Il fit aussitôt armer ses galeres & quelques brigantins qui lui appartenoient; il y fit entrer douze cens hommes de guerre, parmi lesquels on comptoit plus de trois cens chevaliers des plus braves du couvent, & qui tous avoient souhaité avec empressement de pouvoir combattre sous les yeux d'un général si bon juge de la valeur.

Cette petite flotte partit du port de Malthe le 6 d'août, & arriva sur la côte d'Afrique le 14 au soir. Par la faute des pilotes, on débarqua beaucoup plus loin qu'on ne l'avoit projeté, & dans un endroit éloigné au moins de douze milles de la Zoare. Il fallut marcher pendant la nuit à travers les sables, & des bosquets de palmiers dont en cet endroit le pays étoit couvert. Le général, avant que de se mettre en chemin, partagea ses troupes en trois bataillons. Le commandeur de Guimeran, ancien chevalier dont nous avons déjà parlé, conduisoit le premier, & il étoit précédé par le chevalier de Strozzi, neveu du prier, que son oncle avoit mis à la tête de quelques jeunes chevaliers, qui dans cette expédition tenoient lieu d'enfans perdus. Le corps entier des chevaliers suivoit à quelque distance, & il étoit commandé par le chevalier Parisot de la Valette, lieutenant-général. La marche étoit fermée par les compagnies d'infanterie que les chevaliers de Rangif, de Bisbal & de la Benante

avoient levées en Italie pour le service de la religion : le prieur s'en étoit réservé le principal commandement comme du corps le plus nombreux, & dont par cette raison il pourroit faire des détachemens, & les envoyer au secours des deux premiers corps, s'ils en avoient besoin. L'armée marchoit en cet ordre : quelques Maltois habillés en Maures, & qui en parloient la langue, la précédoient l'espace d'un mille ou deux, & s'avançoient dans le pays pour en reconnoître la disposition, & si l'entreprise n'étoit point découverte. Tout leur parut tranquille : mais en approchant de la Zoare, ils apperçurent sur la gauche des feux dans une espece de camp rempli de tentes & de pavillons, & dont les troupes sans sentinelles paroissoient ensevelies dans le sommeil. On proposa aussi-tôt au général de les aller reconnoître & de les charger : mais on crut, comme il étoit assez vraisemblable, que ce n'étoient que de ces Arabes qui campent presque toujours, la plûpart nuds & mal armés, & avec lesquels il n'y avoit rien à gagner. D'ailleurs on considéra qu'on ne pouvoit les attaquer si près de Zoare, sans porter l'allarme dans cette ville, & en éveiller tous les habitans. Ainsi d'un commun avis on remit l'attaque de ces troupes après la prise de Zoare. Pour réussir dans cette dernière entreprise, le général ordonna à ses officiers & aux principaux chefs, après qu'ils seroient entrés dans la ville, de pousser droit jûsqu'à la grande place, où toutes les rues aboutissoient, de s'y fortifier, & sur-tout de ne

point souffrir que le soldat se débandât pour piller, qu'on ne fût maître de tous les postes, où les habitans pourroient se retrancher : mais pour le dédommager en quelque sorte de cette retenue forcée, il promit deux écus pour chaque tête de Maure qu'on lui apporteroit.

Après ces différentes dispositions, l'armée, malgré les ténèbres de la nuit qui duroit encore, s'avança en bon ordre & avec un grand silence, que les chrétiens trouverent encore plus profond du côté de la ville; point de sentinelles, encore moins de corps-de-garde, & les portes de la ville même ouvertes. Les chrétiens y entrent sans obstacle, & après avoir laissé au-dehors quelques compagnies pour en défendre l'entrée, ou pour en faciliter la sortie, ils pénétrèrent jusques dans la grande place, se mettent en bataille, & par le bruit des tambours & des trompettes éveillent les habitans. Pour lors les soldats se répandent dans les rues, enfoncent les portes des maisons, tuent tout ce qui se met en défense, font prisonniers ceux qu'ils trouvent sans armes; & le sabre à la main forcent le timide bourgeois à livrer son or & son argent. Ces impitoyables guerriers, pour en tirer de ceux mêmes qui n'en avoient point, les garrottent pour les vendre comme esclaves, & sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, on contraint à force de coups les vieillards, des femmes & des enfans de s'avancer vers le bord de la mer pour être embarqués sur les galeres de la religion; tristes représailles, mais nécessaires pour réprimer la cruauté des infidèles

& leur apprendre en cas pareil à mieux traiter les chrétiens.

On avoit déjà assemblé dans la grande place environ quinze cens de ces personnes, qui gémissaient & déploroient leur malheur, lorsque heureusement pour eux il leur vint du secours qui rompit leurs fers avant qu'ils en eussent senti toute la pesanteur. Le commandeur de la Valette étoit chargé de leur embarquement. Un Maure de la ville appelé Ali Benjiora, ayant entendu prononcer son nom, l'aborde avec empressement, & après s'en être fait reconnoître pour avoir servi sous lui dans Tripoli: « Savez-vous, Seigneur, *lui dit-il tout bas*, que vous allez être tous investis & taillés en piéces? » Et pour lui faire connoître le péril où il étoit exposé, il lui apprit que ce que le général chrétien avoit pris pour un camp volant, ou une cazale d'Arabes, en venant à la Zoare, étoit un corps de quatre mille cavaliers Turcs, tous vieux soldats & excellens arquebusiers; commandés par Morat Aga, gouverneur de Tripoli; que cet officier allant à l'île de Gelves sur les ordres de la Porte, avoit campé dans l'endroit où ils l'avoient découvert, & où la nuit l'avoit surpris; que des habitans qui avoient échappé aux chrétiens, étoient allés implorer son secours; qu'il leur avoit promis d'être à la pointe du jour aux portes de Zoare, & que c'étoit à son général, ajouta-t-il, à prendre ses mesures pour n'être pas surpris.

Le commandeur ayant récompensé le Maure de son avis, courut en faire part au prier. Ce

général, pour rappeler les soldats auprès de lui, fit aussi-tôt sonner la retraite : mais le bruit que caufoit le tumulte d'une ville exposée au pillage, les cris des femmes & des filles qu'on arrachoit toutes tremblantes des mains de leurs maris, ou du sein de leurs meres, tout cela empêchoit qu'on entendît le signal de la retraite : peut-être même que le soldat avide du butin, pour ne pas quitter une si douce occupation, feignoit de ne la pas entendre.

Cependant Morat se doutant bien qu'il trouveroit les chrétiens dispersés dans les différens quartiers de la place, arrive aux portes, que les Maltois avoient abandonnées, afin d'avoir part au pillage. Il y entre avec la même facilité que les chrétiens y avoient trouvée ; charge ceux qu'il rencontre à son passage, en tue plusieurs, & répand une terreur générale parmi les chrétiens, sans qu'il fût possible au général de l'ordre d'en trouver un nombre suffisant pour les opposer aux infidèles. Enfin le jour paroît, & fait connoître distinctement aux chevaliers l'ennemi & le péril. Pour lors on abandonne le pillage ; chacun cherche à se rendre sous les enseignes de la religion ; tout se rallie, mais par pelotons & selon le quartier où ils se trouvoient. Le simple chevalier, sans avoir reçu les ordres du général, ne le prend que de son courage ; tout combat, tout le monde est aux mains. Les Maures se joignent aux Turcs & à leurs libérateurs ; & dans ce désordre & ce tumulte la plupart des prisonniers brisent leurs fers : la Valette qui en



étoit chargé, n'en put conduire sur les galeres qu'environ deux cens.

Les chevaliers quoique séparés les uns des autres, & pressés par le nombre supérieur des ennemis, ne laissent pas de leur résister dans les différens endroits où ils se rencontrent. Les uns fortifiés par la situation des postes qu'ils occupoient, prétendent encore se maintenir dans leur conquête; d'autres ne songent qu'à gagner la mer & leurs galeres. Le chevalier Sforce entr'autres, le jeune Strozzi, & plusieurs autres chevaliers d'un grand mérite, plutôt que de se rendre, combattent jusqu'à la dernière goutte de leur sang: & les infidèles n'auroient pas eu l'avantage de voir des chevaliers dans leurs fers, si après le combat ils n'eussent trouvé sur le champ de bataille & parmi les morts les chevaliers de Chabrilan, Marfilly & Bracamont, qui n'étoient qu'évanouis, & qui furent depuis rachetés.

Pendant que le combat se maintenoit encore, le prier qui, avec une autre troupe, s'avançoit vers le bord de la mer, averti du péril que couroit son neveu, revient sur ses pas & avance à son secours: mais il trouva en arrivant que le sort des armes en avoit décidé. Le desir si naturel de venger sa mort, & de l'autre côté l'espérance que les Turcs avoient de défaire cette seconde troupe, & de remporter une victoire complete, les remettent aux mains. La partie s'engagea avec une nouvelle fureur; il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Les chrétiens & les Turcs acharnés

les uns contre les autres ne donnent ni ne reçoivent de quartier ; tout combat , tout se mêle , chacun s'attache à l'ennemi qu'il a en tête , & d'un combat général il se fait autant de combats particuliers qu'il y a de soldats dans chaque parti. Mais les Turcs , à la fin se trouvant trop pressés par les chevaliers , à la faveur de leurs chevaux s'éloignent d'un bataillon si redoutable , rechargent leurs mousquets , & reviennent en bon ordre à bout portant : dans une de ces décharges , le prier , qui étoit à la tête de sa troupe , reçoit un coup de mousquet dans la cuisse , qui le met hors de combat. Comme les Turcs s'avançoient pour l'achever , ce qui restoit de chevaliers & de soldats , lui font comme un rempart de leurs corps. Le commandeur Copier , Tolon de Sainte-Jaille , & Soto-major , sont tués en repoussant les infidèles. Il y a bien de l'apparence que dans cet état on auroit bien eu de la peine à garantir le prier de la fureur de ces barbares , s'il ne s'étoit trouvé parmi les chevaliers un Majorquin appelé Toreillas , d'une taille extraordinaire , & d'une force de corps surprenante , qui prenant son général dans ses bras , le retire d'abord de la tête du bataillon dans le centre ; & de-là avec autant de peine que de péril , & malgré une grêle de coups de mousquets qu'il fallut encore essuyer , il gagne le bord de la mer.

Le Majorquin , chargé d'un fardeau encore plus honorable qu'embarrassant , y trouva de nouveaux périls. La mer en cet endroit étoit basse , & des bancs de sable fort communs le

long de cette côte, empêchoient les plus petites chaloupes de venir à bord. Toreillas ne laisse pas d'entrer dans la mer, & l'eau presque toujours à la ceinture, & avec des peines infinies, il passa d'écueil en écueil, de banc en banc, & gagne enfin un endroit plus profond, où l'esquif de la capitane vint le prendre avec le prier.

Dans tout autre corps que celui de Malthe, la blessure & la retraite d'un général auroient peut-être rallenti le courage des soldats; mais parmi les chevaliers, tous nés généraux, s'il est permis de parler ainsi, & tous animés du même courage, on ne les vit sensibles qu'à la joie de favoir leur général en sûreté: indifférens sur leur propre perte, il ne leur restoit d'inquiétude que pour l'étendart de la religion, & pour empêcher qu'il ne tombât entre les mains des infideles.

Le chevalier de la Cassiere en étoit chargé; après la retraite du prier, on délibéra sur le parti qu'il y avoit à prendre, & on convint qu'il falloit se tenir toujours ferrés, & tâcher en combattant, de gagner le bord de la mer. Dans ce dessein on se mit en marche, toujours poursuivis par les Turcs, qui sachant que les chaloupes ne pouvoient approcher du bord de la mer, s'attendoient bien de tuer les moins diligens, & même tous ceux qui, quoique dans l'eau, se trouveroient à portée de leurs armes à feu.

Pendant cette marche, souvent interrompue, les chrétiens approchant de la mer, rencontrent un rocher qui étoit à la tête d'un

défilé, & dont pour prendre haleine, ils s'emparèrent aussi-tôt. De cet endroit on voyoit à découvert les galeres, & même les chaloupes qui les attendoient. Il étoit question de les pouvoir joindre: la Cassiere qui auroit sacrifié mille vies plutôt que de hasarder l'étendart de la religion, représenta aux plus anciens chevaliers, que s'ils se portoient tous ensemble & en corps au bord de la mer, les infideles qu'ils avoient sur leurs talons, les chargeroient avec plus de fureur que jamais; que pendant que les uns tâcheroient de se sauver dans l'eau, d'autres seroient aux prises avec l'ennemi, & que dans ce désordre & cette confusion, on couroit risque de perdre l'étendart de saint Jean: mais que pour prévenir un aussi grand malheur, il falloit que les chevaliers seuls restassent à sa garde, & fissent ferme dans le défilé pour arrêter les Turcs; pendant que les blessés & les soldats défileroient insensiblement, & gagneroient les uns après les autres les galeres & les vaisseaux de la religion; & que quand ils seroient débarassés de cette multitude incommode, il n'étoit pas impossible qu'un petit nombre de chevaliers, & dont la plupart savoient nager, en se dispersant, n'échappassent les uns après les autres à l'opiniâtre poursuite des infideles.

Ce projet fut agréé sur-tout par les soldats, qui les premiers en devoient profiter: & la Cassiere leur montrant les esquifs & les chaloupes qui n'étoient pas éloignées: « Sauvez-vous, leur dit-il, mes amis, & mettez-vous

» en sûreté, pendant que mes camarades &
 » moi arrêterons ici nos ennemis; peut-être
 » serons-nous assez heureux pour vous suivre
 » de près; mais si nous périssons, la religion à
 » notre défaut ne laissera pas sans récompense
 » vos services & le courage dont vous venez
 » de donner de si bonnes preuves ». Ces
 soldats partirent, & en défilant les uns après
 les autres arriverent au bord de la mer, en-
 trerent dans l'eau & gagnerent les vaisseaux
 qui les attendoient.

Les Turcs ne virent qu'avec une nouvelle
 fureur qu'une partie de leur proie leur échap-
 poit : ils renouvelèrent leur attaque, & tâ-
 chèrent de forcer l'entrée du défilé. Mais les
 chevaliers, toujours intrépides, & l'épée ou la
 pique à la main, leur présentoient un front
 redoutable. L'aga, à la tête de sa cavalerie, ne
 pouvant les faire reculer, fait mettre pied à
 terre à ses cavaliers, & le sabre à la main
 s'avance & se jette dans le défilé. Les Turcs
 avec leurs larges cimenterres coupent le long
 bois des piques, brisent les épées, & se flattent
 de venir bientôt à bout de ce reste de cheva-
 liers, qu'ils croient n'être plus animés que par
 leur désespoir. Mais ces intrépides guerriers,
 quoique la plupart n'eussent plus pour toute
 arme que leurs poignards, se prennent corps-
 à-corps avec les Turcs, tuent ou blessent
 ceux qu'ils peuvent joindre, & se font crain-
 dre & même admirer par ces barbares.

L'aga, persuadé qu'il n'en viendrait à bout
 que par le feu de la mousqueterie, fait remonter

sa cavalerie à cheval. Pendant ce mouvement Verdalle adressant la parole à la Cassiere : « Que faisons-nous ici, *lui dit-il*, attendons-nous que ces infideles nous tuent les uns après les autres, & qu'à notre honte éternelle, l'enseigne de la religion tombe entre les mains de ces chiens ? Croyez-moi, mon cher frere, nous touchons presqu'au bord de la mer ; tâchons, en suivant les traces que notre illustre général nous a marquées avec son sang, de gagner à son exemple nos galeres. L'eau, comme vous savez, est basse : nous pouvons tous ensemble, & en faisant quelqu'effort, arriver au bord, nous jeter dedans ; & s'il se trouve, comme on le dit, entre les bancs de sable quelques canaux plus profonds, tout ce que nous sommes de chevaliers, nous vous porterons tour-à-tour avec l'enseigne de notre sainte religion : & si un seul de nous la peut sauver, que la mort arrive après, quand il plaira à Dieu ».

Le commandeur de la Cassiere ne voyant point d'autre parti à prendre, suivit ce conseil : il se met en chemin avec sa petite troupe, marche ferré à l'ordinaire & à grands pas. A l'approche du bord de la mer, les chevaliers se séparent, se dispersent tous d'un côté, & se jettent en différens endroits dans l'eau. La Cassiere, soutenu par Verdalle & par d'autres chevaliers, y entre ; & avec un courage invincible, & au travers des mousquetades, il tient toujours sa banniere élevée, gagne les chaloupes, y est reçu avec des cris de joie & des

acclamations : mais quelques chevaliers, qui pour faciliter sa retraite, avoient fait ferme au bord de la mer, périrent & furent tués par le feu continuel des ennemis.

L'ordre perdit la plûpart des chevaliers, & des freres seryans d'armes qui se trouverent dans cette malheureuse expédition ; & parmi les plus distingués, l'histoire a conservé les noms de Dupuy-Monbrun, Saint-Marcel, d'Avanson, de Briançon, de Bonne, la Rochette, la Roche-Montmort, de la Motte, tous des premieres maisons de la province de Dauphiné ; Saint-Sulpice, Purpatron, Gilbert, Brichanteau, Beauvais, Nangis, Harancourt, le Plessis-Richelieu, de Gordes, chevaliers de la langue de France, y furent tués : celle d'Italie y perdit les deux Valperge, Sforces, le jeune Strozzi, Grimaldi & Justiniani : & d'Espagne, Berenger, Sotto-major, Perez Pachieco, Montroy, Touar & Bariantos, qui eurent le même sort. Nous ne devons pas oublier le chevalier Poplieze de la langue d'Italie, & qui en soutenant d'une main l'éten-dart de la religion, que portoit la Cassiere, fut tué au bord de la mer d'un coup de moufquet ; chevalier d'une rare piété, & qui par son exemple & par toute la conduite de sa vie, fit voir que la pratique fidelle & constante des plus austeres vertus n'est pas incompatible avec la plus rare valeur.

Fin du onzième Livre.

LIVRE

LIVRE DOUZIÈME.

LE prieur de Capoue ayant rassemblé ses vaisseaux, mit à la voile, & avec les débris de ses troupes rentra dans le port de Malthe. Ses blessures obligerent de le porter sur une planche jusqu'en son hôtel; il étoit suivi de la plupart de ses officiers qui n'étoient guère en meilleur état que leur général. Mais quoique dans cette malheureuse expédition, & par les hasards inévitables à la guerre, il eût perdu un grand nombre de chevaliers, il ne perdit ni la gloire qu'il avoit acquise en d'autres occasions, ni la réputation d'un sage & vaillant capitaine: & le soldat comme l'officier lui rendirent cette justice, que dans le désespoir de pouvoir vaincre cette foule d'ennemis dont il avoit été surpris & environné, on ne l'avoit jamais vu donner ses ordres avec plus de sang froid, & combattre en même-tems avec un courage plus déterminé. Des témoignages si honorables, & scellés, pour ainsi dire, de son sang, lui firent déférer pour la seconde fois le généralat des galeres. Comme la mer étoit son élément, il n'eut pas la patience d'attendre que ses plaies fussent entièrement fermées, il se rembarqua, & pendant tout l'été courut la Méditerranée, & jusqu'aux bouches du Nil. Il étoit la terreur de toutes ces mers; aucun vaisseau n'osoit tenir devant son pavillon; les corsaires les plus braves l'évitoient avec soin. Il ne laissa

JEAN
D'OMÉDES.

Perani Vi-
cent. vie de
L. Strozzi.

1552.

pas d'en prendre plusieurs qu'il mit à la chaîne; & des flottes entières de marchands, malgré leur escorte, tomberent en sa puissance; il les conduisit dans les ports de la religion, & avec ces prises il y ramena l'abondance, le luxe & les plaisirs.

Pendant qu'on célébroit à Malthe son retour, avec cette joie inséparable des heureux succès, il y arriva une nouvelle toute autrement importante pour l'ordre, & sur-tout pour les chevaliers Anglois. Un vaisseau de cette nation commandé par le capitaine Hofmadan entra dans le port: cet officier avoit le caractère d'envoyé de la reine d'Angleterre; il eut en cette qualité audience du grand-maître, auquel il présenta une lettre de la part de cette princesse, qui lui marquoit que Dieu l'ayant placée sur le trône de ses ancêtres, elle avoit résolu', pour la décharge de sa conscience, de rendre à son ordre toutes les commanderies & tous les biens dont les rois Henri VIII, son pere, & Edouard VI, son frere, s'étoient injustement emparés. Elle finissoit sa lettre par l'exhorter, & le conseil de la religion, à envoyer incessamment à Londres quelques chevaliers munis de pouvoirs suffisans pour les rétablir dans la possession des commanderies, & dans tous les endroits de leur ordre.

Une nouvelle aussi surprenante causa bien de la joie à Malthe, & sur-tout parmi les chevaliers Anglois, qui regardoient cette heureuse révolution comme des prémices du réta-

blissement de la véritable religion dans leur patrie. Mais parmi une nation aussi jalouse de sa liberté, cette restitution des biens de l'église ne se termina pas sans de grandes difficultés. Pour l'intelligence d'une affaire de cette importance, il faut se souvenir de ce que nous avons déjà dit dans le Livre dixième des motifs injustes qui avoient engagé Henri VIII, à usurper dans ses états les biens des commanderies & des monasteres. Et peut-être que pour mettre ce point d'histoire dans tout son jour, il ne sera pas inutile de rapporter ici sommairement les dernières actions de ce prince, & ce qui se passa en Angleterre à sa mort pendant le court regne du jeune Edouard son fils, & le commencement de celui de la reine Marie sa fille aînée. Henri sentant approcher sa fin, régla décisivement l'ordre de sa succession, qui par l'inconstance de ses mariages avoit souvent varié. Depuis sa séparation d'avec Catherine d'Arragon sa première femme, il en avoit épousé cinq autres, dont la plupart n'étoient sorties de son lit & du trône que par une mort violente ou un divorce forcé.

Cette polygamie successive pouvoit troubler l'état après sa mort, & faire naître des guerres civiles entre ses enfans. Le parlement, la loi vivante & suprême de cette nation, lui laissa la liberté de régler le rang de ses héritiers. En vertu de cet acte, & quelque tems avant sa mort, il avoit reconnu pour son successeur le prince Edouard, à peine âgé de

neuf ans & demi, issu de Jeanne de Seïmours sa troisième femme: & pour soutenir toujours aux yeux du public la répudiation de Catherine d'Arragon, il avoit déclaré bâtarde la princesse Marie sa fille aînée, quoiqu'avant son divorce il l'eût reconnue pour princesse de Galles; titre affecté aux héritiers présomptifs de la couronne. La princesse Elisabeth, fille d'Anne de Boulen, la seconde de ses femmes, succéda à sa sœur dans ce grand titre, qu'elle perdit à son tour après le supplice de sa mere. Le roi leur pere, pour gratifier sa troisième femme, avoit fait passer dans le parlement un acte solennel qui les privoit l'une & l'autre de la succession à la couronne: peu de jours avant sa mort, il les rétablit dans leurs droits, & il les reconnut pour ses héritieres, si le prince Edouard mourroit sans postérité.

Ces deux princesses étoient aussi opposées par leur caractère, que par les intérêts différens de leur naissance. L'aînée élevée par une mere Espagnole, & sortie de son côté des rois d'Arragon & de Castille, étoit naturellement fiere & hautaine, zélée catholique par son éducation, dévote par tempérament, & d'ailleurs attachée par son intérêt au saint siège, dont l'autorité avoit légitimé le mariage de la reine sa mere.

Comme les prétentions d'Elisabeth tomboient par la validité de cette dispense, des protestans cachés, créatures de sa mere, l'avoient élevée dans un grand éloignement

& une espèce de mépris pour la puissance des clefs. C'étoit la partie la plus essentielle de sa religion ; d'ailleurs assez indifférente sur les dogmes, d'un génie souple & aisé, qui prenoit facilement toute sorte de formes, fiere ou caressante, selon qu'il convenoit à ses intérêts ; à peine âgée de treize ans, on voyoit déjà comme une ombre de cette habileté, qui fut depuis l'admiration de toute l'Europe. Le roi son pere finit malheureusement ses jours dans le schisme, dont il étoit auteur, également ennemi du saint siege & des protestans ; & ce prince, qui par une entreprise téméraire avoit voulu se mêler de réformer la religion, mourut dans une cruelle incertitude de la véritable.

Sa mort excita de nouveaux troubles dans l'Angleterre : les véritables catholiques soupiroient après l'extinction du schisme : mais ce n'étoit pas le parti le plus puissant. Une foule de protestans qui jusqu'alors avoient été retenus par la crainte des supplices, leverent le masque, & inonderent la cour, la capitale & les provinces. Plusieurs évêques même se déclarerent ouvertement en faveur de l'hérésie ; & afin que son établissement fût durable, on élevoit le jeune roi dans les principes des sacramentaires. Le régent, ses précepteurs, & les officiers de sa maison ne lui parloient des plus saints de nos mysteres, que comme d'une idolâtrie.

Ce prince ne respiroit, pour ainsi dire, qu'un air empoisonné : on prévint & on séduisit sa raison dans un âge auquel il ne pouvoit



encore faire un juste discernement. Il embrassa la doctrine des protestans, qu'on lui représentoit continuellement comme plus conforme à l'Évangile ; & il eut le malheur d'errer avec cette confiance que la vérité seule devoit inspirer.

Le parlement par de nouvelles loix autorisa ce changement : la messe fut abolie, les images enlevées des temples, les livres saints traduits d'une manière infidèle, & qui favorisoit les opinions dominantes. Le service divin fut célébré en langue vulgaire, le mariage permis au clergé ; & ce qui étoit de plus important pour l'avidé courtisan, ce qui restoit de biens dans l'église devint la proie de gens qui faisoient consister toute leur religion à ruiner la religion même.

C'est ainsi que l'Angleterre se précipita du schisme dans l'hérésie.

Ce qui restoit d'évêques orthodoxes dans le royaume, firent des efforts impuissans pour inspirer au peuple de leurs diocèses une juste horreur de ces nouveautés. Le clergé étoit méprisé ; le schisme avoit rompu cette union si nécessaire avec le saint siège, le centre de la religion. Ce n'est pas qu'en ce tems-là l'Angleterre ne comptât parmi ses évêques des hommes savans, & de mœurs irréprochables. Mais quoiqu'opposés à l'hérésie, soit pour parvenir à l'épiscopat, soit pour obtenir d'autres bénéfices, ils avoient eu la foiblesse de souscrire à la prétendue primauté de Henri VIII. Quelques-uns même, contre

leurs propres lumières, avoient été assez lâches pour écrire en faveur du schisme de ce prince. Ce fut en vain qu'après sa mort, ils tenterent de s'opposer au progrès que faisoit l'hérésie: on leur fit un crime de leur zèle; ils se virent exposés à la rigueur des ordonnances du parlement. Ce fut même un prétexte pour les dépouiller de leurs riches bénéfices: les uns furent déposés; on en emprisonna d'autres; & tous expierent par une longue persécution la faute de s'être séparés par complaisance pour la cour, de l'unité de l'église.

La mort du jeune roi arrivée le 6 de juillet, produisit en Angleterre de nouvelles révolutions. Ce royaume étoit alors gouverné par le duc de Nort-Humberland, régent ou premier ministre, seigneur plein d'ambition, & qui pour faire régner son fils en la place de son maître, lui avoit fait épouser Jeanne Gray, fille du duc de Suffolc, & issue de Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII. Pour approcher cette jeune dame du trône, peu de jours avant la mort du roi Edouard, sous prétexte que les deux princesses étoient nées de mariages équivoques, il lui avoit suggéré un testament qui faisoit revivre leur exhérédation. Ce testament à leur préjudice, appelloit Jeanne Gray à la couronne. En vertu de cet acte auquel on avoit mis le grand sceau, cette jeune dame avoit été proclamée reine d'Angleterre. Mais quoique Marie fût recon- nue pour catholique très-zélée, les provinces & la capitale ensuite, détestant cette usur-

pation, se déclarerent en faveur de cette princesse avec tant d'ardeur & de zele, que sans combattre, & sans répandre de sang, elle se vit en peu de jours maitresse du royaume, & même de la personne de ses ennemis.

La Providence divine l'ayant conduite comme par la main sur le trône, ses premiers soins furent de lui en marquer sa reconnoissance par le rétablissement de la véritable religion, & par la réunion de ses états dans le sein de l'église. Pour l'exécution d'un aussi grand dessein, il falloit faire casser tous les actes des parlemens précédens, qui avoient autorisé le divorce de Henri VIII, son schisme, & depuis sa mort, l'établissement de l'hérésie. L'entreprise n'étoit pas sans de grandes difficultés; les évêques nouveaux, si on peut donner ce nom à des intrus, les mylords & les grands de l'état faisoient la plûpart une profession ouverte des opinions nouvelles: & ceux qui n'étoient pas infectés de l'hérésie, adhéroient au schisme, & ne vouloient pas entendre parler de se remettre sous l'autorité du saint siège. Les ministres de la reine lui firent envisager que pour faire réussir d'aussi grands projets, elle avoit besoin d'être soutenue par un mari puissant & autorisé, & sur-tout qui fût zélé catholique.

On comptoit parmi les prétendans plusieurs princes ou seigneurs Anglois & étrangers: Philippe d'Autriche, jeune prince, fils unique de l'empereur Charles-Quint, étoit sur les rangs, & l'argent de l'empereur son pere avoit

mis dans ses intérêts, les principaux ministres de la reine. La plupart des catholiques Anglois souhaitoient que le choix de la reine tombât sur le cardinal Polus ou de la Poole, qui n'étoit que diacre; ou sur le jeune Courtenay son cousin. Polus descendoit par sa mere du duc de Clarence, frere d'Edouard IV, & l'ayeule de Courtenay étoit fille du même Edouard, & sœur de la mere de Henri VIII.

On révéroit la sagesse du cardinal Anglois, une vie sans reproches, sa science, sa capacité & sa prudence. Courtenay se distinguoit par les agrémens de sa personne; la reine se sentoit entraîner par un penchant secret que ce jeune seigneur inspiroit sans art & sans dessein, aux personnes les plus indifférentes. Il avoit un air si noble, & tant de graces dans ses manieres, que cette princesse toute austere qu'elle étoit, ne pouvoit s'empêcher de le regarder avec un plaisir secret. Sa présence seule effaçoit en un instant tous les raisonnemens politiques de ses ministres, qui s'étoient déclarés en faveur du fils de l'empereur. Et il est certain que dans les premiers mouvemens d'une inclination naissante, cette princesse auroit préféré Courtenay au sage Polus, & même à Philippe d'Autriche, si ce jeune seigneur par sa dissipation & l'irrégularité de sa conduite, n'eût pas lui-même ruiné de si favorables dispositions. Il s'apperçut du foible que la reine avoit pour lui, & il fut assez hardi pour laisser voir qu'il l'appercevoit sans y répondre; & au lieu de faire sa cour assiduellement à cette princesse, il

passoit des jours entiers avec des femmes perdues, & dans des plaisirs faciles & honteux.

A une vie si dissipée, succéda son attachement pour la princesse Elisabeth; il en devint éperduement amoureux: & il l'aimoit avec toute l'ardeur & la bonne foi d'un jeune homme qui aime pour la première fois. Plusieurs ont cru qu'il en étoit aimé; quoique la suite ait fait voir que les sentimens de cette habile princesse n'étoient pas tant l'amour, qu'un intérêt d'ambition qu'elle conduisoit avec art, & pour se faire des partisans & des créatures. Peut-être même qu'un motif de vanité si ordinaire dans les personnes de son âge, & le plaisir secret d'enlever jusques sur le trône un amant à sa sœur, lui fit recevoir avec plus de complaisance les vœux d'un jeune seigneur, auquel il sembloit que par émulation toutes les femmes de la cour cherchassent à plaire. Quoi qu'il en soit, la liaison de Courtenay avec la princesse devint bientôt publique: il sacrifia la reine avec autant d'imprudence que d'amour. Cette princesse fut assez foible pour sentir cette préférence avec une jalousie indigne de son âge & de son rang; & quoique sans agrément, & même plus âgée de dix-neuf ans qu'Elisabeth, elle regarda comme une injustice la préférence que lui donnoit Courtenay.

Antoine, seigneur de Noailles, résidoit alors auprès de la reine en qualité d'ambassadeur de Henri II, & il avoit succédé dans cet emploi à Claude Laval de Bois-Daфин,

de la maison de Montmorency son cousin. Ce ministre pénétra la disgrâce de Courtenay avant même qu'il s'en apperçût. Il n'oublia rien pour l'éclairer sur ses véritables intérêts : mais il avoit affaire à un jeune homme qui n'en connoissoit point d'autres que ceux de son amour. Le feu & l'emportement de sa passion lui cachèrent l'éclat d'une couronne ; & tant qu'il fut agité de cette phrénésie, il auroit préféré la possession d'Elisabeth à tous les trônes de la chrétienté.

Il étoit assez indifférent pour la France, que la reine l'épousât ou Polus : l'intérêt de Henri II consistoit uniquement à traverser le mariage de cette princesse avec le fils de l'empereur. Son ambassadeur représentoit continuellement aux principaux seigneurs Anglois, que par cette alliance, ils s'exposent à voir leur royaume devenir province d'Espagne, l'inquisition s'y établir ensuite, & les assemblées du parlement abolies, ou du moins suspendues, & dégénérer à la fin en pure cérémonie. Les Anglois, & sur-tout les protestans, sentoient bien tout ce qu'ils avoient à craindre de cette alliance. La reine reçut à ce sujet plusieurs adresses & différentes requêtes : il y eut même quelque soulèvement dans les provinces : mais l'argent de l'empereur, & l'habileté des ministres de la reine surmonterent tous ces obstacles. Cette princesse épousa Philippe d'Autriche : un point important manquoit à la satisfaction de l'empereur. Ce n'étoit pas assez que le prince son fils eût

épousé la reine, il falloit encore en faire un roi d'Angleterre, & qu'il fût couronné en cette qualité. Cette cérémonie si essentielle pour l'autorité souveraine dépendoit du parlement : mais il n'étoit pas aisé de disposer de ces grandes assemblées, où la liberté & l'intérêt de la nation triomphent souvent de la majesté du souverain. Ceux qui avoient fait paroître le plus d'éloignement pour le mariage de la reine, & ceux mêmes qui par complaisance l'avoient favorisé, jaloux de la liberté de la nation, se réunirent en cette occasion. L'ambassadeur de France, du fond de son palais conduisoit tous les mouvemens de ce parti. Pendant que toute la cour étoit Espagnole, il avoit su rendre le parlement François. Et par ses soins & son habileté, Philippe, sans pouvoir parvenir au titre de roi d'Angleterre, fut réduit à la seule qualité de mari d'une reine bien plus âgée que lui, & sans aucun agrément. Cette princesse ne laissa pas de tirer des avantages considérables de cette alliance. La part qu'un prince aussi puissant & aussi redoutable que l'empereur prit dans les affaires du gouvernement, facilita l'exécution de tous les desseins de la reine ; du consentement du parlement l'hérésie fut prosçrite, & le culte de la véritable religion rétabli. Polus revêtu de la dignité & des pouvoirs de légat du pape Jules III, éteignit depuis le schisme, mais sans ofer exiger ni pénitence, ni restitution des biens ecclésiastiques : il fallut d'abord pardonner sans condition,

des fautes qu'il eût été dangereux de vouloir punir. On se contenta des fieres satisfactions des Anglois, qui reçurent les graces du saint siége avec une indifférence, qui faisoit bien voir que le corps de la nation ne les avoit pas recherchées.

On remit à des conjonctures plus favorables le projet d'arracher des mains des protestans tous ces grands biens de l'église dont ils s'étoient emparés. La reine par le conseil de Polus, & pour donner l'exemple à ses sujets d'une pareille restitution, déclara que sa conscience ne lui permettoit pas de tenir plus long-tems les biens de l'église que le feu roi son pere avoit réunis à son domaine, elle s'en dépouilla sur le champ, & les remit à leurs titulaires.

Ce fut le sujet du voyage que fit à Malthe le capitaine Hofmadan. On jugera aisément combien tout l'ordre, & sur-tout les chevaliers Anglois furent sensibles à une nouvelle aussi agréable. Le grand-maître & le conseil écrivirent à la reine pour la remercier de la justice qu'elle rendoit à leur religion; & le commandeur de Montferrat fut envoyé en Angleterre pour travailler à cette grande affaire, de concert avec les ministres. L'ordre, à l'arrivée du commandeur, rentra sans peine dans ses biens, & ce chevalier autorisé par le grand-maître & le conseil, pour marquer leur reconnoissance à la reine, conféra le prieuré de Saint-Jean, avec le titre de grand-croix, au chevalier Richard Sceley, un des seigneurs

Anglois qui étoit le mieux dans l'esprit de cette princesse, & qui avoit eu beaucoup de part dans cette négociation. Jacques Sceley son frere, à sa considération, obtint une autre commanderie. On donna celle de Munigton au chevalier Olivier Starqueï, pour honorer en sa personne les sciences & les belles-lettres où il avoit fait de grands progrès; & à la recommandation de l'empereur, dont l'autorité depuis le mariage de son fils influoit beaucoup dans les conseils, on conféra le titre de bailli de l'Aigle, au commandeur Fulster, ce Majorquin de la langue d'Arragon, dont nous avons parlé dans le Livre précédent au sujet de la perte de Tripoli, & du procès qui fut intenté au commandeur Vallier, grand-maréchal de l'ordre.

Le grand-maître d'Omédes ne vit point l'entiere consommation de cette grande affaire. Il étoit mort dès le commencement de septembre de l'année précédente: seigneur qui au siège de Rhodes avoit fait preuve de sa valeur; d'ailleurs pieux, & qui affectoit un grand air de réforme & de dévotion: mais impérieux, vindicatif, avare, & qui pour enrichir sa famille, ruina la religion, par la disposition qu'il avoit faite de son vivant en fraude de la loi, & contre les statuts de l'ordre. Sa dépouille fut réduite à si peu de chose, que plusieurs chevaliers indignés de voir qu'il eût détourné les principaux effets de sa succession en faveur de ses neveux, proposerent de leur laisser le soin de

6 septembre.

1553.

ses funérailles ; mais les seigneurs du conseil rejetterent cette proposition comme indigne de la générosité & de la grandeur de l'ordre. Les obsèques se firent à l'ordinaire aux dépens de la religion, & avec une magnificence plus convenable à sa dignité, qu'au mérite de sa personne.

Peu de jours après son décès on assembla le chapitre pour lui donner un successeur. Le prieur de Capoue paroïsoit avoir des prétentions bien fondées pour cette élection. C'étoit depuis long-tems l'objet de ses desirs ; & pour y parvenir il avoit gagné plusieurs des électeurs. Ses partisans étant renfermés dans le conclave, firent valoir son courage, sa valeur & son expérience dans le commandement des armées. Mais Gagion ou Gagnon, grand-conservateur, prenant la parole : « Si » dans le choix que nous sommes obligés de » faire, *dit-il aux Commissaires*, il n'étoit » question que d'élire un grand capitaine, je » ne crois pas que nous puissions avec justice » refuser nos suffrages au prieur de Capoue : » mais il s'agit aujourd'hui de donner à tout » l'ordre, non-seulement un chef plein de » valeur, mais encore un pere commun, sans » esprit de parti, également attentif à conser- » ver à la religion la bienveillance de tous les » princes chrétiens, & qui évite sur-tout avec » grand soin d'embarrasser l'ordre dans leurs » différens ; & c'est ce que je n'ose espérer du » prieur de Capoue. Vous savez, *ajouta-t-il*, » sa passion pour la liberté de sa patrie, & dont

» Philippe Strozzi son pere a été la première
 » victime ; si nous le mettons à notre tête , &
 » qu'il se voye maître de nos vaisseaux & de
 » nos galeres , qui doute , quoique sous d'autres
 » prétextes , qu'il ne tourne toutes les forces
 » de la religion contre les Médicis , & que
 » pour venger la mort de son pere , il n'attaque
 » leurs flottes , & qu'il ne porte même le fer
 » & le feu le long des côtes de la Toscane ? Et
 » pour lors l'empereur qui regarde la fortune
 » & l'élévation des Médicis comme son ou-
 » vrage , ne manquera pas de nous rendre
 » responsables des entreprises du grand-
 » maître. Cosme lui-même , le chef de cette
 » maison , prince si habile , pour se venger &
 » pour faire diversion , saura bien nous susci-
 » ter des ennemis parmi les potentats d'Italie
 » ses alliés ; & qui fait si ce nouveau souve-
 » rain , qui passe pour le plus grand politique
 » de son siecle , & qui a des relations & des
 » intelligences jusqu'à Constantinople , n'atti-
 » rera pas les armes du grand-seigneur contre
 » Malthe ? Et si une fois nous nous rendons
 » suspects & odieux à l'empereur , maître des
 » royaumes de Naples & de Sicile , d'où
 » pourrons-nous , si nous sommes assiégés ,
 » espérer du secours contre les infideles » ?

Ce discours que l'amour seul & un sincere
 attachement pour le bien de l'ordre avoit inspi-
 ré à cet électeur , fit beaucoup d'impression
 sur l'esprit des autres commissaires. Les com-
 mandeurs Pascatore & Bernardin Parpaille
 appuyerent fortement ces réflexions ; ceux

mêmes qui avoient pris des engagemens secrets avec le prieur de Capoue, & qui s'étoient déclarés d'abord en sa faveur, revinrent à l'avis du conservateur : tous s'exhorterent mutuellement, & convinrent dans le choix qu'ils alloient faire, de n'avoir égard qu'au bien seul de la religion. Après s'être affermis dans une résolution si louable, ils élurent d'une commune voix pour grand-maître, frere CLAUDE DE LA SANGLE, chevalier de la langue de France, & grand-hospitalier.

CLAUDE
DE LA
SANGLE

Il firent ce choix pendant qu'il résidoit actuellement à Rome auprès du pape en qualité d'ambassadeur de l'ordre : preuve que dans cette élection il n'y entra ni cabale, ni esprit de parti, & que les commissaires n'y furent déterminés que par des principes de justice, & par les mouvemens de leur conscience. La nouvelle de son élection ne fut pas plutôt sue à Rome, que le gouverneur du château Saint-Ange, par ordre exprès du pape, l'annonça par une décharge de toute son artillerie. Ce fut comme une fête publique dans cette capitale de la chrétienté : la plûpart des cardinaux, les ambassadeurs, les principaux prélats de la cour, & les barons de Rome visiterent en cérémonie le nouveau grand-maître. Le pape l'envoya féliciter sur sa dignité par son maître de chambre ; & quand il fut au palais pour lui prêter le serment ordinaire d'obéissance, ce pontife le fit dîner à sa table & en public, & n'oublia aucun des honneurs qui étoient dûs à son mérite & à sa dignité.

1554.

Le grand-maître ne fut pas plutôt débarassé du cérémonial & des visites qu'il avoit été obligé de rendre, qu'il songea à partir pour Malthe. Les galeres de la religion commandées par le prieur de Capoue, le vinrent prendre jusqu'à Terracine, le conduisirent en Sicile, & il entra dans le Fare de Messine le 12 de décembre. Dom Juan de Vega, vice-roi de l'île, l'attendoit avec impatience dans cette grande ville. Depuis le siège & la prise de Méhedra où ils s'étoient trouvés l'un & l'autre, comme nous l'avons rapporté dans le Livre onzième, il s'étoit formé entr'eux une liaison, ou pour mieux dire, une espèce de correspondance, mais où il entroit plus de politesse que de sincere confiance. L'Espagnol fastueux dans ses démonstrations, pour lui faire connoître la joie qu'il avoit de son élection, fit dessein de lui en donner des marques publiques à son entrée, & pendant son séjour dans Messine. Cependant dans les honneurs qu'il méditoit de lui rendre, pour ne rien faire au préjudice de sa propre dignité, il fit examiner par les plus habiles jurisconsultes les droits, les privileges des grands-maîtres, & les rangs qu'on devoit leur déférer. Oliveti, avocat fiscal de Messine, lui porta à ce sujet un passage de Chassané (a), fameux jurisconsulte,

(a) Crederem quòd iste magnus magister Rhodi papam præcedere deberet, omnes patriarchas, cardinales & alios pontifices ecclesiasticos, & cum videatur tantæ

esse dignitatis cujus est patriarcha, quòd post imperatorem & alios principes habentes jura imperii, ut sunt reges Franciæ & Hispaniæ, quòd præcederet omnes prin-

qui dans son *Traité de la gloire du monde*, & en parlant des dignités ecclésiastiques, préfère celle des grands-maîtres au cardinalat même. Le vice-roi muni de cette autorité, & avant l'arrivée du grand-maître, l'avoit envoyée par un courier exprès à l'empereur, & il lui avoit demandé ses ordres sur la conduite qu'il devoit tenir. Ce prince lui fit savoir par un seigneur de sa cour, appelé d'Acugna, qu'il ne devoit point craindre d'excéder dans les honneurs qu'il rendroit au chef d'un ordre qui servoit de boulevard à ses états d'Italie. Mais comme ce prince ne faisoit jamais rien sans des vues secrètes d'intérêt, il avoit chargé son envoyé de faire de sa part au grand-maître des propositions dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Le vice-roi instruit des intentions de l'empereur, alla à la tête du conseil, de tout le corps de la noblesse, & des magistrats de la ville, prendre le grand-maître dans la capitane de la religion, & jusqu'à la poupe de son vaisseau; & pour lui faire plus d'honneur, quand il fut question d'en sortir, il voulut marcher seul immédiatement devant le grand-maître, comme il auroit fait devant son souverain. Ce prince entra ensuite dans Messine au bruit de l'artillerie; il trouva la garnison & les bourgeois sous les armes: on le logea

cipes recognoscentes superiorem, & non habentes jura imperii; putà reges subditos imperio, & quoscum-

que duces; habet enim sub se magnos principes, & est maximè honoratus.

dans le plus magnifique palais de la ville, & il y fut reçu & servi, soit à la chapelle ou à table, avec les mêmes honneurs qu'on rendoit autrefois aux anciens rois de Sicile.

L'envoyé de l'empereur, & qui étoit chargé de ses ordres, le félicita de sa part sur sa nouvelle dignité; & dans une audience particulière qu'il en eut peu de jours après, il lui fit part de ses instructions, & des propositions qu'il étoit chargé de lui faire de la part de son maître. Les généraux de ce prince, comme nous l'avons dit, avec les secours des chevaliers de Malthe, avoient assiégé & conquis la ville de Mehédia ou Africa, dont ils avoient chassé le corsaire Dragut. Mais une conquête si éloignée des autres états de l'empereur, l'obligeant à de grands frais, & à y tenir une garnison nombreuse, son dessein étoit d'engager le grand-maître à y transporter le couvent entier & son domicile. Par ce nouvel établissement il se flattoit que tout l'ordre seroit intéressé à veiller à la défense du fort de la Goulette, & qu'il seroit encore respecter son autorité dans le royaume de Tunis, alors feudataire de la couronne de Castille.

Son envoyé, pour faire réussir ses vues, dans l'audience qu'il eut du grand-maître, lui témoigna que l'empereur étoit sensiblement touché de la perte que l'ordre avoit faite de la ville de Tripoli; que pour la remplacer, il offroit de lui céder en pure propriété celle de Mehédia; place, dit-il, fortifiée régulière-

ment, & d'où les chevaliers pourroient étendre leur domination dans le continent de l'Afrique; que la conquête de cette place étant due à leur valeur, & que lui-même y ayant eu tant de part, si la religion y transportoit son domicile, il seroit justement regardé comme le fondateur de cette seconde Rhodes; que pour contribuer aux frais nécessaires à la défense de la place, l'empereur qui ne distinguoit point les intérêts de l'ordre des siens propres, lui assigneroit à perpétuité sur les revenus de la Sicile, une pension annuelle de soixante-douze mille livres.

Le grand-maître lui répondit avec beaucoup de politesse, qu'il éprouvoit dans cette occasion une suite constante des bontés & de la bienveillance dont l'empereur honoroit son ordre. Mais pour ne pas s'engager mal-à-propos, il lui dit qu'il ne lui étoit pas permis sans la participation du conseil, d'accepter une proposition de cette conséquence; & que s'il vouloit l'accompagner jusqu'à Malthe, l'affaire s'y traiteroit en sa présence, & qu'il seroit témoin du desir sincere qu'il avoit de complaire en toutes choses à l'empereur. Le grand-maître suivi de cet ambassadeur, & accompagné d'une escorte nombreuse de chevaliers Italiens, s'embarqua sur les galeres de l'ordre; & après avoir doublé le cap Passaro, il entra dans le canal de Malthe, & débarqua heureusement à la cale de Saint-Paul. Comme il se trouva proche de la cité notable, alors capitale de l'île, on lui pro-

posa d'y passer ; mais son élection à la grande-maîtrise ne lui donnant encore d'autorité que sur les chevaliers , pour pouvoir l'étendre jusques sur les habitans & sur les sujets de l'ordre, il avoit besoin d'une concession particulière émanée du conseil complet. Ce fut la raison qui lui fit différer son entrée dans cette ville. Il obtint bientôt du conseil les titres nécessaires pour établir sa puissance dans toute l'île ; & après quelques jours , il fut proclamé solennellement prince de Malthe & du Goze.

Ses premiers soins , après avoir pris possession de sa dignité , furent de donner audience à l'ambassadeur de l'empereur : cette cérémonie se passa en plein conseil. Le grand-maître , pour honorer l'empereur dans la personne de son ministre , s'avança quelques pas au-devant de lui ; & après l'avoir fait asseoir à côté de son fauteuil , il le pria d'exposer à la compagnie le sujet de sa commission. D'Acugna , après avoir présenté sa lettre de créance , & qu'on en eut fait la lecture , représenta à toute l'assemblée l'affection dont l'empereur son maître honoroit tout l'ordre ; qu'après la prise de Rhodes , l'ayant vu abandonné de la plûpart des princes chrétiens , & errant en différentes contrées d'Italie, il s'étoit généreusement dépouillé des îles de Malthe & du Goze pour en gratifier les chevaliers ; présent magnifique , dit-il , & si digne de la piété d'un si grand prince ; que touché depuis de la perte de Tripoli , & pour les en dé-

dommager, il l'avoit envoyé exprès pour leur offrir la ville d'Africa ou Méhedja, place située sur les côtes d'Afrique, hors d'insulte par ses fortifications, d'où ils pourroient étendre leurs conquêtes dans tout le continent. L'habile ambassadeur ajouta que le terroir de Malthe étant stérile & incapable de produire du bled, l'ordre pour pouvoir subsister & s'y maintenir, étoit obligé d'en tirer des contrées éloignées & séparées par la mer; au lieu que la religion trouveroit dans le territoire dépendant d'Africa, des cantons fertiles & abondans en grains. Il finit son discours en priant les chevaliers de considérer que l'île de Malthe étoit sans places fortifiées, & que si les flottes & les armées du grand-seigneur y faisoient une descente, & s'attachoient au siège de la principale place, comme l'ordre en étoit menacé, ils n'éviteroient jamais, malgré toute leur valeur, le triste sort qu'ils avoient essuyé à Rhodes.

Le grand-maître, après avoir remercié l'empereur de la continuation de ses bontés, prit les avis de l'assemblée. D'un commun consentement, & avant que de se déterminer décisivement sur cette proposition, on résolut d'envoyer huit anciens commandeurs à Africa, pour en reconnoître la situation, les forces & l'étendue du territoire. Ces commissaires partirent aussi-tôt, & à leur retour, ils rapportèrent au conseil que cette place bâtie sur une pointe de terre qui avançoit dans la mer, & dont elle étoit environnée de tous

côtés, étoit considérable par l'étendue de son circuit, par la quantité de maisons dont elle paroissoit remplie, & par ses fortifications; que la ville & le château étoient entourés de murailles fort élevées, d'une épaisseur extraordinaire, & flanquées de tours garnies d'artillerie; qu'ils y avoient trouvé un arsenal garni d'un grand nombre d'artillerie, qu'il n'y manquoit qu'un port d'un abri assez sûr pour les grands vaisseaux; que les dehors de la place & les collines voisines étoient ornés de maisons de plaisance, de vergers & de vignobles; que ce qu'il y avoit de terres labourables aboutissoient à une montagne qui traverse de l'orient au couchant, & que derrière cette hauteur on découvroit de vastes campagnes & des pâturages, dont les Arabes du pays étoient les maîtres, & où ils faisoient ordinairement paître leurs troupeaux.

Ces commissaires déclarerent ensuite qu'une place aussi vaste ne se pouvoit conserver sans une nombreuse garnison entretenue en tout tems pour la défendre contre les princes & les peuples d'Afrique, qui ne souffriroient pas volontiers que la religion s'établît impunément si près de leurs états; qu'il falloit s'attendre à être tous les jours aux mains avec les Arabes, qui étendroient leurs courses jusqu'aux portes de la place; qu'en cas d'un siège, l'éloignement de l'Europe ne permettoit pas d'en espérer un prompt secours; que contre l'esprit de l'ordre, & au préjudice de toute la chrétienté, il faudroit, pour ainsi dire,

dire, abandonner la mer & la défense de tous les vaisseaux chrétiens, pour porter leurs armes dans le fond des terres, & resserrer les frontieres de leurs voisins; mais que leurs ancêtres bien plus puissans qu'ils ne l'étoient, n'avoient jamais entrepris d'étendre leurs états par des conquêtes presque toujours injustes, & que depuis celle de Rhodes dont ils avoient chassé des corsaires, l'ordre n'avoit jamais employé ses forces que pour le secours des princes chrétiens, ou pour la sûreté & la défense des particuliers qui navigeoient dans la Méditerranée. Ce rapport fait par d'anciens guerriers & des chevaliers pleins de zele pour la discipline de leur ordre, déterminale conseil à rester à Malthe; & il y fut engagé sur-tout par la considération de l'éloignement, de la difficulté du passage, & de la répugnance que pourroient avoir les princes & les seigneurs de la chrétienté de voir leurs enfans, en prenant la croix de l'ordre, confinés, pour ainsi dire, dans les déserts de l'Afrique. L'ordre, par deux députés qu'ils envoyerent à l'empereur, lui fit agréer cette disposition; & pour appaiser le vice-roi de Sicile, qui pour s'en venger refusoit la traite ordinaire des grains que le couvent tiroit de cette île, le grand-maître & le conseil ayant appris qu'un grand nombre de corsaires en infestoient les côtes, & avoient paru devant Palerme, y envoya cinq galeres bien armées, commandées par le prier de Capoue. Ce seigneur se disposa à partir incessamment. Outre qu'il se regardoit en mer

CLAUDE
DE LA
SANGLE.

comme dans son élément, il s'étoit apperçu qu'il étoit moins agréablement à Malthe, depuis qu'on soupçonna qu'un de ses principaux domestiques, en qui il avoit le plus de confiance, pour le venger de l'exclusion que lui avoient donné dans la dernière élection, le conservateur Gagnon, & les commandeurs Pascatore & Bernardin Parpaille, les avoit tous trois empoisonnés; ce qui précipita son départ.

A peine étoit-il arrivé à Palerme, qu'il y reçut par une voie détournée des lettres du seigneur Pierre Strozzi, son frere aîné, qui lui donnoit avis que le roi de France lui avoit confié le commandement de son armée de terre en Italie; que ce prince l'avoit chargé de l'exhorter à reprendre en même-tems le généralat de ses galeres. Il ajoutoit qu'ils ne pouvoient jamais trouver l'un & l'autre d'occasion plus favorable pour venger la mort de leur pere; qu'ils agiroient de concert par terre & par mer, & qu'il le conjuroit de sacrifier ses ressentimens particuliers contre les ministres de la France à l'amour & à la liberté de leur patrie. Le mécontentement que le prieur avoit de la cour de France, céda aux pressantes instances de son frere, & à la haine violente qu'il conservoit dans le cœur contre Cosme de Médicis; pour toute réponse, il fit savoir à son frere qu'il le joindroit bientôt. Il étoit question de sortir du port de Palerme, sans donner de l'ombrage au vice-roi, & que ce ministre pût pénétrer ses desseins.

Soit que le roi d'Espagne eût été averti par ses espions que le commandement des galeres de France étoit destiné au prieur, soit qu'en voyant que son frere alloit commander en Italie, il se doutât seulement qu'il ne manqueroit pas de faire tous ses efforts pour attirer le prieur dans le même parti; ce prince avoit envoyé des ordres secrets au vice-roi de Sicile, en cas que ce prieur entrât dans quelque port de l'île, de l'observer avec soin, & au moindre indice qu'il découvroit de quelque intelligence entre les deux freres, de faire arrêter le cadet. Il ne faisoit alors que d'arriver à Palerme; au travers des feintes caresses dont le vice-roi le combloit, il y démêla un air d'inquiétude, qui lui fit voir qu'il étoit suspect & observé. Pour se tirer de ses mains, il envoya de grand matin un de ses officiers qui avoit toute sa confiance, sur un léger brigantin, sous prétexte d'aller à la découverte le long des côtes de l'île, avec ordre, après avoir passé quelques heures à la mer, de revenir, sans faire entrer son brigantin dans le port, de se rendre chez le vice-roi, & de lui dire en sa présence, & en quelque'état qu'il le trouvât, qu'il avoit apperçu dans une cale qui n'étoit pas éloignée trois galiotes de Barbarie. Le prieur ayant congédié cet officier, se rendit chez le vice-roi, où il devoit dîner. Mais avant qu'on se mît à table, il ne l'entretint que des mauvais offices qu'il avoit reçus du connétable de Montmorency, des pernicieux desseins que ce seigneur François avoit, dit-il,

formés contre sa vie, & de la passion qu'il avoit de s'en venger, s'il en trouvoit jamais l'occasion. Pour justifier son ressentiment, il lui fit voir plusieurs lettres qu'il avoit reçues de France, où quelques-uns de ses amis, qui n'étoient pas instruits des intentions du roi, lui mandoient d'éviter d'entrer dans les ports de ce royaume, s'il ne vouloit s'exposer à être arrêté.

Le vice-roi trompé par cette feinte confiance, & dans le dessein de l'attacher au service de l'empereur son maître, exagéra l'ingratitude des François, & il l'assura que quand il quitteroit le généralat des galeres de sa religion, il trouveroit à la cour d'Espagne des emplois dignes de sa naissance & de sa valeur. On se mit ensuite à table, & pendant le repas on vit arriver dans la salle cet officier que le prieur avoit envoyé à la mer, qui avec un air empressé lui dit qu'il avoit découvert dans une anse quelques galiotes de corsaires, & qu'il seroit aisé avec un peu de diligence de les surprendre. Le prieur avec une joie apparente se leva brusquement, & adressant la parole au vice-roi : « Je vous en rendrai bon » compte, *lui dit-il*, & j'espere de vous les » amener avant que vous soyez sorti de table ».

Les galeres dont il avoit le commandement étant toutes armées, il sortit du port, se mit en mer, & après avoir pris le large, il tourna tout court du côté de Malthe, où il aborda sans obstacle. Soit que depuis la mort du conservateur & des deux commandeurs il

fût suspect & odieux à leurs parens & à leurs amis, soit qu'il crût que dans les circonstances présentes, le service de la France étoit incompatible avec celui de la religion, il se démit du généralat des galeres, & le commandeur Parisot de la Valette fut son successeur. Le prieur déchargé de cet emploi, déclara qu'ayant deux galeres à lui & une troisième qui appartenoit à son frere, il étoit résolu d'aller de son chef en course, & de faire la guerre pour son compte à tous les corsaires qu'il rencontreroit. Plusieurs jeunes chevaliers de toutes nations attirés par sa réputation, se présentèrent pour le suivre: toute la jeunesse vouloit apprendre sous un si grand capitaine l'art de la guerre & de la navigation. Il reçut sur ses galeres ceux qui se présentèrent, & sortit du port: mais il ne fut pas plutôt à la hauteur du Goze, qu'il leur déclara son dessein; il leur dit qu'il alloit commander l'armée de France, & qu'il étoit prêt de donner des barques pour reporter à Malthe ceux qui par de justes considérations ne jugeroient pas à propos de l'accompagner dans cette expédition. Quelques chevaliers Espagnols & Italiens sujets du roi d'Espagne se retirèrent; d'autres qui n'étoient pas retenus par cette considération, s'attachèrent à sa fortune, & il trouva des soldats par-tout où il y avoit des hommes sensibles à la gloire qui s'acquiert par les armes.

Il prit ensuite la route des côtes de la Toscane, & débarqua à Potercole. Les François en étoient maîtres; & le duc de Somme qui

commandoit pour eux dans Grossato, le vint joindre avec un corps d'infanterie. Les galeres de Provence devoient se rendre au même endroit pour agir sous ses ordres. Le prieur en attendant leur arrivée, & pour ne pas laisser ce qu'il avoit de troupes inutiles, fit dessein de s'emparer d'une petite place voisine appelée *Scarlin*, & qui étoit des dépendances de Piombino. Il voulut, suivant son ordinaire, l'aller reconnoître lui-même; il s'en approcha de si près, qu'un paysan caché dans des joncs le reconnut à sa haute taille, & encore plus à la hardiesse avec laquelle il s'avançoit: il lui tira un coup de mousquet dont il fut frappé au côté: on le porta aussitôt sur ses galeres, & le lendemain à Castillon de Piscaye, où peu de jours après il expira; seigneur qu'on doit compter justement entre les plus grands capitaines de son ordre. Ses ennemis mêmes publioient que pour l'élever à un rang digne de sa rare valeur, il ne lui avoit manqué qu'un peu moins de fierté: mais son grand courage ne lui avoit point permis de plier sous l'autorité de gens qu'il regardoit comme de purs ouvrages de la fortune & de la faveur. Son corps fut inhumé dans la principale église de Portercole; & le duc de Florence ayant repris cette place l'année suivante, celui qui commandoit son armée eut l'inhumanité, après avoir fait déterrer ce prieur, de le faire jeter dans la mer: vengeance bien indigne, mais qui tournoit également à la gloire du prieur, & à la honte d'un si lâche ennemi.

La Valette, nouveau général des galeres de Malthe, n'avoit pas été plutôt revêtu de cet emploi, qu'il s'étoit mis en mer. Par la terreur de ses armes, il écarta des côtes de Sicile & de Naples tous les corsaires de Barbarie. Il en prit plusieurs, & rentra dans les ports de l'île, traînant à sa suite les prises qu'il avoit faites. Les commandeurs les plus riches, à son exemple, armoient chacun de leur côté, & les simples chevaliers prenoient parti dans ces armemens particuliers suivant leur intérêt & leur inclination.

La guerre continuelle que l'ordre faisoit aux infideles, leurs côtes ravagées, des vaisseaux corsaires ou marchands enlevés, le commerce des chrétiens fortifié par ce secours, attirerent le ressentiment du grand-seigneur; & il se répandit un bruit, que ce prince faisoit dessein de les venir attaquer jusques dans Malthe, & qu'il s'étoit vanté de les en chasser, comme il l'avoit fait plus de quarante ans auparavant de l'île de Rhodes. Des voyages qu'il fit en Asie, & des guerres civiles, qui de son vivant s'éleverent entre ses enfans, tournerent ses armes d'un autre côté. Cependant le grand-maître, pour n'être pas surpris, ordonna au nouveau général des galeres de se remettre en mer, de tirer des côtes d'Italie & des ports de Sicile le plus grand nombre de grains & de provisions de guerre qu'il pourroit recouvrer; il en remplit les magasins publics, sans qu'il en coûtât rien à la religion. On prétend qu'il étendit ses courses jusqu'aux bouches du Nil,



d'où il enleva trois vaisseaux chargés de bled pour Constantinople & l'Égypte.

Pendant que par des prises ce général & d'autres armateurs faisoient entrer continuellement des provisions dans l'île de Malthe, le grand-maître étoit occupé par de nouvelles fortifications qu'il fit ajouter au fort de Saint-Elme, à l'île de Saint-Michel, & au Bourg, résidence ordinaire du couvent. Il fit creuser & élargir les fossés; par son ordre on construisit un grand éperon au fort de Saint-Elme: mais la plus grande dépense qu'il fit, & qui paroissoit la plus nécessaire, fut à l'île de Saint-Michel. Cette langue de terre qui s'avance dans la mer étoit ouverte de tous côtés, & n'avoit qu'un petit château pour défense. Le grand-maître fit enfermer & clore d'épaisses murailles l'endroit de ce château opposé au rocher du Coradiñ. On fortifia ces murailles de boulevards & de bastions, auxquels on ajouta en différens endroits des flancs nécessaires, & on fit entrer l'eau de la mer dans les fossés. Toutes ces fortifications se firent des deniers du grand-maître, qui ne connoissoit point d'autre dépense que celle qui avoit pour objet la sûreté & la défense de sa place. Ce fut par reconnoissance de ce noble défintéressement & de ses bienfaits, que les chevaliers donnerent son nom à cette presqu'île qui s'appelloit auparavant l'île de Saint-Michel, & qu'on a toujours nommée depuis son magistère l'île de la Sangle.

Malthe par ses généreux soins, & par la valeur des chevaliers, devenoit tous les jours

plus florissante, lorsque le 23 de septembre cette prospérité générale fut troublée tout-à-coup par un accident imprévu. Il s'éleva dans le port sur les sept heures du soir un ouragan furieux, que les mariniers appellent *tourbillon*, *grain de vent*, & les Grecs modernes *Syphon*. Cette tempête causée par la violence & la contrariété de plusieurs vents opposés, souleva les flots, abîma plusieurs vaisseaux, en poussa quelques-uns hors de l'eau, & jusques sur le rivage, & mit en pièces les brigantins & les galiotes; & ce qui fut encore plus déplorable, renversa quatre galeres, les carennes en haut & exposées à l'air, en sorte que la plûpart des officiers, des soldats, & la chiourme furent noyés ou écrasés par la pesanteur de ces bâtimens. Les maisons voisines du port avec leurs habitans se trouverent en un instant abîmées; le château Saint-Ange en fut même ébranlé; l'arbre qui soutenoit le grand étendard de la religion, & qui y étoit attaché, en fut arraché & porté à un demi-mille plus loin. La violence du vent, des torrens de pluie qui tomboient du ciel, & les flots irrités de la mer, & qui ne présentoient que des montagnes d'eau ou des abîmes, sembloient menacer Malthe de son entière destruction, lorsqu'en moins d'une demi-heure cette horrible tempête cessa aussi promptement qu'elle s'étoit élevée; le calme & la bonace parurent tout-d'un-coup; & sans les horribles débris des maisons abattues, & des

vaisseaux démâtés & mis en pieces , on auroit eu peine à croire qu'un moment auparavant le port alors si tranquille , auroit été le théâtre d'une si funeste révolution.

Le grand-maître , aux premières nouvelles qu'il en avoit eues , y étoit accouru avec la plupart des chevaliers du couvent ; & quoique la tempête durât encore , il donna tous ses soins pour secourir ceux qui ne savoient pas nager , ou pour tirer de la mer les corps de ceux qui avoient péri : mais on fut obligé , à cause de la nuit qui survint , d'attendre au lendemain pour relever les galeres. Le retour de la lumière fit voir ce triste spectacle dans toute son horreur : plus de six cens personnes , chevaliers , officiers , soldats , esclaves & forçats avoient été noyés ou écrasés par le renversement des galeres , & on trouva encore sur les soldats la paye & leurs montres qu'ils avoient reçues la veille. Le grand-maître entendant du bruit qui partoît d'une galere renversée , la fit percer & lever quelques planches : un singe en sortit le premier , & on en tira le chevalier de l'Escure , si connu depuis sous le nom de Romegās , & plusieurs autres chevaliers qui pendant toute la nuit , & ayant tout le corps dans l'eau jusqu'au menton , s'étoient attachés avec les mains au fond de la carenne , où à peine ils avoient assez d'air pour respirer. Ils sortirent d'un endroit si funeste , pâles & transis de froid ; & à peine furent-ils exposés au grand air , que la plupart s'évanouirent. On n'oublia rien pour les secourir ;

& si-tôt qu'ils eurent repris leurs esprits, ils allèrent droit à l'église la plus voisine pour remercier Dieu de les avoir conservés.

CLAUDE
DE LA
SANGLE

Le grand-maître fit travailler incessamment à relever les galeres ; on en trouva la plus grande entièrement détruite, & hors d'état de pouvoir être mise en mer ; les autres avec une grande dépense furent rétablies. Le trésor fournit ce qu'il avoit d'esclaves pour la chiourme ; & plusieurs payfans de l'île s'offrirent pour servir en qualité de bonnes vogles : quelques princes chrétiens, & ce qu'il y avoit dans l'ordre de commandeurs riches & puissans, s'intéressèrent comme ils devoient dans une si grande perte. Le grand-maître, pour leur en donner l'exemple, fit construire à ses frais une galere dans le port de Messine, dont le pape, touché d'un si grand désastre, fournit libéralement les forçats qu'on prit dans ses prisons, & des criminels condamnés par la justice.

Philippe II, roi d'Espagne, qui regardoit Malthe comme le boulevard de la Sicile & de ses états d'Italie, fit présent à l'ordre de deux galeres bien armées. Philippe du Broc, ancien chevalier de la langue de Provence, & prieur de Saint-Gilles, donna à la religion un grand galion que le commandeur Paschal du Broc, son neveu, conduisit à Malthe chargé de provisions de guerre & de bouche, armé de bons soldats, & en état de tenir la mer. Presqu'en même-tems on vit arriver dans le port avec deux galeres, François de

Lorraine, grand-prieur de France, qui par des sentimens de zele pour son ordre, vint offrir ses services au grand-maitre. Ce jeune prince soutint depuis en différentes occasions la réputation de valeur, héréditaire dans son illustre maison. L'ordre, après une aussi grande perte que celle qu'il venoit de faire, avoit bien besoin de ces différens secours, d'autant plus que les corsaires de Barbarie, dans l'espérance de se prévaloir de ce désastre, infestoient les côtes de l'île, & en tenoient souvent le port comme bloqué. Dragut surtout, ce redoutable ennemi de la religion, croyant en trouver les forces en désordre, y aborda avec sept galeres chargées de troupes de débarquement ; & après les avoir mises à terre, il ravagea la campagne, & fit un grand nombre d'esclaves : mais avant qu'il eût pu se rembarquer, le commandeur Louis de Lastic, de la langue d'Auvergne, & grand-maréchal de l'ordre, à la tête de trois cens chevaliers, tomba sur ces corsaires, en tailla en pieces une partie, reprit les prisonniers & le butin, & força Dragut de regagner ses vaisseaux. Pour se venger de cette insulte, le prince de Lorraine se mit aussi-tôt en mer avec ses galeres & deux autres de la religion, courut à son tour toutes les côtes de Barbarie, prit entre Malthe & Tripoli un brigantin d'Assanbaly, fameux corsaire, donna la chasse à Ulucchiali, auquel il enleva une galere & une galiote ; & avant que de rentrer dans le port de Malthe, il prit encore

deux vaisseaux chargés de sel & de différentes marchandises,

CLAUDE
DE LA
SANGLE.

La religion par la valeur de ce prince & des autres armateurs, reprenoit dans ces mers la supériorité dont elle étoit en possession avant que d'avoir essuyé la fureur de l'ouragan, lorsqu'il survint un nouvel accident qui causa dans l'ordre de grands troubles & de fâcheuses dissensions. Pour l'intelligence de ce différend auquel le pape & les plus grands princes de l'Europe prirent part, il faut savoir qu'après la mort du prieur de Capoue dont nous venons de parler, le seigneur Strozzi son frere s'étoit approprié ses galeres, dont à la vérité il y en avoit une qui lui appartenoit; & comme ayant le commandement d'une armée de terre, il ne pouvoit pas lui-même conduire ses galeres, il les avoit jointes à quelques galeres de France; qui étoient dans le port de Civita-Vecchia, sous le commandement du chevalier Sforce, prieur de Lombardie, & frere du cardinal de ce nom, camerlingue de la sainte église. Le roi & Strozzi y croyoient leurs galeres en sûreté; mais le prieur de Lombardie quitta en ce tems-là le service de France pour s'attacher à celui d'Espagne; & de concert avec le camerlingue, qui par sa dignité avoit beaucoup d'autorité dans les places de l'église, & pour se rendre plus considérable dans le nouveau parti qu'il embrassoit, il enleva deux galeres du roi qu'il conduisit dans le port de Naples; & par son conseil & une pareille trahison, un

Piedmontois appelé Moret de Niffard, s'étoit emparé d'une des galeres de Strozzi, & s'étoit retiré dans le port de Villefranche, où le duc de Savoye lui donna un asyle, & permission d'arborer son pavillon.

Un pareil brigandage contre la foi du serment, fit beaucoup de déshonneur au prier de Lombardie, & excita la colere & le ressentiment du pape. Paul IV gouvernoit alors l'église en cette qualité, & il étoit gouverné lui-même par un de ses neveux, chevalier de Malthe, que ce pape à son avènement au souverain pontificat, avoit revêtu de la pourpre Romaine sous le nom du cardinal Caraffe. L'oncle & le neveu faisoient négocier en ce tems-là une ligue avec la France contre l'Espagne. Outre la souveraineté de l'église qui étoit violée par cet attentat, il étoit de leur intérêt de persuader au roi qu'ils n'y avoient point eu de part. Dans cette vue, on arrêta le cardinal camerlingue; il fut jetté dans une affreuse prison; on le menaça même de la mort, si les galeres du roi de France n'étoient ramenées incessamment dans le port d'où on les avoit tirées furtivement. Le prier qui connoissoit l'humeur violente du cardinal patron, les renvoya aussi-tôt; & pour rendre la liberté au camerlingue, il fallut encore qu'il donnât pour deux cens mille écus de cautions, qu'il ne sortiroit point de Rome sans la participation du pape & de son neveu. Il ne fut pas si aisé de retirer la galere de Strozzi que Moret avoit conduite dans le port

de Villefranche. Pour éluder les plaintes & les instances du pape, le duc de Savoye envoya cette galere dans le Levant avec son pavillon, & une commission particuliere autorisée de son sceau. Le cardinal patron & Strozzi ayant appris qu'elle étoit en mer, pour se venger de cette perfidie, envoyerent à sa poursuite avec une autre galere un capitaine François appelé le Fouroux, bon officier de mer, attaché à la maison de Strozzi, auquel on recommanda d'employer également son adresse & sa valeur pour retirer la galere des mains de Moret. Le Fouroux, pour ne point laisser pénétrer le sujet de son voyage, se rendit d'abord à Malthe, demanda au grand-maître, & en obtint la permission d'aller en course de concert avec ses galeres, & sous le pavillon de la religion. Il sortit du port avec la capitane, & il n'eut pas été long-tems en mer, qu'il rencontra la galere qu'il cherchoit : le Piedmontois qui la commandoit ayant pris le vaisseau monté par le Fouroux pour la capitane de la religion, le salua, se mit dans sa chaloupe : & pour entretenir le général, aborda la galere & entra dedans : mais il fut bien surpris de se voir au pouvoir d'un officier de Strozzi. On l'arrêta aussi-tôt ; il fut mis aux fers, & le Fouroux joignit ensuite sa galere, comme s'il en eût ramené à bord la capitane. Les officiers & les soldats sans aucune défiance, le laisserent approcher : il entra dans la galere, & il s'en étoit rendu maître avant qu'ils se fussent apperçus qu'ils y avoient reçu leur ennemi.

Le général des galeres de la religion indigné qu'on se fût servi du pavillon de l'ordre pour surprendre la galere d'un prince chrétien, menaça le Fouroux de le combattre, s'il ne la relâchoit, & s'il ne remettoit Moret en liberté : mais ce capitaine lui ayant fait voir des ordres précis du roi, & une commission expresse du pape, le premier supérieur de l'ordre, il ne jugea pas à propos de prendre sur lui la décision d'une affaire aussi délicate ; & ayant fait convenir le Fouroux de le suivre à Malthe avec sa prise, ils se présentèrent peu de jours après devant le port. Le capitaine François envoya aussi-tôt au grand-prieur de France ses commissions, & l'instruisit par un mémoire particulier de la supercherie que Moret avoit fait au seigneur Strozzi. Le prince de Lorraine en fit part au grand-maître, & en obtint pratique pour la galere de Fouroux & pour sa prise. Ces deux galeres étant entrées dans le port, le capitaine Moret s'adressa aux chevaliers Savoyards & Piedmontois, & se plaignit amèrement qu'on se fût servi du pavillon de la religion pour surprendre une galere qui appartenoit à leur souverain, & en haine de l'étroite alliance que ce prince avoit avec l'Espagne : ces chevaliers présentèrent aussi-tôt en son nom une requête au conseil, que le vice-roi de Sicile appuya depuis de toute son autorité. On fit intervenir des marchands de Raguse & de l'île de Scio, qui réclamoient les marchandises qui s'étoient trouvées dans la galere de

Moret ; & d'ailleurs les officiers du trésor prétendoient que cette galere, comme faisant partie de la dépouille & de la succession du prieur de Capoue, lui appartenoit. Tant d'intérêts différens exciterent de fâcheuses divisions dans le couvent, & chacun prenoit parti suivant sa langue & sa nation. Le conseil qui alloit toujours au bien de l'ordre, ne put s'empêcher de blâmer le grand-maître d'avoir sans sa participation admis dans le port les deux galeres en question, & s'être attiré par cette conduite une affaire fâcheuse, & dont il eût été à souhaiter qu'il eût renvoyé la discussion aux princes intéressés : mais comme le passé ne se pouvoit rappeler, & que ces deux capitaines avoient chacun un puissant parti dans Malthe, le conseil nomma des commissaires pour informer des prétentions de l'un & de l'autre. Moret se plaignoit toujours que se croyant en sûreté à la vue des galeres de l'ordre, on lui avoit pris par trahison & par surprise celle que le prince son maître lui avoit confiée ; & il en demandoit avec de grandes instances la restitution. Mais le Fouroux, sans vouloir reconnoître l'autorité du conseil, pour toute défense produisit ses commissions, & dit qu'en exécution des ordres du pape, il avoit repris une galere qui appartenoit à ce pontife, que le Moret à la vue de toute l'Italie, lui avoit méchamment enlevée ; & que si la religion ne punissoit ce voleur, le pape sauroit bien s'en faire justice sur ceux mêmes qui par des considérations politiques,

& au préjudice de l'obéissance qu'ils lui devoient, auroient dissimulé un pareil brigandage.

Le conseil ayant avéré que la galere en question avoit été enlevée des ports du pape, fit arrêter le Moret qui avoit conduit cette intrigue, & on se contenta de laisser le Fouroux en la garde du grand-prieur; & ce prince ayant pris sa parole, s'en chargea volontiers. Le grand-maître dépêcha aussi-tôt un ambassadeur au pape pour recevoir ses ordres sur ce différend, & il écrivit en même-tems au roi d'Espagne & à ses ministres en Italie pour leur en faire part: le pape & le roi de France de concert demanderent hautement qu'on leur envoyât le Fouroux avec sa prise, & qu'on leur remît sur-tout le voleur pour le punir suivant les loix de la discipline militaire. On ne put se dispenser d'obéir au pape; la galere volée fut remise dans le port de Civita-Vecchia, & les marchandises restituées à ceux auxquels elles appartenoient. Pour le Moret, par considération pour le roi d'Espagne, après avoir été retenu quelque tems en prison, on facilita son évasion, dont le conseil voulut bien ne pass'appercevoir; & le duc de Medina-Celi, alors vice-roi de Sicile, l'envoya prendre sur la côte par un brigantin. Le conseil fit dresser un procès-verbal de sa fuite qu'on envoya au pape, qui après la restitution de la galere, parut satisfait.

Quoique cette affaire eût été conduite & terminée avec une grande prudence, la

division qu'elle excita dans le couvent, & les reproches mêmes que le grand-maître essaya à ce sujet de la part du conseil, le touchèrent si sensiblement, qu'il en tomba malade. Il ne fit depuis ce tems-là que traîner une vie languissante, & qui fut terminée par une mort très-chrétienne. Il ne voulut disposer d'aucun de ses effets, quoiqu'il en eût eu la permission d'un chapitre général; & après avoir employé des sommes considérables à fortifier l'île de Malthe, il laissa encore plus de soixante mille écus dans sa dépouille. Le conseil édifié d'un si noble désintéressement, envoya en France douze mille francs pour contribuer à la dot de la demoiselle de Mont-Chanar, sa niece. On fonda à l'intention du défunt une messe à perpétuité dans la chapelle du château Saint-Ange; & d'une partie de cet argent, on fit faire pour l'église conventuelle des ornemens de velours cramoisi brodés en or, & on y mit les armes de la Sangle, comme un monument de sa piété & de la gratitude de la religion.

Le choix de son successeur ne causa pas beaucoup de difficulté. A la vérité, le bailli de Lyon, neveu du maréchal de Villier, quoiqu'absent, eut d'abord quelques voix; mais un des électeurs n'eut pas plutôt proposé le commandeur DE LA VALETTE, que tous les suffrages se réunirent en sa faveur. Ce seigneur n'étoit point sorti de Malthe depuis qu'il avoit pris l'habit & la croix de l'ordre; il avoit rempli successivement toutes les charges; soldat, capitaine, général, sage

politique , plein de fermeté , & autant estimé parmi ses confreres , que redoutable aux infideles. Sous son gouvernement la religion reprit son ancienne autorité , qui étoit fort diminuée dans quelques provinces d'Allemagne , & dans les états de la république de Venise.

Depuis que les Hussites avoient ruiné la plûpart des commanderies de Bohême , le trésor commun de l'ordre n'avoit pu rien tirer de ce royaume & des provinces voisines. Des guerres continuelles qu'il avoit fallu depuis soutenir en Hongrie , & dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche , avoient succédé aux guerres civiles excitées par les Hussites , & interrompu le payement des responsions , que les chevaliers de cette nation devoient envoyer , soit à Rhodes ou à Malthe ; & les prieurs de ces grandes provinces s'étoient mis en possession de nommer de leur chef aux commanderies vacantes dans leurs prieurés. Le grand-maître incapable de souffrir des abus , qui par la prescription pouvoient devenir des titres & des coutumes , en écrivit fortement dans toutes ces provinces : il s'adressa même pour les faire cesser , à l'empereur & à Ferdinand , roi des Romains , son frere. Ces princes qui connoissoient le digne usage que la religion faisoit de ses biens , firent dire aux prieurs & aux commandeurs qui avoient des commanderies dans leurs états , que leur intention étoit qu'ils donnassent une entiere satisfaction

au grand-maître. La langue d'Allemagne assemblée en chapitre, dépêcha aussi-tôt à Malthe Wenceslas de Hesse-Assembourg, prieur de Bohême, Sigismond Romer, commandeur de Mielperg, & Henri de Ritecheneau, commandeur d'Estugne, qui après avoir prêté au nom des chevaliers de leur langue, le serment d'obéissance qu'ils devoient au grand-maître, se soumirent à payer les responsions & les taxes que les chapitres généraux imposeroient sur leurs provinces; & par un acte solennel, ils se désistèrent au nom de tous les prieurs d'Allemagne, de conférer les commanderies de leurs prieurés, à l'exception d'une seule, à laquelle, suivant l'usage général de tout l'ordre, ils avoient droit de nommer une seule fois en cinq ans.

Les commandeurs Vénitiens, à la faveur de la protection qu'ils tiroient du sénat, & sous prétexte du service qu'ils rendoient à leur patrie contre les Turcs, tâchoient à l'exemple des Allemands, d'éloigner le payement de leurs responsions. Comme ces sortes de contributions étoient uniquement employées aux armemens contre les infideles, le grand-maître fut si bien leur représenter leur devoir & leurs premières obligations, & il parla si haut & avec tant de fermeté, que tout plia sous ses ordres, & on vit en peu de tems arriver à Malthe leurs responsions & celles des Allemands, qui furent depuis acquittées fort exactement.

JEAN
DE LA
VALETTE.

De ces soins qui regardoient les provinces, & , pour ainsi dire, les dehors du couvent, le grand-maître passa à une affaire qui avoit fait beaucoup de bruit à Malthe, & même dans toute l'Europe, & dont suivant le sort des grands événemens, à force de vieillir, on ne parloit plus. Le maréchal de Vallier, ce gouverneur de Tripoli, que le grand-maître d'Omédes avoit persécuté si opiniâtrément, vivoit encore; & cet ancien commandeur auquel avant cette malheureuse affaire, la plupart des chevaliers destinoient la grand-maîtrise, languissoit alors dans une vie obscure, & conforme à ses malheurs. A la vérité, le grand-maître de la Sangle avoit rompu ses fers, & lui avoit rendu sa liberté; mais différentes considérations, & des égards qu'il crut devoir conserver pour la mémoire & les amis d'Omédes, ne lui permirent pas de rétablir le maréchal dans tous ses honneurs.

Le grand-maître de la Valette plus intrépide, & persuadé du mérite & de la bonne conduite du maréchal, se fit un devoir de lui rendre justice; & après une exacte révision de son procès, il le déchargea des injustes accusations dont ses ennemis avoient tâché de le noircir; & il lui conféra en même-tems le titre de grand-bailli de Lango, comme la preuve & le sceau de son innocence. Il fit plus, & pour le venger & tout l'ordre des insultes & des mauvais traitemens qu'il avoit reçus des infidèles à la prise de Tripoli, il entra dans le dessein que lui proposa Jean de Lacerda, duc

de Médina-Céli, vice-roi de Sicile, de tenter la conquête de cette place.

Dragut en étoit alors maître : ce fameux corsaire n'ayant pu obtenir du sultan le titre de bacha, & la charge de grand-amiral de son empire, dignité que Barberousse avoit possédée, lui avoit remis le sangiacat de Sainte-Maure; & sous prétexte de zèle pour les intérêts de son maître, & de défendre les côtes d'Afrique contre les incursions des chevaliers de Malthe, il s'étoit borné à la qualité de gouverneur de Tripoli, mais dont par l'éloignement où cette place étoit de la Porte, il s'étoit fait comme un petit état qu'il gouvernoit avec une autorité presqu'absolue; quoique pour se conserver la protection du grand-seigneur, il affectât une entière dépendance de ses ordres.

Depuis qu'il s'étoit établi dans Tripoli dont il vouloit faire sa place d'armes, & le siège de sa domination, il avoit fait relever & terrasser les murailles de cette place. On y avoit ajouté par son ordre des bastions, & tous les ouvrages que le terrain avoit pu permettre, & que l'art avoit inventés en ce tems-là. Le château n'étoit pas moins fortifié; & malgré la situation qui n'étoit pas avantageuse, par ses soins continuels & par une dépense prodigieuse, il en avoit fait une des plus fortes places de l'Afrique. De grosses tours garnies d'une nombreuse artillerie défendoient l'entrée du port, & ce port servoit de retraite aux vaisseaux de Dragut, & à ceux des corsaires qui navigeoient

sous le pavillon du grand-seigneur ; c'étoit de-là que partoient tous les vaisseaux des infidèles, qui infestoient les côtes de Sicile, de Naples, & même celles d'Espagne.

Le nouveau vice-roi de Sicile, pour signaler son avènement à cette dignité, forma le projet d'assiéger Tripoli ; & pour y réussir, il tâcha d'y associer le grand-maître : il n'eut pas de peine à le faire entrer dans un dessein qui avoit pour objet de ruiner cette retraite de pirates. Ils en écrivirent de concert à Philippe II, roi d'Espagne. Ce prince n'étoit pas guerrier : mais comme il s'agissoit de la sûreté de ses côtes & du repos de ses sujets, & qu'il craignoit même que Dragut n'entreprît de se rendre maître de la Goulette, il approuva un projet autorisé de l'avis du grand-maître, dont il connoissoit la valeur & la capacité, & dont ses chevaliers devoient partager les frais & les périls.

Ce prince envoya des ordres précis au duc de Sesse, gouverneur du Milanois, au duc d'Alcala, qui commandoit dans le royaume de Naples, & à Jean-André Doria, alors général de ses galeres, de joindre leurs forces pour les faire passer en Sicile, & il en déféra le commandement général au duc de Médina-Céli, qu'il chargea expressément de se conduire dans cette entreprise par les conseils du grand-maître. Mais ces trois seigneurs dont nous venons de parler, qui par l'éloignement où ils étoient de la cour, s'étoient rendus comme arbitres de leur devoir,

& jamais de l'autorité que le roi leur maître déféroit au vice-roi de Sicile, sous différens prétextes, retarderent l'exécution des ordres de Philippe : il fallut que ce prince envoyât en Italie le commandeur de Guimeran, ancien chevalier qui étoit alors à sa cour, pour faire marcher & pour conduire ces différentes troupes en Sicile.

Le grand-maître voyant l'année fort avancée, étoit d'avis qu'on remît l'entreprise au printems suivant, & il en écrivit son sentiment au vice-roi : mais ce seigneur craignant que le roi ne changeât de dessein, ou que par quelque intrigue de cour, on ne lui enlevât une commission où il se flattoit d'acquérir beaucoup de gloire, se pressa de partir. Après avoir assigné le rendez-vous général des vaisseaux & des galeres dans l'île de Malthe, malgré la rigueur de la saison, il s'y rendit vers le milieu du mois de décembre. Il y fut reçu avec tous les honneurs qui étoient dûs à sa dignité, & au puissant roi qu'il représentoit : les troupes qu'il avoit amenées furent logées commodément. La Valette fit devant ce général la revue de celles qu'il avoit destinées pour cette expédition ; elles étoient composées de quatre cens chevaliers, & de quinze cens hommes à la solde de la religion, sans compter les volontaires. Le chevalier d'Urre de Tessieres, grand-commandeur, & alors général des galeres, en avoit le principal commandement : le grand-maître & le conseil qui avoient une entière confiance dans sa valeur

& dans son expérience, lui avoient même laissé le choix de son lieutenant, & de l'officier qu'il substitueroit en sa place, soit pour commander les troupes de débarquement, s'il jugeoit à propos de tenir toujours la mer, soit pour rester sur les galeres, s'il prenoit le parti de commander lui-même les troupes qui devoient faire le siège.

Le vice-roi remercia le grand-maître d'un si puissant secours; il fut sur-tout charmé de voir ce corps de quatre cens chevaliers prêts à s'embarquer, tous anciens guerriers, qui avoient vieilli dans le service. Ce général ne fut pas moins édifié des soins pleins de charité que les autres chevaliers prirent depuis des officiers & des soldats de ce vice-roi, qui étoient tombés malades; & pendant deux mois que ces troupes étrangères resterent dans l'île, leurs malades furent secourus & servis avec un zele, qui depuis la fondation de l'ordre n'y a point dégénéré.

Enfin les troupes du Milanois & du royaume de Naples étant arrivées à Malthe au commencement de février, on tint plusieurs conseils de guerre sur les opérations de la campagne. Le siège de Tripoli, comme nous venons de le dire, étoit le principal objet de cet armement: mais le vice-roi informé des nouvelles fortifications qu'on avoit faites à cette place, & sur-tout que Dragut, capitaine redoutable, s'y étoit enfermé, & qu'il y avoit fait entrer ce qu'il avoit de meilleures troupes, avec un amas prodigieux de provisions de

guerre & de bouche, craignoit les périls de cette entreprise, & l'incertitude du succès; & plus habile courtifan que grand capitaine, il proposa la conquête de l'île de Gelves, où il espéroit trouver de la gloire sans péril.

Le grand-maître convint qu'à la vérité il ne rencontreroit pas de grandes difficultés à se rendre maître de cette petite île, ouverte de tous côtés, & sans autres forteresses qu'un simple château, & de peu de défense; mais que ce qui en faisoit la foiblesse, & la facilité de la conquête, empêcheroit de s'y maintenir, & feroit naître aux infideles, quand la flotte seroit retirée, le dessein de la reprendre; d'ailleurs que la campagne étoit peuplée de Maures ou d'Arabes, qui à la faveur des forêts de palmiers, dresseroient des embuscades, & empêcheroient dans un lieu si aride d'aller puiser de l'eau dans quelques puits qui avoient été creusés dans cette île; qu'on avoit même à craindre que pendant qu'on seroit attaché à cette entreprise, la flotte du grand-seigneur dont on étoit menacé, ne survînt, & ne coulât à fond les galeres: au lieu que s'ils pouvoient se rendre maîtres de Tripoli, elles trouveroient un asyle & un abri dans le port; & même que les bancs de sable & les basses qui étoient le long des côtes de Tripoli, leur en serviroient contre les grands vaisseaux du sultan.

Le vice-roi jaloux de l'honneur de son sentiment, ne voulut point se rendre à ces raisons: il soutint toujours qu'il seroit en possession de l'île avant que le grand-seigneur eût pu armer,

& mettre sa flotte en mer; & que pour assurer sa conquête, il feroit fortifier le château de quatre bastions, qui le mettroient & toute l'île hors de surprise & d'insulte. Des avis si opposés partagerent ceux qui composoient le conseil de guerre; mais comme la plûpart des officiers dépendoient du vice-roi, il y en eut peu qui osassent se déclarer contre son sentiment. En vain le grand-maître lui représenta qu'en changeant le projet & le plan de la campagne, il alloit directement contre les intentions du roi son maître, & les instructions dont il étoit chargé; Lacerda demeura obstinément attaché à son sentiment. La Valette qui prévoyoit tout ce qu'on avoit à craindre de cette entreprise, lui dit qu'il étoit maître de porter les armes du roi son maître du côté qu'il jugeroit à propos: mais que s'il abandonnoit le premier projet que le roi d'Espagne avoit approuvé, & qui avoit été communiqué au conseil de l'ordre, il ne laisseroit sortir aucun chevalier des ports de l'île. Le vice-roi chagrin de trouver tant de fermeté dans le grand-maître, & qui ne se pouvoit passer de son secours, parut se rendre à son avis; il reprit en apparence le premier projet; on ne parla plus que du siège de Tripoli: mais comme la Valette laissoit toujours voir quelque défiance de la sincérité de ses intentions, le vice-roi pour l'éblouir jura solennellement par la vie du roi son seigneur, & par la tête de Gaston de Lacerda, son fils, jeune seigneur qu'il avoit amené avec lui, que sans s'écarter il se rendroit

incessamment devant cette place. Cependant ce n'étoit pas son dessein : mais il se réservoit de le faire éclater quand il seroit en mer, & seul maître des mouvemens & de la route qu'il seroit faire à l'armée qu'il commandoit.

L'embarquement se fit le 10 de février ; le grand-maître ajouta aux troupes de l'ordre deux cens pionniers Maltois pour servir au siège de Tripoli. Les chevaliers Flotte & de la Roche eurent la conduite de l'artillerie qu'on devoit embarquer, & le commandeur Garcie de Contreras fut chargé avec plusieurs chevaliers du soin de l'hôpital des malades, & des officiers & des soldats qui seroient blessés. La flotte chrétienne tint la route de la côte d'Afrique, & arriva aux Seches de Querquènes. L'île de Gelves avoit toujours eu ses seigneurs particuliers ; mais depuis que Dragut, sous l'autorité du grand-seigneur, s'étoit établi dans Tripoli, il avoit rendu ces petits souverains tributaires de la Porte. Ce corsaire n'eut pas plutôt appris que le vice-roi étoit avec sa flotte à la hauteur de cette île, qu'il s'y rendit avec deux galeres, qui entrèrent dans le canal de Cantara, dont nous avons parlé dans le onzième Livre de cet ouvrage. Le général chrétien ayant découvert ces deux galeres, en détacha un plus grand nombre pour s'en emparer : mais l'officier qui commandoit les galeres chrétiennes, ayant aperçu deux vaisseaux marchands qui venoient d'Alexandrie, l'avidité du butin lui fit négliger la poursuite des deux galeres de Dragut :

il fut droit aux vaisseaux marchands, & s'en rendit maître. Pendant qu'il étoit attaché au pillage, Dragut avec ses deux galeres sortit du canal. Il en envoya une commandée par le corsaire Uluchiali pour donner avis à la Porte qu'une puissante flotte composée des différentes escadres du roi d'Espagne & des chevaliers de Malthe, ravageoit les côtes d'Afrique, & menaçoit Tripoli d'un siège. Par le même courier il demandoit un prompt secours : en l'attendant, & après avoir laissé ses ordres dans l'île de Gelves pour sa défense, il retourna avec la même diligence qu'il étoit venu, se renfermer dans Tripoli. Soliman n'eut pas plutôt reçu ces nouvelles, qu'il envoya des ordres très-pessans dans tous les ports de l'Archipel, pour armer incessamment autant de vaisseaux & de galeres qu'on en pourroit mettre en mer ; Cara Mustapha, son grand-amiral, & qui devoit commander la flotte, prit le même soin dans le port de Constantinople.

Cependant le vice-roi fut obligé en différentes fois de débarquer pour faire de l'eau. Les Gelvains, quoiqu'ennemis secrets des Turcs, dont ils souffroient impatiemment la domination, mais irrités du pillage des deux vaisseaux marchands qui leur appartenoient, s'opposèrent à ces descentes, & chargerent les chrétiens. Alvare de Sande, un des principaux chefs de l'armée, fut blessé dans ces escarmouches ; & les chrétiens, après avoir perdu près de deux cens hommes, & cinq capitaines d'infanterie, furent obligés de se

rembarquer. La flotte remit à la voile, tint la route de Tripoli, & s'arrêta aux Seches de Palo, ainsi appellés à cause de différens courans qui laissent quelquefois cet endroit de la mer à sec. Le vice-roi en attendant une partie de ses troupes qui n'avoient pu partir de Malthe avec le corps de l'armée, s'arrêta proche de ces courans, & il débarqua sur la côte voisine quelques compagnies, qui creuserent des puits en différens endroits. L'eau en parut claire & douce; on en transporta une grande quantité sur la flotte; l'officier comme le soldat en but avec avidité. Mais l'expérience la fit trouver d'un dangereux usage; la plupart de ceux qui en burent tomberent malades: il en mourut même un grand nombre, & parmi eux plusieurs chevaliers des premiers de l'ordre. La flotte chrétienne eut en même-tems à essuyer une violente tempête: & la capitane de Sicile ayant heurté contre le galion de Malthe, se brisa, & coula bas. Ces accidens si ordinaires en mer, ne furent que les préludes d'une perte plus déplorable.

Après que le calme fut revenu, le vice-roi proposa dans le conseil de quitter cet endroit. Le commandeur de Tessieres, suivant ses instructions, lui proposa d'aller d'abord à Langir, lieu sain, & d'une bonne tenure; que de-là on se rendroit aisément à Tripoli; que par la prise de cette place, & sur-tout du port, on mettroit en sûreté la flotte contre les tempêtes, & même contre l'armée qu'on disoit

qui venoit de Constantinople ; d'ailleurs que les Maures & les habitans du pays voyant les chrétiens maîtres de cette place, se déclareroient avec plus de confiance contre les Turcs ; & qu'après la conquête de Tripoli, celle de Gelves ne coûteroit que d'en faire le voyage.

Mais le vice-roi qui n'aimoit pas les entreprises difficiles, sous prétexte que les vents étoient contraires, rejetta cette proposition. Les officiers qui composoient le conseil, & qui dépendoient de lui, n'osèrent être d'un avis différent. On revint à Gelves le 7 mars, d'où le général des galeres de l'ordre dépêcha une frégate au grand-maître, pour lui donner avis de ce qui se passoit : il lui marquoit par sa lettre, que le vice-roi n'avoit pas eu le courage d'aller jusqu'à Tripoli.

Les chrétiens débarquerent dans cette île sans obstacle, & sans qu'il parût aucun Maure qui leur en disputât l'entrée. Ils avancèrent dans les terres près d'un endroit où il y avoit des puits d'eau douce ; mais ils les trouverent comblés. Après qu'on les eut débouchés avec beaucoup de peine, l'eau en parut très-amère, par la quantité de feuilles d'aloës que les Gelvains y avoient jettées. Pendant que l'armée chrétienne campoit en cet endroit, il y vint des députés, ou pour mieux dire, des espions du chéque ou seigneur de l'île, qui sous prétexte de se plaindre de la guerre qu'on lui faisoit sans aucun sujet, & sans la lui avoir déclarée, demandoit une entrevue avec le

vice-roi. Ils proposèrent de sa part que l'armée sortit de l'île, & que la conférence se pût faire à la Rochette, où ils dirent que les chrétiens trouveroient de bonnes eaux en abondance. Le vice-roi, sans accepter, ni rejeter tout-à-fait cette proposition, leur dit qu'il conférerait volontiers avec leur maître, mais que ce ne pouvoit être qu'au pied du château, où il alloit s'acheminer incessamment. Ces députés, après avoir reconnu ses forces, en firent le rapport au chéque, qui ne se trouvant pas en état de tenir dans une si mauvaise place contre des troupes nombreuses & aguerries, étoit disposé à capituler. Mais ses principaux officiers, & la jeunesse sur-tout demandèrent le combat avec de grands cris : & soit que ce seigneur fût bien aise avant que de traiter, de tenter le sort des armes, ou peut-être que n'étant pas tout-à-fait maître des habitans, il ne fût pas fâché qu'un peu de disgrâce les rendît plus dociles, il leur permit ce qu'il ne pouvoit empêcher. Ces barbares pleins de fureur, & avec plus d'impétuosité que d'ordre, croyant surprendre les chrétiens, s'acheminèrent vers le camp.

Le vice-roi avoit été averti par deux esclaves chrétiens qui s'étoient échappés, qu'il seroit attaqué le lendemain. Il ne jugea pas à propos d'attendre les ennemis ; & après avoir réglé le rang & la marche de ses troupes, il s'avança au-devant d'eux. Les chevaliers de Malthe avec deux compagnies d'Allemands étoient à l'avant-garde ; il y avoit dans le corps

de bataille trois mille Italiens & Siciliens, & l'arrière-garde étoit composée de trois mille Espagnols. Telle étoit l'ordonnance de cette petite armée, lorsque les Gelvains au nombre d'environ deux mille, sortant de derrière une colline qui les couvroit, & poussant à leur ordinaire des cris horribles, se jetterent l'épée à la main sur l'avant-garde. Mais comme ils n'avoient ni cavalerie, ni arquebusiers, les chevaliers avec le feu seul de la mousqueterie, en tuerent un grand nombre, & eurent bientôt dispersé & mis en fuite cette multitude de paysans. Le chéque pour prévenir sa perte, & le ravage de l'île, traita avec le vice-roi, lui livra les clefs du château, reconnut le roi d'Espagne pour son souverain, & s'engagea de lui payer tribut. Lacerda charmé de cette conquête, se laissa aller à des transports extraordinaires de joie : il se van-toit d'être le premier capitaine de sa nation, qui depuis l'avénement du roi son maître à la couronne d'Espagne, en eût étendu la domination ; & pour conserver ce monument de sa valeur, il entreprit d'y construire un fort dans la vue de tenir en bride l'humeur mutine & inconstante des Maures. Suivant le plan qu'il en fit dresser, cette forteresse devoit être composée de quatre bastions : André Gonzague se chargea de la construction de celui qui regardoit l'Orient : les chevaliers de Malthe entreprirent celui qui lui étoit opposé, & qui se trouvoit à l'Occident. Le vice-roi fit travailler ses troupes de Sicile à celui qui

regardoit le Midi, & Jean-André Doria, général des galeres, employa sa chiourme à travailler au dernier, qui fut placé entre celui des chevaliers de Malthe & du vice-roi. L'endroit qui s'étend de l'Occident au Septentrion, étoit défendu par la mer; & une épaisse muraille bien terrassée devoit enfermer le côté qui va du Septentrion à l'Orient.

Les chevaliers qui avoient amené à leur suite deux cens pionniers, avancerent considérablement leur ouvrage; mais dans les autres endroits le travail alloit lentement par l'avidité du soldat, qui au lieu de charier de la terre & des matériaux, se déroboit à un ouvrage pénible, pour transporter secrètement dans les vaisseaux, de la laine & de l'huile dont il trouvoit une grande abondance dans cette île. D'ailleurs, les maladies se renouvelerent sur la flotte & dans l'armée de terre par les chaleurs excessives du pays, par l'intempérie de l'air, l'amertume des eaux, & sur-tout par la nourriture de la chair des moutons à longue queue, qui se trouva malsaine. Jean-André Doria en tomba malade: Quinice Spinola en mourut; & outre plusieurs chevaliers qui eurent le même sort, un si grand nombre fut affligé de différentes maladies, que le commandeur de Tessières, général des galeres de la religion, fut obligé d'en donner avis au grand-maître, & de lui demander ses ordres.

La Valette fut sensiblement touché de ces nouvelles, & comme par une longue expé-



rience il connoissoit le pays & les mers qui l'environnent, il prévint avec douleur que si le vice-roi restoit plus long-tems dans cette île, il pourroit être surpris par la flotte des Turcs. Il manda à Tessières qu'il ne pouvoit approuver la construction d'un fort dans un endroit stérile ; éloigné de tout secours, sans eau, & sur-tout sans port où les vaisseaux pussent aborder. Il dépêcha en même-tems un chevalier au roi d'Espagne, pour lui donner avis du péril où par un trop long séjour dans l'île, le vice-roi exposoit son armée. Il fit savoir la même chose à Lacerda ; & par le même courier qu'il envoya en Afrique, il ordonna au commandeur de Tessières, si le vice-roi s'obstinoit, pour continuer son ouvrage, à rester dans un lieu si dangereux, de demander son congé, & de revenir incessamment à Malthe, où son secours seroit plus utile, en cas que les Turcs, pour faire diversion, attaquaissent les îles de la religion. Peu de jours après il renvoya un second courier pour donner avis qu'il venoit d'être averti que le grand-seigneur avoit fait partir quarante galeres pour venir au secours de Tripoli, que ce prince croyoit assiégé ; que vingt corsaires devoient se joindre à cette flotte, qui étoit attendue sur les côtes d'Afrique par vingt-deux autres, commandés par Dragut, & que cette flotte chargée de troupes fraîches, & supérieure à celle des chrétiens, dont la plupart des soldats étoient languissans, n'auroit pas de peine à en triompher.

Le commandeur de Tessières, & Jean-André Doria sollicitoient vivement le vice-roi d'abandonner pour un tems son entreprise du nouveau fort : l'un & l'autre lui conseilloyent d'embarquer toutes ses troupes, d'aller au-devant de la flotte de Constantinople jusques dans l'Archipel, & de la combattre avant sa jonction avec les galeres des corsaires. Ils lui représentoient qu'après avoir écarté les vaisseaux du grand-seigneur, ils pourroient revenir en Afrique former le siège de Tripoli, dont la conquête assureroit celle de l'île de Gelves. Mais le vice-roi étoit si préoccupé par la passion qu'il avoit d'achever son ouvrage, & de laisser en Afrique une forteresse qui portât son nom, qu'il n'écoutoit les avis qu'on lui donnoit, que comme excités par une secreta jalousie de sa gloire : rien ne put vaincre son opiniâtreté. Le commandeur de Tessières prévoyant sa perte infaillible, & la plûpart des chevaliers, des soldats & des matelots étant mourans, lui demanda son congé, & partit. Il perdit dans la traverse encore neuf chevaliers qui moururent de maladie; & peu de jours après son arrivée, il en mourut lui-même avec la plûpart de ses soldats, des esclaves & des forçats, en sorte que ces galeres ne furent de long-tems en état de retourner en mer.

Pour les remplacer, le grand-maître toujours inquiet du salut de la flotte chrétienne, renvoya en Afrique trois autres galeres armées de nouveaux soldats, & d'une nouvelle

chiourme. Le chevalier Maldonat devoit les commander en mer, & le commandeur de Guimeran avoit ordre de se mettre à la tête des troupes de débarquement. Ce petit secours arriva à Gelves le 27 d'avril, dans le même tems que le lieutenant du vice-roi de Naples, qui craignoit une descente des Turcs dans ce royaume, avoit envoyé en Afrique deux brigantins pour en ramener les vieux soldats Espagnols, qu'il croyoit nécessaires pour la défense du pays. Le 10 de mars il arriva de Malthe un nouveau brigantin, dans lequel étoit le chevalier Hugues de Copones, que le grand-maître envoyoit à Doria, pour lui donner avis, qu'enfin l'armée navale des Turcs, composée de quatre-vingt-cinq galeres, avoit paru sur les côtes du Goze le 7 de mai. Doria qui étoit malade, envoya des lettres au vice-roi, & il lui manda que s'il ne faisoit rembarquer promptement ses troupes pendant la nuit, & avant que le jour parût, il ne devoit pas s'attendre d'échapper à la puissance formidable des Turcs. Mais rien ne pouvoit dissiper l'aveuglement du vice-roi : & quoiqu'il ne pût plus douter de la flotte Ottomane, il se flatta que le commandant iroit d'abord à Tripoli pour conférer avec Dragut, & que dans l'intervalle il auroit tout le tems nécessaire de rembarquer ses troupes & son artillerie. Un funeste succès fut la suite malheureuse de son entêtement : la flotte ennemie parut à la pointe du jour : Gara Mustapha en avoit la conduite, & le bacha

Piali, favori du grand-seigneur, avoit le souverain commandement des troupes de débarquement. Doria voyant cette flotte s'avancer en bonne ordonnance, s'écria : *Enfin l'opiniâtreté d'un seul homme nous a tous perdus ; mais au moins nous ne serons pas vaincus sans avoir prévu notre défaite.*

A la vue de l'armée des Turcs, la consternation & le désordre se mirent dans la flotte chrétienne. Par les maladies, les galeres étoient sans un nombre suffisant de forçats & de soldats ; chacun dans ce désordre & cette confusion ne prenoit l'ordre que de sa peur : & sans rendre de combat, chaque capitaine ne cherchoit qu'à échapper à la fureur de l'artillerie des ennemis. Les Turcs prirent vingt galeres & quatorze gros navires avec leur équipage, & tous ceux qui les montoient ; & leurs barques armées de soldats s'emparèrent sans résistance de plusieurs galeres chrétiennes, qui faute d'eau se trouverent alors arrêtées dans ces bancs de sable qu'on appelloit *les Seches* ou *les Basses*. Le commandeur de Maldonat voyant toute la flotte en déroute & dispersée, & ses trois galeres poursuivies par celle des ennemis, ne perdit ni le courage ni le jugement : & comme il n'étoit pas moins habile pilote que capitaine plein de valeur, à force de faire de fausses routes, & comme s'il eût voulu échouer à terre, il gagna le cap de Sphax : de-là prenant à droite, il se jetta en pleine mer, d'où il se rendit heureusement à Malthe.

Les Turcs ne voyant plus d'ennemis qui pussent leur disputer la victoire, la célébrèrent par une décharge de leur artillerie, & par toutes les marques d'une réjouissance publique : le lendemain, ils résolurent de débarquer leurs troupes pour s'emparer de l'île, & faire esclaves ce qui restoit de chrétiens. Pendant que tout retentissoit de cris de joie sur leur flotte, le vice-roi désespéré de sa défaite, confus & honteux de n'avoir pas suivi les conseils de Doria, ne laissa pas d'y avoir encore recours. Il le vint trouver dans son lit où il étoit malade, & en approchant : « Doria, » *lui dit-il*, qui avez eu seul de la sagesse & » du bon sens en cette occasion, que me con- » seillez-vous de faire ? Seigneur, *lui répon-* » *dit Doria*, comme vous commandez les » troupes de terre, c'est à vous à prendre le » parti le plus avantageux. A l'égard de notre » malheureuse flotte, j'ai résolu de me faire » porter cette nuit sur un léger brigantin : je » tâcherai à la faveur des ténèbres, de percer » au travers de cette forêt de vaisseaux dont » nous sommes environnés : & si je puis » m'échapper, je courrai la mer pour rallier » les tristes débris de notre défaite, & gagner » le port de Messine, où j'attendrai les ordres » de la cour ».

Le vice-roi lui dit qu'il vouloit le suivre & qu'il s'abandonnoit à sa conduite ; & quoiqu'il lui restât encore dans l'île & dans le fort près de cinq mille hommes, il aima mieux s'enfuir & survivre à sa défaite, que de s'ensevelir

généreusement sous les ruines de cette forteresse. Il en laissa le commandement à Alvare de Sande, capitaine fameux, qui avoit acquis beaucoup de gloire dans les guerres de Piedmont. Il s'embarqua ensuite avec plusieurs officiers généraux, & par l'habileté & l'adresse de Doria, il se démêla des vaisseaux Turcs, gagna l'île de Malthe, & de-là se rendit en Sicile, où il alla cacher sa disgrâce & ses malheurs.

Ceux des chrétiens qui étoient restés dans l'île, ne finirent pas par la déroute de la flotte. Les Turcs ayant débarqué leurs troupes & leur artillerie, assiégèrent le fort, & le battoient avec dix-huit canons. Ce n'étoient pas les seuls ennemis auxquels de Sande eût à résister : pendant trois mois de tems qu'il soutint ce siège avec un courage invincible, il eut à combattre non-seulement contre des hommes, mais encore contre la faim, la soif, & pour ainsi dire, contre tous les élémens. L'eau manquoit dans les citernes, & il n'y avoit pas même de bois dans la forteresse pour cuire les alimens. La plupart des soldats, plutôt que de mourir de soif, désertoient par bandes, & alloient se rendre à l'ennemi. De Sande voyant son canon démonté, les ouvrages de la place ruinés par celui des Turcs, se trouvant sans eau, sans bois, & voyant le reste de ses soldats malades, extenués & languissans, résolut de s'ouvrir un passage par une vigoureuse sortie, & de mourir honorablement l'épée à la main. Après avoir représenté à ses soldats que leur salut dépendoit de leur courage, il se mit à leur

tête, & fortit dans une heure où il croyoit surprendre les infideles: mais les Turcs avertis par des transfuges, l'attendoient en armes. A peine fut-il sorti, qu'il se vit environné & accablé par différens corps de troupes qui tomberent sur lui. Il n'eut pas même la consolation de mourir les armes à la main: il fut pris & mis à la chaîne par ces barbares avec ce qui lui restoit d'officiers & de soldats. Le bacha entra ensuite dans la place, dont il fit raser les fortifications, de peur qu'après son départ les chrétiens n'y rentrassent, & ce général reprit le chemin de Constantinople, couvert de gloire, & traînant à sa suite les galeres chrétiennes, avec un nombre infini de prisonniers. Près de quatorze mille hommes périrent dans cette malheureuse expédition, soit par le fer ennemi, soit par les maladies, ou dans l'esclavage. L'Espagne seule y perdit vingt-huit galeres, & quatorze vaisseaux de charge, sans compter celles du pape, & deux qui appartenoyent à Cosme, duc de Florence. Pierre Machiavel qui les commandoit, en sauva d'abord deux autres; mais peu de tems après, treize galeres d'Alger les ayant rencontrées près de l'île de Giglio, elles furent contraintes d'échouer contre des écueils qui se trouvent le long des côtes de l'île de Corse. Les officiers & les soldats se sauverent à terre après avoir abandonné le corps des galeres, & la chiourme composée de mahométans, que ces infideles mirent en liberté.

Ce fut à peu-près en ce tems-là que Cosme,

duc de Florence, voulant se précautionner à l'avenir contre les incursions, forma un corps de marine : & pour en attacher les officiers à sa fortune, il en fit un ordre de chevaliers qui furent depuis les élèves des chevaliers de Malthe. Ce nouvel ordre fut institué sous l'invocation de saint Etienne, pape, dont on célébroit la fête le douzième d'août, jour heureux pour ce prince, & auquel peu auparavant ses généraux avoient gagné contre les bannis de Florence, la bataille de Maciano. Cosme établit à Pise la maison chef-d'ordre : il y attacha de grands revenus, lui-même en dressa les loix & les statuts : & pour ne pas laisser ce corps de noblesse sous une autre autorité que la sienne, il s'en fit le chef & le grand-maître : & les princes ses enfans en furent les premiers chevaliers. Il en avoit trois, *François*, qu'il destinoit pour son successeur, & qu'il envoya depuis à la cour d'Espagne; *Jean*, qui quoiqu'à peine âgé de seize ans, étoit déjà revêtu de la pourpre Romaine; *Garsie* le dernier des trois, étoit un prince d'une humeur féroce. Ces deux derniers par une jalousie & une émulation réciproque, dès leur plus tendre enfance avoient conçu l'un contre l'autre une haine dont on n'avoit jamais pu les faire revenir, & qui éclata en ce tems-là d'une manière funeste. Pendant que Cosme suivi de toute sa famille, pour donner une forme constante à son ordre militaire, visitoit les ports & les places maritimes de ses états, ces deux jeunes princes, dans une partie de chasse

qu'ils firent dans des bois proche de Grosseto, s'étant querellés, de concert, s'éloignerent de la suite des chasseurs, s'enfoncerent dans le bois, se battirent, & Garlie tua d'un coup de poignard le cardinal. Il rejoignit ensuite la chasse sans faire paroître le moindre trouble; & comme s'il se fût seulement égaré, il demanda ce qu'étoit devenu son frere. Mais comme ce jeune prince ne paroissoit point, & que la nuit approchoit, ses officiers se partagerent pour le chercher. Celui qui étoit chargé particulièrement de sa conduite, après avoir couru tout le bois, le trouva enfin étendu par terre, mort & noyé dans son sang. Il courut aussi-tôt porter une si triste nouvelle à Cosme. Ce prince soupçonna sans peine la main d'où un si cruel coup étoit parti: & quoique pénétré de la plus vive douleur, il eut assez de force pour la dissimuler: il ordonna même à cet officier de tenir la chose secreete, & qu'à la faveur des ténèbres, il lui apportât dans son cabinet le corps de son fils enveloppé dans un tapis, sans qu'il pût être apperçu.

On ne lui eut pas plutôt obéi, qu'il fit appeller Garlie; & après s'être enfermé avec lui, il lui demanda ce qu'étoit devenu son frere. Ce jeune prince avec une assurance qui n'étoit pas de son âge, lui répondit froidement qu'il l'avoit perdu de vue à la chasse, & dans la poursuite du cerf. Cosme lui commanda alors de lever le tapis qui couvroit le corps du cardinal; dont les playes jettoient encore du sang. A ce spectacle, le duc ne pouvant plus

retenir sa douleur & sa colere: « Malheureux, » *lui dit-il*, voilà le sang de ton frere qui crie vengeance au ciel contre toi: faut-il que j'aye mis au monde un parricide, qui par la perte de son frere s'est fait un chemin pour assassiner son pere même? Garsie intimidé, se jetta à ses pieds, confessa son crime: & pour en diminuer l'horreur, il alléguâ que son frere l'avoit attaqué le premier, & qu'il n'avoit pu sauver sa vie que par sa mort. Mais Cosme rejetant de si foibles excuses, & le regardant avec des yeux pleins de fureur: « Il faut, *lui dit-il*, que je venge moi-même la mort de l'innocent par la perte du coupable, & que tu rendes la vie à celui de qui tu la tiens ». En disant ces paroles, il lui arracha le poignard dont il avoit tué son frere, & le lui enfonça dans le sein. On les enterra ensuite l'un & l'autre secretement. Pour cacher un si grand malheur, on publia qu'ils étoient morts dans une maison de campagne, d'une maladie contagieuse, dont la Toscane étoit alors infectée. On leur fit depuis de magnifiques funérailles dans la principale église de Florence, auxquelles on ajouta leur oraison funebre. Dans ce discours, l'orateur, par ordre de Cosme, affecta exprès, pour diminuer le soupçon de ce meurtre, de s'étendre principalement sur les louanges de Garsie. C'est ainsi que M. de Thou rapporte un événement si tragique, dans le trente-deuxième livre de son histoire; quoiqu'on prétende que ce fait ne se trouve point dans sa premiere édition, & qu'il a été inséré

depuis par les éditeurs des éditions postérieures. Eléonore de Toledé mere de ces deux jeunes princes, & à laquelle on ne put cacher les circonstances de leur perte, en mourut de douleur. Cosme sans se laisser abattre par tant de disgrâces, cherchoit sa consolation dans les soins qu'il prenoit du gouvernement. Sa principale occupation étoit alors de faire fleurir son nouvel ordre. Ce prince habile, & grand politique, pour attacher par cette marque de distinction les principales familles de Florence aux intérêts de sa maison, avec permission du pape Pie IV, dispensa les nouveaux chevaliers des loix du célibat qui s'observoit dans l'ordre de Malthe, & il étendit cette grace jusqu'à ceux qui avoient été mariés deux fois. Il y ajouta le privilege, au défaut d'enfans légitimes, de pouvoir tester de leurs biens en faveur de leurs bâtards, à condition en ce cas d'en laisser à leur ordre la quatrième partie. Son intérêt ne lui permit point de se conformer sur tous ces articles à la rigueur & à la sévérité des statuts qui s'observoient par les chevaliers de Malthe, & il se contenta d'exhorter ceux de Saint-Etienne à les imiter au moins dans la valeur & dans le zele qu'ils faisoient paroître depuis tant de siècles contre les Turcs & les infideles.

Ce fut dans cette vue, & pour les former dans la discipline militaire, qu'il ordonna aux commandans de ses galeres, quand ils rencontreroient celles de Malthe, de s'y

joindre, de voguer ensemble, & d'attaquer de concert tous les corsaires qu'ils rencontreroient. En exécution de ces ordres, Baccio Martelli, chevalier de Saint-Etienne, & qui commandoit quatre galeres de Florence, ayant trouvé à la hauteur du Cap-Lupo, Vincent de Gonzague, prieur de Barlette, général des galeres de la religion, & qui en avoit sept sous ses ordres, le salua le premier, l'aborda ensuite, lui demanda & obtint la permission de le suivre: dans leur course, il prit toujours l'ordre du prieur, qu'il donnoit ensuite à ses officiers subalternes. Le général avec ces quatre galeres se trouvant commander à onze bien armées, courut toutes les mers du Levant, sauva plusieurs vaisseaux chrétiens poursuivis par les infideles, prit plusieurs corsaires, & à la fin de la campagne il se sépara des Florentins à la hauteur de Corfou. Il entra ensuite dans le port de Malthe, où, suivant l'esprit de l'ordre, il reçut plus de témoignages de congratulation pour les vaisseaux chrétiens qu'il avoit défendus & sauvés, que pour ceux qu'il avoit pris sur les infideles.

C'étoit dans cette vue que les galeres de la religion étoient presque toujours en mer. Le grand-maître en fit même construire deux nouvelles à ses dépens: les plus riches commandeurs à son exemple faisoient tous les jours & suivant leurs forces, différens armemens: jamais l'ordre n'avoit été si puissant sur mer; & ce qui le rendoit sur-tout redoutable aux infideles, c'est que ces différentes escadres étoient

commandées par des chevaliers qui avoient vieilli dans le service, & dont la plupart auroient été capables de commander des flottes entières: tels étoient alors le commandeur Gozon de Melac, général des galeres de la religion, le commandeur de Guimeran, que le roi d'Espagne avoit demandé au grand-maître pour commander celles de Sicile, les commandeurs de Giou & d'Elbeines, & les chevaliers de Thiange & de la Motte, tous excellens hommes de mer, & célèbres par leur valeur & leur expérience. Mais parmi ces capitaines, aucun n'avoit fait tant de prises & si considérables que le commandeur de Romegas, chevalier qui depuis sa jeunesse avoit fait la course. Personne ne connoissoit aussi-bien que lui les côtes, les ports, & jusqu'aux moindres cales qui se trouvent le long de la mer Méditerranée: d'ailleurs brave, intrépide, qui n'avoit jamais connu de périls, & qui ne souffroit dans son bord que des officiers & des soldats d'une valeur déterminée. La vie qu'il passoit presque entière à la mer, lui avoit donné un air farouche: on l'accusoit même de traiter cruellement ses prisonniers; mais il prétendoit qu'il ne tenoit cette conduite à leur égard que par représailles, & pour réduire les corsaires à en agir avec plus d'humanité envers les esclaves chrétiens. On ne laissoit pas de soupçonner que dans ces représailles il ne se faisoit pas beaucoup de violence, & que son humeur naturellement dure & violente y avoit peut-être autant de part que la politique.

Ce fut en ce temps-là qu'il rencontra le long des côtes de Sicile une grosse galiote commandée par un fameux corsaire appelé Ysuf Conciny, renégat Calabrois, & le tyran ou plutôt le bourreau des esclaves chrétiens. Il en avoit dans sa chiourme & sur son vaisseau deux cens, & deux cens cinquante soldats. La partie étant assez égale, le corsaire n'évita point le combat; les deux galeres s'approcherent, & après avoir essuyé le feu l'une de l'autre, on en vint aux coups de mains. Le combat se maintint long-tems avec un avantage égal, & sans qu'on eût discerné quel en seroit le succès. Romegas irrité d'une si longue résistance, se mit à la tête de ses plus braves officiers; se jetta dans la galiote l'épée à la main, & franchit la rambade. Le corsaire le reçut avec le même courage, & tua deux chevaliers de sa main: mais étant tombé sur un banc de sa chiourme d'un coup que lui porta Romegas, ses esclaves, pour se venger des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus, ne virent pas plutôt le Maltois maître du vaisseau, que sans qu'il s'y opposât, ils firent passer le corsaire de main en main. Chacun lui donnoit un coup; plusieurs même pour assouvir leur vengeance, le déchiroient avec les dents: il n'y en avoit point qui ne voulût en avoir quelque membre; & avant qu'il fut parvenu au dernier banc, à peine en resta-t-il la moindre partie.

Un renégat de Melasso en Sicile ne fut pas mieux traité. Sous sa conduite, des corsaires



avoient surpris cette petite place, l'avoient pillée, enlevé plusieurs habitans de différent sexe: pour ajouter la lubricité au brigandage, un infâme Marabout avoit violé de jeunes filles chrétiennes. Les galeres de Malthe jointes à celles de Sicile, en ayant été averties, poursuivirent les pirates; mais elles ne les purent joindre. Après cette expédition, elles s'étoient séparées. Les galeres de Malthe plus légères que celles de Sicile, & dont la chiourme étoit plus fraîche, joignirent la principale galere des corsaires, qui portoit le butin & les esclaves qu'ils avoient faits. Comme la résistance d'une seule galere contre toute une escadre n'auroit servi peut-être qu'à la faire couler à fond, les infideles se rendirent. Le prier de Barlette qui commandoit dans cette occasion, délivra la chiourme qui étoit composée de chrétiens, mit en leur place quatre-vingts Turcs, & ramena heureusement à Melasso les hommes & les femmes qui en avoient été enlevés. Le peuple, après lui avoir témoigné sa reconnoissance à sa manière, & par des acclamations & des cris tumultueux de joye, lui demanda ce renégat leur compatriote, qui avoit conduit les corsaires, & l'insolent Marabout qui avoit traité si indignement leurs filles. Le prier ne leur eut pas plutôt abandonné ces deux scélérats, que la populace en furie s'en fit justice par ses mains, les déchira & les mit en pieces.

Romegas qui en ce tems-là étoit à la mer, traita plus favorablement un galion qu'il

rencontra proche de l'île de Scarpenta, & entre celles de Candie & de Rhodes. Ce galion venoit de Satalie, & il étoit commandé par le rais Ugly, capitaine qui ne manquoit pas de valeur, & qui avoit même sur son bord grand nombre de braves foldats, & accoutumés au feu. Romegas n'avoit alors que les deux galeres qui appartenoient au grand-maitre, & dont le chevalier de la Motte commandoit la moindre. Ce chevalier dont la galere étoit plus légère, commença le combat: Romegas étant survenu, s'approcha du galion: après l'avoir examiné, & vu son tillac couvert de mousquetaires, & l'artillerie bien servie, il jugea sans peine que deux galeres comme celles qu'il commandoit, s'il ne changeoit l'ordre de son attaque, n'emporteroient pas ce superbe vaisseau, qui par sa hauteur, & en comparaison des galeres, paroissoit un château flottant. Mais comme les chevaliers ne comptoient jamais le nombre & les forces de leurs ennemis, & que de son caractère sur-tout il auroit mieux aimé périr que d'abandonner son entreprise, il prit le parti de battre de loin cette grosse caraque. Heureusement un calme étant survenu, qui l'arrêta, les deux galeres à la faveur des rames s'en approchoient, faisoient leurs décharges & s'éloignoient: & après avoir rechargé revenoient ensuite avec la même légéreté. Romegas profitant de la bonace, continua cette manœuvre si long-tems, que le galion, après avoir perdu beaucoup de monde par les coups de coursier, fut obligé de se

rendre. Les chevaliers entrèrent dedans, & le trouverent chargé de riches marchandises : mais à peine commençoient-ils à s'en rendre les maîtres, qu'il coula bas des coups qu'il avoit reçus dans ses œuvres mortes. Tout ce qu'on put faire fut de sauver l'équipage, parmi lequel on trouva un vénérable vieillard âgé de soixante-dix-huit ans, fangiac du grand Caire, & près de six cens hommes, Turcs, Maures & Nègres, qui tenoient comme lui la route de Constantinople.

Pendant que les chevaliers de Malthe expofoient tous les jours leurs vies contre les infideles, l'église catholique affsemblée à Trente dans un concile œcuménique, oppofoit le zele & la science de fes prélats aux nouveautés des protestans. Le grand-maître y avoit été invité comme les autres souverains de la chrétienté. Ce prince & le conseil de l'ordre y députerent en qualité d'ambassadeurs les chevaliers de Villegagnon, & Royas de Portalrouge ; mais le premier retenu par son âge avancé & par une grande maladie, ne s'y put rendre. Royas s'y trouva seul : avant que d'y être admis, il eut à effuyer de grandes oppositions de la part du corps des évêques, lesquels représenterent qu'il n'étoit pas juste qu'un simple religieux, & le député d'une société de freres, prit la place parmi les ambassadeurs, & eût en cette qualité la préséance sur les évêques. L'affaire s'accommoda, on convint que l'ambassadeur de Malthe se placeroit parmi les autres ambassadeurs des princes chrétiens, sans préjudice

des protestations de l'ordre épiscopal ; ainsi Royas fut admis dans la congrégation qui se tint le 7 de septembre de l'année 1563. Ce ministre commença sa harangue par excuser le grand-maître & le conseil, s'ils n'avoient pas envoyé plutôt au saint concile des ambassadeurs ; & il alléqua pour raison que l'île & le canal de Malthe étoient infestés continuellement par des escadres de corsaires, & qui sembloient attendre la flotte du grand-seigneur, destinée pour entreprendre la conquête de l'île entière de Malthe. Il passa à l'origine de son ordre, fondé, dit-il, quarante ans avant la première croisade. Il parla ensuite magnifiquement des exploits héroïques faits par leurs ancêtres ; & il ajouta que s'ils ne pouvoient à présent les égaler, c'est que les protestans s'étoient emparés d'une partie de leurs commanderies, & même que les prélats & les princes catholiques, contre l'usage & les privilèges de l'ordre, se faisoient souvent pourvoir par les papes des prieurés & des plus riches commanderies. Il pria les peres au nom de tout l'ordre, d'avoir égard à son ancienneté, à sa noblesse, & aux services que depuis tant de siècles il rendoit à la chrétienté ; d'ordonner que les commanderies qu'on avoit usurpées lui fussent rendues, & qu'il fût fait un décret qu'elles ne pussent être possédées à l'avenir que par des chevaliers, selon leur ancienneté de religion ; & que le décret fût suivi d'une confirmation solennelle de tous les privilèges accordés à l'ordre depuis sa fondation.

JEAN
DE LA
VALETTE.

Le promoteur lui répondit en termes généraux, & au nom du concile, que les peres admettoient son excuse sur le retardement que l'ordre avoit apporté à faire partir ses ambassadeurs, & qu'ils auroient égard à la conservation des commanderies & des privileges d'un ordre si utile à l'église.

L'ambassadeur donna des mémoires aux légats du concile, concernant la confirmation des immunités de l'ordre, & sur-tout pour en obtenir un decret qui interdît la possession des prieurés & des commanderies à toutes personnes, de quelque dignité qu'elles fussent, qui n'auroient pas fait les trois vœux solennels de la religion dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Les légats n'osèrent proposer ce decret dans les congrégations, avant que d'être instruits des intentions du pape. Ils lui en écrivirent. Pie IV, qui étoit alors sur la chaire de saint Pierre, & très-attentif à ce qu'il ne se passât rien dans le concile qui pût donner des bornes à son autorité, n'ignoroit pas que plusieurs papes s'étoient crus en droit de nommer aux prieurés & aux commanderies vacantes dans l'étendue de leurs états, & en cour de Rome; que plusieurs autres souverains pontifes eussent passé des déclarations contraires en faveur de l'ordre. Cependant il récrivit à ses légats que le decret que sollicitoit le grand-maître ne regardoit point le concile, & que c'étoit à lui seul à faire un pareil réglemeut, quand il le jugeroit à propos. Après la conclusion du concile, qui

lui avoit toujours donné un peu d'inquiétude , il oublia les chevaliers de Malthe , & les services continuels qu'ils rendoient à tous les chrétiens , & sur-tout aux peuples qui habitoient les côtes de Sicile , de Naples , de l'Italie entière , & d'Espagne , dont depuis la conclusion du concile , ils assurèrent le repos par la part qu'ils eurent à la prise de Gomère de Vélez , située sur la côte d'Afrique , & qui n'étoit au plus éloignée de l'Espagne que de quarante lieues.

Quoique le port de cette place ne pût pas contenir de grand vaisseaux , il en partoit tous les jours des fustes & des galiotes : & quand leurs armemens étoient plus considérables , le roi de Fez leur voisin leur fournissoit des soldats , la plupart tirés des montagnes voisines , tous courageux , & qui pour gagner quelque chose ne connoissoient aucun péril. A mille pas de cette ville est le Pignon de Vélez , bâti dans une petite île , ou pour mieux dire , sur un rocher où l'on ne peut monter que par un chemin taillé dans le rocher même , qui n'est séparé du continent que par un canal fort étroit , qui lui sert de port , & qui ne peut contenir au plus que dix ou douze petits bâtimens. Ce fort servoit d'asyle aux corsaires ; & quand ils étoient poursuivis , le canon de la place empêchoit leurs ennemis d'en approcher. Le roi d'Espagne avoit tenté inutilement l'année précédente de se rendre maître de cette place : il reprit le même dessein cette année , & après avoir rassemblé toutes

ses forces maritimes, il en écrivit dans les termes les plus pressans au grand-maître & à différens princes d'Italie ses alliés, pour demander le secours & la jonction de leurs galeres. De ces différentes escadres il se forma une puissante flotte, dont ce prince donna le commandement, avec la conduite de toute l'entreprise, à Garfie de Toledé, vice-roi de Catalogne. Ce général partit du port de Malaga le dixième d'août : ayant eu le vent favorable, il arriva en deux jours sur les côtes d'Afrique. Il débarqua sans obstacles ses troupes & son artillerie ; l'avant-garde étoit composée de troupes Espagnoles, & des chevaliers de Malthe ; il y avoit des Portugais & des Italiens dans le corps de bataille, & les Allemands fermoient la marche. L'armée chrétienne marchant en bonne ordonnance, arriva devant la ville de Gomère, éloignée seulement de six milles de l'endroit où l'on avoit débarqué. Le général chrétien, pour couper toute communication avec cette place, à la garnison de Pignon, & pour l'empêcher d'en tirer du secours, avoit résolu de commencer son entreprise par en former le siège. Elle étoit située entre deux montagnes, & même sans aucunes fortifications, comme la plupart des places d'Afrique, qui étoient dans les terres. Les habitans, à l'approche des chrétiens, l'avoient abandonnée, & s'étoient réfugiés avec ce qu'ils avoient pu emporter, dans les endroits les plus reculés des montagnes. Garfie profitant de leur consternation,

s'empara de la ville : après avoir fortifié son camp par des lignes & de bonnes redoutes, il fit dresser une batterie de six gros canons, qui d'une colline voisine tirèrent un jour entier contre le fort, en même-tems que du côté de la mer les galeres de Malthe & un grand galion le canonnerent si furieusement, qu'un grand pan de muraille, & une partie du donjon furent renversés. Le commandant épouvanté, & ne voyant point paroître de secours, résolut d'abandonner sa place, & de s'enfuir avec sa famille & ses principaux effets. Mais comme il n'avoit qu'un petit esquif caché au pied du rocher, pour empêcher que sa garnison ne le retint, ou ne le voulût suivre, il leur dit qu'il alloit rassembler ses montagnards, & qu'il se mettroit à leur tête, & qu'il périroit ou qu'il forceroit les chrétiens à lever le siège. Mais cette garnison qui n'étoit que de trente hommes, ne voyant aucun effet de ses promesses, & sans s'intéresser davantage à la défense d'une place abandonnée par son gouverneur, ne songea plus qu'à sa propre sûreté. Les soldats qui savoient nager, gagnèrent la terre dans des endroits éloignés du camp des chrétiens : ceux qui étoient privés de ce secours, se rendirent, & ouvrirent les portes du fort. C'est ainsi qu'une place qui passoit pour imprenable, & contre laquelle toutes les forces de l'Espagne avoient échoué l'année précédente, fut prise en peu de jours, autant par la lâcheté du gouverneur, que par la valeur & la capacité du général chrétien.

Le bruit de cette conquête allarma extrêmement tous les corsaires de Barbarie : ils en portèrent les nouvelles & leurs plaintes jusqu'à Constantinople, & ils firent représenter à Soliman que les Espagnols étant maîtres de la Goulette, du Pignon de Vélez, & même de Tunis, ils tenoient, pour ainsi dire, toute la côte d'Afrique dans leurs fers. Soliman leur fit dire, que dans peu il briseroit ces chaînes ; & comme on lui eut rapporté que les galeres de Malthe avoient beaucoup contribué à cette conquête, il forma le dessein de commencer à assurer la liberté de l'Afrique par la conquête de l'île de Malthe ; & dès ce tems-là, sans s'en ouvrir qu'à ses ministres, il fit travailler secrètement à un puissant armement naval, dont nous verrons les effets l'année suivante.

Une nouvelle prise faite peu après par les chevaliers, acheva d'irriter le grand-seigneur, & hâta son armement. Après la conquête du Pignon de Vélez, les cinq galeres de la religion commandées par le général de Giou, & les deux galeres du grand-maître qui étoient aux ordres de Romegas s'étant jointes, & voguant de concert, rencontrèrent entre les îles de Zante & de Cephalonie un puissant galion chargé des plus riches marchandises de l'Orient, & qui pour sa défense avoit vingt gros canons de bronze, un grand nombre de moindre calibre, de bons officiers d'artillerie, & plus de deux cens janissaires, tous excellens arquebusiers. Ce vaisseau étoit commandé par le rais ou capitaine Bairan-

Ogli, & il appartenoit au kullir-aga, chef des eunuques noirs du ferrail, le ministre des plaisirs de son maître, & le gardien des jeunes filles & des beautés qui y sont destinées : plusieurs même de ces dames étoient intéressées dans ce galion. Le général de Giou qui se voyoit à la tête d'une escadre de sept galeres, fit d'abord tirer un coup de canon sans balle, afin que le capitaine de ce vaisseau amenât : mais les Turcs lui répondirent d'un autre coup portant balle, & ils arborerent aussitôt leur pavillon & toutes leurs enseignes, comme une déclaration de guerre & une marque qu'ils étoient résolus de se battre.

Le général de Giou, & le commandeur de Romegas voyant bien qu'ils ne se rendroient maîtres de ce vaisseau que par la force des armes, convinrent qu'ils l'attaqueroient les premiers ; qu'après avoir fait leurs décharges le plus près qu'ils pourroient, les deux capitaines seroient relevées par les deux patrones, & ces deux galeres par les trois dernières ; en sorte que le feu fût continuel & sans relâche. Mais cet ordre du combat fut mal observé par la jalousie & l'émulation des deux généraux, qui sans agir de concert, comme ils en étoient d'abord convenus, se flattoient d'emporter seuls, & à l'envi l'un de l'autre, tout l'honneur de la victoire. La capitane du général Giou s'étant poussée jusques sous la poupe de ce grand vaisseau, se vit en un instant couverte de feux d'artifices, & les chevaliers & les soldats accablés de coups de pierres &

de mousquets : le canon même chargé à cartouche, en tua un grand nombre, en sorte que le général fut obligé de s'élargir en mer. Romegas de son côté attaqua le galion avec son intrépidité ordinaire ; mais un coup de canon parti du vaisseau renversant la ram-bade, tua vingt-deux soldats ; & un autre coup en fit sauter vingt autres dans la mer. Romegas craignant d'être coulé à fond par un gros canon qu'il voyoit braqué à fleur d'eau, prit quoiqu'à regret, le parti de s'éloigner ; pour-lors les deux patrones s'avancèrent à leur tour, & chacune d'un côté & de concert s'attachèrent au galion, & firent un feu si terrible, qu'elles tuèrent ou mirent hors de combat plusieurs janissaires. Mais cette courageuse milice, dont le corps entier fait la principale force de l'empire Turc, se battit toujours avec la même intrépidité. Il fallut que les deux patrones appellassent à leur secours les trois dernières galeres ; les deux commandans rétablirent & remirent en ordre leurs galeres, & le combat recommença avec une nouvelle fureur. Il dura cinq heures entières sans qu'on pût démêler quel en seroit l'événement : & quelque valeur que fissent paroître les chevaliers, peut-être auroient-ils été obligés de se retirer sur leur perte, si les Turcs avoient pu se servir de toute leur artillerie. Mais par malheur pour eux, leurs meilleures pieces, par l'avarice des marchands, s'étant trouvées embarrassées dans des balots de marchandises, leurs canonniers

n'en purent tirer de service, & le feu des galeres devenant supérieur, les chevaliers à la fin entrèrent dans le vaisseau & s'en rendirent les maîtres. Cette victoire fut ensanglantée par la mort de plus de six-vingts chrétiens, chevaliers ou soldats. Parmi les chevaliers, on regretta principalement la Fonde, Provençal; Berzet, Italien; Parceco, Espagnol; Antoine Fernandès Posselin. Diego, & Dinestrosa blessés mortellement, moururent peu de jours après: Fernand Ruis de Correal, Ernard de Zuniga, Jérôme Caraffe, Napolitain, & un grand nombre d'autres ne sortirent qu'avec des blessures considérables, d'un combat si long & si opiniâtre. Les Turcs, sans les blessés, y perdirent de leur côté quatre-vingts janissaires, plusieurs officiers, & entr'autres un ingénieur, qui par son courage & son habileté à pointer le canon, avoit eu plus de part à une si courageuse défense, que le capitaine même du vaisseau.

Cette prise fit plus de bruit à Constantinople, & sur-tout dans le ferrail, que n'auroit fait la perte d'une place importante. Le kuffir-aga, & les odaliques, ou favorites du grand-seigneur qui y étoient intéressées, se jetterent aux pieds du sultan, & lui demanderent vengeance des chevaliers. Ce prince qui regardoit cette prise comme une insulte faite à sa maison même, jura par sa tête qu'il extermineroit tout l'ordre; & pour consoler ces dames & le chef des eunuques de leur perte, il les en dédommagea magnifiquement.



des deniers de son trésor. La plupart de ses officiers, & les ministres de la religion entrèrent dans son ressentiment: le mufti qui en étoit le chef, dans une audience particulière lui représenta que les musulmans & tous les fideles étant obligés, au moins une fois en leur vie, de visiter le tombeau de leur prophete, ses sujets de l'Europe ne pouvoient plus s'acquitter de leur devoir sans s'exposer à devenir la proie des corsaires chrétiens; que Malthe étoit remplie d'esclaves Turcs, & qu'un grand prince aussi religieux qu'il étoit, & dans ce haut degré de puissance où Dieu l'avoit élevé, devoit se faire un juste scrupule de laisser dans les fers & au péril de changer de religion un si grand nombre de fideles. Le kuffir-aga, qui étoit le plus animé, & qui conduisoit toute cette intrigue, pour déterminer le grand-seigneur, par préférence à ses autres entreprises, à porter ses armes dans l'île de Malthe, engagea l'iman ou prédicateur de la principale mosquée, à en faire entrer adroitement le discours dans son sermon. Le grand-seigneur, prince religieux, s'y étant trouvé le vendredi suivant, qui parmi les Turcs est leur jour de fête, cet orateur, sous prétexte de traiter de la charité qu'on devoit exercer envers les pauvres & les misérables, ne manqua pas de déplorer d'abord en termes généraux, la disgrâce & le malheur des vrais croyans qui gémissent dans les chaînes des chrétiens: adressant ensuite la parole au grand-seigneur, après

lui avoir donné les louanges que méritoient justement sa valeur, ses conquêtes, & même la douceur de son gouvernement, il ajouta qu'il ne manquoit à sa gloire que d'être le libérateur de tant de malheureux musulmans, auxquels les Maltois avoient ravi les biens & la liberté. Il entra ensuite dans un détail exact de toutes leurs prises, dont apparemment on lui avoit fourni des mémoires, & il fit voir que depuis cinq ans, ces armateurs s'étoient rendus maîtres de plus de cinquante vaisseaux chargés des plus riches marchandises de l'Orient, sans compter les félouques, les brigantins, les galeres & les galiotes armées en courses. « Ces vaisseaux, lui dit-il, leurs charges, ceux qui les montoient, tout a été envahi par ces impitoyables corsaires; & il n'y a, Seigneur, que ton épée invincible qui puisse rompre les fers de tant de malheureux; le fils te redemande son pere; la femme son mari ou ses enfans, & tous attendent de ta justice & de ta puissance, la vengeance de leurs cruels ennemis ».

Un discours si hardi, & en même-tems si pathétique, excita dans l'assemblée des murmures confus, qui éclaterent même en plaintes, contre ce qui se pratiquoit ordinairement dans les mosquées, où l'on observoit toujours un silence religieux. Soliman en parut surpris & même inquiet; mais en ayant appris la cause, pour calmer l'assemblée, il lui fit dire par son grand-visir, que dans peu de tems ils

seroient tous vengés & satisfaits ; & il sortit de la mosquée dans la résolution, s'il n'en étoit pas empêché par la guerre de Hongrie, de faire tomber tout l'effort de ses armes sur l'île de Malthe.

D'ailleurs depuis long-tems il en étoit vivement sollicité par Hascen, bacha ou vice-roi d'Alger, fils & successeur du fameux Barberousse ; & par Dragut, alors gouverneur de Tripoli. Ces deux ministres lui avoient mandé plusieurs fois, & sur-tout depuis la prise du Pignon de Vélez, que les chrétiens, si on n'y donnoit ordre, alloient se rendre infailliblement maîtres de toutes les côtes d'Afrique ; que tant que Malthe seroit au pouvoir des chevaliers, on ne pourroit sans s'exposer à être pris, ni leur faire passer du secours, ni en tirer de leurs gouvernemens ; que ce rocher étoit comme une barrière opposée à sa puissance, & qui par ses escadres & ses armateurs, interrompoit continuellement la communication de l'Afrique avec l'Asie, & les îles de l'Archipel.

Solimann'ignoroit pas l'importance de cette conquête ; mais en prince sage & prudent, il ne voulut point s'y engager qu'il n'eût pris l'avis de ses principaux capitaines. Dans cette vue, & suivant la coutume des Turcs, il en tint en pleine campagne & à cheval un grand conseil de guerre. On agita dans cette assemblée la nécessité de chasser les chevaliers d'une île d'où ils troubloient tout le commerce des sujets du grand-seigneur, & interrompoient

même les pélerinages de Medine & de la Mecque. On convint que la religion & l'état étoient également intéressés à les exterminer, & on examina ensuite les moyens d'exécuter ce projet.

La plûpart des bachas qui avoient pressenti l'inclination du sultan, en bons courtisans lui dirent que la conquête de l'île de Rhodes devoit faire connoître ce qu'on devoit attendre de l'entreprise sur celle de Malthe; que ces chevaliers, qu'ils traitoient d'infâmes corsaires, ne tiendroient jamais contre la moindre partie des forces de son empire, & qu'il suffisoit d'y faire passer sur les galeres d'Alger & de Tripoli un corps de troupes qui s'emparât de quelques forts que ses armateurs avoient fait construire pour la défense des ports & des côtes de cette île.

Un lieutenant de Dragut appelé Aly, qu'il avoit envoyé exprès à Constantinople, & qui se trouva à ce conseil, représenta de la part de son général, que si on commençoit cette entreprise par le siège de Malthe, on ne devoit pas douter que les chevaliers ne tirassent de grands secours du fort de la Goulette, du Pignon de Vélez, & même des Maures de Tunis, feudataires de la couronne de Castille, & ennemis de la domination des Turcs; que Dragut étoit d'avis d'ouvrir la campagne par le siège de la Goulette & celui du Pignon de Vélez; qu'après avoir chassé les chrétiens des côtes d'Afrique, & soumis les habitans du pays, on pourroit l'année

suivante porter les armes du grand-seigneur dans l'île de Malthe. Mahomet le plus ancien des bachas, qui avoit vieilli dans le commandement des armées du grand-seigneur, & qui fut depuis élevé à la dignité de grand-visir, s'opposa hautement à l'entreprise de Malthe; & outre les raisons que l'agent de Dragut avoit alléguées, il ajouta qu'on devoit faire une grande différence entre l'île de Rhodes, & celle de Malthe; que la première étoit située au milieu de tous ses états, très-éloignée de l'Europe & du secours des chrétiens, & dont le terroir abondant en grains & en pâturages, avoit fourni de quoi subsister à son armée; que Malthe au contraire voisine de la Sicile, en pouvoit recevoir du secours à tous momens; que le roi d'Espagne qui regardoit cette petite île comme le boulevard des états qu'il possédoit en Italie, employeroit pour sa défense toutes ses forces; que la plupart des princes chrétiens, par des motifs de religion, s'intéresseroient dans cette guerre; qu'on ne trouveroit dans Malthe qu'un rocher escarpé, sans grains & sans pâturages, & pour défenseurs, des guerriers courageux & déterminés à se faire tous tuer plutôt que de se rendre; que supposé même qu'on s'en rendît maître, il falloit être assuré d'y pouvoir faire subsister l'armée pendant qu'on travailleroit à en rétablir les fortifications, & à en ajouter de nouvelles; qu'on avoit encore à craindre qu'une ligue & une nouvelle croisade des princes chrétiens n'amenât au printems une flotte

nombreuse, & chargée de troupes fraîches, qui bloquassent les vaisseaux des Turcs dans l'île de Malthe; qu'il seroit bien plus glorieux au grand-seigneur, & plus utile à son empire, d'employer ses forces en Hongrie, ou de tenter la conquête de l'Italie, & surtout de la Sicile, qui par sa prise, seroit tomber nécessairement Malthe sous sa puissance; qu'après tout, sans s'engager dans une entreprise aussi difficile que celle qu'on proposoit contre les chevaliers de Saint-Jean, il étoit aisé par de bonnes escortes, de pourvoir à la sûreté des marchands sujets du sultan, & des pélerins que la dévotion conduiroit au tombeau de Mahomet.

Quelque solides que fussent ces raisons, Soliman qu'on avoit su prendre par des motifs de conscience, & touché d'ailleurs des plaintes & des larmes de ses favorites, se déclara pour l'entreprise de Malthe: peut-être même que l'espérance d'augmenter sa gloire l'y détermina, & qu'après avoir enlevé aux chevaliers l'île de Rhodes, les autres îles situées dans l'Archipel, & qui en dépendoient, avec les châteaux & les terres dont ils jouissoient dans le continent de l'Asie mineure, il se flatta que la conquête de Malthe rendroit son nom célèbre & formidable dans l'Europe & dans l'Afrique. Quoi qu'il en soit de ces différens motifs, on arma par son ordre dans toute l'étendue de son empire, le plus grand nombre de vaisseaux & de galeres qu'on put trouver dans ses ports en état de tenir la mer.

Ulucchialy, renégat Calabrois, lui en amena plusieurs d'Alexandrie; le gouverneur de Rhodes fournit ses galeres; Hascen & Dragut, vice-rois ou bachas d'Alger & de Tripoli, eurent ordre de se rendre à la tête de tous les corsaires de Barbarie devant le port de Malthe, & d'y venir joindre la flotte Ottomane, si-tôt qu'ils auroient appris qu'elle y seroit arrivée. Soliman ajouta à tous ces préparatifs la précaution d'envoyer jusqu'à Malthe d'habiles ingénieurs, qui s'étant déguisés en pêcheurs, sous prétexte de jeter leurs lignes dans les fossés, & de vendre ensuite leur poisson dans la ville, en reconnurent les fortifications, & la hauteur des murailles, & leverent le plan entier de la place, que le grand-seigneur remit depuis à ses généraux.

Il en choisit deux pour cette expédition, Pialy & Mustapha. Pialy, quoique d'une naissance inconnue, avoit beaucoup de part dans la faveur du prince, qui lui avoit même fait épouser une de ses petites-filles. Soliman au retour de sa premiere campagne en Hongrie, & après la prise de Bellegrade, le trouva au maillot exposé sur le soc d'une charrue, où apparemment sa mere effrayée par la marche de l'armée l'avoit abandonné. Le grand-seigneur qui prenoit en chemin le plaisir de la chasse, se le fit apporter, & trouvant dans les traits de sa physionomie, quoiqu'informe, quelque chose qui lui plut, il le fit élever avec soin: après l'avoir fait passer par tous les grades de la milice, il lui

avoit fait épouser une de ses petites-filles. Il le nomma bacha de la mer : & dans cette occasion, il lui donna en cette qualité le commandement de sa flotte.

Plusieurs victoires considérables que Mustapha avoit remportées, lui avoient attiré l'estime & la confiance de Soliman, qui le nomma général des troupes de débarquement. C'étoit un vieux officier, âgé de soixante-cinq ans, dur & sévère dans le commandement, cruel & sanguinaire à l'égard des ennemis qui tomboient entre ses mains, & qui se faisoit surtout un mérite de violer la foi & la parole qu'il donnoit à des chrétiens. Soliman qui avoit une égale confiance en l'un & l'autre, leur recommanda de vivre en bonne intelligence, d'agir en toutes choses de concert, & sur-tout de n'entreprendre rien sans la participation de Dragut, qu'il regardoit comme l'ennemi déclaré des chevaliers, & en même-tems le plus grand homme de mer qu'il y eût alors dans son empire.

L'armement des vaisseaux & des galeres, la marche des troupes qui se rendoient de tous côtés dans les ports de la Morée, & les mouvemens différens qui se faisoient dans tout l'empire Ottoman, inquiétoient extrêmement les princes chrétiens, voisins des états du grand-seigneur, sans cependant qu'on pût pénétrer où tomberoit l'orage. Les uns prétendoient que cet armement regardoit le fort de la Goulette, la clef du royaume, & particulièrement de la ville du Tunis, ou le Pignon

de Vélez, qui ouvroit pareillement l'entrée dans la province d'Alger : d'autres soupçonnoient que Malthe étoit l'unique objet de cette entreprise : ce dernier sentiment étoit même confirmé par différentes lettres qui venoient du Levant.

Dans cette incertitude, comme le roi d'Espagne avoit un intérêt particulier à la conservation & à la défense de Malthe, le boulevard de la Sicile, don Garcie de Tolède, son vice-roi, en allant à la Goulette, passa par son ordre à Malthe pour en conférer avec le grand-maître. Ils se communiquèrent réciproquement les différens avis qu'ils avoient reçus : ils convinrent, s'ils étoient attaqués, de s'assister réciproquement de toutes leurs forces ; & comme le grand-maître lui fit voir qu'il avoit besoin de grains & même de soldats, s'il étoit obligé de soutenir un siège, le vice-roi s'engagea à son retour en Sicile de lui en envoyer une traite avec deux compagnies de soldats Espagnols : & pour gage de sa parole, il lui laissa comme en ôtage un de ses enfans, qui prit depuis l'habit de la religion.

A peine étoit-il parti de Malthe, qu'il y arriva de nouveaux avis de Constantinople, que des espions sûrs & fideles envoyoit au grand-maître : il apprit par leurs lettres que les Turcs ouvrieroient infailliblement la campagne par le siège de Malthe, & qu'après la conquête de l'île entière, dont Soliman se flattoit, il avoit donné ordre à ses généraux de passer en

Afrique, & d'employer toutes ses forces pour en chasser les Espagnols.

JEAN
DE LA
VALETTE.

Le grand-maître ne s'épouvanta point de ces nouvelles : après en avoir fait part au conseil de l'ordre, avec sa participation & de son consentement, il ordonna une citation générale pour appeller à Malthe tous les chevaliers qui étoient en différentes provinces de la chrétienté. Les agens que la religion tenoit en Italie, y leverent jusqu'à deux mille hommes d'infanterie, & le vice roi de Sicile lui envoya les deux compagnies d'Espagnols qu'il lui avoit promises. Les galeres & les vaisseaux de la religion ne furent occupés jusqu'au commencement du siège, qu'à transporter à Malthe, des armes, de la poudre & des provisions de guerre & de bouche, & on voyoit arriver tous les jours par la même voie un grand nombre de chevaliers, qui dans l'empressement de signaler leur zele & leur courage contre les infideles, accouroient au secours de la religion.

La Valette fit de la plûpart de ces chevaliers des capitaines & des officiers, qui par son ordre formerent des habitans des villes & de la campagne, des compagnies de nouveaux soldats, la plûpart bons arquebusiers, & dont il y en avoit peu qui n'eussent fait la course & servi sur les galeres de la religion. Ces compagnies composoient un corps de quatre mille hommes d'infanterie, que la Valette distribua dans les différens postes qui en avoient besoin; mais pour ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à sa défense, il envoya au pape &

à la plûpart des princes chrétiens le double des lettres qu'il avoit reçues de Constantinople. Après leur avoir fait voir le péril où tout son ordre alloit être exposé, il leur demandoit du secours en faveur des chevaliers, qui n'en avoient besoin que pour résister à l'ennemi redoutable de tous les chrétiens. Pie IV qui étoit alors sur la chaire de saint Pierre, fit remettre au commandeur de Cambian, ambassadeur de l'ordre à Rome, une somme de dix mille écus. On ne put rien tirer de la France, alors affoiblie par ses divisions & par ses guerres civiles; mais le roi d'Espagne, dans la crainte de voir les Turcs s'approcher si près de la Sicile, résolut d'employer toutes ses forces pour les en éloigner. Il écrivit aux ministres qu'il avoit en Italie, & même à différens souverains de cette nation, ses alliés, de former incessamment un corps de vingt mille hommes d'infanterie, & qui fût en état de s'embarquer aux premières nouvelles qu'on auroit des desseins des infideles: par le même courier il chargea le vice-roi de Sicile de veiller à la défense de l'île de Malthe avec le même soin qu'il apporteroit à la conservation de la Sicile même.

Le vice-roi persuadé que dans l'inquiétude où il croyoit que devoit être le grand-maitre, c'étoit lui avancer en quelque maniere ce secours, que de lui en donner des assurances, lui fit part des ordres qu'il avoit reçus de la cour de Madrid. Le grand-maitre n'y

n'y fut pas insensible ; mais il ne se reposa pas tellement sur ces promesses magnifiques , qu'il ne se préparât à soutenir avec les seules forces de la religion tous les efforts d'une puissance aussi redoutable que celle des Turcs. Les périls inévitables qu'il prévit , ne firent qu'exciter son courage. C'étoit un homme d'une fermeté supérieure aux événemens ; une valeur naturelle lui avoit inspiré sans effort une noble indifférence pour la vie ; il avoit passé par toutes les charges de la religion , & ce passage successif à de nouvelles dignités avoit toujours été le témoignage & la récompense d'autant d'actions mémorables qui l'avoient à la fin élevé à la dignité de grand-maître.

Tel étoit frere Jean de la Valette , que le siège de Malthe va mieux faire connoître , que tout ce que nous pourrons dire d'avance de cette grandeur d'ame & de cette hauteur de courage qu'il fit éclater au milieu des plus grands dangers. Sur ses ordres , & en vertu de la citation , il étoit arrivé à Malthe plus de six cens chevaliers , la plûpart suivis de domestiques courageux , & dont on fit de bons soldats dans la suite. Les commandeurs qu'un âge avancé , ou des infirmités retenoient dans leurs provinces , au défaut de leurs personnes , se dépouillèrent de la meilleure partie de leurs biens , & les firent passer à Malthe. Plusieurs anciens prieurs , par ordre du grand-maître , restèrent en Italie dans le royaume de Naples , & auprès du vice-roi de Sicile , pour

hâter le secours qu'il avoit promis, ou pour faciliter l'embarquement de quelques chevaliers François, Espagnols & Allemands, qui n'étoient pas encore partis de leurs provinces. Le grand-maître les recevoit tous comme un bon pere, qui recevoit ses enfans avec plaisir; il avoit pourvu d'avance à leur logement & à leur subsistance. Dans la multitude & l'importance des différens soins dont il étoit chargé, rien ne l'embarrassoit: il vouloit être instruit de tout, il entroit dans les plus petits détails; soldat, capitaine, officier d'artillerie, infirmier, ingénieur, de la même main dont il avoit tracé une nouvelle fortification, il remuoit lui-même la terre, & on le trouvoit presqu'en même-tems en différens endroits, tantôt à la visite des magasins, & souvent même à l'infirmerie, occupé à pourvoir au soulagement des malades.

De nouvelles lettres lui étant arrivées de différens endroits, & qui confirmoient ce qu'on lui avoit mandé des desseins des Turcs contre Malthe, il assembla alors ce qu'il y avoit de chevaliers au couvent, pour leur en faire part; il ne leur dissimula ni la grandeur du péril, ni l'incertitude du secours dont on le flattoit. « Une armée formidable, leur » dit-il avec une noble audace, & une nuée » de Barbares va fondre sur cette île; ce sont, » mes freres, les ennemis de Jesus-Christ: il » s'agit aujourd'hui de la Foi; & si l'Evangile » doit céder à l'Alcoran, Dieu dans cette » occasion nous redemande la vie que nous lui

« avons déjà engagée par notre profession.
 « Heureux ceux qui pour une si bonne cause
 « consomment les premiers leur sacrifice !
 « mais pour nous en rendre dignes , allons ,
 « mes chers freres , renouveler nos vœux au
 « pied des autels , & que chacun puise dans
 « le sang même du Sauveur des hommes , &
 « dans la pratique fidelle des Sacremens , ce
 « généreux mépris de la mort , qui peut seul
 « nous rendre invincibles ».

Il prit en même-tems le chemin de l'église ,
 suivi de tous les chevaliers : le Saint Sacre-
 ment y étoit exposé. A l'exemple du grand-
 maître , il n'y eut point de chevalier , ce
 jour-là & les suivans , qui après s'être con-
 fessé , n'approchât de la sainte Table ; ils en
 sortirent tous comme des hommes renou-
 vellés. Après avoir pris le pain des forts , il
 ne parut plus parmi eux aucune foiblesse , plus
 de division , plus de haine particuliere : & ce
 qui étoit encore plus difficile , on rompit les
 tendres engagemens , si chers au cœur humain.
 Depuis ce jour-là , nulle liaison avec les per-
 sonnes de l'autre sexe , quelque innocente qu'elle
 pût être ; aucune vue d'intérêt ou d'ambition :
 un péril certain , & la considération d'une
 mort presque inévitable avoit fait revivre le
 détachement du monde , & toutes les vertus
 de leurs prédécesseurs : tous ces chevaliers
 s'embrassèrent avec cette tendre effusion de
 cœur que produit la charité , & tous protes-
 terent hautement de répandre jusqu'à la der-
 niere goutte de leur sang pour la défense de

la religion & des autels. Le grand-maître les voyant dans cette heureuse disposition, & dans la crainte d'être prévenu & surpris par les ennemis, il résolut d'assigner à chaque langue les postes qu'elle devoit défendre.

Pour l'intelligence de cette distribution d'emplois, & des actions qui se passerent en différens endroits de l'île, quoique nous ayons déjà parlé de sa situation dans le Livre neuvième de cette Histoire, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'entrer ici dans un plus grand détail.

Malthe est une île située entre la Sicile & l'Afrique, sous le trente-neuvième degré de longitude, & le trente-quatrième de latitude. Cette île la plus méridionale de l'Europe, est éloignée de soixante milles du cap Passaro, & de deux cens soixante-dix milles de Tripoli en Afrique. Son circuit est de soixante milles, sa longueur de vingt milles, & sa largeur environ de douze milles. Elle a au Levant la mer qui regarde l'île de Candie; au Couchant les petites îles ou rochers de Pantalarée, de Linose & Lampedouse; la Sicile au Septentrion, & au Midi le royaume de Tunis. Du côté du Midi & de Tripoli, on ne trouve que de grands écueils & des rochers sans cales ni ports; mais en tirant vers le Levant, on rencontre d'abord la cale de *Marfa-Scala*, & en tournant à droite vers le Sud-Ouest, une autre cale ou anse appelée *Marfa Siroc*, qui est capable de contenir plusieurs vaisseaux. En continuant sa route vers le Lebesche, & entre

le Midi & le Couchant, on trouve deux grands golfes, l'un appellé *Antiféga*, & l'autre *Mufiarro*, & à l'extrémité de l'île vers le Ponent, il y a une anse fort commode pour se mettre à la rade, appellée *Méléca*, qui n'est séparée de l'île du Goze que par un canal d'environ quatre milles de trajet. C'est au milieu de ce canal qu'est située la petite île de Cuming.

Si on continue de ranger la côte, & en approchant de l'endroit de l'île qui est opposé à la Sicile, on trouve la cale *Saint-Paul*, ainsi nommée, parce que le vaisseau qui portoit à Rome saint Paul prisonnier; y fut jetté par la tempête. La cale de *Saint-George*, tournée du côté du Nord, n'est pas éloignée de celle de *Saint-Paul*. Enfin en avançant vers l'endroit de l'île qui regarde directement le cap *Passaro*, on rencontre deux grands ports, dont l'un qui est à main gauche, s'appelle *Marfa Musciet*, ou le *Port Musset*: au milieu de ce port on voit une petite île proche de laquelle les vaisseaux qui viennent du Levant ou d'endroits suspects, font la quarantaine: l'autre est appellé simplement *Marfa*, ou le *grand port*, qui est au Levant.

Ces deux ports sont séparés par une langue de terre sur laquelle le prier de Capoue, comme nous l'avons rapporté, avoit fait construire un fort appellé le *Fort Saint-Elme*, qui défendoit l'entrée de ces deux ports. Il y a dans le grand port deux langues de terre paralleles, qui s'avancent dans la mer en forme

de deux doigts, & qui ont beaucoup plus de longueur que de largeur. Le château *Saint-Ange* a été construit sur celle de ces pointes qui approche le plus près de l'embouchure du port; c'étoit l'unique fort qu'il y eût dans l'île, quand les chevaliers en prirent possession. Le grand-maître de l'Isle-Adam y avoit ajouté des remparts, des bastions & des fossés: on y avoit construit des citernes, un arsenal & des magasins. Ce château avoit servi depuis de résidence à tous les grands-maîtres; mais dans cette conjoncture, la Valette pour être plus à portée d'envoyer du secours de tous côtés, s'étoit logé dans le Bourg. Ce qu'on appelloit *il Borgo*, étoit une petite ville située au Nord du château *Saint-Ange*, où le corps entier du couvent s'étoit établi.

Nous avons déjà dit que sur l'autre pointe de terre ou de rocher qui avance dans le grand port, & qui se trouve à main gauche, on y avoit aussi construit un port avec un bourg, & que cet endroit, quoique ce ne fût qu'une presqu'île, portoit le nom de *l'Isle de la Sangle*, du nom du grand-maître qui l'avoit fait fortifier. Entre ce bourg & le château *Saint-Ange*, on trouvoit un port, où toutes les galeres se retiroient, & qu'on fermoit tous les soirs d'une grosse chaîne de fer, qui étoit tendue depuis la platte-forme qui est au pied du château *Saint-Ange*, jusqu'à la pointe de l'île de la *Sangle* où elle étoit attachée avec une grosse ancre; & elle étoit soutenue & portée à travers l'eau, & en différentes

distances par des tonneaux vuides & des poutres croisées. Enfin derriere ce fort de la Sangle, on rencontroit un autre port destiné à recevoir les vaisseaux étrangers, que leur commerce, ou la crainte des corsaires obligeoient de relâcher dans l'île. Je ne parle point ici de la *Cité notable*, capitale de l'île, & dont j'ai fait mention dans le Livre précédent; je remarquerai seulement ici qu'elle est éloignée de près de six à sept milles des deux grands ports dont nous venons de parler: ce qui fut cause apparemment qu'elle ne fut pas d'abord attaquée, comme les autres places, & les autres forts de cette île.

Telle est sa situation que nous n'avons décrite, que pour mettre le Lecteur au fait de ce qui se passa pendant le siège. Le grand-maître, avant que les ennemis parussent, voulut reconnoître ce qu'il avoit de troupes à opposer aux infideles, pour les distribuer ensuite dans les places & dans les forts qui seroient attaqués. Après une revue exacte, il trouva qu'il y avoit dans l'île environ sept cens chevaliers, sans compter les freres-servans, & huit mille cinq cens hommes de guerre, tant soldats des galeres, troupes étrangères à la solde de l'ordre, que citadins & paysans dont on avoit fait des compagnies. Toutes les langues se chargerent de défendre les postes qui leur seroient assignés, & on partagea entr'elles, les soldats & les milices dont nous venons de parler. Les trois langues de France se chargerent du Bourg, la place la

plus importante de l'île; & comme cet endroit avoit beaucoup d'étendue, on y ajouta une partie de la langue de Castille.

L'amiral de Monté, avec tous les chevaliers de la langue d'Italie, entreprit de défendre l'île de la Sangle. La langue d'Arragon qui comprenoit les chevaliers de ce royaume, ceux de la province de Catalogne avec les Navarrois, occuperent tout le côté de la porte de Bormole avec le terreplein qui y étoit attaché. On plaça la langue d'Angleterre, partie de celle de Castille, les chevaliers Portugais & les Allemands, sur le mole du côté du Bourg, & ils s'étendoient jusqu'au fossé du château Saint-Ange. Le commandeur Garzerantos, Catalan, avec cinquante chevaliers, & cinq cens hommes des plus aguerris, commandoit dans ce château; & le chevalier Mesquita, Portugais, dans la Cité notable: comme ce dernier poste étoit de conséquence, on y ajouta à la garnison ordinaire cinq compagnies de milices du pays, sous les ordres du commandeur Vagnoñ. Le commandeur Romegas, si fameux par ses prises, & si redoutable dans la Méditerranée, se chargea avec les soldats des galeres de défendre l'entrée du grand port; & le commandeur Guiral, Castillan, excellent officier d'artillerie, fit dresser une batterie de neuf canons pour écarter les ennemis qui tenteroient de rompre la chaîne qui fermoit le port particulier des galeres. Il n'y avoit ordinairement dans le fort de Saint-

Elme que soixante soldats sous le commandement du chevalier de Broglio, ancien officier Piedmontois ; mais avant que les ennemis parussent , le commandeur Deguarras , bailli de Negrepont , s'y enferma avec soixante chevaliers ; & le grand-maître qui connoissoit l'importance de ce poste , y fit entrer encore une compagnie d'infanterie Espagnole , commandée par le chevalier Jean de Lacerda. Les cruautés & les ravages que les Turcs , avant que d'entreprendre le siège de Tripoli , avoient exercés dans l'île du Goze , engagerent plusieurs chevaliers du conseil , pour empêcher que ces infideles ne s'en rendissent maîtres une seconde fois , de proposer d'en raser le château. Mais la Valette s'y opposa : il fut d'avis au contraire qu'on en augmentât la garnison : il soutint qu'il étoit à souhaiter que les ennemis , avant que d'attaquer le Bourg , & le château Saint-Ange , où résidoit le couvent & la force de l'ordre , s'attachassent à des forts séparés , & que le tems qu'ils y employeroient , en donneroit autant pour attendre le secours qu'on faisoit espérer ; & même que si on pouvoit prolonger la défense des postes éloignés jusqu'à la fin de septembre , les Turcs dans cette saison sujette aux tempêtes , auroient de la peine à tenir la mer. Il ajouta pour fortifier son sentiment , que le château du Goze , la Cité notable , & le château Saint-Ange , étant situés sur des collines à-peu-près de la même hauteur , & peu éloignées les unes des autres , il ne seroit pas difficile en cas

que la flotte des Turcs tint l'entrée des deux ports bloquée, comme on n'en devoit pas douter, d'envoyer de ces châteaux des signaux pour avertir la religion de ce qui se passeroit à la mer, sur-tout quand le secours approcheroit. Il conclut à ce qu'on envoyât incessamment au Goze un commandant plein de courage, capable, s'il étoit assiégé, d'arrêter par une défense opiniâtre les ennemis le plus long-tems qu'il pourroit, & qui plutôt que de capituler, se sacrifiât même généreusement pour le salut de son ordre. Tout le conseil revint à l'avis du grand-maître; quelque périlleux que fût cet emploi, il y avoit une si noble émulation entre les chevaliers, qu'il n'y eut point d'anciens officiers qui ne fissent de grandes instances pour l'obtenir, ou du moins pour servir sous celui qui en feroit pourvu. Le choix du grand-maître & du conseil tomba sur le chevalier Torreglias, Majorquin, d'une valeur éprouvée, & qui n'avoit jamais connu de péril.

Outre ces différentes dispositions, le commandeur Copier, de la langue d'Auvergne, & grand-maréchal de l'ordre, ancien capitaine, devoit observer la flotte ennemie, s'opposer à ses descentes autant qu'il pourroit, la suivre dans ses différens mouvemens; & quand les ennemis seroient débarqués, tomber sur ceux qui s'écarteroient du gros de leur armée. Pour l'exécution de ces desseins, il prit avec lui un bon nombre de chevaliers, deux cens insulaires à cheval, & un corps de

six cens hommes d'infanterie, à la tête desquels il côtoyoit le bord de la mer dans les endroits où la descente paroïssoit plus aisée.

De si sages précautions étoient bien nécessaires contre la puissance redoutable des Turcs ; mais la principale ressource de l'île consistoit dans la présence du grand maître, dont l'air tranquille & la contenance ferme & intrépide inspiroit une confiance sans bornes aux chevaliers & aux soldats. Il parcouroit continuellement les différens postes, il faisoit fortifier les endroits qui lui paroïssent les plus foibles, marquoit à chaque commandant, s'il étoit attaqué, les mouvemens qu'il devoit faire, les endroits de la place où il devoit se retirer pied-à-pied & successivement : & partout où il passoit, il laissoit une impression de son courage, qui rendit depuis les chevaliers & les soldats invincibles.

La flotte des Turcs parut enfin à la hauteur de Malthe le 18 mai. Elle étoit composée de cent cinquante-neuf vaisseaux à rames, tant galeres que galiotes, & chargée de trente mille hommes de débarquement, janissaires & spahis, les plus braves soldats de cette nation. Un nombre considérable de vaisseaux de charge suivoient la flotte, & portoient la grosse artillerie, les chevaux des spahis, avec les munitions de guerre & de bouche. Le premier pilote, qui pour reconnoître la côte, & un endroit dont l'abri fût sûr, voguoit un demi-mille devant la flotte, tenta de la faire entrer dans une anse ou cale appellée *Marfa Syroc*,

qui se trouve à l'orient. Mais un vent grec & levantin qui souffloit alors, l'empêcha d'y entrer : & pour faire connoître qu'il ne falloit pas s'y arrêter, il fit tirer deux coups de canon; puis continuant sa route, il passa avec toute la flotte entre l'île de Malthe & le rocher de Forfola. Sur la fin du jour, les Turcs jetterent l'ancre à l'entrée de l'anse ou golfe de Mugiario, où les galeres & les vaisseaux s'arrêterent.

Le maréchal Copier à la tête de deux cens chevaliers & de mille arquebusiers, pour s'opposer à leur descente, se porta avec toute la diligence qu'il put au même endroit; mais l'amiral Turc à la faveur des ténèbres, tira adroitement de son arriere-garde trente-cinq galeres chargées de trois mille hommes, qui débarquerent sans obstacle à la cale de *Saint-Thomas*, que d'autres appellent le *Port de l'échelle*: sur quoi il est bon de remarquer que quoique la plûpart des historiens donnent le nom de port aux golfes & aux anses qui se trouvent dans cette île, ce ne sont la plûpart, si on en excepte le grand port, & le port Musciet, que des cales, qui ne sont au plus à l'abri que des vents de terre.

Pendant que les Turcs étoient dans le golfe de Mugiario, le chevalier de la Riviere avec douze chevaliers se mit en embuscade derriere de vieilles masures pour surprendre quelque ennemi qui auroit été tenté de mettre pied à terre. Mais un chevalier Portugais qu'on avoit envoyé du même côté à la découverte, ayant

reconnu la Riviere, & le voulant joindre, reçut un coup de mousquet tiré par un parti des Turcs qui étoient cachés dans des rochers, & dont il mourut sur le champ. La Riviere qui ne le croyoit que blessé, accourut aussitôt à son secours; mais les Turcs firent une nouvelle décharge, écartèrent sa petite escorte, tuerent son cheval, l'envelopperent & le firent prisonnier. On le conduisit aussitôt au général, qui l'interrogea sur la disposition du grand-maître & des chevaliers, & sur les forces que la religion avoit dans l'île. La Riviere lui répondit qu'il n'y avoit point de chevaliers qui ne fussent résolus de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense d'une île qu'ils regardoient comme leur patrie; que tous les forts étoient remplis d'une nombreuse garnison, & fournis abondamment de munitions de guerre & de bouche, & qu'on attendoit de l'Europe & de toute la chrétienté une puissante flotte qui venoit pour lui livrer bataille, ou pour le forcer à reprendre la route du Levant. Le général Turc regardant le discours de son prisonnier comme une espece de bravade, & pour en tirer une connoissance exacte de l'état de l'île, lui fit donner une violente torture. Le chevalier la soutint long-tems avec la constance d'un héros; à la fin, comme s'il eût cédé à la rigueur des tourmens, il avoua à ce barbare avec une feinte ingénuité que si Malthe avoit à être prise, ce ne seroit que par le poste de Castille, l'endroit du Bourg &

de toute l'île le moins fortifié, à ce qu'il lui dit.

Le bacha se reposant de la sincérité de son aveu sur la violence de la question, résolut de commencer le siège du Bourg par cet endroit; mais comme avant que de s'y engager il le vouloit reconnoître lui-même, il envoya en attendant, le chevalier de la Riviere chargé de fers sur une galere destinée pour les prisonniers. Le vent ayant changé, la nuit suivante, toute la flotte leva l'ancre, & à la faveur des fanaux, reprit la route de Marfa Siroc, où l'armée de grand matin débarqua en bonne ordonnance. Les premiers soins du général furent de faire construire à l'entrée de cette grande cale & de chaque côté, deux redoutes où il mit un bon nombre de soldats, & qu'il garnit d'artillerie pour la sûreté de ses vaisseaux, & pour empêcher la flotte chrétienne, si elle paroïssoit, d'en approcher. L'armée Turque s'avança ensuite dans les terres, & campa proche d'un village appelé Sainte Catherine. Mustapha, pour reconnoître par lui-même la situation du Bourg, du château Saint-Ange, & des autres forts de l'île, se détacha avec quelques ingénieurs, & gagna une hauteur appelée le *Mont Calcara*, d'où il découvroit presque l'île entière. Il s'étoit fait suivre par le chevalier de la Riviere son prisonnier: il voulut qu'il lui montrât le fort Saint-Elme, celui de la Sangle, le château Saint-Ange & le Bourg, & qu'il lui rendît en même-tems un compte exact des fortifications

qu'il y avoit en chaque endroit, & du nombre de troupes qu'on y avoit mis. Sur quoi l'adroit chevalier ne manquoit pas de le doubler; mais le bacha lui ayant demandé où étoit le poste de Castille qu'il lui avoit représenté comme le plus foible de toute l'île, le chevalier ne le lui eut pas plutôt montré, que ce général l'ayant vu fortifié d'un large boulevard avec un ravelin & des casernes au pied & dans le fossé, persuadé que la Riviere ne lui avoit indiqué cet endroit que pour le faire échouer dans cette entreprise, plein de fureur, il lui déchargea un coup de canne sur la tête, & le fit achever à coups de bâtons par les soldats de son escorte.

Pendant qu'une scene aussi cruelle se passoit sur le Mont Calcara, l'armée Turque répandue dans la campagne mettoit le feu dans les villages, massacroit les paysans, & enlevoit les bestiaux qu'ils n'avoient pas eu la précaution de retirer de bonne heure dans les places fortes. Le maréchal Copier qui ne perdoit point de vue les ennemis, tomboit sur ceux qui pour piller, s'écartoient de leur gros, les tailloit en pieces, ou les faisoit prisonniers; & dans deux ou trois occasions & en différentes escarmouches, il leur tua plus de quinze cens hommes, sans y en avoir perdu plus de quatre-vingts, parmi lesquels on regretta sur-tout le chevalier d'Elbene, d'une illustre maison de Florence, qui après s'être signalé dans ces combats particuliers, fut tué d'un coup de mousquet.

Le grand-maître , pour accoutumer ses soldats à la vue & aux cris des Turcs , & pour les mettre , pour ainsi dire , en curée , souffrit d'abord ces escarmouches ; mais comme elles n'avoient rien de décisif , & que la moindre perte qu'il y pouvoit faire , lui auroit été plus préjudiciable dans la suite , qu'il n'auroit tiré d'avantage d'un plus grand nombre de Turcs , qui y auroient péri , il rappella toutes ses troupes , les renvoya dans leurs postes , & les réserva judicieusement pour la défense des forts qui seroient attaqués.

Dès le lendemain , les Turcs tinrent un grand conseil de guerre pour délibérer de l'endroit où l'armée s'attacheroit. L'amiral Piali , suivant les ordres du grand-seigneur , voulut qu'on fursît toute entreprise jusqu'à l'arrivée de Dragut , qu'on attendoit de jour en jour ; mais le bacha auquel la crainte du secours dont lui avoit parlé le chevalier de la Riviere , caufoit une secrète inquiétude , soutint qu'avant que de songer à vaincre , il falloit sans perdre un moment de tems , prendre de si justes mesures , qu'ils ne pussent être ni surpris ni vaincus. Il ajouta que si l'armée chrétienne survenoit à l'improviste , la flotte du grand-seigneur se verroit bloquée dans l'anse où elle étoit retirée , & qu'indépendamment de ce qu'on avoit à craindre de ce côté-là , elle n'étoit pas même à l'abri des vents orientaux ; ainsi il opina que sans différer , il falloit faire le siège du fort Saint-Elme , qui selon ce qu'il exposa , ne devoit pas durer plus de cinq à six

jours. Il ajouta que par sa prise ils seroient maîtres du port de Marfa Musciet, où ils seroient entrer toute leur flotte; & qu'après l'avoir mise en sûreté, ils attaqueroient avec plus de confiance les autres forts, & les différentes places de l'île. Cet avis passa à la pluralité des voix, & le siège du fort Saint-Elme fut résolu.

Ce fort, comme nous l'avons dit, étoit situé sur la pointe d'un rocher, à l'extrémité d'une langue de terre qui sépare les deux ports: c'étoit l'ouvrage du prieur de Capoue; mais il l'avoit fait trop petit: & soit que la religion en ce tems-là ne fût pas en état de fournir à la dépense nécessaire pour le rendre plus grand & plus régulier, soit que le prieur en le plaçant à la pointe du rocher, n'eût eu en vue que le côté de la mer, & de se servir de ses batteries pour défendre l'entrée des ports, la suite fit voir qu'il n'avoit pas assez fait d'attention à la défense même du fort du côté de la terre, & qu'il l'avoit placé dans un endroit dont le terrain étoit si étroit & si resserré, qu'on n'avoit pu ajouter au-dehors les ouvrages & les fortifications nécessaires. Cependant comme tout le fond de l'île n'est qu'un roc couvert seulement en quelques endroits de deux ou trois pieds d'un terroir pierreux, les ingénieurs Turcs prévirent que ce ne seroit pas sans un travail long & pénible qu'on pourroit ouvrir & conduire la tranchée; d'autant plus que ce fort étoit garni d'une nombreuse artillerie; qu'ils ne pourroient

même empêcher que le grand-maître, à la faveur de légères barques, n'y fit passer du secours par le port Musciet, & qu'il ne rafraîchît & ne changeât de tems en tems la garnison. Ce qui augmentoit encore leur inquiétude, c'est que le vice-roi de Sicile, répandoit des bruits, quoiqu'avec plus d'ostentation que de diligence, qu'il viendroit au premier jour à la tête de la flotte du roi son maître, livrer bataille, & combattre celle du sultan.

Mais le général Turc, grand capitaine, se roidissant contre toutes ces difficultés, résolut de poursuivre son dessein. Après avoir été lui-même reconnoître la place, il fit avancer ses troupes, l'investit du côté de la terre, marqua la place de son camp, & les différens endroits où il vouloit faire dresser des batteries. Ses troupes travaillèrent ensuite à faire leurs approches par des tranchées; & quelque dur que fût le terrain & le roc sur lequel le fort étoit placé, à force de pionniers dont le bacha prodiguoit la vie, & malgré le feu continuel de la place, ils ne laissèrent pas en plusieurs endroits de se mettre à couvert; & dans ceux dont on ne pouvoit entamer le roc, il fit construire des parapets qui tenoient lieu des tranchées, & qui étoient formés avec des poutres & d'épaisses planches, garnies par derrière de terre qu'on alloit querir bien loin, & qu'on détrempoit ensuite pour la liaison: on la mêloit avec des joncs & de la paille; ce qui formoit une espece de muraille qui couvroit le soldat.

Les Turcs, avec le secours des bœufs qu'ils

avoient pris dans l'île, conduisirent ensuite leur canon jusqu'au Mont Saint-Elme; & après avoir dressé leurs plates-formes, leurs gabions & leurs mantelets, le bacha commença à faire tirer le 24 mai avec dix canons qui portoient quatre-vingts livres de balle. Il y avoit outre ces canons deux coulevrines de soixante, un basilic d'une énorme grandeur, qu'on prétend qui tiroit des boulets de pierre de cent soixante livres de pesanteur. Cette artillerie faisoit un feu terrible; & quoique celle de la place y répondît, comme ce fort étoit petit & étroit, il n'y avoit point de coup qui ne portât, & qui ne ruinât quelque partie des dehors & des défenses. Les infidèles ayant augmenté leurs batteries, le bailli de Negrepont qui commandoit dans la place, & qui ne pouvoit résister à un feu continuel, vit bien qu'au défaut des fortifications, il ne conserveroit sa place que par le nombre & le courage de la garnison.

Dans cette vue il envoya le chevalier Lacerda au grand-maître pour lui demander du secours; & pour l'obtenir, cet officier que la peur rendoit éloquent, exagéra le péril où il dit qu'étoit la place. Le grand-maître en parut surpris, & encore plus indigné contre cet envoyé, de ce qu'en présence d'un grand nombre de chevaliers, il avoit été assez imprudent pour lui dire, qu'il ne falloit pas qu'il s'attendît qu'on pût tenir dans une aussi méchante place plus de huit jours. « Quelle » perte avez-vous donc faite, *repartit le* » *grand-maître*, pour crier au secours ?



» Seigneur, répondit Lacerda, le château
 » doit être considéré comme un malade exté-
 » nué & sans force, qui ne peut se soutenir
 » que par des remèdes & des secours conti-
 » nuels. J'en ferai moi-même le médecin, lui
 » dit le grand-maître avec un dépit secret,
 » & j'y en conduirai d'autres avec moi : s'ils
 » ne peuvent pas vous guérir de la peur, ils
 » empêcheront bien au moins par leur valeur,
 » que les infidèles ne s'emparent du château ».

Ce n'est pas que ce prince se flattât de pou-
 voir conserver long-tems une place si foible
 contre les attaques continuelles des Turcs; &
 il déplorait même dans le fond de son cœur
 le sort des chevaliers qui étoient dans un poste
 si dangereux; mais le salut de l'île entière
 dépendoit de la durée de ce siège : & comme
 il falloit par une courageuse résistance donner
 le tems au vice-roi de Sicile d'avancer à son
 secours, il résolut de se jeter lui-même dans
 la place, & de s'y ensevelir plutôt que de
 souffrir que par une foible défense & une
 composition précipitée, on mît les infidèles
 en état de s'attacher au Bourg & au château
 Saint-Ange, la dernière ressource des cheva-
 liers & de la religion. La Valette se disposoit
 à conduire ce secours dans le fort; mais le
 conseil & tout le couvent s'y opposèrent, &
 il se présenta en même-tems un si grand
 nombre de chevaliers qui demandoient avec
 empressement cette commission, qu'il n'y eut
 d'embarras que dans le choix qu'il en fallut
 faire. Le grand-maître mit à la tête de ce

secours les chevaliers Gonzales , de Medran & de la Motte , avec les compagnies d'infanterie qu'ils commandoient : plusieurs chevaliers obtinrent la permission de se joindre à eux , & l'histoire a conservé le nom d'un Jean de Sola , Navarrois , servant-d'armes , & brave soldat , qui en conduisit plusieurs autres , auxquels il avoit inspiré sa fermeté & sa résolution , & qui à son exemple se firent tous tuer en différentes occasions. Ils furent depuis remplacés par plusieurs chevaliers de différentes nations , Anglois , François , Flamands & Allemands , qui par l'éloignement de leurs provinces , n'arriverent en Sicile que depuis le débarquement des Turcs à Malthe , & le siège du château Saint-Elme. La plûpart , sans attendre une escorte , & dans l'impatience de partager les périls de la guerre avec leurs freres , se jettoient dans de légères barques , & suivant les occasions qu'ils en trouvoient , passoient à la file les uns après les autres. Après avoir abordé au Bourg , & obtenu la permission du grand-maître , à la faveur des barques sans mâts & sans voiles , de peur d'être découverts , ils traversoient le port Musciet & se jettoient dans la place assiégée. Le grand-maître pour favoriser leur passage , du château Saint-Ange qui étoit sur une hauteur , battoit continuellement le camp ennemi. Un boulet de canon partit de cet endroit , qui tomba dans la tranchée , & sur une pierre , la mit en pieces ; un éclat alla frapper l'amiral Piali qui visitoit les travaux , & le blessa dangereusement. On le

crut mort ; & pendant que dans tout le camp, & principalement sur la flotte, on n'étoit occupé que de cet accident, le grand-maître pour avancer le secours de Sicile, & pour empêcher la perte du fort, dépêcha la nuit le chevalier de la Valette Cornuffon, son neveu, & le commandeur Salvago, Gênois, pour conjurer le vice-roi de Sicile de hâter le secours que le roi son maître lui avoit fait espérer ; & il le prioit de lui renvoyer en même-tems deux galeres de la religion qui étoient revenues des courses, avec tous les chevaliers assemblés à Messine, qui à la faveur de la flotte d'Espagne, espéroient rentrer dans le port. Le commandeur de la Valette lui remit en même-tems un mémoire exact de la route que devoit tenir la flotte chrétienne, avec le double des signaux qu'il faudroit faire de part & d'autre, soit au Goze, ou aux cales voisines où l'on pourroit débarquer. Le vice-roi lui renvoya aussi-tôt un courier avec assurance d'un prompt secours, qu'il feroit partir au plus tard dans le 15 de juin ; & il l'exhortoit jusqu'en ce tems-là de faire filer de nouvelles troupes dans le fort Saint-Elme, pour empêcher les Turcs de s'en rendre les maîtres. La Valette, pour encourager la garnison, lui fit part des nouvelles qu'il avoit reçues du vice-roi. Le chevalier de Medran qui y avoit conduit le dernier secours, fit une sortie, se jetta dans la tranchée, surprit les Turcs ; & favorisé de l'artillerie du château qui faisoit un feu continuel, tailla

d'abord en pieces tout ce qui se présenta devant lui. Mais les Turcs revenus de la surprise qu'il leur avoit d'abord causée, s'étant ralliés, retournerent en foule à la charge; & après un combat fort opiniâtre, regagnerent la tranchée, & forcerent les chrétiens à se retirer dans la place. Malheureusement pour les assiégés, il faisoit un vent violent, qui repoussoit la fumée de l'artillerie; cette fumée comme un nuage épais se rassembla sur la contrescarpe. Les Turcs à la faveur de cette obscurité, s'en emparerent, y firent un logement avec des arbres, des poutres & des sacs de laine & de terre, dont ils avoient fait provision; & ils y dresserent en même-tems une batterie.

Ces ténèbres passageres étant dissipées, on vit du fort avec beaucoup de surprise les enseignes des Turcs arborées sur cet endroit, d'où ces infideles commencerent à battre le ravelin. Cette piece n'étant pas assez élevée, se trouva même exposée au feu de leur mousqueterie; en sorte qu'il ne paroissoit aucun des assiégés qui ne fût tué aussi-tôt par les janissaires, qui tiroient avec beaucoup de justesse, ce qui donna occasion au capitaine Lacerda, sous prétexte qu'il craignoit, disoit-il, que les infideles ne se logeassent dans cet ouvrage avancé, de proposer de le miner & de le faire sauter. Mais on rejetta ce conseil, qui ne lui fit pas beaucoup d'honneur, & qu'on soupçonna venir d'un homme qui pâissoit dans le péril, & qui eût souhaité, quel que

fût le succès de ce siège, d'en voir au plutôt la fin.

Pendant que les chrétiens & les infidèles étoient tous les jours aux mains, on vit arriver dans la flotte des Turcs le renégat Ulucchialy, fameux corsaire, avec six galeres qu'il avoit amenées d'Alexandrie, & neuf cens hommes de débarquement : & peu de jours après Dragut, vice-roi de Tripoli, y en amena seize cens sur treize galeres & deux galiotes. Nous avons dit que le grand seigneur prévenu d'estime pour sa valeur & sa capacité, avoit expressément défendu à ses généraux de terre & de mer, de rien entreprendre sans sa participation. Son mérite, & le crédit sur-tout qu'il avoit à la Porte, le fit recevoir par toute l'armée au bruit de l'artillerie, & avec toutes sortes de marques de déférence & de distinction : il ne fut pas plutôt débarqué, qu'il voulut visiter le camp, & les principaux endroits de l'île.

Quelques mesures d'honnêteté qu'il gardât avec les généraux, il témoigna qu'il ne pouvoit approuver qu'on eût commencé cette entreprise par le siège du fort Saint-Elme : il prétendit qu'on auroit dû d'abord s'attacher au château du Goze, & ensuite à la Cité notable, qui fournissoient des vivres au Bourg & au château Saint-Ange. Il ajouta que par la prise de ces deux places, non-seulement on auroit coupé, disoit-il, les mammelles qui nourrissoient le reste de l'île, mais ce qui étoit bien plus important, qu'on auroit fermé aux chrétiens le chemin du secours qu'ils

qu'ils prétendoient faire entrer dans l'île. Le bacha, quoique revêtu de la dignité de général, mais qui redoutoit le crédit du corsaire, lui représenta que pour mettre la flotte du grand-seigneur à l'abri des vents, & même à couvert de l'armée des chrétiens, il n'avoit pu se dispenser d'attaquer d'abord le fort, dont la prise lui ouvroit une libre entrée dans le port Musciet : qu'après tout, ce siège n'étoit pas encore si avancé qu'on ne pût le lever, s'il le jugeoit à propos, & transporter l'armée au Goze & devant la Cité. « Ce ne seroit pas le » parti le moins prudent, *repartit Dragut*, si » l'affaire n'étoit pas trop engagée ; mais » après l'ouverture de la tranchée, & plusieurs jours d'attaque, on ne pourroit lever » le siège sans commettre la gloire de Sa haute » tesse, & peut-être même sans décourager le » soldat ». Ainsi il conclut à employer toutes les forces de l'armée pour sortir avec honneur de cette entreprise ; & pour faire voir qu'une basse envie, & cette malignité si ordinaire parmi les courtisans, n'avoit eu aucune part à la liberté qu'il avoit prise de dire son sentiment, depuis qu'on eut résolu de continuer le siège, il s'y employa avec autant de courage & d'assiduité, que s'il eût été responsable du succès. On n'avoit guère vu d'officier général plus intrépide : il étoit des jours entiers dans la tranchée ou aux batteries. Parmi ces différens talens, personne n'entendoit mieux que lui la direction & la conduite de l'artillerie : c'étoit son premier métier, comme nous

l'avons dit dans le Livre précédent. Par son ordre, le premier de juin, on dressa une seconde batterie parallele à la premiere, mais plus proche du fort: & pour entretenir un feu continuel, elles tiroient l'une après l'autre contre un cavalier qui couvroit le fort. Il plaça quatre canons du côté du port Musciet, qui plongeoiert dans le fossé, & battoient la casemate: & sur la pointe de l'entrée du port Musciet, qui a retenu depuis ce tems-là le nom de *Cap* ou *pointe de Dragut*, il y fit amener de ses galeres quatre coulevrines, qui battoient le flanc du ravelin, du cavalier, & tout le côté du fort qui regardoit l'occident.

Les ingénieurs Turcs, à la faveur de leurs mousquetaires qui tiroient continuellement contre le ravelin, sortirent de la tranchée. Pour reconnoître l'effet de leurs batteries, ils s'avancerent hardiment, & tout à découvert jusqu'au pied de ce ravelin, sans que personne leur en défendit les approches; soit que la sentinelle eût été tuée, ou qu'elle fût endormie; soit aussi par la faute des officiers, qui laissoient aux simples soldats le soin de faire les rondes. Ces ingénieurs, à la faveur de ce profond silence, reconnurent tout à leur aise cet ouvrage détaché du fort, & qu'on ne pouvoit y aller du cavalier que par une espece de pont composé de quelques planches. Ils découvrirent en même-tems une canoniere placée dans un endroit si bas, qu'un de ces ingénieurs étant monté sur les épaules d'un autre, aperçut les soldats chrétiens couchés négligem-

ment, & ensevelis dans un profond sommeil. Les Turcs firent aussi tôt venir des troupes, qui ayant posé des échelles, entrèrent par la canoniere dans le ravelin, s'en rendirent les maîtres, & couperent la gorge à la plûpart des chrétiens. Ceux qui s'éveillèrent les premiers, voyant cette foule d'ennemis, s'enfuirent; & plusieurs pour éviter le sabre des Turcs se précipiterent du pont dans le fond du fossé. Les Turcs profitant de leur avantage, se jetterent sur le pont pour passer dans le cavalier; mais ils furent arrêtés par Guerare, sergent-major, qui au bruit qu'ils faisoient, y étoit accouru avec quelques soldats. Il fut bientôt secondé par les chevaliers de Vercoyran & de Medran, qui s'y rendirent à la tête de leurs compagnies; on vit ensuite arriver le bailli de Négrepont avec plusieurs autres chevaliers. Le combat devint alors plus égal, & même les chrétiens repoussèrent les infideles. Comme le ravelin n'avoit point de défense du côté du cavalier & du fort, à la faveur de deux canons qu'on braqua contre cet ouvrage, & dont les coups écartoient les Turcs, on espéroit de le reprendre, & de les en chasser. Mais leur général de son côté fit avancer différens corps d'infanterie, qui sans crainte du feu, se jetterent dans le ravelin: & ayant fait venir des pionniers, des sacs de laine & des sacs à terre avec des barriques & des planches, ils s'y logerent; en sorte que tout l'effort des chrétiens ne les en put chasser.

Ils poussèrent encore plus loin leur entreprise ; & voyant que le bailli & les chevaliers, pour se retirer dans le cavalier, avoient pris leur chemin par le bas du fossé, avec une audace que l'espérance d'une entière victoire leur inspiroit, ils s'y jetterent l'épée à la main, les poursuivirent opiniâtrément, & ne furent arrêtés que par l'artillerie du fort, & par une grêle de feux d'artifices, de pierres, de coups de mousquets, & de canonades qui tuerent les plus hardis, & qui en mirent un si grand nombre hors de combat, qu'ils furent obligés d'abandonner leur poursuite, & de se retirer même hors du fossé. Après s'être ralliés, & avoir reçu un nouveau renfort, ils y revinrent par une breche qui étoit à la contrescarpe ; & par le moyen des échelles qu'ils placèrent au pied du fort, ils y monterent en foule, avec un courage si déterminé, qu'on ne fait pas quel auroit été le succès de cette dernière attaque, si heureusement les échelles ne s'étoient pas trouvées trop courtes. Ils furent obligés d'en descendre, & de les abandonner ; ce ne fut pas sans perdre beaucoup de monde. On prétend que cette action qui dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi, leur coûta près de trois mille hommes des plus braves de leur armée. La religion de son côté, outre la perte du ravelin, eut vingt chevaliers de tués, & près de cent soldats. Le bailli de Negrepont, le sergent-major Guerare, le chevalier Adorne, & la Roche Pereyra, jeune chevalier Castillan, furent blessés.

On rapporte que le chevalier Abel de Bridiers de la Gardampe, ayant reçu un coup de mousquet dans le corps, & voyant que quelques-uns de ses confreres se présentoient pour le relever, & le conduire dans un endroit où il pût être pansé, après les avoir remerciés affectueusement de leur bon office : « Ne me » comptez plus, *leur dit-il*, au nombre des » vivans ; vos soins seront mieux employés à » défendre nos autres freres ». Il se traîna ensuite jusqu'à la chapelle du château ; & après s'être recommandé à Dieu, il expira au pied de l'autel, où on le trouva mort. A la faveur de la nuit, & avec la permission du grand-maître, on transporta les blessés dans le Bourg, pour les y faire panser : en leur place, & par la même voie, on ramena cent hommes commandés par le chevalier Vagnon : l'artillerie du fort, les batteries du château Saint-Ange & de l'île de la Sangle, favorisoient ce passage : & quoique les Turcs eussent deux canons sur le haut de la grotte d'Alicata, qui battoient l'endroit par où l'on pouvoit entrer dans le château, & que les janissaires, excellens arquebusiers, & qui ne se servoient que de mousquets d'un gros calibre, & qui portoient fort loin, tirassent continuellement sur le rivage le plus voisin du fort, ils n'avoient pu encore empêcher cette communication, & le passage de ces petits secours que le grand-maître y envoyoit.

Ce fut par le retour de ces blessés qu'il apprit avec douleur le détail de la perte du

ravelin, & tout ce qui s'étoit passé dans cette dernière action : mais ce qui ne lui causa pas moins d'indignation, c'est qu'il découvrit que Lacerda, sous prétexte d'une légère blessure, dont à peine on voyoit la marque, s'étoit mêlé parmi les blessés. Cette lâcheté dont jusqu'alors il n'y avoit point eu d'exemple dans la religion, affligea sensiblement la Valette ; & quoiqu'il eût pitié de sa foiblesse, il ne laissa pas de le faire arrêter, & de l'envoyer en prison ; châtement encore trop doux pour un homme qui pendant tout le siège, n'avoit fait paroître d'habileté & d'adresse que pour s'éloigner du péril.

Le bailli de Negrepont, le commandeur Broglio, quoique blessés, & tous deux fort âgés, refuserent avec beaucoup de courage la permission que le grand-maître leur avoit envoyée de revenir au couvent : pour toute réponse, ils lui manderent qu'ils vouloient mourir dans leur poste, & au lit d'honneur. Ces chevaliers si respectables, toujours sous les armes, les visages brûlés & défigurés par l'ardeur du soleil, ne partoient point des endroits où il y avoit le plus de péril ; & quoique d'une vieillesse presque caduque, ils portoient eux-mêmes de la terre dans les endroits qu'il falloit fortifier, ou secouroient les autres chevaliers qui dans une place si étroite étoient à tous momens blessés. On ne voyoit que des boiteux, des bras en écharpe, & même des membres séparés du corps, épars confusément, & qu'on n'avoit pas le tems de

couvrir de terre; & ces hommes dont la plûpart n'étoient plus que la moitié d'eux-mêmes, conservoient un courage entier, servoient l'artillerie, se traînoient jusques sur les breches, & présentoient par-tout un front redoutable.

Le grand-maître leur faisoit passer successivement tous les secours que la place pouvoit contenir; mais comme par le feu continuel des ennemis, il n'y avoit presque point de jour qu'on ne perdît un grand nombre de chevaliers & de soldats, il fit partir la nuit une barque pour la Sicile, qui porta de sa part des lettres au vice-roi, par lesquelles il lui faisoit part de l'extrémité où le fort étoit réduit. Il lui marquoit expressément, qu'il étoit surpris qu'il n'eût pas encore tenté de faire repasser à Malthe sur les deux galeres de la religion, les chevaliers qui n'attendoient que cette occasion pour se rendre à leur devoir; & il lui demandoit en même-tems un secours particulier de mille soldats, pour remplacer ceux qui périssoient journellement dans le fort. Comme par la conduite que tenoit ce vice-roi, & par le peu d'empressement qu'il avoit à rassembler les différentes escadres du roi d'Espagne, il craignoit qu'il ne se déterminât jamais à tenter le fort d'un combat naval, il lui marquoit à la fin de sa lettre, que pourvu qu'il voulût seulement débarquer huit mille hommes dans l'île, il se flattoit avec ce qui lui restoit de troupes, de faire lever le siège, & de forcer les ennemis à se rembarquer. Le vice-roi lui envoya sur le champ Salvago,

qui par ordre du grand-maître, étoit resté auprès de lui pour hâter le secours ; & il le fit accompagner par un autre chevalier appelé Mirande, des premiers de l'ordre, & des plus zélés. Il les chargea d'assurer le grand-maître qu'il ne perdrait pas un moment de tems pour rassembler tous les vaisseaux & les galeres nécessaires pour lui porter le secours qu'il attendoit, mais qu'il n'en avoit pas encore un assez grand nombre pour hasarder une bataille contre la flotte des Turcs ; qu'il avoit besoin de celles de la religion ; & que pour accélérer l'embarquement des troupes, il ne pouvoit les envoyer trop tôt.

Les deux chevaliers se jetterent dans un léger brigantin, escorté de deux galeres de la religion que le vice-roi avoit retenues dans le port de Sarragosse * ; ils doublerent le cap de Passaro ; d'où après avoir renvoyé les galeres qui ne pouvoient pas avancer plus près du port sans être découvertes, ils entrèrent dans celui de Musciet, à la faveur de la nuit, & gagnèrent le rivage le plus proche du fort Saint-Elme. Ils s'y retirèrent pendant le jour ; & la nuit suivante, après avoir visité exactement les différens postes de cette place, & en avoir reconnu le mauvais état, ils se rembarquerent, & se rendirent au Bourg auprès du grand-maître. Il fut fort surpris qu'ils arrivassent sans aucun secours, sur-tout sans les deux galeres de la religion, & que le vice-roi non-content de les retenir, demandât encore les cinq autres, dont les soldats & la chiourme

* C'est l'ancienne Syracuse, appelée aujourd'hui dans la langue du pays Sarraçoça.

travailloient continuellement à fortifier différens postes du Bourg & de l'île de la Sangle. Cette conduite le confirma dans le soupçon qu'il avoit que le vice-roi, malgré ses promesses, & l'ostentation d'un puissant secours, n'osoit hasarder une bataille, & que par ces délais affectés, & la demande hors de saison qu'il faisoit des galeres, il ne cherchoit qu'un prétexte pour se dispenser de venir attaquer la flotte des Turcs. Il lui renvoya Salvago, chevalier plein de zele, & qui au péril d'être pris par les infideles, passa & repassa plusieurs fois pendant le siège au travers de l'armée ennemie. Le grand-maître le chargea de représenter au vice-roi qu'il ne pouvoit lui envoyer les galeres de la religion, sans une escorte sur chacune au moins de cinquante soldats, & un bon nombre d'officiers pour contenir la chiourme & les esclaves, qui pourroient se révolter; & que bien loin de se défaire des uns & des autres, il ne croyoit pas pouvoir conserver l'île, si en attendant le grand secours qu'il lui faisoit espérer, il ne lui fournissoit de nouvelles recrues pour résister aux attaques continuelles des infideles. Avant qu'il partit, il lui remit d'amples pouvoirs de sa part & de celle du conseil, pour le prieur Gatinare, par lesquels cet ancien commandeur, des premiers de l'ordre, étoit autorisé à emprunter des sommes considérables aux banques publiques, ramasser & recevoir les responsions, acheter des munitions de guerre, & envoyer le tout incessamment à Malthe avec les deux galeres,

& tous les chevaliers qui, pour y passer, s'étoient rendus à Messine, & attendoient avec impatience le départ de la grande flotte.

Salvago partit seul pour la Sicile; Lami-rande plein de zele demanda au grand-maitre, & en obtint la permission de se renfermer dans le fort assiégé; il y fut reçu avec la considération qui étoit due à sa valeur: c'étoit un ancien chevalier également révééré par sa piété & par son courage, & qui s'étoit signalé en plusieurs occasions. Tous les chevaliers de la place, de concert, lui déférerent la charge de major; il s'en acquitta avec sa valeur & sa capacité ordinaires; son expérience, sa présence dans tous les endroits où il en étoit besoin, & sur-tout son exemple, augmentèrent le courage du soldat; il leur apprit la maniere de se mettre à couvert des coups du canon ennemi, & en même-tems de pouvoir, sans se découvrir, y répondre par le feu de la place. Par ses soins il fit entrer une grande provision de vin, de vivres, & de remedes pour les blessés & pour les malades: c'étoit le pere des soldats; rien n'échappoit à son attention, que le soin particulier de sa personne, & de sa propre conservation.

Dragut, pour empêcher ces secours continuels, & la communication du Bourg avec le fort, proposa dans le conseil de dresser une nouvelle batterie sur la pointe du grand port, située à l'Orient, & à l'endroit où on avoit élevé des fourches patibulaires. Mais Mustapha lui représenta que cet endroit étoit trop éloigné

du camp, & trop voisin du Bourg; que les chevaliers enleveroient le canon, ou du moins l'encloueroient; qu'on ne pourroit conserver cette batterie, si on n'établissoit dans le même endroit une espèce de camp, & un corps considérable de troupes pour s'opposer aux forties & aux attaques des assiégés; que son armée étoit trop affoiblie par les pertes & les fatigues du siège, pour pouvoir la partager; mais qu'il falloit remettre ce dessein à l'arrivée du viceroy d'Alger, qu'on attendoit tous les jours avec toutes les forces de son gouvernement, & qui seroit ravi qu'on le chargeât de cette entreprise. Le conseil s'arrêta à cet avis; cependant les Turcs continuerent jour & nuit leurs batteries du côté du port Musciet, & en même-tems avec des fascines, de la terre, & des sacs de laine, ils éleverent le ravalin au-dessus du parapet de la place, d'où ils découvroient tout ce qui se passoit: après y avoir fait monter deux canons qui tiroient continuellement, & par le feu de la mousqueterie, ils empêchoient les soldats d'approcher du parapet. Pour pénétrer jusques-là, ils étoient réduits à s'y conduire par des tranchées & un souterrein qui y aboutissoit. Le bacha voulant ruiner cette défense, fit avec des arbres, des antennes de vaisseau, & de grosses planches, construire un pont si large, que six hommes y pouvoient passer de front; & de peur que les chrétiens ne jettassent dessus des feux d'artifices pour le brûler, on le couvrit de terre jusqu'à une certaine hauteur. Par ce

pont, & à la faveur du feu continuel du ravelin, les Turcs pénétrèrent jusqu'au parapet, s'y attachèrent, & joignirent la sappe à la mine. Lamirande qui se portoit par-tout où il y avoit le plus de danger, ayant reconnu leur dessein, n'eut pas beaucoup d'inquiétude de la mine, que les infideles tâchoient de pousser dans un endroit où il savoit bien qu'ils trouveroient le roc vif, & trop difficile à entamer.

Mais comme par la sappe ils ruinoient insensiblement le parapet, derriere cet ouvrage il en fit construire un second fortifié d'un bon fossé, & garni d'artillerie : la nuit suivante, il fit une sortie à la tête des plus braves soldats de la garnison. Pendant que par une fausse attaque une partie feignoit de se vouloir jeter dans la tranchée, les autres se glissèrent sur le pont, y mirent le feu, & ne s'en retirèrent qu'après l'avoir vu embrasé de tous côtés. Les Turcs, travailleurs infatigables, le rétablirent dès le lendemain, & sur le soir firent la descente du fossé, & posèrent des échelles au pied de la muraille, comme s'ils eussent fait dessein de monter à l'assaut. Les chevaliers se présentèrent aussi-tôt sur la breche avec leur intrépidité ordinaire. Les infideles, qui n'avoient fait ce mouvement que pour les obliger à se découvrir, se retirèrent brusquement, en même-tems que leur artillerie chargée à cartouche, fit un feu si terrible, que la religion y perdit plus de chevaliers qu'elle n'avoit jusqu'alors fait, & dans les attaques les plus vives.

Ceux qui restoient, voyant le ravelin pris, qui découvroit tout le fort, la plûpart de l'artillerie démontée, les défenses ruinées, de grandes breches, & peu de soldats pour les défendre, députerent au grand-maître pour lui représenter l'état déplorable de la place, & demander que pour empêcher qu'on ne les emportât d'assaut, il leur envoyât des barques pour les repasser dans le Bourg. Les assiégés choisirent pour une si fâcheuse commission le chevalier Medran, estimé du grand-maître par sa valeur, & dont le rapport ne pouvoit être suspect de foiblesse ni de lâcheté. Il déclara franchement à ce prince que la place n'étoit plus tenable, & que quand on s'opiniâtreroit à y rester encore quelques jours, une défense aussi inutile ne serviroit qu'à faire périr le reste de la garnison; qu'il ne pouvoit même arriver rien de plus avantageux pour les Turcs, que de faire passer de nouveaux secours dans une place si ruinée, qui consumeroit insensiblement les troupes nécessaires pour la défense des autres forteresses de l'île. Il ajouta qu'il étoit chargé cependant, quelque parti qu'il prît, de l'assurer de l'obéissance aveugle des chevaliers & de la garnison.

Le grand-maître fit part au conseil du sujet qui avoit fait venir au Bourg le chevalier de Medran, & de l'état où se trouvoit le fort & la garnison. La plûpart des grands-croix qui composoient le conseil, opinerent à abandonner une si mauvaise place, qui dévoroit, pour

ainsi dire , les défenseurs , & qui peu-à-peu sous prétexte de secours , laisseroit les autres forteresses sans ressource. Le grand-maître , malgré de si justes motifs , fut d'un avis contraire ; il convint qu'à la vérité il ne croyoit pas la place tenable , & il avoua même qu'il ne pouvoit s'empêcher de plaindre le sort des chevaliers qui étoient exposés dans un poste si dangereux , à périr tous les jours ; mais il soutint qu'il y avoit des occasions où il falloit hasarder les membres particuliers pour sauver tout le corps , & qu'il étoit bien averti que si le fort étoit pris ou abandonné , le vice-roi avoit déclaré qu'il ne hasarderoit point pour la défense du reste de l'île , la flotte & les troupes du roi son maître ; qu'ainsi le salut entier de Malthe dépendoit absolument de la durée de ce siège , & que quoi qu'il en coûtât à la religion , il falloit le prolonger aussi long-tems qu'on pourroit. Tout le conseil revint à son avis , & de concert avec eux , il chargea Medran de représenter de sa part aux chevaliers qui s'étoient enfermés dans le fort , que la conservation ou la perte entière de l'île , & peut-être de l'ordre , dépendoit du plus ou du moins de tems qu'ils tiendroient dans cette place ; qu'ils se souvinssent des vœux qu'ils avoient faits à leur profession , & qu'ils s'étoient obligés de sacrifier leurs vies pour la défense de la religion ; qu'on ne laisseroit pas de leur faire passer du secours autant que la petitesse du fort en pourroit contenir , & qu'il étoit résolu quand il en seroit besoin , de

se jeter lui-même dans la place, & d'y mourir avec eux.

Medran ayant rapporté cette réponse, plusieurs chevaliers, & sur-tout les plus anciens, protestèrent de s'ensevelir sous les ruines du fort, plutôt que de l'abandonner; mais le plus grand nombre, & des officiers de la garnison, trouverent cette réponse dure, & même cruelle: ils se plainquirent que le conseil, & des gens qui ne partageoient pas le péril, les exposoient sans aucune apparence d'utilité à la boucherie, & à une mort inévitable. Une mine que les Turcs tâchoient de pousser sous le premier parapet, augmenta leurs murmures; ils écrivirent au grand-maître pour lui demander la permission de se retirer dans le Bourg; & par leur lettre signée de cinquante-trois chevaliers, ils lui déclarerent, que si la nuit suivante il ne leur envoyoit pas des barques pour les tirer d'un endroit où ils alloient tous périr, ils ne prendroient alors conseil que de leur désespoir; qu'ils feroient une sortie l'épée à la main, & qu'ils se feroient plutôt tous tuer que d'être étouffés sous des ruines, ou de se voir égorger comme des bêtes, & exposés aux tourmens que la cruauté ingénieuse des barbares sauroit bien inventer, dès que le fort seroit emporté d'assaut.

Le commandeur du Cornet fut porteur de cette lettre, que le grand-maître ne vit qu'avec beaucoup de trouble & d'indignation; mais comme il avoit un courage supérieur aux plus fâcheux événemens, il leur récrivit que pour

mourir avec honneur, comme ils prétendoient, il ne suffisoit pas de périr les armes à la main; mais que ce devoit être encore sous le mérite de l'obéissance qu'ils lui devoient, & dans les occasions qu'il leur prescriroit; que s'ils abandonnoient le fort, & qu'il les envoyât reprendre avec des chaloupes, on ne pouvoit plus espérer de secours du vice-roi, que les Turcs ne manqueroient pas aussi-tôt d'investir & d'assiéger le Bourg, & qu'ils y trouveroient également la fin de leur vie, & la mort qu'ils se flattoient d'éviter par une honteuse désertion du poste dont la religion leur avoit confié la défense; qu'au reste, ils n'avoient rien à craindre des mines dans un fort construit partout sur le roc. Pour tâcher de les rassurer, ou pour mieux dire, dans la vue de gagner du tems, il y envoya trois commissaires, pour lui faire un rapport fidele de l'état de la place, & combien de jours elle pouvoit encore tenir.

Le comman-
neur de Me-
ine, Espa-
nol, le che-
valier de la
Roche, Fran-
çois, le che-
valier Cas-
rior, Ita-
lien.

Ces commissaires étant arrivés, parlerent avec beaucoup de politesse & de douceur à tous les chevaliers qui s'étoient assemblés pour les recevoir: ils donnerent même beaucoup de louanges au courage & à la fermeté qu'ils avoient fait paroître jusqu'alors, & ils les exhorterent à ne pas ternir leur gloire & leur réputation par une retraite précipitée. Ceux des chevaliers qui avoient écrit au grand-maître exigèrent, avant que de leur répondre, qu'ils visitassent les différens postes de la place. Ils leur firent voir qu'elle étoit absolument commandée par l'exhaussement que les Turcs,

depuis qu'ils étoient maîtres du ravelin, y avoient ajouté; que ce fort étant ferré & étroit, il ne se passoit point de jour qu'on ne leur tuât beaucoup de monde: & que pour mieux en juger, il falloit avoir éprouvé toute la furie de leur canon & de leur mousqueterie; qu'après tout, plus on y enverroit de monde, & plus on en perdrait, n'y ayant plus même de terre dont ils pussent se couvrir.

Deux des commissaires, gens sages & habiles, & qui par leur complaisance, vouloient amener les chevaliers mécontents à leur sentiment, avouerent qu'ils ne comprennoient pas de quelle maniere on avoit pu tenir si long-tems dans ce petit fort, & si ruiné, qu'il ne paroissoit plus que le cadavre défiguré d'une place de guerre; mais ils ajouterent qu'ils ne désespéroient pas que de si braves chevaliers ne trouvaissent dans leur valeur des ressources pour s'y maintenir encore quelques jours, & pour donner au vice-roi le tems de les venir dégager, & de faire lever le siège. Le troisiéme de ces commissaires s'appelloit Constantin Castriot, prince Grec, & descendu à ce qu'on prétend de la même maison que le fameux Scanderberg, le héros de l'Albanie, & de toute la chrétienté. Castriot tout brûlant de zele, & d'un caractère impétueux, sans avoir recours aux ménagemens de ses confreres, soutint hautement que la place n'étoit point réduite à une si grande extrémité, qu'il ne fût possible de s'y maintenir encore quelque tems; qu'il y avoit différens moyens de mettre



le fort à couvert de l'artillerie du ravelin ; qu'en deçà des breches on pouvoit faire des coupures bordées de palissades & de bons retranchemens ; d'ailleurs que personne n'ignoroit qu'une place bâtie sur le roc ne pouvoit être minée.

Les chevaliers auxquels ce discours s'adressoit , le prirent pour une injure , comme s'il leur eût voulu reprocher, ou qu'ils ne favoient pas leur métier , ou qu'ils n'avoient pas assez de courage pour recourir aux remedes périlleux de l'art militaire. Ce fut assez pour exciter de fâcheuses contestations : chacun soutenoit son sentiment avec ardeur ; la dispute s'échauffa ; quelques-uns des plus vifs s'écrierent qu'il falloit retenir un si habile homme dans la place, & l'obliger de mettre lui-même en pratique ses leçons ; quelques autres coururent à la porte du fort s'en rendre les maîtres, & pour la fermer. Un tumulte pernicieux , & dont les Turcs pouvoient se prévaloir , commença à s'élever : pour l'appaiser , le bailli de Négrepont & Lamirande firent sonner l'alarme : ce qui fit courir tous les chevaliers chacun à leur poste.

Les commissaires de retour au Bourg rendirent compte au grand-maître du mauvais état où ils avoient trouvé la place , & lui déclarerent franchement qu'ils ne croyoient pas que la garnison pût soutenir un assaut. Castriot au contraire, soit par attachement pour son premier avis , & peut-être aussi par ressentiment de ce qui s'étoit passé entre lui

& les chevaliers, prétendit que la place n'étoit pas hors de défense ; & il offrit au grand-maître, s'il vouloit lui permettre de lever quelques troupes dans l'île, des'enfermer dans le fort, & de s'y maintenir jusqu'à l'arrivée du secours, contre tous les efforts des infideles.

Il y avoit peut-être dans ces promesses plus de courage & de résolution, que de connoissance du véritable état de la place, & le grand-maître lui-même favoit bien à quoi s'en tenir ; mais comme il avoit un intérêt essentiel à prolonger le siège à quelque prix que ce fût, il accepta les offres de Castriot, dont il prétendoit faire plus d'un usage : il lui donna même en public de grandes louanges ; & l'évêque de Malthe de concert avec lui, & plein d'un zele si convenable à sa dignité, avança de son argent les sommes nécessaires pour faire de nouvelles levées qui devoient relever les chevaliers. On battit aussi-tôt le tambour dans le Bourg, & dans toutes les places. Un grand nombre d'habitans de la campagne, & même des principaux de la ville, prirent parti ; chacun à l'envi vouloit se faire enrôler. Les chevaliers qui étoient dans le fort, n'en apprirent les nouvelles qu'avec une surprise mêlée de chagrin : & ce qui l'augmenta encore, c'est ce que le grand-maître leur écrivit depuis d'un style dur & sec, & plein de hauteur, qu'il leur donnoit volontiers leur congé ; que pour un chevalier qui leur paroissoit rebuté de soutenir plus long-tems le siège, il se présentoit dix braves

foldats, pleins de courage & d'ardeur, & qui demandoient avec empressement la permission de se jeter dans le fort. Il ajouta qu'il feroit partir incessamment sur des barques cette nouvelle garnison; qu'ils pouvoient remettre leur poste aux officiers, qui la conduiroient, & que pour eux ils se servissent de la même voie pour se rendre au Bourg. « Revenez au couvent, » mes freres, *leur disoit-il*, vous y ferez » plus en sûreté; & de notre côté nous serons » plus tranquilles sur la conservation d'une » place importante, & d'où dépend le salut » entier de l'île & de tout notre ordre ».

Les chevaliers mécontents sentirent vivement l'indifférence, & même le mépris que ce peu de mots renfermoit. En remettant la place à des recrues & à de nouveaux soldats, ils se représentoient avec douleur la confusion dont ils alloient se couvrir à la face de tout l'ordre. « Comment, *se disoient-ils les uns* » *aux autres*, soutiendrons-nous la vue du » grand-maître, & les reproches de nos con- » freres? Et s'il faut que cette nouvelle gar- » nison soit assez heureuse pour se maintenir » dans la place jusqu'à l'arrivée du secours, » quel endroit de la terre pourrons-nous » trouver, assez éloigné du commerce des » hommes, pour y aller cacher notre honte & » notre douleur »? Pleins de ces tristes réflexions, ils résolurent de se faire tous tuer plutôt que de céder leur poste à cette milice, ou d'abandonner la place aux Turcs; & ils prièrent le bailli de Négrepont & le comman-

deur Broglio, de faire connoître au grand-maître leur repentir, & la disposition où ils étoient de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de la place. Comme il étoit encore jour, & qu'on vouloit prévenir l'arrivée des barques, le gouverneur lui dépêcha aussi-tôt un habile nageur. Il lui marquoit par sa lettre l'heureux changement qui s'étoit fait dans les esprits, & il lui demandoit de la part des mécontents, le pardon de leur faute, & la permission de l'effacer par une fermeté & un courage à l'épreuve des plus grands périls.

C'étoit à ce repentir que le grand-maître attendoit les mécontents : & quoiqu'il l'eût prévu, & même préparé par l'émulation de la jalousie qu'il avoit excitée dans les esprits, il ne laissa pas d'abord de rejeter la prière du gouverneur : il lui marquoit par sa lettre, qu'il préféreroit toujours une nouvelle milice bien disciplinée, à de vieux guerriers qui prétendoient se rendre arbitres de leur devoir. Les chevaliers consternés de sa fermeté, lui demandèrent grace dans les termes les plus soumis. Comme il eût été dangereux de les réduire au désespoir, il se laissa fléchir, & il voulut bien être appaisé : les nouvelles levées furent congédiées, & on renvoya chaque habitant au poste qui lui avoit été assigné avant le projet & l'entreprise du seigneur Castriot.

Pendant ces mouvemens, le commandeur Salvago étoit repassé en Sicile, & avoit débarqué à Sarragosse : au défaut du secours

dont le vice-roi différoit le départ, sous différens prétextes, il ordonna de la part du grand maître au commandeur de Cornuffon, neveu de ce prince, & au commandeur de Saint-Aubin, tous deux capitaines des galeres de la religion, qui étoient dans le port de cette ville, de s'embarquer incessamment, & de conduire à Malthe tous les chevaliers & les aventuriers qui s'étoient rendus dans ce port, avec une compagnie d'infanterie, levée des deniers de la religion, & commandée par le chevalier Augustin Ricca. Les deux galeres chargées de ce petit secours, après avoir fait différentes manœuvres, gagnerent l'île du Goze. Leur dessein étoit de débarquer dans l'anse ou cale de Malthe, qui leur paroîtroit la plus sûre. Mais elles furent prévenues par Dragut, qui ayant été averti de leur départ, par des espions qu'il entretenoit en Sicile, avoit mis différentes escadres le long des côtes, pour empêcher les vaisseaux chrétiens d'en approcher.

Les chevaliers, capitaines des deux galeres, ne croyant pas devoir hasarder contre celles de Dragut, & contre des forces si supérieures, le secours qu'ils portoit à Malthe, prirent le parti de retourner à Sarragosse. Le grand-maître, qui pour réparer les pertes continuelles qu'il faisoit à la défense du fort, comptoit sur ce secours particulier, fut sensiblement touché de leur départ. Il en fit par ses lettres de séveres reprimandes à son neveu. Il lui marquoit avec une espece de

mépris, qu'il étoit rare qu'avec tant de circonspection, un capitaine pût acquérir beaucoup de gloire; & il ajoutoit qu'un chevalier de Malthe sur-tout devoit plus ofer que tout autre guerrier.

Par le même courier il écrivit au commandeur de Salvago, qui pour hâter le grand secours & le départ de la flotte résidoit auprès du vice-roi, de représenter de sa part à ce seigneur l'extrémité où le fort de Saint-Elme se trouvoit réduit, & de le conjurer, s'il n'avoit pas encore rassemblé toutes ses forces, de lui renvoyer au moins les deux galeres de la religion; d'y en vouloir bien joindre deux autres de l'escadre de Sicile, & d'embarquer sur ces quatre galeres ce qu'il y avoit à sa cour & dans les ports de l'île, de chevaliers & d'aventuriers, & d'y ajouter un régiment d'infanterie pour remplacer les soldats de la religion, morts, ou hors de combat par leurs blessures.

Le vice-roi toujours magnifique en promesses, & qui, pour intimider les Turcs, ne parloit que de la grandeur des préparatifs qu'il faisoit pour le secours de Malthe, se feroit en quelque maniere démenti, s'il en eût refusé un si petit: ainsi pour soutenir toujours aux yeux du public les bruits avantageux qu'il répandoit de ses forces, il désigna les deux galeres, qui de conserve avec les deux de la religion, devoient précéder le grand secours; & il ordonna en même-tems à Melchior Robles, mestre-de-camp

du Terze de Sicile, de s'embarquer sur ces galeres avec son régiment. Mais sous différens prétextes, & par la lenteur affectée des officiers de terre & de mer, cet embarquement se différoit de jour en jour : & le vice-roi qui eût bien voulu ne point partager ses forces, ne laissoit pas de se faire un mérite de ce secours particulier, dont cependant par des ordres secrets, il empêchoit l'exécution.

Quoique tout semblât s'opposer au secours du fort, le grand-maître ne relâcha rien de ses soins & de son activité ordinaire : par ses ordres, & à la faveur de la nuit, on faisoit continuellement passer aux assiégés des recrues, des vivres, des munitions de guerre, & des feux d'artifices. Il en avoit même inventé pour un assaut, d'une nouvelle espece. C'étoient des cercles d'un bois très-léger, qu'on trempoit d'abord dans l'eau-de-vie, ou qu'on frotoit avec de l'huile bouillante. On les couvroit ensuite de laine ou de coton, qu'on imbiboit dans d'autres liqueurs combustibles, mêlées avec du salpêtre & de la poudre à canon : après que cette préparation étoit refroidie, on recommençoit jusqu'à trois fois la même opération ; & dans un assaut, quand ces cercles étoient enflammés, on les prenoit avec des pincettes, & on les jettoit au milieu des plus épais bataillons. Souvent deux ou trois soldats ennemis se trouvoient embarrassés dans ces cercles brûlans ; & ils étoient exposés eux-mêmes à brûler

tout

tout vifs, à moins qu'ils ne se précipitassent promptement dans l'eau & qu'ils n'y restassent jusqu'à l'extinction du feu. Les chevaliers qui défendoient le fort, avoient bien besoin de ces différens secours contre leurs redoutables ennemis.

Depuis le 17 de juin jusqu'au 14 de juillet, on en vint tous les jours aux mains; comme ce fort n'étoit guère bien flanqué, il n'y eut point de jour que les assiégeans ne tentassent de l'emporter par escalade: mais ayant toujours été repoussés avec une grande perte de leurs plus braves soldats, le bacha honteux d'être arrêté si long-tems devant une si mauvaise place, résolut d'y venir le 16 avec toutes ses troupes, & d'y donner un assaut général. Pour faciliter cette attaque, le 15 fut employé à battre en brèche, & son artillerie n'ayant point cessé de tirer, rasa la muraille jusqu'au roc sur lequel elle avoit été construite.

Le 16 de juin, jour destiné pour l'assaut, les galeres des Turcs, dès la pointe du jour, s'étendirent vis-à-vis de ce château, du côté de la mer, & le battirent avec toute l'artillerie des vaisseaux, pendant que celle de terre, composée de trente-six gros canons, foudroyoit & réduisoit en poudre ce qui restoit sur pied de fortifications. Les Turcs, au son des tambours, de leurs nacaires & d'autres instrumens barbares, entrèrent dans le fossé qu'ils avoient presque comblé: & le signal de l'assaut ayant été donné par un coup de canon, ils y coururent avec un courage dé-

terminé. Ils étoient favorisés par quatre mille archers ou arquebusiers, qui, de la tranchée, tiroient continuellement contre ceux qui paroïssent sur la brèche. Elle étoit bordée par plusieurs rangs de soldats chrétiens : mais pour les soutenir & les encourager on avoit placé dans ce rang, & entre trois soldats un chevalier. C'étoit l'unique force & toute la ressource du château ; ces généreux guerriers, armés de piques & d'espons, composoient comme une nouvelle muraille, impénétrable à tous les efforts des ennemis ; on en vint bientôt aux mains. Depuis le commencement du siège, il ne s'étoit point fait encore d'attaque si vive ; souvent le chrétien & le Turc, après avoir essuyé le feu l'un de l'autre, brisé leurs épées, & rompu leurs piques, se prenoient corps-à-corps, & alors le poignard décidoit du sort du plus vigoureux ou du plus adroit. Le feu de l'artillerie & celui de la mousqueterie continuoient des deux côtés ; & de part & d'autre on lançoit des feux d'artifices. Ce fut en cette occasion que les chevaliers se servirent utilement de ces cercles enflammés, dont nous venons de parler : ils les jetoient au milieu des ennemis, & la plûpart de ceux qui s'y trouvoient pris, brûloient tous vifs. Les cris de ces malheureux, ceux des combattans, les plaintes des blessés & des mourans, le tonnerre & le bruit du canon & de la mousqueterie, tout cela répandoit de part & d'autre une espèce de terreur, sans cependant que les Turcs reculassent, & aussi sans que les

chevaliers eussent encore abandonné un pouce de terrain.

Du château Saint-Ange, & même du bourg, qui n'étoit éloigné du fort Saint-Elme que de la largeur du port, on découvroit distinctement tout ce qui se passoit dans une action si terrible & si meurtrière. Les chevaliers & le peuple, spectateurs de ce furieux combat, inquiets & agités pour le succès, se passionnoient comme s'ils eussent eux-mêmes soutenu l'assaut : & on voyoit tour-à-tour dans leurs cris, & dans les différens mouvemens de leurs visages une image naturelle des avantages ou des pertes de l'un & de l'autre parti. Le grand-maître sur-tout, auquel la grandeur de son courage & son habileté ne permettoient pas d'être spectateur inutile, des batteries du fort S. Ange, du bourg & de l'île de la Sangle faisoit tirer continuellement contre les assiégés.

Pendant que l'île entière étoit, pour ainsi dire en feu, trente rais Turcs ou officiers de galeres, voyant que toutes les forces des assiégés s'étoient portées où se donnoit l'assaut, entreprirent de se rendre maîtres d'un boulevard, qui étoit moins défendu. Ils posèrent des échelles au pied, & gagnèrent sans obstacle la pointe de ce bastion. Mais le grand-maître s'en étant aperçu, fit aussi-tôt braquer deux canons de ce côté-là, & de la première décharge en tua vingt. Les dix autres épouvantés, se jetterent bien vite dans leur tranchée.

Les Turcs n'eurent pas un succès plus fa-

vorable au grand cavalier qui couvroit la tête du fort ; ils l'avoient battu long-tems avec toute leur artillerie , sans avoir pu ébranler cette masse énorme de terre , qui se soutenoit par son propre poids. Ils présentèrent ensuite l'escalade , & y montoient l'épée à la main avec beaucoup de courage : mais le chevalier Jean - Antoine Giugnio , Italien , qui commandoit dans ce poste , secondé par plusieurs autres chevaliers , & sur-tout par un frere servant de la ville de Marseille , appelé Chagnault , jettoient avec tant d'adresse ces cercles de feu dont nous avons parlé , que les Turcs épouvantés de ces machines , abandonnerent l'attaque. Le janissaire le plus intrépide , & qui , le sabre à la main , attaquoit hardiment le plus brave chevalier , à l'aspect de ces cercles brûlans , abandonnoit son poste , & s'enfuyoit avec précipitation , sans que les prieres , les menaces & même les coups qu'il recevoit de ses officiers pussent l'arrêter. Enfin les chevaliers , après avoir soutenu un assaut pendant six heures entieres , quoique couverts de blessures , brûlés par l'ardeur du soleil , & épuisés par une si longue résistance , eurent la consolation de voir les Turcs abandonner les premiers l'attaque. Le bacha , après y avoir perdu plus de deux mille hommes , fut contraint à la fin de faire sonner la retraite. Les chrétiens du fort en poussèrent mille cris de joie , auxquels le peuple du bourg servit d'écho , & répondit par de vives acclamations. Un si heureux succès , dont on n'eût osé se

flatter dans une si mauvaise place, fut dû uniquement au généreux désespoir de la plupart des chevaliers, qui s'étoient en quelque maniere dévoués à la mort; & ils vainquirent, parce que pendant le combat ils cherchoient moins à vaincre qu'à venger leur mort par celle de quelque ennemi.

Le religion dans cet assaut perdit dix-sept chevaliers, qui furent tous tués sur la brèche. On regretta particulièrement le chevalier de Medran, qui après avoir arraché à un officier Turc son enseigne, fut tué d'un coup de mousquet. Le grand-maître pour honorer sa mémoire, ordonna qu'il fût enterré parmi les grands-croix: dignité qui étoit bien due à sa rare valeur, & qu'il auroit obtenue avec justice, s'il n'eût pas péri dans cette occasion. On perdit encore le chevalier de Vagnon; celui de la Mothe, qui mourut de ses blessures deux jours après l'assaut, & le commandeur de Morgut, qui pour se faire panser, passant du fort au bourg eut la tête emportée d'un coup de canon. On comptoit outre tous ces chevaliers plus de trois cens soldats tués, ou mis hors de combat. Le grand-maître, pour les remplacer, y en envoya cent cinquante, la petitesse du fort ne comportant pas qu'il y en fît passer un plus grand nombre, & il ne choisit même pour défendre un poste si dangereux & si meurtrier, que les officiers & les soldats qui s'y offrirent volontairement.

Le bacha jugeant que ces recrues qui fi-

pourroient faire durer le siège autant de tems qu'il y auroit de chevaliers dans les autres endroits de l'île, résolut de tout tenter pour interrompre & pour couper cette communication. Dans cette vue, il tint dans la tranchée une espece de conseil de guerre avec Dragut, un sangiac, & son principal ingénieur.

Dragut, soit par son intrépidité naturelle, soit que comme les vieux soldats à force de se trouver dans les plus grand périls, il s'en fût fait une habitude, s'étant avancé au dehors de la tranchée & à découvert, pour reconnoître la disposition du terrain, fut atteint à côté de l'oreille droite de l'éclat d'une pierre qu'un boulet de canon parti du château Saint-Ange, avoit brisée; du même coup le sangiac fut tué sur le champ. Dragut n'étoit guère en meilleur état: il en perdit connoissance, tomba évanoui, & jettant des ruisseaux de sang par la bouche, par le nez & par les oreilles, le bacha pour ne point épouvanter le soldat, fit jeter sur lui une couverture: & après l'avoir fait porter dans sa tente, d'un air tranquille & intrépide, il s'avança en sa place, & au même endroit, fit ses observations, & convint avec l'ingénieur, que pour empêcher le secours qu'on envoyoit dans le fort, il falloit dresser une batterie sur le mont Calcara, & étendre en même tems les lignes qui étoient au pied du château & les pousser, si on pouvoit, jusqu'au rivage de la mer.

Ce poste, comme nous l'avons dit, avoit

été réservé pour le vice-roi d'Alger & pour ses troupes : mais comme il n'étoit point encore arrivé, Mustapha le fit occuper par un bataillon de janissaires, qui s'étendirent surtout du côté de la mer, depuis la pointe des fourches & le long de la Renelle, jusqu'à la pointe du Salvador. On dressa sur la colline du Calcara, qui étoit comprise dans cette étendue, une nouvelle batterie ; & les janissaires y joignant le feu continuel de leurs longues carabines, tuoient tout ce qui se présentoit au passage. Mais ils ne restèrent pas long-tems dans ce poste, & avant qu'ils y eussent pû faire des logemens & s'y retrancher, le grand-maître qui en prévoyoit les suites, fit sortir du bourg le maréchal Copier, à la tête d'un bon nombre de chevaliers, & de soldats les plus braves de l'île : & le maréchal chargea si rudement ces infideles, qu'après en avoir tué une partie, il contraignit les autres à s'enfuir & à chercher leur salut derrière les retranchemens de leur camp.

Le bacha qui n'avoit alors pour objet, que d'empêcher ceux du fort de recevoir le secours du bourg, par le conseil de son ingénieur, fit faire une espece de chemin couvert derrière la tranchée, qui étoit au dessous de la contr'escarpe, & qu'on poussa ensuite jusqu'au rivage & au bord de la mer qui regarde la Renelle. On garnit cette ligne d'un grand nombre d'arquebusiers ; en sorte que par cet ouvrage, auquel les Turcs travaillèrent jour & nuit, le fort se trouva à

la fin investi & enfermé de tous côtés, sans qu'il en pût approcher aucune barque, qui ne fût aussi-tôt arrêtée ou coulée à fond.

Le grand-maître jugea bien qu'à moins d'un puissant secours, & capable de faire lever le siège, le fort ne pourroit plus tenir long-tems. Il en écrivit aussi-tôt au commandeur Salvago, son résident auprès du vice-roi de Sicile, avec ordre de renouveler ses instances auprès de ce seigneur, pour le départ du secours. Quoique ce chevalier lui représentât l'extrémité où le fort étoit réduit; qu'il le fit ressouvenir des promesses tant de fois réitérées qu'il avoit faites au grand-maître, & que pour le toucher, il réclamât la parole expresse & si respectable du roi catholique; Garsie inquiet & incertain, eût bien voulu différer encore. Mais se voyant pressé par le seigneur Gatinare, prieur de Messine, & par plus de quatre-vingts chevaliers, qui étoient abordés de différentes contrées à Messine, & qui demandoient avec de grands cris, que si la flotte entiere n'étoit pas encore en état de mettre à la voile, il leur fournit seulement quelques vaisseaux pour les passer à Malthe; ce seigneur, pour se débarrasser de ces chevaliers qui le tenoient comme assiégé dans son palais, & vaincu par la honte plutôt que par leurs prieres, consentit à la fin qu'ils pussent s'embarquer sur les deux galeres que le chevalier de Cornusson, neveu du grand-maître, avoit ramenées de Saragosse. Il y en joignit deux autres, sur lesquelles il fit rembarquer un ré-

giment d'infanterie Espagnol : il donna le commandement de cette petite escadre à Jean de Cardone sa créature : & par des ordres secrets, il lui commanda, s'il apprenoit que le fort de Saint-Elme fût pris, de revenir sur le champ, sans mettre à terre & sans débarquer les troupes qu'il lui confioit. Cardone se mit aussi-tôt en mer, & s'avança dans le canal de Malthe. Mais sous prétexte des vents contraires, ou de vouloir éviter les escadres des Turcs répandues le long des côtes, au lieu de débarquer en quelque cale, il consumoit le tems par différens mouvemens, la plûpart inutiles ; & il sembloit qu'il fût plutôt parti de la Sicile pour montrer de loin le secours, que pour le débarquer.

A ne considérer que la conduite du vice-roi, on auroit cru qu'il manquoit ou de courage ou de fidélité pour ses promesses ; & sa lenteur affectée à secourir Malthe, l'avoit même rendu suspect & odieux à la plûpart des chevaliers. Mais on ne faisoit pas réflexion qu'avant toutes choses, ce seigneur devoit répondre sur sa tête de la conservation & de la défense de la Sicile ; qu'il étoit à craindre, si les Turcs se rendoient maîtres de Malthe, qu'ils ne vinssent ensuite l'attaquer dans son gouvernement, & qu'il avoit des ordres du roi d'Espagne, en voulant secourir le grand-maître, de ne pas hasarder témérairement sa flotte & son armée, en quoi consistoit la défense des royaumes de Naples & de Sicile, & même des côtes d'Espagne.

Les Turcs profiterent de cet excès de précaution; le 21 ils revinrent en foule à l'assaut: toute leur armée étoit dans les tranchées ou au pied des murailles. Le bacha espérant d'emporter la place, ne ménagea point ses soldats; ils trouverent dans toutes les attaques le même courage & la même résistance de la part des assiégés. Les infideles quitterent & reprirent jusqu'à trois fois ce terrible assaut; un grand nombre de chevaliers périrent dans ces combats continuels; & si la nuit qui survint ne les eût fait cesser, ils n'étoient plus en état de soutenir les efforts de cette foule d'ennemis, dont ils étoient pressés. Cette nuit qui leur procura un peu de relâche, leur fit voir en même tems la grandeur de leur perte: ils la passerent parmi les gémissemens de ceux qui se mouroient & à panser les plaies les uns des autres. Le bailli de Négrepont, Lamirande, le chevalier du Mas, & les principaux chefs, par les secours charitables qu'ils donnoient aux pauvres soldats, s'acquitterent dignement & en véritables hospitaliers, des devoirs de leur profession. Dans cette extrémité, pour ne manquer encore à rien de ce qui pouvoit contribuer à leur salut ou du moins différer leur perte, ils se servirent d'un excellent nageur qui traversa le port, & qui représenta au grand-maître l'état déplorable de la place, & qui étoit perdue, lui dit-il, avec ce qui y restoit de chrétiens, si on ne trouvoit moyen d'y faire entrer un puissant secours.

Le grand-maître fut moins surpris d'une si

triste nouvelle qu'il avoit bien prévue, qu'il fut touché de compassion pour la perte que l'ordre alloit faire de si braves guerriers. Il chercha encore tous les moyens de leur faire passer quelques secours, on ne laissa pas par son ordre d'armer promptement cinq grandes barques, où un grand nombre de chevaliers, tous brûlans de zele & de courage, se jetterent en foule. Mais quelques efforts qu'ils fissent, ils ne purent pénétrer jusqu'au fort. Mustapha avoit fait border le rivage de son artillerie, & d'un corps de mousquetaires; & l'amiral Turc, de concert avec lui, avoit fait avancer à l'embouchure du port Musciet, quatre-vingts galeres: & pour plus grande sûreté, il avoit encore jetté au-devant de sa flotte quinze barques, de légères frégates, & des brigantins chargés d'excellens arquebuziers, qui par un feu continuel, forcerent les chevaliers à se retirer.

Ceux qui défendoient le fort ayant perdu toute espérance de secours, ne songerent plus qu'à finir leur vie en bons chrétiens, & en véritables religieux. Pendant la nuit, tous s'y préparerent par la participation aux sacremens de l'église: après s'être tendrement embrassés, & n'ayant plus qu'à rendre leurs ames à Dieu, chacun se retira à son poste pour mourir au lit d'honneur, & les armes à la main. Ceux que leurs blessures empêchoient de marcher, se firent porter dans des chaises jusques sur le bord de la brèche; & armés d'une épée qu'ils tenoient à deux mains, ils attendirent



avec une fermeté héroïque, que des ennemis qu'ils ne pouvoient aller chercher les vinssent attaquer.

Le lendemain 23 de juin, les Turcs dès la pointe du jour, monterent à l'assaut avec de grands cris, & comme allant à une victoire qu'on ne pouvoit plus leur disputer. Mais le soldat chrétien se défendit avec un courage invincible; il sembloit même que la certitude qu'il avoit d'une mort prochaine & commune avec les chevaliers, les eût rendus égaux en courage & en valeur; les uns jettoient des pierres & des feux d'artifices; d'autres s'avançoient fièrement au-devant des ennemis, & avec la même audace que s'ils en eussent été victorieux. Ceux qui ne pouvoient marcher se battoient à coup de mousquet, & après avoir par un feu continuel consumé toute leur poudre, ils en cherchoient encore jusques dans les fournimens de ceux de leurs camarades qui avoient été tués à leurs côtés. Enfin après un assaut soutenu pendant quatre heures entières, ils se virent réduits pour défendre la brèche, à soixante personnes. Mais c'étoient plus que des hommes, qui par un généreux mépris de la mort, faisoient encore trembler leurs ennemis. Le commandeur de Lamirande, de la langue de Castille, grand-capitaine, qui s'étoit signalé pendant tout le siège, se voyant prêt d'être forcé par les Turcs, rappella quelques soldats chrétiens, qui s'étoient maintenus jusqu'alors sur le cavalier qu'on avoit construit au-devant du fort. Le bacha



voyant la brèche fortifiée de ce petit secours, fit cesser tout d'un coup l'assaut, comme s'il eût été encore une fois rebuté par une résistance si opiniâtre, & il feignit de se retirer. Mais ce ne fut que pour faire occuper par des janissaires, non-seulement le cavalier qu'on venoit d'abandonner, mais encore tous les postes supérieurs à la brèche & qui voyoient dedans du fort à découvert.

Les assiégés employèrent ce moment de relâche à bander leurs plaies, moins pour conserver un reste languissant de vie, que pour pouvoir combattre encore quelques momens avec plus de force. A onze heures du matin, ils virent revenir les Turcs à l'assaut avec une nouvelle fureur; & les janissaires du haut du cavalier & des autres postes, avec leurs mousquets choisissoient ceux qu'ils vouloient tuer. La plûpart périrent par le feu ennemi: le bailli de Négrepont, le chevalier Paul Avograde, Lamirande, & la plûpart des chevaliers, avec ce qui leur restoit de soldats, accablés par la multitude, se firent tous tuer sur la brèche; & ce terrible assaut ne finit que faute de combattans, & par la mort du dernier chevalier.

La flotte des Turcs entra ensuite dans le port de Varza-Musciet comme en triomphe, & au bruit du canon, des trompettes & des autres instrumens militaires: tout retentissoit des cris de joie des infideles. Quelques officiers de Dragut étant courus à sa tente lui annoncer la prise du fort, le trouverent à l'extrémité: mais quoiqu'il eût perdu la pa-

role, il ne laissa pas d'en témoigner sa joie par quelques signes extérieurs; & levant les yeux au ciel comme pour l'en remercier, il expira un moment après: Capitaine d'une rare valeur, & même plus humain que ne le sont ordinairement les corsaires.

Le bacha entrant dans le fort, & jugeant par la petitesse de cette place, combien le bourg lui donneroit de peine, s'écria: « Que » ne fera pas le pere, puisque le fils qui est » si petit nous coûte nos plus braves soldats! » On convient en effet que les Turcs, dans le siège particulier de ce fort, perdirent au moins huit mille hommes: ce qui affoiblit considérablement leur armée. Mustapha naturellement cruel & sanguinaire, pour s'en venger, & pour intimider en même-tems les chevaliers qui étoient dans le bourg, & dans les autres forteresses de l'île, fit prendre ceux qu'on trouva parmi les morts, & qui respiroient encore. Par son ordre, on leur ouvrit l'estomac, & après leur avoir arraché le cœur, par une barbarie & une cruauté qui n'avoit point d'exemple, & pour insulter à l'instrument de notre salut dont ils portoient la marque, on fendit leurs corps en croix; on les revêtit de leurs subrevestes, & après les avoir attachés sur des planches, il les fit jeter dans la mer, espérant, comme il arriva, que la marée les porteroit au pied du château Saint-Ange, & du côté du bourg.

Un spectacle si triste & si touchant tira des larmes des yeux du grand-maître: la colere

& une juste indignation succéderent à sa douleur : par représailles, & pour apprendre au bacha à ne pas faire la guerre en bourreau, il fit égorgé sur le champ tous les prisonniers Turcs : & par le moyen du canon, il en fit jetter les têtes toutes sanglantes jusques dans leur camp!

Fin du quatrième Tome.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce quatrième Volume.

A

AFRICA, ville d'Afrique : sa situation, 135. Dragut s'en empare, 138. elle est assiégée & prise par l'armée de Charles-Quint & les chevaliers de Malthe, 146 & seq. & offerte par ce prince à la religion, 187 & seq.

Alger envahi par les Barberouffes, avec hommage au grand-seigneur, 44. Malheureuse expédition de Charles-Quint contre cette ville, 105.

Angleterre (1^{re}) consent au schisme par complaisance pour Henri VIII, 38. & tombe ensuite dans l'hérésie, 270.

Aramon, (Gabriel d') ambassadeur de Henri II à la Porte, est prié par le grand maître d'Omèdes, de se rendre à la flotte Ottomane devant Tripoli, pour empêcher le siège, 193. il ne réussit point & est retenu par le bacha Sinan, 197. il procure la liberté au gouverneur & à quelques autres prisonniers, 216. revient à Malthe, où le grand-maître d'Omèdes répand sur sa conduite auprès des bachas, des soupçons défavantageux, 220 & seq. passe à Constantinople, 222. Le roi en demande justice, & l'obtient par les soins de Villeganon, 232 & seq.

Arrafchid, fils de Muley Mahomet, roi de Tunis, implore le secours de Barberouffe, roi d'Alger,

48. Barberouffe l'engage à l'accompagner à Constantinople, où il le trahit, & le fait enfermer dans le ferrail, 48. il se sert cependant de son nom pour s'emparer de Tunis, 49.

Ardinel, (le château d') pris par les galeres de la religion, 27.

B

BARBEROUSSE, (Horruc) fameux corsaire, s'empare du royaume d'Alger, dont il fait hommage au grand-seigneur, 44. est assiégé par les Espagnols, & défait, *ibid.*

Barberouffe, (Airadin) frere cadet de Horruc, 44. lui succede au royaume d'Alger, & s'associe deux autres pirates, *ibid.* par quels moyens il se rend maître du royaume de Tunis, 47 & *seq.* se met en état de défense contre les attaques de Charles-Quint, 56 & *seq.* à qui il présente la bataille, & est mis en fuite, 65 & *seq.* est obligé de s'enfuir de Tunis par la révolte des esclaves, 67 & *seq.* procure à Dragut sa délivrance, 134. meurt de débauche, *ibid.*

Bosio, (Thomas) frere du commandeur, nommé par l'empereur à l'évêché de Malthe, dont il ne prend possession qu'après la mort de Clément VII, 18, 22.

Botigella, prieur de Pise & général des galeres, reçoit le commandement de la flotte destinée à l'expédition d'Afrique, 56. éloge de sa valeur, 73 & *seq.* fait raser la tour d'Alcaïde qui bloquoit Tripoli, & remporte quelques avantages sur les infideles, 81 & *seq.* engage le conseil à se décharger de la défense de Tripoli, ou à demander à l'empereur de la fortifier, 92 & *seq.*

Bourbon (le grand-prieur de) laisse des marques de sa libéralité envers l'ordre, 72.

C

- C**HAPITRE général tenu à Malthe par le grand-maître de l'Isle-Adam, 30.
- Charles-Quint** nomme Thomas Bosio à l'évêché de Malthe, 18. Charles-Quint sollicité par Hascen, roi de Tunis, & par le grand-maître, se dispose à passer en Afrique, 53 & *seq.* dénombrement de sa flotte, 55. elle arrive à Utique avec le secours du pape & de la religion, 57. l'empereur assiège & prend le fort de la Goulette, 60 & *seq.* met en déroute Barberouffe venu à la rencontre, 65 & *seq.* & entre dans Tunis avec le secours des esclaves renfermés dans le château, 66 & *seq.* rétablit Hascen, à condition de relever de la couronne d'Espagne, 69. & retient la Goulette, *ibid.* repasse en Sicile, 70. accorde quelques graces à l'ordre de Saint-Jean, *ibid.* donne des ordres pour l'attaque de Suze, qui échoue, 94 & *seq.* écarte la proposition du conseil de la religion touchant Tripoli, 98. forme une ligue contre Soliman, 101 & *seq.* échoue dans une seconde expédition en Afrique, 105 & *seq.* se défend encore de rien faire touchant Tripoli, 121. renvoie Hascen, roi de Tunis, au vice-roi de Naples, 123. allarmé des progrès de Dragut, il envoie contre lui Doria avec une flotte, 139. & des secours de Sicile & de Naples, 144. Africa est assiégée, & enfin prise, 178 & *seq.* il fait poursuivre inutilement Dragut, 160. sa flotte se joint aux galeres de la religion à Messine, pour s'opposer à l'armement du grand-seigneur, 164 & *seq.* il tâche d'attirer à son service le prieur Strozzi, 245. fait offrir à la religion la ville d'Alger, 287 & *seq.*
- Chasse-Diables**, associé de Barberouffe, prend le titre de roi de Tachiora, & lui en fait hommage,

45. harcelle la garnison de Tripoli, 46. est attaqué par Muley Hascen, roi de Tunis, 47. est chargé de la défense du fort de la Goulette, 58. conseille à Barberouffe d'égorger les esclaves chrétiens, 63. échoue dans une tentative sur Tripoli, 78 & seq.

Chinuccy, cardinal, nommé par le pape à l'évêché de Malthe, contre le gré de l'empereur & du grand-maître, renonce à ses prétentions après la mort de Clément VII, 22 & seq.

Clément VII nomme le cardinal *Chinuccy* à l'évêché de Malthe, & soutient sa nomination, 21 & seq. ses galeres contribuent à la prise de Coron, 23 & seq. & à la défendre l'année suivante, 27 & seq.

Commandeurs: Usage que la plupart faisoient de leurs biens, 72.

Courtenai; (le prince de) pourquoi la princesse d'Angleterre Marie ne l'épouse pas, 273 & seq.

D

DORIA, (*André*) commandant de la flotte de l'empereur, prend Coron, 27 & seq. & la défend l'année suivante de l'attaque des Turcs, *ibid.* & seq. commande l'escadre de l'empereur dans l'expédition d'Afrique, 59. défait avec le grand-prieur *Strozzi* une escadre Ottomane, 84 & seq. est fait généralissime de la flotte chrétienne liguée contre *Soliman*, 99. les motifs qui l'avoient porté à quitter le service de la France, pour s'attacher à *Charles-Quint*, 100. il est cause par sa politique du peu de succès de cette ligue, 102. détourne l'empereur d'une seconde expédition en Afrique, 106. reçoit ordre de poursuivre *Dragut*, 132.

Doria, (Jeannetin) neveu d'André, fait prisonnier Dragut & le relâche quatre ans après à la sollicitation des Gênois, 132, 133. a beaucoup de part à la prise d'Africa, 140 & *seq.* donne inutilement la chasse à Dragut, 160.

Dragut, chef des corsaires de Barbarie; ses premiers commencemens, 131 & *seq.* est pris par le jeune Doria, & relâché quatre ans après à la sollicitation des Gênois, 133. succede à Barberousse dans le commandement de la flotte Ottomane, 134. se rend maître d'Africa, 137 & *seq.* indigné de la perte de cette place, il sollicite le grand-seigneur à en tirer vengeance sur la religion, 158. il est poursuivi inutilement par Doria, 160. fait tenter une descente dans Malthe, 178. vient pour la surprendre, & est repoussé avec perte, 300. fait sa place d'armes de Tripoli, & se dispose à en soutenir le siège, 311 & *seq.* sollicite Soliman à faire la conquête de Malthe, 352. Marques de l'estime que le grand seigneur faisoit de sa valeur & de sa capacité, 357. il arrive au siège de Malthe avec quelques secours, 384. il y est blessé, 414. & en meurt, 422.

E

EDOUARD VI, fils de Henri VIII & de Jeanne Seimours, sa troisième femme, succede à son pere, 267 & *seq.* embrasse la doctrine des protestans, 270. Sa mort. Marie, fille aînée de Henri VIII & de Catherine d'Arragon, lui succede, 272.

Elme; (fort Saint-) valeur inouïe des chevaliers à la défense de ce fort, 376.

Etienne, (l'ordre de Saint-) établi par Côme de Médicis, duc de Florence, 331. particularités qui le concernent, 334 & *seq.*

F

FERDINAND, frere de Charles-Quint, échoue devant Bude en Hongrie, 103 & seq.

G

GELVES : entreprise sur cette île heureuse d'abord, mais enfin très-funeste par la faute de Lacerda, 315 & seq.

Génois, (les) allarmés de l'approche de Barberouffe, s'en débarrassent en lui remettant Dragut, 133.

Goulette, (la) fort situé à douze milles de Tunis, 58. assiégé & pris par Charles-Quint, 60 & seq. qui le retient, 69.

Gose : le grand-maître de l'Isle-Adam pourvoit à sa sûreté, 1. le grand-maître d'Omédes s'obstine à ne la point défendre, 171. sa situation, 187. elle est ravagée & le château livré lâchement par le gouverneur à la flotte Ottomane, 188 & seq.

Grand-Maître de Saint-Jean. Rang qui lui doit être déféré, 282. il est invité au concile de Trente, 340. où il envoie un ambassadeur, *ibid.*

H

HAMIDA, fils aîné de Hascen, roi de Tunis, se souleve contre lui : sous quels prétextes, 124 & seq. & lui fait crever les yeux, 129.

Hascen; (Muley) comment il parvient au royaume de Tunis, 46. est attaqué par Barberouffe, & obligé de sortir de sa capitale, 50. implore le secours de Charles-Quint, 53. est rétabli : à quelles conditions, 66, 67. demande du secours à la religion pour reprendre le port du Suze, 93. passe à Naples pour solliciter du secours contre Barbe-

rouffe, 122. Hamida son fils ainé se souleve contre lui pendant son absence, & lui fait crever les yeux à son retour, 124 & seq.

Henri VIII. Excès où le porte sa passion pour Anne de Boulen, 37. ses dernieres actions, 266. il meurt incertain de la véritable religion, *ibid.* suites de sa mort, 267.

J

JEAN de Jérusalem (l'ordre de Saint-) contribue avec ses galeres à la prise de Coron, 25. & s'empare du château d'Ardinel, 27 & seq. oblige l'année suivante les Turcs à se retirer de devant Coron, *ibid.* & seq. un différend entre deux particuliers, & suivi de voies de fait, cause de grands troubles parmi les chevaliers, 32 & seq. vices qui s'étoient introduits dans l'ordre, 35. qui est fort maltraité par Henri VIII, 40. secours qu'il donne à Charles-Quint pour son expédition d'Afrique, 55. les chevaliers se distinguent à la prise du fort de la Goulette, 60 & seq. éloge de la libéralité & du courage de plusieurs commandeurs, 72. Ils forment une entreprise sur Suze, qui échoue par la faute du général de l'empereur, 95 & seq. Le conseil propose à l'empereur, ou de reprendre Tripoli, ou de la faire fortifier, 98. Il s'en défend adroitement, 99. la religion entre dans une ligue contre Soliman, qui ne réussit pas, 101. perd un grand nombre de chevaliers dans la malheureuse expédition de l'empereur contre Alger, 105 & seq. fait encore de nouvelles instances touchant Tripoli, mais aussi inutiles, 119 & seq. valeur des chevaliers à la prise d'Africa, 147 & seq. La flotte de la religion se joint à celle de l'empereur pour s'opposer à l'armement du grand-seigneur, 164 & seq. dont les troupes s'emparent de Tripoli, 198 & seq. il excite des divisions dans

l'ordre par la passion du grand-maître d'Omédes, 217 & seq. générosité des chevaliers lorsqu'il s'agit de fortifier Malthe, 250. tentative sur Zoare funeste à la religion, 252 & seq. qui rentre en possession de ses biens en Angleterre, 277 & seq. pourquoi l'ordre n'accepte point la ville d'Africa, 288 & seq. un différend au sujet de l'enlèvement de quelques galeres, cause de la division dans l'ordre, 300 & seq. qui perd beaucoup de monde à la funeste expédition de Gelves, 312 & seq. le grand-maître est invité au concile de Trente, 340. l'ambassadeur de la religion y assiste, & prend séance parmi les autres ambassadeurs des princes chrétiens, *ibid.* & y soutient les droits de son ordre, 341. les galeres se joignent à la flotte de Philippe II pour la conquête du Pignon de Velez, 343 & seq. tous les chevaliers sont cités; Malthe menacée d'un siège par Soliman, 361 & seq. le grand-maître fait une revue exacte de ce qu'il y avoit de troupes, & leur assigne leur poste, 367 & seq. leur valeur pendant ce siège, 383 & seq. barbarie inouïe des assiégeans exercée sur le corps de quelques chevaliers après leur mort, 396.

L

LACERDA, (Jean de) duc de Medina-Celi, vice-roi de Sicile, propose le siège de Tripoli à Philippe II, qui donne ses ordres pour cette expédition, 312 & seq. la religion entre aussi dans ce projet, que Lacerda abandonne pour s'attacher à Gelves, 314, 315. il s'obstine à ce dernier parti malgré l'opposition du grand-maître qu'il trompe, 315. l'entreprise sur Gelves lui réussit après quelques difficultés, 321. mais il se laisse surprendre par la flotte Ottomane, qui tue ou fait prisonniers tous ceux que les maladies avoient épargnés, 327 & seq. il se rend en Sicile après

avoir laissé la défense de la forteresse au capitaine de Sande , 329.

L'Isle-Adam (le grand-maître Villiers de) pourvoit à la sûreté du Goze & de Tripoli , 1 & *seq.* tente l'exécution du projet sur la ville de Modon , qui échoue , 4 & *seq.* il demande à l'empereur de concert avec le pape , la nomination de Thomas Bosio à l'évêché de Malthe , 18. suite de cette affaire qui ne finit que par la mort de Clément VII , 22. prend de sages précautions en cas d'attaque de la part de Barberouffe ; tient un chapitre général , où il fait divers réglemens , 30. est extrêmement affligé d'un différend entre deux particuliers , suivi de voies de fait & de meurtres , 32 & *seq.* autres sujets de chagrin qui occasionnerent sa mort , 36. son éloge , 41.

Londres (le prieur de Saint-Jean de) avoit séance dans le parlement en qualité de premier baron , 40.

M

MALTHE. La flotte Ottomane se présente devant un des ports de cette île , 173. y fait une descente , & assiége Malthe : quelques particularités touchant cette île , 178 & *seq.* la valeur de Villegagnon , & un avis supposé d'un secours que Doria alloit amener , font lever le siège , 185 & *seq.* le prieur Strozzi y fait faire quelques fortifications , 249 & *seq.* aussi-bien que le grand-maître de la Sangle , 296. un ouragan furieux y cause une grande perte , 197 & *seq.* Soliman pense à s'en rendre maître , 346. la prise d'un galion dans lequel ses femmes étoient intéressées , achève de l'y déterminer , *ibid.* & *seq.* mesures que prend le grand-maître sur cet avis , 359 & *seq.* situation de cette île , 364. différens postes occupés par chaque langue , 368 & *seq.* la flotte Ottomane
paroit

paroit enfin devant l'île, 371. campe proche le village de Sainte-Catherine, 374. & commence l'attaque du côté de Saint-Elme, 377. particularités de ce siège, *ibid.* & *seq.* où le fameux Dragut arrive enfin, 384. & est tué, 414.

Marie, fille aînée de Henri VIII, & de Catherine d'Arragon, est d'abord déclarée bâtarde, & ensuite reconnue par son pere à l'article de la mort, 267. son caractere, 268. elle succede à son frere Edouard VI, 271. épouse Philippe, fils de l'empereur Charles-Quint, 275 & *seq.* mais ne peut le faire reconnoître pour roi d'Angleterre, 276. elle éteint le schisme & proscriit l'hérésie, *ibid.* & 277. restitue les biens ecclésiastiques, & particulièrement ceux de l'ordre de Saint-Jean, *ibid.*

Médicis (Alexandre de) se rend odieux & est poignardé par des conjurés, à la tête desquels étoit Strozzi, 89.

Médicis (Côme de) succede à Alexandre de Médicis à l'âge de seize ans, 90. se fait des auteurs de sa mort & en tire vengeance, 92. établit l'ordre de Saint-Etienne, 331. événement tragique dans sa famille, *ibid.* & *seq.*

Modon. Entreprise malheureuse sur cette ville, 4 & *seq.*

Mustapha, officier Turc : son caractere, 357. reçoit la conduite de l'expédition contre Malthe, *ibid.*

N

NOAILLES, (Antoine de) ambassadeur de Henri II en Angleterre, traverse le mariage de la princesse Marie avec Philippe II, 374. réussit à empêcher qu'il ne soit reconnu roi d'Angleterre, 376.

O

OMEDES, (Jean d') grand-maître, de la langue d'Arragon, parvient à cette dignité par intrigue : préjugé fameux de son gouvernement, 83. rejette avec entêtement les avis du péril qui menaçoit les états de la religion, & s'obstine à ne point pourvoir à leur défense, 167 & seq. refuse au gouverneur de Malthe assiégée les secours qu'il lui demandoit, 181 & seq. artifice dont il couvre la lâcheté du gouverneur du Goze, sa créature, 191. Il engage d'Aramon, ambassadeur de France, à empêcher le siège de Tripoli, 192. la perte de Tripoli, dont il craint d'être accusé, lui fait prendre le parti d'en rejeter la cause sur d'Aramon, ambassadeur de France, & le gouverneur de Vallier, 217 & seq. il fait soupçonner le premier d'intelligence avec les Turcs, *ibid.* & seq. & s'obstine à perdre le dernier, 222. suite de cette affaire, où il met tout en œuvre, 223 & seq. le commandeur de Villegagnon lui résiste seul, 225 & seq. mauvais traitement dont il use à l'égard du prieur Strozzi, 241 & seq. la jalousie qu'il en conçoit lui fait proposer une tentative sur Zoare, qui est très-funeste à la religion, 252 & seq. sa mort, ses bonnes & ses mauvaises qualités, 278.

P

PHILIPPE II, fils de Charles-Quint, épouse Marie, reine d'Angleterre, sans pouvoir en être reconnu roi, 273 & seq. approuve l'entreprise du vice-roi de Sicile sur Tripoli, & donne des ordres pour l'exécution, 312 & seq. suites funestes de cette expédition, où il périt plus de 14 mille hommes, 330. il s'empare du Pignon de Velez

avec le secours de la religion, 343 & seq. inquiétude de l'armée du grand-seigneur, il donne ses ordres pour la défense de Malthe, 360 & seq.

Pialy, amiral de la flotte Ottomane : comment parvenu à cette dignité, 356. est fait chef de l'expédition contre Malthe, *ibid.*

Pie IV fournit une somme pour secourir Malthe menacée d'un siège, 360.

Pignon de Velez, forteresse dans le royaume de Fez, conquise par la flotte de Philippe II, & de ses confédérés, 343 & seq.

Polus persécuté dans sa personne & dans ses parens par Henri VIII, 39 & seq. est créé cardinal, *ibid.* est fait légat, 276.

Pont, (Pierre de) grand-maître ; son caractère, 42. se rend à Malthe, *ib.* sollicite Charles-Quint de passer en Afrique contre Barberouffe, 53. preuve de son attachement à l'observance de la règle, 71. sa mort, *ibid.*

R

ROMEGAS, (le commandeur de) le plus fameux chevalier de son tems ; son caractère, 336. ses principales prises, 337, 347.

S

SAINTE-JAILLE, (Didier de) grand-maître, 71. meurt en chemin pour se rendre à Malthe, 83.

Sangle, (Claude de la) de la langue de France, & grand hospitalier, est élu grand-maître, joie de son élection à Rome, où il résidoit en qualité d'ambassadeur, 281. comment il est reçu à Messine, 282, 283. n'accepte point la ville d'Africa que l'empereur lui offre, 287 & seq. fait ajouter de nouvelles fortifications en différens endroits de l'île, 296. sa mort, 307.

- Sande*, (Alvarez de) capitaine fameux, laissé par Lacerda dans Gelves, y signale son courage, 329. est fait prisonnier, 330.
- Simeoni*, (Paul) commandeur de Turin, & esclave de Barberouffe, fait révolter ses compagnons, & oblige ce corsaire d'abandonner Tunis, 66 & seq. est fait général des galeres, 93.
- Sinam* le Juif, associé de Barberouffe, 45. est chargé de la défense du fort de la Goulette, 57. dissuade à Barberouffe d'égorger les esclaves chrétiens, 64. s'oppose à la descente de la flotte Ottomane dans Malthe, 176.
- Soliman* reçoit l'hommage de Barberouffe pour le royaume d'Alger, 44. forme un armement extraordinaire pour la conquête de Tunis, qu'il confie à ce corsaire, 48. est attaqué par une ligue des princes chrétiens, & déclare la guerre aux Vénitiens, 101, 102. succès de ses armes en Hongrie, 103. donne le commandement de sa flotte à Dragut après la mort de Barberouffe, 134; à la sollicitation duquel il arme puissamment contre la religion, 157 & seq. dénombrement de sa flotte, 164. elle ravage les côtes de Sicile, 172. se présente devant Malthe, où elle fait quelques tentatives, que la valeur de Ville-gagnon & un avis supposé rendent inutiles, 173 & seq. elle ravage l'île du Goze, 187 & seq. & va à Tripoli, 193. qu'elle prend par la trahison & la lâcheté de ses habitans, 206 & seq. il donne des ordres pour secourir Tripoli, 318. sa flotte bat l'armée des princes chrétiens, 327. il pense à conquérir Malthe, 346. la prise d'un galion auquel s'intéressoient les femmes, achève de l'y déterminer, *ibid.* & seq. Mahomet le plus ancien des bachas, s'y oppose, 354. mais inutilement; & Soliman dispose tout pour cette guerre, 355. dont il donne la conduite à Pialy & à Mustapha; qualités de l'un & de l'autre, 356.

dénombrement de sa flotte, qui paroît enfin devant Malthe, 371. débarque en bonne ordonnance, & campe proche du village de Sainte-Catherine, 374. l'attaque commence par le fort de Saint-Elme, 377. particularités de ce siège, *ibid.* & *seq.*

Strozzi, prieur de Capoue, & général des galeres, défait avec André Doria, une flotte Ottomane auprès de Corfou, 84 & *seq.* passe en Italie & de-là en France pour venger la mort de son pere causée par la maison de Médicis, 87 & *seq.* quitte le service de la France, & se trouve très-embarrassé, 241. mauvais traitemens que lui fait le grand-maître d'Omédes, *ibid.* & *seq.* il revient à Malthe, & travaille à y faire quelques fortifications, 249 & *seq.* est défait avec une grande perte dans une tentative sur la ville de Zoare, 252 & *seq.* est encore fait général des galeres, 265. pourquoi il n'est point élu grand-maître, 279 & *seq.* le roi de France lui offre le généralat de ses galeres, 290. Il se demet du généralat des galeres de la religion, 293. s'embarque pour passer en Toscane, & est tué en allant découvrir une place dont il vouloit s'emparer, 294. son corps est inhumé à Portercole, & ensuite déterré, & jetté dans la mer, *ibid.*

T

T O L E D E, (Dom Gracie de) fils du vice-roi de Naples, conduit un puissant secours au siège d'Africa, 144 & *seq.* est fait chef de l'entreprise heureuse sur la forteresse du Pignon de Velez, 344. est chargé par Philippe II de secourir Malthe, pour préserver la Sicile dont il étoit le vice-roi, 358. sa lenteur affectée à exécuter ses ordres, le rend suspect à la plupart des chevaliers, 417 & *seq.*

Tripoli, ville située sur les côtes d'Afrique, Chaffediabes essaye inutilement de la surprendre, 78 & seq. le conseil par l'avis de Botigella propose à l'empereur ou de prendre cette place, ou de la faire fortifier, 97. la religion y fait faire quelques ouvrages après un second refus de l'empereur, 121 & seq. elle est assiégée; état où elle se trouve, 195 & seq. & prise par capitulation par la lâcheté & la trahison de ses habitans, 206 & seq.

Tunis, capitale du royaume de ce nom; sa situation, 50. ouvre les portes à Barberousse, qui se disoit le vengeur des droits de l'aîné du dernier roi, 51. elle est reprise par Charles-Quint, dont l'armée y exerce d'horribles cruautés, 67 & seq. la couronne en est rendue à Hascen avec hommage au roi d'Espagne, 69.

Turcs (les) sont battus par l'escadre de l'empereur commandée par André Doria, & les galeres du pape & de la religion, 28 & seq. auprès du canal de Corfou, 85 & seq. ils s'emparent du port de Suze, 94. & de Tripoli, 195 & seq. remportent de grands avantages sur la religion dans l'entreprise de Zoare, 255. & dans celle contre Gelves sur l'Espagne, & les autres confédérés, 327 & seq. leur flotte paroît devant Malthe, 371. & commence le siège par l'attaque du fort Saint-Elme, 376. particularités de ce siège, 377 & seq. Dragut y arrive avec quelques renforts, 384.

V

*V*ALLETTE, (la) commandeur de la langue de Provence, est fait gouverneur de Tripoli, 129. prend des mesures sages pour s'y défendre, 130.

Valette, (Jean de la) élu grand-maître, 307. il remédie aux abus touchant la perception des responsions dans l'Allemagne & l'état de Venise, 308 & seq. décharge le maréchal de Valier des

accusations formées contre lui, 310. propose de concert avec le vice-roi de Sicile au roi d'Espagne le siège de Tripoli, 312. s'oppose à celui de Gelves, 315. engage le vice-roi à repasser en Italie, 324. donne avis à Doria que la flotte Ottomane s'avancoit, 326. Philippe II lui demande la jonction des galeres de la religion, pour s'emparer du Pignon de Velez, 344. informé du dessein du grand-seigneur sur Malthe, il pourvoit à tout, 359 & seq. il se dispose chrétiennement au siège, 363. fait la revue exacte de ce qu'il avoit de troupes, & leur assigne leur poste, 367 & seq. veut lui-même passer dans le fort de Saint-Elme, 380.

Valier, (Gaspard de) maréchal de l'ordre, & commandant dans Tripoli, odieux au grand-maître d'Omédes, & pourquoi, 194. se distingue au siège de Tripoli par sa valeur, sa piété & sa fermeté, *ibid.* & seq. est mis en liberté à la priere de l'ambassadeur de France, 216. le grand-maître entreprend de le perdre, Villegagnon prend sa défense, 222 & seq. il est absous par le grand-maître de la Valette, 310.

Vega, (Dom Juam de) vice-roi de Sicile, conduit en Afrique le siège d'Africa, 143 & seq. honneurs qu'il rend au grand-maître de la Sangle, 282 & seq.

Vénitiens (les) refusent d'attaquer les Turcs, 24. & d'entrer dans une ligue contre Soliman, qui leur déclare néanmoins la guerre, 101.

Villegagnon, (Nicolas Durand de) chevalier de Saint-Jean, se distingue au siège d'Alger, 110. quelques particularités qui le concernent, 164 & seq. il rend de grands services, tant pour prévenir, que pour rendre inutile la descente de la flotte Ottomane dans l'île de Malthe, 166, 167, 181 & seq. prend la défense du maréchal de Valier, 222.

Z

Z O A R E, ville de la province de Tripoli. Tentative du prieur Strozzi sur cette place, très-funeste à la religion, 255 & seq.

Fin de la Table du quatrième Volume.



